Collection G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

An Anonymous Donor

1935

352
10

2694
$50.00

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

IMPRIMERIE DE AUG. MIE,
Rue Joquelet, n. 9.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Ne quidquam sapit qui sibi non sapit.

Édition originale, la seule complète.

TOME I.

PARIS,

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE.

1833.

316750
1. 2. 35

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mmoiresc01casa

PRÉFACE.

Je commence par déclarer à mon lecteur que dans tout ce que j'ai fait de bon ou de mauvais durant tout le cours de ma vie, je suis sûr d'avoir mérité ou démérité, et par conséquent je dois me croire libre.

La doctrine des Stoïciens et de toute autre secte sur la force du destin est une chimère de l'imagination qui tient à l'athéisme. Je suis non seulement monothéiste, mais chrétien fortifié par la philosophie, qui n'a jamais rien gâté.

Je crois à l'existence d'un Dieu immatériel, auteur et maître de toutes les formes; et ce qui me prouve que je n'en ai jamais douté, c'est que j'ai toujours compté sur sa providence, recourant à lui par la prière dans mes détresses, et m'étant toujours trouvé exaucé. Le désespoir tue; la prière le fait disparaître, et quand l'homme a prié, il éprouve de la confiance et il agit. Quant aux moyens dont le souverain des êtres se sert pour détourner les

malheurs imminens de ceux qui implorent son secours, cette connaissance est au-dessus du pouvoir de l'entendement de l'homme qui, dans le même instant où il contemple l'incompréhensibilité de la providence divine, se voit réduit à l'adorer. Notre ignorance devient notre seule ressource, et les vrais heureux sont ceux qui la chérissent. Il faut donc prier Dieu et croire avoir obtenu la grâce que nous lui avons demandée, même quand l'apparence nous montre le contraire. Pour ce qui est de la posture du corps dans laquelle il faut être quand on s'adresse au créateur, un vers de Pétrarque nous l'indique :

Con le ginocchia della mente inchine (1).

L'homme est libre; mais il cesse de l'être s'il ne croit pas à sa liberté; et plus il suppose de force au destin, plus il se prive de celle que Dieu lui a donnée en le douant de raison. La raison est une parcelle de la divinité du créateur. Si nous nous en servons pour être humbles et justes, nous ne pouvons que plaire à celui qui nous en a fait don. Dieu ne cesse d'être Dieu que pour ceux qui conçoivent sa non existence possible; et cette conception doit être pour eux la plus grande punition qu'ils puissent subir.

Quoique l'homme soit libre, il ne faut cepen-

(1) De l'âme et de l'esprit fléchissant les genoux.

dant pas croire qu'il soit maître de faire tout ce qu'il veut; car il devient esclave lorsqu'il se laisse entraîner à agir lorsqu'une passion le domine. Celui qui a la force de suspendre ses démarches jusqu'au retour du calme est le vrai sage; mais ces êtres sont rares.

Le lecteur verra dans ces Mémoires que, n'ayant jamais visé à un point fixe, le seul système que j'aie eu, si toutefois c'en est un, fut celui de me laisser aller au gré du vent qui me poussait. Que de vicissitudes dans cette indépendance de méthode! Mes succès et mes revers, le bien et le mal que j'ai éprouvés, tout m'a démontré que dans ce monde, tant physique que moral, le bien sort toujours du mal comme le mal du bien. Mes égaremens montrent aux penseurs les chemins contraires, ou leur apprendront le grand art de se tenir à cheval du fossé. Il ne s'agit que d'avoir du courage, car la force sans la confiance ne sert à rien. J'ai vu très souvent le bonheur m'arriver à la suite d'une démarche imprudente qui aurait dû me mener au précipice; et tout en me blâmant, je remerciais Dieu. J'ai aussi vu, par contre, un malheur accablant sortir d'une conduite mesurée et dictée par la sagesse. Cela m'humiliait; mais sûr d'avoir eu raison, je m'en consolais facilement.

Malgré un fonds d'excellente morale, fruit nécessaire des divins principes enracinés dans mon

cœur, j'ai été toute ma vie la victime de mes sens; je me suis plu à m'égarer, j'ai continuellement vécu dans l'erreur, n'ayant d'autre consolation que celle de savoir que j'y étais. Ainsi j'espère, cher lecteur, que bien loin de trouver dans mon histoire le caractère d'une impudente jactance, vous n'y trouverez que celui qui convient à une confession générale, sans que dans le style de mes narrations vous trouviez ni l'air d'un pénitent, ni la contrainte de quelqu'un qui rougit d'avouer ses fredaines. Ce sont des folies de jeunesse; vous verrez que j'en ris, et, si vous êtes bon, vous en rirez avec moi.

Vous rirez lorsque vous verrez que souvent je ne me suis pas fait scrupule de tromper des étourdis, des fripons et des sots quand j'ai été dans le besoin. Pour ce qui regarde les femmes, ce sont des tromperies réciproques qu'on ne met pas en ligne de compte, car quand l'amour s'en mêle, on est ordinairement dupe de part et d'autre. Quant à l'article des sots, c'est une affaire bien différente. Je me félicite toujours quand je me rappelle d'en avoir fait tomber dans mes filets, car ils sont insolens et présomptueux jusqu'à défier l'esprit. On le venge quand on trompe un sot, et la victoire en vaut la peine, car un sot est cuirassé, et souvent on ne sait par où le prendre. Je crois enfin que tromper un sot est un exploit digne d'un homme d'esprit. Ce qui a mis dans mon sang, depuis que

j'existe, une haine invincible contre l'engence des sots, c'est que je me trouve sot moi-même toutes les fois que je me vois dans leur société. Je suis loin de les confondre avec ces hommes qu'on nomme bêtes ; car ceux-ci n'étant tels que par défaut d'éducation, je les aime assez. J'en ai trouvé de fort honnêtes, et qui dans le caractère de leur bêtise ont une sorte d'esprit, un bon sens droit qui les éloigne fort du caractère des sots. Ce sont des yeux frappés de la cataracte, et qui sans cela seraient fort beaux.

En examinant, mon cher lecteur, l'esprit de cette préface, vous devinerez facilement mon but. Je l'ai faite parce que je veux que vous me connaissiez avant de me lire. Ce n'est que dans un café et à table d'hôte qu'on s'entretient avec des inconnus.

J'ai écrit mon histoire et personne ne peut y trouver à redire; mais fais-je bien de la donner au public que je ne connais qu'à son grand désavantage? Non, je sais que je fais une folie; mais quand je sens le besoin de m'occuper et de rire, pourquoi m'abstiendrais-je de la faire?

Expulit elleboro morbum bilemque meroco (1).

Un ancien nous dit d'un ton d'instituteur : Si tu n'as pas fait des choses dignes d'être écrites, écris

(1) Il chasse avec l'ellébore épuré les maladies et la bile.

au moins des choses dignes d'être lues. C'est un précepte aussi beau qu'un diamant de première eau brillanté en Angleterre; mais il ne m'est point applicable, car je n'écris ni un roman, ni l'histoire d'un personnage illustre. Digne ou indigne, ma vie est ma matière, et ma matière est ma vie. Ayant vécu sans jamais penser que l'envie pût un jour me venir de l'écrire, elle aura peut-être un caractère intéressant qu'elle n'aurait pas, sans doute, si j'avais vécu dans l'intention de l'écrire dans mes vieux ans, et qui plus est, de la publier.

A l'âge de soixante-douze ans, en 1797, lorsque je puis dire *vixi* (1), quoique je vive encore, il me serait difficile de me créer un amusement plus agréable que celui de m'entretenir de mes propres affaires, et de fournir un beau sujet de rire à la bonne compagnie qui m'écoute, qui m'a toujours donné des preuves d'amitié et que j'ai toujours fréquentée. Pour bien écrire, je n'ai qu'à m'imaginer qu'elle me lira :

Quæcunque dixi, si placuerint, dictavit auditor (2).

Quant aux profanes que je ne pourrai empêcher de me lire, il me suffit de savoir que ce n'est point pour eux que j'écris.

En me rappelant les plaisirs que j'ai eus, je les

(1) J'ai vécu.

(2) Ce que je dis plaira, si les auditeurs le veulent.

renouvelle, j'en jouis une seconde fois, et je ris des peines que j'ai endurées, et que je ne sens plus. Membre de l'univers, je parle à l'air, et je me figure rendre compte de ma gestion, comme un maître d'hôtel le rend à son maître avant de disparaître. Quant à mon avenir, je n'ai jamais voulu m'en inquiéter en qualité de philosophe, car je n'en sais rien; et en qualité de chrétien, la foi doit croire sans raisonner, et la plus pure garde un profond silence. Je sais que j'ai existé, car j'ai senti; et le sentiment me donnant cette connaissance, je sais aussi que je n'existerai plus quand j'aurai cessé de sentir.

S'il m'arrive de sentir encore après ma mort, je ne douterai plus de rien; mais je donnerai un démenti à tous ceux qui viendront me dire que je suis mort.

Mon histoire devant commencer par le fait le plus reculé que ma mémoire puisse me fournir, elle commencera à l'âge de huit ans et quatre mois. Avant cette époque, s'il est vrai que *vivere cogitare est* (1), je ne vivais pas encore, je végétais. La pensée de l'homme, ne consistant que dans les comparaisons faites pour examiner des rapports, ne peut pas précéder l'existence de la mémoire. L'organe qui lui est propre ne se développa dans ma tête que huit ans et quatre mois après ma nais-

(1) Vivre c'est penser.

sance : ce fut alors que mon ame commença à être susceptible d'impressions. Comment une substance immatérielle qui ne peut *nec tangere nec tangi* (1) peut-elle recevoir des impressions? C'est une chose qu'il n'est pas donné à l'homme d'expliquer.

Une philosophie consolante d'accord avec la religion prétend que la dépendance où l'ame se trouve par rapport aux sens et aux organes, n'est que fortuite et passagère, et qu'elle sera libre et heureuse quand la mort du corps l'aura affranchie de cette dépendance tyrannique. C'est fort beau; mais sans la religion, quelle assurance en aurions-nous? Ne pouvant donc, par mes propres lumières, me trouver dans la certitude parfaite d'être immortel, qu'après avoir cessé de vivre, on me pardonnera de n'être pas pressé de parvenir à la connaissance de cette vérité; car une connaissance qui coûte la vie me semble coûter trop cher. En attendant j'adore Dieu, m'interdisant toute action injuste, et j'abhorre les méchans, sans toutefois leur faire de mal. Il me suffit de m'abstenir de leur faire du bien, persuadé qu'il ne faut point nourrir les serpens.

Obligé de dire aussi quelque chose sur mon tempérament et sur mon caractère, le plus indulgent, entre mes lecteurs, ne sera ni le moins honnête ni le plus dépourvu d'esprit.

(1) Ni toucher ni être touchée.

J'ai eu successivement tous les tempéramens : le pituiteux dans mon enfance ; le sanguin dans ma jeunesse ; plus tard le bilieux, et j'ai enfin le mélancolique qui, probablement, ne me quittera plus. Conformant ma nourriture à ma constitution, j'ai toujours joui d'une bonne santé ; et ayant appris de bonne heure que ce qui l'altère est toujours l'excès, soit de nourriture, soit d'abstinence, je n'ai jamais eu d'autre médecin que moi-même. Je dois dire ici que j'ai trouvé l'excès en moins bien plus dangereux que l'excès en plus ; car si ce dernier donne une indigestion, l'autre donne la mort.

Aujourd'hui, vieux comme je le suis, j'ai besoin, malgré la bonté de mon estomac, de ne faire qu'un repas par jour ; mais ce qui me dédommage de cette privation est le doux sommeil, et la facilité avec laquelle je mets mes raisonnemens par écrit sans avoir besoin de paradoxes ni de sophismes, plus faits pour me tromper moi-même que mes lecteurs, car je ne pourrais jamais me déterminer à leur donner de la fausse monnaie, si je la reconnaissais pour telle.

Le tempérament sanguin me rendit très sensible aux attraits de la volupté ; j'étais toujours joyeux et toujours disposé à passer d'une jouissance à une jouissance nouvelle, en même temps que j'étais fort ingénieux à en inventer. C'est de là que me vint, sans doute, mon inclination à faire de nouvelles connaissances et ma grande facilité à les

rompre, quoique toujours avec connaissance de cause et jamais par pure légèreté. Les défauts du tempérament sont incorrigibles, parce que le tempérament est indépendant de nos forces : il n'en est pas de même du caractère. Ce qui constitue le caractère est l'esprit et le cœur; le tempérament n'y entre presque pour rien; aussi dépend-il de l'éducation, et par conséquent il est susceptible de correction et de réforme.

Je laisse à d'autres à décider s'il est bon ou mauvais; mais tel qu'il est, il se peint sur ma physionomie, et tout connaisseur peut facilement l'y saisir. Ce n'est que là que le caractère est un objet accessible à la vue; c'est là son siége. Observons que les hommes qui n'ont point de physionomie — et le nombre en est fort grand —, n'ont pas non plus ce qu'on appelle un caractère; et tirons de là cette règle que la diversité des physionomies est égale à celle des caractères.

Ayant reconnu que dans tout le cours de ma vie j'ai plus agi par l'impulsion du sentiment que par l'effet de mes réflexions, j'ai cru reconnaître que ma conduite a plus dépendu de mon caractère que de mon esprit, habituellement en guerre entre eux, et dans leurs chocs continuels je ne me suis jamais trouvé assez d'esprit pour mon caractère, ou assez de caractère pour mon esprit. Mais brisons là-dessus; car il est vrai de dire : *Si brevis*

esse volo, obscurus fio (1), je crois que, sans blesser la modestie, je puis m'appliquer ces mots de mon cher Virgile :

> Nec sum adeo informis : nuper me in littore vidi
> Cum placidum ventis staret mare (2).

Cultiver le plaisir des sens fut toujours ma principale affaire : je n'en eus jamais de plus importante. Me sentant né pour le beau sexe, je l'ai toujours aimé et m'en suis fait aimer tant que j'ai pu. J'ai aussi aimé la bonne chère avec transport, et j'ai toujours été passionné pour tous les objets qui ont excité ma curiosité.

J'ai eu des amis qui m'ont fait du bien, et le bonheur de pouvoir, en toute occasion, leur donner des preuves de ma reconnaissance. J'ai eu aussi de détestables ennemis qui m'ont persécuté, et que je n'ai pas exterminés parce qu'il n'a pas été en mon pouvoir de le faire. Je ne leur eusse jamais pardonné, si je n'eusse oublié le mal qu'ils m'ont fait. L'homme qui oublie une injure, ne la pardonne pas; il l'oublie; car le pardon part d'un sentiment héroïque, d'un cœur noble, d'un esprit généreux; tandis que l'oubli vient d'une faiblesse de mémoire, ou d'une douce nonchalance, amie

(1) Si je veux être bref, je deviens obscur.

(2) Je ne suis pas si laid, si difforme; je me suis vu dernièrement sur le rivage pendant que la mer était calme.

d'une ame pacifique, et souvent d'un besoin de calme et de tranquillité; car la haine, à la longue, tue le malheureux qui se plait à la nourrir.

Si l'on me nomme sensuel, on aura tort, car la force de mes sens ne m'a jamais fait négliger mes devoirs quand j'en ai eu. Par la même raison on n'aurait jamais dû traiter Homère d'ivrogne :

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus (1).

J'ai aimé les mets de haut goût : le pâté de macaroni fait par un bon cuisinier napolitain, l'olla podrida des Espagnols, la morue de Terre-Neuve bien gluante, le gibier au fumet bien prononcé, et les fromages dont la perfection se manifeste quand les petits êtres qui s'y forment commencent à devenir visibles. Quant aux femmes, j'ai toujours trouvé suave l'odeur de celles que j'ai aimées.

Quels goûts dépravés! dira-t-on; quelle honte de se les reconnaître et de ne pas en rougir! Cette critique me fait rire; car, grâce à mes gros goûts, je me crois plus heureux qu'un autre, puisque je suis convaincu qu'ils me rendent susceptible de plus de plaisir. Heureux ceux qui, sans nuire à personne, savent s'en procurer, et insensés ceux qui s'imaginent que le Grand-Etre puisse jouir des

(1) C'était pour honorer ce poéte divin (Homère)
Qu'on l'accusa jadis de trop aimer le vin.

douleurs, des peines et des abstinences qu'ils lui offrent en sacrifice, et qu'il ne chérisse que les extravagans qui se les imposent. Dieu ne peut exiger de ses créatures que l'exercice des vertus dont il a placé le germe dans leur ame, et il ne nous a rien donné qu'à dessein de nous rendre heureux : amour-propre, ambition d'éloges, sentiment d'émulation, force, courage, et un pouvoir dont rien ne peut nous priver : c'est celui de nous tuer, si après un calcul, juste ou faux, nous avons le malheur d'y trouver notre compte. C'est la plus forte preuve de notre liberté morale que le sophisme a tant combattu. Cette faculté cependant est en horreur à toute la nature; et c'est avec raison que toutes les religions doivent la proscrire.

Un prétendu esprit fort me dit un jour que je ne pouvais me dire philosophe et admettre la révélation. Mais si nous n'en doutons pas en physique, pourquoi ne l'admettrions-nous pas en matière de religion? il ne s'agit que de la forme. L'esprit parle à l'esprit et non pas aux oreilles. Les principes de tout ce que nous savons ne peuvent qu'avoir été révélés à ceux qui nous les ont communiqués par le grand et suprême principe qui les contient tous. L'abeille qui fait sa ruche, l'hirondelle qui fait son nid, la fourmi qui construit sa cave et l'araignée qui ourdit sa toile, n'auraient jamais rien fait sans une révélation préalable et éternelle. Ou nous devons croire que la chose est ainsi, ou convenir que

la matière pense. Mais comme nous n'osons pas faire tant d'honneur à la matière, tenons-nous en à la révélation.

Ce grand philosophe qui, après avoir étudié la nature, crut pouvoir chanter victoire en la reconnaissant pour Dieu, mourut trop tôt. S'il avait vécu quelque temps de plus, il serait allé beaucoup plus loin, et son voyage n'aurait pas été long; car se trouvant dans son auteur, il n'aurait plus pu le nier : *in eo movemur et sumus*. (1) Il l'aurait trouvé inconcevable, et ne s'en serait plus inquiété.

Dieu, grand principe de tous les principes et qui n'eut jamais de principe, pourrait-il lui-même se concevoir, si pour cela il avait besoin de connaître son propre principe?

O heureuse ignorance! Spinosa, le vertueux Spinosa mourut avant de parvenir à la posséder. Il serait mort savant et en droit de prétendre à la récompense de ses vertus, s'il avait supposé son ame immortelle.

Il est faux qu'une prétention de récompense ne convienne pas à la véritable vertu et qu'elle porte atteinte à sa pureté, car, tout au contraire, elle sert à la soutenir, l'homme étant trop faible pour vouloir n'être vertueux que pour se plaire à lui seul. Je tiens pour fabuleux cet Amphiaraus qui

(1) Nous nous mouvons et nous existons en lui.

vir bonus esse quam videri malebat (1). Je crois enfin qu'il n'y a point d'honnête homme au monde sans quelque prétention; et je vais parler de la mienne.

Je prétends à l'amitié, à l'estime et à la reconnaissance de mes lecteurs. A leur reconnaissance, si la lecture de mes Mémoires les instruit et leur fait plaisir; à leur estime, si, me rendant justice, ils me trouvent plus de qualités que de défauts; et à leur amitié dès qu'ils m'en auront trouvé digne par la franchise et la bonne foi avec lesquelles je me livre à leur jugement sans nul déguisement et tel que je suis.

Ils trouveront que j'ai toujours aimé la vérité avec tant de passion, que souvent j'ai commencé par mentir afin de parvenir à la faire entrer dans des têtes qui n'en connaissaient pas les charmes. Ils ne m'en voudront pas lorsqu'ils me verront vider la bourse de mes amis pour fournir à mes caprices; car ces amis avaient des projets chimériques, et en leur en faisant espérer la réussite, j'espérais moi-même les en guérir en les désabusant. Je les trompais pour les rendre sages, et je ne me croyais pas coupable; car je n'agissais point par esprit d'avarice. J'employais à payer mes plaisirs des sommes destinées à parvenir à des possessions que la nature rend impossibles. Je me croirais coupable

(1) Qui voulait être bon plutôt que le paraître.

si aujourd'hui je me trouvais riche; mais je n'ai rien, j'ai tout jeté, et cela me console et me justifie. C'était un argent destiné à des folies : je n'en ai point détourné l'usage en le faisant servir aux miennes.

Si, dans l'espoir que j'ai de plaire, je me trompais, j'avoue que j'en serais fâché, mais non pas assez pour me repentir d'avoir écrit, car rien ne pourra faire que je ne me sois amusé. Cruel ennui! ce ne peut être que par oubli, que les auteurs des peines de l'enfer ne t'y ont point placé.

Je dois avouer cependant que je ne puis me défendre de la crainte des sifflets : elle est trop naturelle, pour que j'ose me vanter d'y être insensible; et je suis bien loin de me consoler par l'idée que lorsque ces Mémoires paraîtront, j'aurai cessé de vivre. Je ne puis penser sans horreur à contracter quelque obligation avec la mort que je déteste; car, heureuse ou malheureuse, la vie est le seul bien que l'homme possède, et ceux qui ne l'aiment pas n'en sont pas dignes. Si on lui préfère l'honneur, c'est parce que l'infamie la flétrit; et si dans l'alternative, il arrive parfois qu'on se tue, la philosophie doit se taire.

O mort! cruelle mort! loi fatale que la nature doit réprouver, puisque tu ne tends qu'à sa destruction. Cicéron dit que la mort nous délivre des peines; mais ce grand philosophe enregistre la dépense sans tenir aucun compte de la recette. Je ne

me souviens pas si, quand il écrivait ses Tusculanes, sa Tullie était morte. La mort est un monstre qui chasse du grand théâtre un spectateur attentif avant qu'une pièce qui l'intéresse infiniment soit finie. Cette seule raison doit suffire pour la faire détester.

On ne trouvera pas dans ces Mémoires toutes mes aventures; j'ai omis celles qui auraient pu déplaire aux personnes qui y eurent part; car elles y feraient mauvaise figure. Malgré ma réserve on ne me trouvera parfois que trop indiscret, et j'en suis fâché. Si avant ma mort je deviens sage et que j'en aie le temps, je brûlerai tout : maintenant je n'en ai pas le courage.

Si quelquefois on trouve que je peins certaines scènes amoureuses avec trop de détail, qu'on se garde de me blâmer, à moins qu'on ne me trouve mauvais peintre, puis qu'on ne saurait faire un reproche à ma vieille ame de ne savoir plus jouir que par réminiscence. La vertu au reste pourra sauter tous les tableaux dont elle serait blessée : c'est un avis que je crois devoir lui donner ici. Tant pis pour ceux qui ne liront pas ma préface; ce ne sera point ma faute, car chacun doit savoir qu'une préface est à un ouvrage ce que l'affiche est à une comédie : on doit la lire.

Je n'ai pas écrit ces Mémoires pour la jeunesse qui, pour se garantir des chûtes, a besoin de la passer dans l'ignorance; mais bien pour ceux qui,

à force d'avoir vécu, sont devenus inaccessibles à la séduction, et qui, à force d'avoir demeuré dans le feu, sont devenus salamandres. Les vraies vertus n'étant qu'habitudes, j'ose dire que les vrais vertueux sont ceux qui les exercent sans se donner la moindre peine. Ces gens là n'ont point l'idée de l'intolérance, et c'est pour eux que j'ai écrit.

J'ai écrit en français et non en italien, parce que la langue française est plus répandue que la mienne, et les puristes qui me critiqueront pour trouver dans mon style des tournures de mon pays, auront raison, si cela les empêche de me trouver clair. Les Grecs goûtèrent Théophraste malgré ses phrases d'Erèse, et les Romains leur Tite-Live, malgré sa patavinité. Si j'intéresse, je puis, ce me semble, aspirer à la même indulgence. Toute l'Italie au reste goûte Algarotti quoique son style soit pétri de gallicismes.

Une chose digne de remarque, c'est que de toutes les langues vivantes qui figurent dans la république des lettres, la langue française est la seule que ses présidens aient condamnée à ne pas s'enrichir aux dépens des autres, tandis que les autres, toutes plus riches qu'elle en fait de mots, la pillent, tant dans ses mots que dans ses tournures, chaque fois qu'elles s'aperçoivent que par ces emprunts elles peuvent ajouter à leur beauté. Il faut dire aussi que ceux qui la mettent le plus à contribution sont les premiers à publier sa pauvreté,

comme s'ils prétendaient par là justifier leurs déprédations. On dit que cette langue étant parvenue à posséder toutes les beautés dont elle est susceptible — et on est forcé de convenir qu'elles sont nombreuses —, le moindre trait étranger l'enlaidirait; mais je crois pouvoir avancer que cette sentence a été prononcée avec prévention, car quoique cette langue soit la plus claire, la plus logique de toutes, il serait téméraire d'affirmer qu'elle ne puisse point aller au-delà de ce qu'elle est. On se souvient encore que du temps de Lulli toute la nation portait le même jugement sur sa musique : Rameau vint et tout changea. Le nouvel élan que ce peuple a pris peut le conduire sur des voies non encore aperçues, et de nouvelles beautés, de nouvelles perfections peuvent naître de nouvelles combinaisons et de nouveaux besoins.

La devise que j'ai adoptée justifie mes digressions et les commentaires que je fais, peut-être trop souvent, sur mes exploits en tous genres : *ne quid quam sapit qui sibi non sapit* (1). Par la même raison, j'ai toujours eu besoin de m'entendre louer en bonne compagnie :

> Excitat auditor studium, laudataque virtus
> Crescit, et immensum gloria calcar habet (2).

(1) L'esprit n'est rien, quand on ne se comprend pas soi-même; ou c'est ne connaître rien que ne pas se connaître soi-même.

(2) L'auditeur excite le zèle, la louange accroît la vertu, et la gloire est un puissant aiguillon.

J'aurais volontiers étalé ici le fier axiome : *Nemo lœditur nisi a se ipso* (1), si je n'eusse craint de choquer le nombre immense de ceux qui, dans tout ce qui leur va de travers, ont l'habitude de s'écrier : Ce n'est pas ma faute. Il faut leur laisser cette petite consolation, car sans ce refuge, ils finiraient par se haïr eux-mêmes, et la haine de soi mène souvent à l'idée funeste de se donner la mort.

Pour ce qui me regarde, comme j'aime à me reconnaître toujours pour la cause principale du bien ou du mal qui m'arrive, je me suis toujours vu avec plaisir en état d'être mon propre élève et en devoir d'aimer mon précepteur.

(1) On est toujours l'artisan de son propre malheur.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Notices sur ma famille. — Mon enfance.

Don Jacob Casanova, né à Saragosse, capitale de l'Aragon, fils naturel de D. Francisco, enleva du couvent, l'an 1428, Donna Anna Palafox, le lendemain du jour où elle avait prononcé ses vœux. Il était secrétaire du roi D. Alphonse. Il se sauva avec elle a Rome où, après une année de prison, le pape Martin III releva Anna de ses vœux, et leur

donna la bénédiction nuptiale à la recommandation de D. Juan Casanova, maître du sacré palais et oncle de D. Jacob. Tous les enfans issus de ce mariage moururent en bas-âge, à l'exception de D. Juan qui, en 1475, épousa Donna Éléonore Albini, dont il eut un fils nommé Marc-Antoine.

En 1481, D. Juan, ayant tué un officier du roi de Naples, fut obligé de quitter Rome, et se sauva à Côme avec sa femme et son fils; mais en étant reparti pour aller chercher fortune, il mourut en voyage avec Christophe Colomb, l'an 1493.

Marc-Antoine devint bon poète dans le goût de Martial, et fut secrétaire du cardinal Pompée Colonna. La satire contre Jules de Médicis, que nous lisons dans ses poésies, l'ayant obligé de quitter Rome, il retourna à Côme, où il épousa Abondia Rezzonica.

Le même Jules de Médicis devenu pape sous le nom de Clément VII, lui pardonna et le fit revenir à Rome avec sa femme. Cette ville ayant été prise et pillée par les impériaux en 1526, Marc-Antoine y mourut de la peste : sans cela il y serait mort de misère, car les soldats de Charles V lui avaient pris tout ce qu'il possédait. Pierre Valérien parle assez de lui dans son livre *De infelicitate litteratorum*.

Trois mois après sa mort, sa veuve mit au monde Jacques Casanova qui mourut fort vieux

en France, colonel dans l'armée que commandait Farnese contre Henri, roi de Navarre, devenu depuis roi de France. Il avait laissé à Parme un fils qui épousa Thérèse Conti, de laquelle il eut Jacques qui, l'an 1680, épousa Anne Roli. Jacques eut deux fils, Jean-Baptiste et Gaëtan-Joseph-Jacques. L'ainé, sorti de Parme en 1712, n'a plus reparu ; le cadet quitta aussi sa famille en 1715, à l'âge de dix-neuf ans.

C'est tout ce que j'ai trouvé dans un capitulaire de mon père. J'ai su de la bouche de ma mère ce que je vais rapporter.

Gaëtan-Joseph-Jacques quitta sa famille, épris des charmes d'une actrice, nommée Fragoletta, qui jouait les rôles de soubrette. Amoureux et n'ayant pas de quoi vivre, il se détermina à gagner sa vie en tirant parti de sa propre personne. Il s'adonna à la danse, et, cinq ans après, il joua la comédie, se distinguant par ses mœurs, plus encore que par son talent.

Soit par inconstance, soit par des motifs de jalousie, il quitta la Fragoletta et entra à Venise dans une troupe de comédiens qui jouait sur le théâtre de Saint-Samuel. Vis-à-vis de la maison où il logeait, demeurait un cordonnier, nommé Jérome Farusi, avec sa femme Marzia et Zanetta leur fille unique, beauté parfaite, âgée de seize ans. Le jeune comédien devint amoureux de cette fille, sut la rendre sensible et la disposer à se laisser

enlever. C'était le seul moyen de la posséder, car, comédien, il ne l'aurait jamais obtenue de Marzia, bien moins encore de Jérome, aux yeux desquels un comédien était un personnage abominable. Les jeunes amans, pourvus des certificats nécessaires et accompagnés de deux témoins, allèrent se présenter au patriarche de Venise, qui leur donna la bénédiction nuptiale. Marzia, la mère de Zanetta, jeta les hauts-cris, et le père mourut de chagrin. Je suis né de ce mariage au bout de neuf mois, le 2 avril 1725.

L'année suivante, ma mère me laissa entre les mains de la sienne, qui lui avait pardonné dès qu'elle avait su que mon père lui avait promis de de ne jamais la forcer à monter sur la scène. C'est une promesse que tous les comédiens font aux filles de bourgeois qu'ils épousent; promesse qu'ils ne tiennent jamais, parce qu'elles ne se soucient point de les sommer de leur parole. D'ailleurs ma mère fut fort heureuse d'avoir appris à jouer la comédie, car neuf ans après étant restée veuve avec six enfans, sans cette ressource, elle n'aurait pas eu le moyen de les élever.

J'avais donc un an quand mon père me laissa à Venise pour aller jouer la comédie à Londres. Ce fut dans cette grande ville que, pour la première fois, ma mère monta sur le théâtre, et ce fut encore là qu'en 1727, elle accoucha de mon frère

François, célèbre peintre de batailles, établi à Vienne où il exerce son état depuis 1783.

Vers la fin de 1728, ma mère revint à Venise avec son mari, et comme elle était devenue comédienne, elle continua à l'être.

En 1730, elle mit au monde mon frère Jean, qui mourut à Dresde vers la fin de l'année 1795 au service de l'Électeur en qualité de directeur de l'académie de peinture; et dans les trois années suivantes, elle devint encore mère de deux filles, dont l'une mourut en bas-âge, et l'autre fut mariée à Dresde, où elle vit encore, en 1798. J'eus aussi un frère posthume qui se fit prêtre, et qui mourut à Rome il y a quinze ans.

Venons actuellement au commencement de mon existence en qualité d'être pensant.

L'organe de ma mémoire se développa au commencement du mois d'août en 1733 : j'avais donc alors huit ans et quatre mois. Je ne me souviens de rien de ce qui peut m'être arrivé avant cette époque. Voici le fait.

J'étais debout au coin d'une chambre, courbé vers le mur, soutenant ma tête et tenant les yeux fixés sur le sang qui ruisselait par terre et que je perdais abondamment par le nez.

Marzia, ma grand'mère, dont j'étais le bien-aimé, vint à moi, me lava le visage avec de l'eau fraîche et, à l'insçu de toute la maison, me fit monter avec elle dans une gondole et me mena à

Muran, île très-peuplée et qui n'est qu'à une demi-lieue de Venise.

Descendus de gondole, nous entrons dans un taudis, où nous trouvons une vieille femme assise sur un grabat, tenant entre ses bras un chat noir, et en ayant cinq ou six autres autour d'elle. C'était une sorcière. Les deux vieilles femmes tinrent entre elles un long discours, dont il est probable que je dus être l'objet. A la fin de ce dialogue en patois de Forli, la sorcière ayant reçu de ma grand'mère un ducat d'argent, ouvrit une caisse, me prit entre ses bras, me mit dedans et m'y enferma en me disant de n'avoir pas peur, ce qui aurait suffi pour m'en inspirer, si j'avais eu un peu d'esprit; mais j'étais hébêté. Je me tenais tranquille dans un coin, tenant mon mouchoir au nez parce que je saignais encore, et du reste très-indifférent au vacarme que j'entendais faire au dehors. J'entendais tout-à-tour rire, pleurer, chanter, crier et frapper sur la caisse; tout cela m'était égal. On me tire enfin de la caisse, mon sang s'étanche. Cette femme extraordinaire, après m'avoir fait cent caresses, me déshabille, me met sur le lit, brûle des drogues, en ramasse la fumée dans un drap, m'y emmaillotte, fait des conjurations, me démaillotte ensuite et me donne à manger cinq dragées très-agréables au goût. Elle me frotte tout de suite les tempes et la nuque avec un onguent qui exhalait une odeur suave, après

quoi elle me rhabille. Elle me dit que mon hémorragie se perdrait insensiblement, pourvu que je ne rendisse compte à personne de ce qu'elle m'avait fait pour me guérir, et elle me menaça au contraire de la perte de tout mon sang et de la mort, si j'osais révéler ces mystères à qui que ce fût. Après m'avoir ainsi instruit, elle m'annonça qu'une charmante dame viendrait me faire une visite la nuit suivante, et me dit que mon bonheur dépendait d'elle, si je pouvais avoir la force de ne dire à personne que j'avais reçu cette visite. Là-dessus nous partîmes et nous retournâmes chez nous.

A peine couché, je m'endormis, sans me souvenir de la belle visite que je devais avoir; mais m'étant réveillé quelques heures après, je vis, ou je crus voir, descendre de la cheminée une femme éblouissante, en grand panier, et vêtue d'une étoffe superbe, portant sur la tête une couronne parsemée de pierreries qui me semblaient étincelante de feu. Elle vint à pas lents, d'un air majestueux et doux, s'asseoir sur mon lit, puis tirant de sa poche de petites boîtes, elle les vida sur ma tête en murmurant des mots. Après avoir tenu un long discours auquel je ne compris rien, elle me baisa et repartit par où elle était venue; ensuite je me rendormis.

Le lendemain, ma grand'mère étant venue pour m'habiller, commença dès qu'elle fut près de mon

lit, par m'imposer silence, m'intimant la mort si j'osais parler de ce qui devait m'être arrivé pendant la nuit. Cette sentence, lancée par la seule femme qui eût sur moi un ascendant absolu, et qui m'avait accoutumé à obéir aveuglément à tous ses ordres, fut la cause que je me suis ressouvenu de la vision, et qu'en y apposant le sceau, je l'ai placée dans le plus secret recoin de ma mémoire naissante. D'ailleurs je ne me sentais pas tenté de conter ce fait à quelqu'un ; d'abord parce que je ne savais pas qu'on pût le trouver intéressant, et puis je n'aurais su à qui en faire la narration ; car, ma maladie me rendant morne, et point du tout amusant, chacun me plaignait et me laissait tranquille : on croyait mon existence passagère, et quant aux auteurs de mes jours, ils ne me parlaient jamais.

Après le voyage de Muran et la visite nocturne de la fée, je saignais encore, mais moins de jour en jour, et ma mémoire se développait peu-à-peu. J'appris à lire en moins d'un mois.

Il serait ridicule, sans doute, d'attribuer ma guérison à ces extravagances ; mais je crois aussi qu'on aurait tort de nier absolument qu'elles aient pu y contribuer. Pour ce qui regarde l'apparition de la belle reine, je l'ai toujours crue un songe, à moins que ce n'ait été une mascarade que l'on m'ait faite exprès ; mais les remèdes aux plus grandes maladies ne se trouvent pas toujours dans les pharmacies. Tous les jours quelque phénomène nous

démontre notre ignorance, et je crois que c'est ce qui fait qu'il est si rare de trouver un savant dont l'esprit soit entièrement exempt de toute superstition. Sans doute jamais il n'y a eu de sorciers au monde; mais il n'en est pas moins vrai que leur pouvoir a toujours existé pour ceux auxquels des fourbes ont eu le talent de se faire croire tels.

Somnio nocturnos lemures portentaque Thessalia vides (1).

Telles choses deviennent réelles qui n'existaient d'abord que dans l'imagination, et par conséquent plusieurs effets que l'on attribue à la foi, peuvent bien n'être pas toujours miraculeux, quoiqu'ils le soient réellement pour ceux qui donnent à la foi une puissance sans bornes.

Le second fait dont je me souvienne, et qui me regarde, m'arriva trois mois après mon voyage à Muran, six semaines avant la mort de mon père. Je ne le communique au lecteur, que pour lui donner une idée de la manière dont mon caractère se développait.

Un jour, vers la mi-novembre, je me trouvais avec mon frère François, plus jeune que moi de deux ans, dans la chambre de mon père, et je le regardais attentivement travailler en optique.

Un gros morceau de cristal, rond et taillé à fa-

(1) On voit par fois en songe de nocturnes esprits, d'effroyables visions.

cettes, fixa mon attention. J'y portai la main, et l'ayant approché de mes yeux, je fus comme enchanté de voir les objets s'y multiplier. L'envie de me l'approprier m'étant venue aussitôt, et me voyant inobservé, je saisis le moment de le mettre dans ma poche.

Quelques instans après, mon père se leva pour aller prendre son cristal, mais ne le trouvant pas, il nous dit que l'un de nous devait l'avoir pris. Mon frère lui ayant assuré qu'il ne l'avait point touché, moi, bien que coupable, je lui dis la même chose; mais mon père, sûr de son fait, nous menaça de nous fouiller, et promit les étrivières au menteur. Après avoir fait semblant de chercher le cristal dans tous les coins de la chambre, trouvant un instant favorable, je le glissai adroitement dans la poche de l'habit de mon frère. J'en fus d'abord fâché, car j'aurais pu faire semblant de le trouver quelque part; mais la mauvaise action était déjà faite. Mon père, impatienté de nos vaines recherches, nous fouille, trouve la boule fatale dans la poche de l'innocent et lui inflige la punition promise. Trois ou quatre ans après, j'eus la bêtise de me vanter à lui-même de lui avoir joué ce tour; il ne me le pardonna point, et n'a jamais manqué de saisir l'occasion de s'en venger.

Dans une confession générale, m'étant accusé de ce péché avec toutes les circonstances, j'acquis une érudition qui me fit plaisir. Mon confesseur qui

était jésuite me dit que m'appelant Jacques, j'avais vérifié par cette action la signification de mon nom; car en langue hébraïque, me dit-il, Jacob veut dire *supplanteur*. C'est pour cette raison que Dieu changea le nom de l'ancien patriarche en celui d'Israël qui veut dire *voyant :* il avait trompé son frère Esaüe.

Six semaines après cette aventure, mon père fut attaqué d'un abcès dans l'intérieur de la tête qui le conduisit au tombeau en huit jours. Le médecin Zambelli, après avoir donné au patient des remèdes opilatifs, crut réparer sa bévue par le castoréum qui le fit mourir en convulsion. L'apostème creva par l'oreille une minute après sa mort : il partit après l'avoir tué, comme s'il n'eût eu plus rien à faire chez lui.

Mon père quitta la vie à la fleur de son âge; il n'avait que trente-six ans; mais il emporta dans la tombe les regrets du public, et plus particulièrement ceux de la noblesse qui le reconnaissait pour supérieur à son état, non moins par sa conduite que par ses connaissances en mécanique.

Deux jours avant sa mort, mon père sentant sa fin s'approcher, voulut nous voir tous auprès de son lit, en présence de sa femme et de messieurs Grimani, nobles vénitiens, pour les engager à devenir nos protecteurs.

Après nous avoir donné sa bénédiction, il obligea notre mère, qui fondait en larmes, à lui jurer

qu'elle n'élèverait aucun de ses enfans pour le théâtre, où il ne serait jamais monté, si une malheureuse passion ne l'y eût forcé. Elle lui en fit le serment, et les trois patriciens lui en garantirent l'inviolabilité. Les combinaisons l'aidèrent à tenir sa promesse.

Ma mère, à cette époque, se trouvant enceinte de six mois, fut dispensée de paraître sur la scène jusqu'après pâques. Belle et jeune comme elle l'était, elle refusa sa main à tous ceux qui la recherchèrent en mariage; et se confiant à la providence, elle espéra pouvoir suffire à nous élever.

Elle crut d'abord devoir s'occuper de moi, non pas tant par prédilection qu'à cause de ma maladie, qui me rendait tel, qu'on ne savait que faire de moi. J'étais très faible, sans appétit, incapable de m'appliquer à rien, ayant l'air insensé. Les physiciens disputaient entre eux sur la cause de mon mal. Il perd, disaient-ils, deux livres de sang par semaine, et il ne peut en avoir que seize à dix-huit. D'où peut donc provenir une sanguification si abondante.? L'un disait que tout mon chyle se transformait en sang; l'autre soutenait que l'air que je respirais devait à chaque respiration en augmenter une portion dans mes poumons, et que c'était par cette raison que je tenais toujours la bouche ouverte. C'est ce que j'ai su six ans plus tard de M. Baffo, grand ami de feu mon père.

Ce fut lui qui consulta à Padoue le fameux mé-

decin Macop, qui lui donna son avis par écrit. Cet écrit, que je conserve, dit que notre sang est un fluide élastique, qui peut diminuer et augmenter en épaisseur, jamais en quantité, et que mon hémorragie ne pouvait provenir que de l'épaisseur de la masse. Elle se soulageait naturellement pour se faciliter la circulation. Il disait que je serais déjà mort, si la nature, qui veut vivre, ne s'était aidée par elle-même. Il concluait que la cause de cette épaisseur ne pouvant se trouver que dans l'air que je respirais, on devait m'en faire changer ou se disposer à me perdre. Selon lui, encore, la stupidité qui se peignait sur ma physionomie n'était due qu'à l'épaisseur de mon sang.

Monsieur Baffo donc, sublime génie, poète dans le plus lubrique de tous les genres, mais grand et unique, fut cause qu'on se détermina à me mettre en pension à Padoue, et c'est à lui, par conséquent, que je dois la vie. Il est mort vingt ans après, le dernier de son ancienne famille patricienne; mais ses poèmes, quoique sales, ne laisseront jamais mourir son nom. Les inquisiteurs d'état vénitiens auront par esprit de piété contribué à sa célébrité; car, en persécutant ses ouvrages manuscrits, ils les firent devenir précieux: ils auraient dû savoir que : *spreta exolescunt* (1).

Dès que l'oracle du professeur Macop fut ap-

(1) Ce qu'on méprise tombe dans l'oubli.

prouvé, ce fut M. l'abbé Grimani qui se chargea de me trouver une bonne pension à Padoue par le moyen d'un chimiste de sa connaissance qui demeurait dans cette ville. Il s'appelait Ottaviani, et il était aussi antiquaire. En peu de jours la pension fut trouvée, et le 2 avril 1734, jour où j'accomplissais ma neuvième année, on me conduisit à Padoue dans un *Burchiello* par le canal de la Brenta. Nous nous embarquâmes à dix heures du soir, immédiatement après souper.

Le *Burchiello* peut être regardé comme une petite maison flottante. Il y a une salle avec un cabinet à chacun de ses bouts, et gite pour les domestiques à la proue et à la poupe: c'est un carré long à impériale, bordé de fenêtres vitrées avec des volets. On fait le voyage en huit heures. Labbé Grimani, Mr. Baffo et ma mère m'accompagnaient: je couchai dans la salle avec ma mère, et les deux amis passèrent la nuit dans l'un des cabinets. Ma mère s'etant levée au point du jour, ouvrit une fenêtre qui était vis-à-vis du lit, et les rayons du soleil levant venant me frapper au visage me firent ouvrir les yeux. Le lit était trop bas pour que je pusse voir la terre; je ne voyais par la même fenêtre que le sommet des arbres dont la rivière est bordée. La barque voguait, mais d'un mouvement si égal, que je ne pouvais le deviner; de sorte que les arbres qui se dérobaient successivement à ma vue avec rapidité me causèrent une extrême surprise.

Ah ! ma chère mère, m'écriai-je, qu'est-ce que cela ? les arbres marchent. Dans ce moment même les deux seigneurs entrèrent, et, me voyant stupéfait, me demandèrent de quoi j'étais occupé. D'où vient, leur répondis-je, que les arbres marchent ?

Ils rirent, mais ma mère, après avoir poussé un soupir, me dit d'un ton pitoyable : c'est la barque qui marche et non pas les arbres. Habille-toi.

Je conçus à l'instant la raison du phénomène. Allant en avant avec ma raison naissante et nullement préoccupée : il se peut donc, lui dis-je, que le soleil ne marche pas non plus et que ce soit nous au contraire qui roulions d'occident en orient. Ma bonne mère, à ces mots, crie à la bêtise. M. Grimani déplore mon imbécillité, et je reste consterné, affligé et prêt à pleurer. M. Baffo vint me rendre l'ame. Il se jeta sur moi, m'embrassa tendrement, et me dit : Tu as raison, mon enfant ; le soleil ne bouge pas : prends courage, raisonne toujours en conséquence, et laisse rire.

Ma mère, surprise, lui demanda s'il était fou de me donner des leçons pareilles ; mais le philosophe, sans même lui répondre, continua à m'ébaucher une théorie faite pour ma raison pure et simple. Ce fut le premier vrai plaisir que j'aie goûté dans ma vie. Sans M. Baffo ce moment eût été suffisant pour avilir mon entendement : la lâcheté de la crédulité s'y serait introduite. L'ignorance des deux autres aurait à coup sûr émoussé en moi le tran-

chant d'une faculté par laquelle je ne sais pas si je suis allé bien loin ; mais je sais que c'est à celle-là seule que je dois tout le bonheur dont je jouis quand je me trouve vis-à-vis de moi-même.

Nous arrivâmes de bonne heure à Padoue chez Ottaviani, dont la femme me fit beaucoup de caresses. J'y vis cinq ou six enfans, entre lesquels une fille de huit ans qui s'appelait Marie, et une autre de sept nommée Rose, jolie comme un ange. Dix ans après, Marie devint la femme du courtier Colonda, et Rose quelques années plus tard fut mariée au praticien Pierre Marcello, qui eut d'elle un fils et deux filles, dont l'une devint l'épouse de M. Pierre Mocenigo, et l'autre d'un noble de la famille Carraro, dont par la suite le mariage fut déclaré nul. Il m'arrivera de devoir parler de toutes ces personnes, et c'est pourquoi je les mentionne ici. Ottaviani nous mena d'abord à la maison où je devais rester en pension. C'était à cinquante pas de chez lui, à Ste.-Marie d'Avance, paroisse de St.-Michel, chez une vieille esclavone qui louait son premier étage à la dame Mida, femme d'un colonel esclavon. On lui ouvrit ma petite malle, lui donnant l'inventaire de tout ce qu'elle contenait ; après quoi on lui compta six sequins pour six mois d'avance de ma pension. Elle devait pour cette petite somme me nourrir, me tenir propre et me faire instruire à l'école. On la laissa dire que ce n'é-

tait pas assez, on m'embrassa, en m'ordonnant d'être toujours bien docile à ses ordres, et on me laissa là. Ce fut ainsi qu'on se débarrassa de moi.

CHAPITRE II.

Ma grand'mère vient me mettre en pension chez le docteur Gozzi. — Ma première tendre connaissance.

Dès que je fus seul avec l'esclavone, elle me mena au grenier où elle me montra mon lit à la file de quatre autres, dont trois appartenaient à trois jeunes garçons de mon âge qui dans ce moment-là étaient à l'école, et le quatrième à la servante qui avait ordre de nous surveiller pour empêcher les petits écarts auxquels les écoliers sont habitués. Après cette visite, nous redescendîmes, et elle me mena dans le jardin où elle me dit que je pouvais me promener en attendant l'heure du diner.

Je ne me trouvais ni heureux ni malheureux; je ne disais rien. Je n'avais ni crainte ni espoir, ni aucune curiosité; je n'étais ni gai ni triste. La seule

chose qui me choquât était la figure de la maîtresse; car quoique je n'eusse aucune idée ni de beauté ni de laideur, sa figure, son air, son ton et son langage, tout en elle me rebutait. Ses traits hommasses me démontaient chaque fois que je portais mes regards sur sa physionomie pour écouter ce qu'elle me disait. Elle était grande et grosse comme un soldat; elle avait le teint jaune, les cheveux noirs, les sourcils longs et épais, et son menton était orné de plusieurs longs poils de barbe; et pour achever le portrait, un sein hideux à moitié découvert, lui descendait en sillonnant jusqu'à la moitié de sa longue taille: elle pouvait avoir cinquante ans. La servante était une grosse paysanne qui faisait tout, et ce qu'on appelait jardin était un carré de trente à quarante pas qui n'avait d'agréable que sa couleur verte.

Vers midi je vis arriver mes trois compagnons qui, comme si nous avions été d'anciennes connaissances, me dirent beaucoup de choses, me supposant des prénotions que je n'avais pas. Je ne leur répondais rien, mais cela ne les déconcertait pas, et ils finirent par m'obliger à partager leurs innocens plaisirs. Il s'agissait de courir, de se porter, de faire des culbutes, et je me laissai initier à tout cela d'assez bonne grace jusqu'au moment où l'on nous appela pour dîner. Je m'assis à table, mais voyant devant moi une cuiller de bois, je la rejetai, demandant mon couvert d'argent auquel

j'étais très affectionné parce que c'était un présent de ma bonne grand'mère. La servante m'ayant répondu que la maîtresse voulant l'égalité, je devais me conformer à l'usage, je m'y soumis, quoique cela me déplût; et ayant appris que tout devait être égal, je me mis comme les autres à manger la soupe dans le plat, sans me plaindre de la vîtesse avec laquelle mes compagnons mangeaient, mais non sans m'étonner qu'elle fût permise. Après la fort mauvaise soupe, on nous donna une petite portion de morue sèche, puis une pomme, et le diner finit là : nous étions en carême. Nous n'avions ni verres, ni gobelets, et nous bûmes tous dans le même bocal de terre d'une misérable boisson qu'on nomme *graspia*, et qu'on fait d'eau dans laquelle on fait bouillir des grappes de raisin dépouillées de leurs grains. Les jours suivans, je ne bus que de l'eau pure. Cette table me surprit, car je ne savais pas s'il m'était permis de la trouver mauvaise.

Après-diner, la servante me conduisit à l'école chez un jeune prêtre, appelé le docteur Gozzi, avec lequel l'esclavone avait accordé de lui payer quarante sous par mois, c'est-à-dire la onzième partie d'un sequin.

Comme il s'agissait de m'enseigner à écrire, on me mit avec les enfans de cinq à six ans, qui d'abord commencèrent à se moquer de moi.

De retour chez mon esclavone, on me donna

mon souper, mais comme de raison, il fut plus mauvais que le diner. J'étais étonné qu'il ne me fût pas permis de m'en plaindre. On me coucha dans un lit où la vermine des trois espèces assez connues ne me permit pas de fermer l'œil. Outre cela les rats qui couraient par tout le grenier et qui sautaient sur mon lit me faisaient une peur qui me glaçait le sang. Ce fut par-là que je commençai à devenir sensible au malheur et que j'appris à le souffrir avec patience.

Les insectes qui me dévoraient diminuaient la frayeur que me causaient les rats ; et par une sorte de compensation, la frayeur me rendait moins sensible aux morsures. Mon ame profitait du combat de mes maux. La servante fut constamment sourde à mes cris.

Dès que le jour commença à poindre, je quittai ce triste grabat, et après m'être un peu plaint à la fille de toutes les peines que j'avais endurées, je lui demandai une chemise, car la mienne était hideuse à voir; mais elle me répondit qu'on n'en changeait que le dimanche, et se mit à rire lorsque je la menaçai de me plaindre à la maîtresse.

Pour la première fois de ma vie je pleurai de chagrin et de colère en entendant mes camarades qui me bafouaient. Les malheureux partageaient ma condition, mais ils y étaient faits; c'est tout dire.

Accablé de tristesse, je passai toute la matinée à l'école à dormir. Un de mes camarades en dit la raison au docteur, mais à dessein de me rendre ridicule. Cependant ce bon prêtre, que la providence m'avait sans doute ménagé, me fit passer dans son cabinet où, après avoir tout entendu et s'être assuré par ses yeux de la vérité de mon récit, ému en voyant les ampoules dont ma peau innocente était couverte, il mit vîte son manteau, me conduisit à ma pension, et fit voir à la lestrigone l'état dans lequel j'étais. Celle-ci, faisant l'étonnée, rejeta toute la faute sur la servante. Obligée de céder à la curiosité que témoigna le prêtre de voir mon lit, je ne fus pas moins étonné que lui en voyant la saleté des draps dans lesquels j'avais passé la cruelle nuit. La maudite femme, rejetant toujours la faute sur la servante, assura qu'elle la chasserait; mais celle-ci venant dans ce moment, et ne pouvant souffrir la réprimande, lui dit en face que la faute en était à elle, et découvrant les lits de mes camarades, nous pûmes nous assurer qu'ils n'étaient pas mieux traités que moi. La maîtresse, furieuse, lui donna aussitôt un soufflet, mais la servante, ne voulant pas être en reste, riposta et prit la fuite. Le docteur me laissant là, partit en lui disant qu'il ne me recevrait à l'école que lorsque je serais aussi propre que les autres écoliers. Je dus alors souffrir une vigoureuse réprimande, qui se termina par la menace qu'à une autre tra-

casserie pareille, elle me mettrait a la porte.

Je n'y comprenais rien; je ne faisais que de naître, je n'avais idée que de la maison où j'étais né, où j'avais été élevé, et où régnait la propreté et une honnête abondance: je me voyais maltraité, grondé, quoiqu'il me parût impossible d'être coupable. Enfin cette mégère me jeta une chemise au nez, et une heure après je vis une nouvelle servante qui changea les draps, et nous dînâmes.

Mon maître d'école prit un soin particulier de m'instruire. Il me fit asseoir à sa propre table, et pour le convaincre que j'étais sensible à cette distinction, je m'appliquai à l'étude de toutes mes forces; aussi au bout d'un mois j'écrivais si bien qu'il me mit à la grammaire.

La nouvelle vie que je menais, la faim qu'on me faisait souffrir, et, plus que tout sans doute, l'air de Padoue, me procurèrent une santé dont je n'avais pas eu d'idée avant ce temps; mais cette même santé me rendait encore plus dure la faim que j'étais forcé d'endurer: elle était devenue insupportable. Je grandissais à vue d'œil; je dormais neuf heures du sommeil le plus profond que nul rêve ne troublait, sinon qu'il me semblait toujours que j'étais assis à une table abondante, ou j'étais occupé à satisfaire mon cruel appétit; mais chaque matin j'éprouvais combien les rêves flatteurs sont désagréables. Cette faim dévorante aurait fini par m'exténuer, si je n'avais pris le parti

de m'emparer et d'engloutir tout ce que je trouvais de mangeable, partout et toutes les fois que j'étais sûr de n'être pas vu.

Le besoin rend industrieux. J'avais aperçu une cinquantaine de harengs saurets dans une armoire de la cuisine, je les dévorai tous peu-à-peu, ainsi que toutes les saucisses suspendues à la cheminée, et pour le pouvoir sans être aperçu, je me levais la nuit et j'allais faire mes coups à tâtons. Tous les œufs à peine pondus que je pouvais saisir dans la basse-cour devenaient, tout chauds, ma nourriture la plus exquisse. J'allais marauder pour manger jusque dans la cuisine de mon maître.

L'esclavone, désespérée de ne pouvoir découvrir les voleurs, ne faisait que de mettre des servantes à la porte. Malgré cela, l'occasion de voler ne se présentant pas toujours, j'étais maigre comme un squelette.

En quatre ou cinq mois mes progrès furent si rapides, que le docteur me créa décurion de l'école. J'étais chargé d'examiner les leçons de mes trente camarades, de corriger leurs fautes et de les dénoncer au maître avec les épithètes de blâme ou d'approbation qu'ils méritaient; mais ma rigueur ne dura pas long-temps, car les paresseux trouvèrent facilement le secret de me fléchir. Quand leur latin était rempli de fautes, ils me gagnaient moyennant des côtelettes rôties, des poulets, souvent même ils me donnaient de l'argent.

Cela excita ma cupidité ou plutôt ma gourmandise, car non content de mettre à contribution les ignorans, je devins tyran et refusai mon approbation à ceux qui la méritaient lorsqu'ils prétendaient s'exempter de la contribution que j'exigeais. Ne pouvant plus souffrir mon injustice, ils m'accusèrent au maître qui, me voyant convaincu d'extorsion, me destitua. Je me serais sans doute trouvé fort mal de ma destitution, si ma destinée n'était bientôt après venue mettre un terme à mon cruel noviciat.

Le docteur, qui m'aimait, me prit un jour tête-à-tête dans son cabinet, et me demanda si je voulais me prêter aux démarches qu'il me suggèrerait pour sortir de la pension de l'esclavone et entrer chez lui. Me trouvant enchanté de la proposition, il me fit copier trois lettres que j'envoyai, l'une à l'abbé Grimani, la seconde à mon ami Baffo et la troisième à ma bonne grand'mére. Mon semestre allant finir, et ma mère n'étant pas alors à Venise, il n'y avait pas de temps à perdre. Dans ces lettres, je faisais la description de toutes mes souffrances, et j'annonçais ma mort, si on ne me retirait pas des mains de l'esclavone pour me mettre chez mon maître d'école, qui était disposé à me prendre; mais il voulait deux sequins par mois.

M. Grimani, au lieu de me répondre, ordonna à son ami Ottaviani de me réprimander de m'être laissé séduire; mais M. Baffo alla parler à ma

grand'mère, qui ne savait pas écrire, et dans une lettre qu'il m'adressa, il m'annonça que dans peu de jours je serais plus heureux. En effet, huit jours après, cette excellente femme qui m'a aimé jusqu'à sa mort, arriva précisément comme je venais de me mettre à table pour diner. Elle entra avec la maîtresse, et aussitôt que je l'aperçus j'allai me jeter à son cou, versant d'abondantes larmes, auxquelles elle mêla d'abord les siennes. S'étant assise et m'ayant pris entre ses genoux, je sentis mon courage renaître, je lui fis en présence de l'esclavone l'énumération de toutes mes peines; et après lui avoir fait observer la table de gueux à laquelle je devais me nourrir, je la menai voir mon lit. Je finis par la prier de me mener diner avec elle après six mois que la faim me faisait languir. L'esclavone intrépide ne dit autre chose sinon qu'elle ne pouvait pas faire mieux pour l'argent qu'on lui donnait. Elle disait vrai; mais qui l'obligeait à tenir une pension pour devenir le bourreau des enfans que l'avarice lui confiait, et qui avaient besoin d'être nourris?

Ma grand'mère fort paisiblement lui signifia qu'elle allait m'emmener, et lui dit de mettre toutes mes hardes dans ma malle. Charmé de revoir mon couvert d'argent, je m'en saisis et le mis bien vîte dans ma poche. Ma joie pendant tous ces préparatifs était inexprimable. Je sentais pour la première fois la force du contentement qui oblige ce-

lui qui l'éprouve à pardonner, et l'esprit à oublier tous les désagrémens qui l'ont amené.

Ma grand'mère me mena à l'auberge où elle logeait et nous dînâmes; mais elle ne mangea presque rien tant elle était étonnée de l'espèce de voracité avec laquelle je mangeais. Dans ces entrefaites, le Dr. Gozzi, qu'elle avait fait prévenir, arriva, et sa présence la prévint en sa faveur. C'était un beau prêtre de vingt six ans, rebondi, modeste et révérencieux. Dans un quart-d'heure tous les arrangemens furent faits. La bonne grand'mère lui compta vingt-quatre sequins d'avance pour une année de pension et en retira quittance; mais elle me garda trois jours pour m'habiller en abbé et pour me faire faire une perruque, la malpropreté l'obligeant de me faire couper les cheveux.

Après les trois jours, elle voulut m'installer elle-même chez le docteur et me recommander à sa mère, qui lui dit d'abord de m'envoyer un lit ou de me l'acheter sur les lieux; mais le docteur lui ayant dit que je pourrais coucher avec lui, son lit étant très-large, ma grand'mère se montra très-reconnaissante de la bonté qu'il voulait bien avoir; ensuite nous allâmes l'accompagner jusqu'au *Buchiello* qui devait la ramener à Venise.

La famille du Dr. Gozzi se composait de sa mère qui avait beaucoup de respect pour lui, parce qu'étant née paysanne, elle ne se croyait pas digne d'avoir un fils prêtre, et qui plus est docteur : elle

était laide, vieille et acariâtre; de son père cordonnier, qui travaillait toute la journée, ne parlant à personne, pas même à table. Il ne devenait sociable que les jours de fête qu'il passait régulièrement au cabaret avec ses amis, rentrant à minuit ivre à ne pouvoir pas se tenir et chantant le Tasse. Dans cet état le bon homme ne pouvait pas se résoudre à se coucher; et il devenait brutal quand on voulait l'y forcer. Il n'avait de raison et d'esprit que ce que le vin lui en donnait, car à jeun il était incapable de traiter de la moindre affaire de famille; et sa femme disait qu'il ne l'aurait jamais épousée si on n'avait pas eu soin de le faire bien déjeuner avant d'aller à l'église.

Le Dr. Gozzi avait aussi une sœur âgée de treize ans nommée Bettine : elle était jolie, gaie et grande liseuse de romans. Le père et la mère la grondaient toujours parce qu'elle se montrait trop à la fenêtre, et le docteur, à cause de son penchant à la lecture. Cette fille me plut d'abord sans que je susse pourquoi, et ce fut elle qui peu-à-peu jeta dans mon cœur les premières étincelles d'une passion, qui, par la suite, devint ma passion dominante.

Six mois après mon entrée dans cette maison, le docteur se trouva sans écoliers, car tous désertèrent parce que j'étais devenu le seul objet de ses affections. Cela fut cause qu'il se détermina à instituer un petit collége en prenant de jeunes éco-

liers en pension; mais il fut deux ans avant de pouvoir réussir. Dans ce laps de temps, il me communiqua tout ce qu'il savait, ce qui, à la vérité, était peu de chose; mais cela suffisait pour m'initier à toutes les sciences. Il m'enseigna aussi à jouer du violon, chose dont je fus obligé de tirer parti en une circonstance que le lecteur apprendra en son lieu. Le bon docteur Gozzi, n'étant philosophe en rien, me fit apprendre la logique des péripatéticiens et la cosmographie de l'ancien système de Ptolomée, dont je me moquais continuellement, l'impatientant par des théorèmes auxquels il ne savait que répondre. Ses mœurs d'ailleurs étaient irréprochables, et en matière de religion, quoiqu'il ne fût pas bigot, il était d'une grande sévérité; et tout, pour lui, étant article de foi, rien ne devenait difficile à sa conception. Selon lui, le déluge avait été universel; les hommes, avant ce malheur, vivaient mille ans et Dieu conversait avec eux; Noé avait fabriqué l'arche en cent ans, et la terre, suspendue en l'air, tenait ferme au centre de l'univers que Dieu avait créé de rien. Quand je lui disais et que je lui prouvais que l'existence du rien était absurde, il coupait court en me disant que j'étais un sot.

Il aimait un bon lit, la chopine et la gaîté en famille. Il n'aimait ni les beaux esprits, ni les bons mots, ni la critique parce qu'elle devient facilement médisance, et il riait de la sottise de ceux

qui s'occupaient à lire des gazettes qui, selon lui, mentaient toujours et répétaient toujours la même chose. Il disait que rien n'incommodait tant que l'incertitude, ce qui l'induisait à condamner la pensée parce qu'elle engendre le doute.

Sa grande passion était la prédication, ayant en sa faveur la figure et la voix : aussi, son auditoire n'était composé que de femmes, dont cependant il était ennemi juré, car il ne les regardait pas même en face quand il était obligé de leur parler. Le péché de la chair était, selon lui, le plus grand des péchés; aussi se fâchait-il quand je lui disais qu'il ne pouvait être que le plus petit. Ses sermons étaient farcis de passages tirés des auteurs grecs qu'il traduisait en latin. Un jour m'étant avisé de lui dire que c'était en italien qu'il devrait les traduire, parce que les femmes n'entendaient pas plus le latin que le grec, il se fâcha; de manière que par la suite je n'eus plus le courage de lui en parler. Du reste il me vantait à ses amis comme un prodige parce que j'avais appris à lire le grec tout seul, sans autre secours que celui de la grammaire.

Dans le carême de 1736, ma mère écrivit au docteur que devant bientôt partir pour Pétersbourg et désirant me voir avant son départ, elle le priait de me conduire à Venise pour trois ou quatre jours. Cette invitation le mit en devoir de penser, car il n'avait jamais vu ni Venise ni la bonne compa-

gnie, et cependant il ne voulait paraître neuf en rien. Dès que nous fûmes prêts à partir de Padoue, toute la famille nous accompagna jusqu'au *Burchiello*.

Ma mère le reçut avec la plus noble aisance; mais étant belle comme le jour, mon pauvre maître se trouva fort embarrassé, n'osant la regarder en face et forcé cependant de dialoguer avec elle : elle s'en aperçut et pensa à s'en amuser à l'occasion. Quant à moi, j'attirai l'attention de toute la coterie; car m'ayant connu presque imbécille, chacun était émerveillé de me voir si dégourdi dans le court espace de deux ans. Le docteur jouissait, voyant qu'on lui attribuait tout le mérite de ma métamorphose.

La première chose qui choqua ma mère fut ma perruque blonde, qui criait sur mon visage brun, et qui faisait le plus cruel désaccord avec mes sourcils et mes yeux noirs. Le docteur, interrogé par elle pourquoi il ne me faisait pas coiffer en cheveux, répondit qu'avec la perruque sa sœur pouvait plus facilement me tenir propre. Cette réponse naïve fit rire tout le monde; mais le rire redoubla quand, après lui avoir demandé si sa sœur était mariée, prenant la parole, je répondis pour lui que Bettine était la plus jolie fille du quartier et qu'elle n'avait que quatorze ans. Ma mère ayant dit au docteur qu'elle ferait à sa sœur un joli présent, mais à condition qu'elle me coif-

ferait en cheveux, il promit que l'on ferait à sa volonté. Ensuite ma mère fit appeler un perruquier qui m'apporta une perruque en harmonie avec ma couleur.

Tout le monde s'étant mis à jouer, à l'exception de mon docteur, j'allai voir mes frères dans la chambre de ma grand'mère. François me fit voir des dessins d'architecture que je fis semblant de trouver passables; Jean ne me fit rien voir, et je le jugeai très insignifiant. Les autres étaient encore très jeunes.

A souper, le docteur assis près de ma mère, fut fort gauche. Il n'aurait probablement pas prononcé un seul mot, si un Anglais, homme de lettres, ne lui avait adressé la parole en latin; mais ne l'ayant point compris, il lui répondit modestement qu'il ne comprenait pas l'anglais, ce qui excita un grand éclat de rire. M. Baffo nous tira d'embarras en nous disant que les Anglais lisent et prononcent le latin comme ils lisent et prononcent leur propre langue. A cela j'observai que les Anglais avaient tort autant que nous l'aurions si nous prétendions lire et prononcer leur langue d'après les règles adoptées pour la langue latine. L'Anglais admirant ma raison, écrivit aussitôt ce vieux distique et me le donna à lire :

Dicite grammatici, cur mascula nomina cunnus,
Et cur fœmineum mentula nomen habet (1).

(1) Grammairiens, pourriez-vous dire

Après l'avoir lu à haute voix, je m'écriai : Pour le coup voilà du latin. Nous le savons, me dit ma mère, mais il faut l'expliquer. L'expliquer ne suffit pas, répondis-je, c'est une question à laquelle je veux répondre; et après avoir pensé un moment, j'écrivis ce pentamètre :

Dice quod a domino nomina servus habet (1).

Ce fut mon premier exploit littéraire, et je puis dire que ce fut dans ce moment qu'on sema dans mon ame l'amour de la gloire qui dépend de la littérature, car les applaudissemens me mirent au faîte du bonheur. L'Anglais émerveillé, après avoir dit que jamais garçon de onze ans n'en avait fait autant, m'embrassa à plusieurs reprises et me fit présent de sa montre. Ma mère, curieuse, demanda à M. Grimani ce que ces vers signifiaient; mais l'abbé n'y comprenant pas plus qu'elle, ce fut M. Baffo qui le lui dit à l'oreille. Surprise de mon savoir, elle se leva, alla prendre une montre d'or et la présenta à mon maître qui, ne sachant comment s'y prendre pour lui marquer sa grande reconnaissance, rendit la scène très comique. Ma mère, pour le dispenser de tout compliment, lui présenta la joue : il ne s'agissait que de deux bai-

Pourquoi *cunnus* est masculin,
Tandis que *mentula* porte un nom féminin?

(1) C'est que toujours l'esclave a le nom de son maître.

sers, ce qui est la chose la plus simple et la moins significative en bonne compagnie; mais le pauvre homme était sur des tisons ardens et si décontenancé qu'il aurait, je crois, plutôt voulu mourir que de les lui donner. Il se retira en baissant la tête, et on le laissa tranquille jusqu'au moment où nous allâmes nous coucher.

Dès que nous fûmes seuls dans notre chambre, il épancha son cœur. Il me dit qu'il était dommage qu'il ne pût publier à Padoue ni le distique ni ma réponse. Et pourquoi? lui dis-je.

Parce que c'est une turpitude.

Mais elle est sublime.

Allons nous coucher et n'en parlons plus. Ta réponse est prodigieuse parce que tu ne peux ni connaître la matière ni savoir faire des vers.

Pour ce qui regarde la matière, je la connaissais par théorie, car j'avais déjà lu Meursius en cachette précisément parce qu'il me l'avait défendu; mais il avait raison de s'étonner que je susse faire des vers, car lui-même, qui m'avait enseigné la prosodie, n'avait jamais su en faire un. *Nemo dat quod non habet* (1) est un axiome faux en morale.

Quatre jours après, au moment de notre départ, ma mère me donna un paquet pour Bettine, et l'abbé Grimani me donna quatre sequins pour

(1) Nul ne peut donner ce qu'il n'a pas.

m'acheter des livres. A huit jours de là, ma mère partit pour Pétersbourg.

De retour à Padoue, mon bon maître ne fit pendant trois ou quatre mois que parler de ma mère, tous les jours et à tout propos; et Bettine ayant trouvé dans le paquet de ma mère cinq aunes de lustrin noir et douze paires de gants, s'affectionna singulièrement à moi, et prit tellement soin de mes cheveux, qu'en moins de six mois je quittai ma perruque. Elle venait me peigner tous les jours, et souvent avant que je fusse levé, me disant qu'elle n'avait pas le temps d'attendre que je m'habillasse. Elle me lavait le visage, le cou, la poitrine; me faisait des caresses enfantines que je jugeais innocentes et qui me fâchaient contre moi-même parce qu'elles m'altéraient. Plus jeune qu'elle de trois ans, il me semblait qu'elle ne pouvait point m'aimer avec malice, et cela me mettait de mauvaise humeur contre la mienne. Quand, assise sur mon lit, elle me disait que j'engraissais et qu'elle s'en assurait par ses mains, elle me causait la plus vive émotion, mais je la laissais faire de peur qu'elle ne s'aperçût de ma sensibilité; et quand elle me disait que j'avais la peau douce, le chatouillement m'obligeait à me retirer, fâché contre moi-même de n'oser lui en faire autant, mais enchanté qu'elle ne pût deviner l'envie que j'en avais. Quand j'étais habillé, elle me donnait les plus doux baisers, m'appelant son cher enfant;

mais quelque desir que j'eusse de suivre son exemple, je n'en avais pas encore la hardiesse. Plus tard cependant, Bettine tournant ma timidité en ridicule, je m'aguerris et je les lui rendis mieux appliqués que les siens; mais m'arrêtant toujours dès que je me sentais le desir d'aller plus loin : je tournais la tête faisant semblant de chercher quelque chose, et elle partait. Dès qu'elle était partie, j'étais au désespoir de n'avoir pas suivi le penchant de ma nature, et, étonné que Bettine pût faire de moi sans conséquence tout ce qu'elle faisait, tandis que je ne pouvais m'abstenir d'aller plus avant qu'avec la plus grande peine, je me promettais chaque fois de changer de conduite.

Au commencement de l'automne, le docteur reçut trois nouveaux pensionnaires, et l'un d'eux, âgé de quinze ans, me parut en moins d'un mois être fort bien avec Bettine.

Cette observation me causa un sentiment dont jusqu'alors je n'avais eu aucune idée, et que je n'analysai que quelques années plus tard. Ce ne fut ni jalousie ni indignation, mais un noble dédain qui ne me parut pas fait pour être réprimé; car Cordiani, ignorant, grossier, sans esprit, sans éducation civile, fils d'un simple fermier et incapable de me tenir tête en rien, n'ayant sur moi d'autre prérogative que l'âge de la puberté, ne me paraissait pas fait pour m'être préféré : mon amour-propre naissant me disait que je valais mieux que

lui. Je conçus un sentiment d'orgueil mêlé de mépris qui se déclara contre Bettine, que j'aimais sans le savoir. Elle s'en aperçut à la manière dont je recevais ses caresses quand elle venait me peigner dans mon lit : je repoussais ses mains et je ne répondais plus à ses baisers. Piquée un jour de ce que, me demandant la raison de ma conduite, je n'en alléguai aucune, elle me dit, ayant l'air de me plaindre, que j'étais jaloux de Cordiani. Ce reproche me parut une calomnie avilissante : je lui dis que je croyais Cordiani digne d'elle comme elle l'était de lui. Elle s'en alla en souriant; mais enfantant le projet qui seul pouvait la venger, elle se trouva engagée à me rendre jaloux. Cependant ne pouvant atteindre son but sans me rendre amoureux, voici comment elle s'y prit.

Un matin elle vint à mon lit m'apportant une paire de bas blancs qu'elle m'avait tricotés. Après m'avoir coiffé, elle me dit qu'il fallait qu'elle me les essayât elle-même pour voir les défauts et se régler pour m'en faire d'autres. Le docteur était allé dire sa messe. Étant en train de me chausser les bas, elle me dit que j'avais les cuisses malpropres, et sans m'en demander la permission, elle se mit de suite en devoir de me les laver. J'aurais été honteux de lui paraître avoir honte; je la laissai faire, ne prévoyant pas ce qui devait en résulter. Bettine, assise sur mon lit, poussa trop loin le zèle de la propreté, et sa curiosité me causa

une volupté si vive qu'elle ne cessa que quand elle ne put être poussée plus loin. Redevenu calme, je m'avisai de me reconnaître coupable, et me crus obligé de lui en demander pardon. Elle qui ne s'y attendait pas, après y avoir pensé un moment, me dit d'un ton d'indulgence que la faute en était à elle, mais que cela ne lui arriverait plus. Là dessus elle me quitta, m'abandonnant à mes réflexions.

Elles furent cruelles! Il me semblait que je l'avais déshonorée, que j'avais trahi la confiance de sa famille, violé les loix sacrées de l'hospitalité, que j'avais enfin commis un crime horrible que je ne pouvais effacer qu'en l'épousant, si pourtant Bettine pouvait se décider à prendre pour mari un impudent indigne d'elle.

A la suite de ces réflexions vint une sombre tristesse, qui s'augmentait de jour en jour, Bettine ayant tout-à-fait cessé de venir à mon lit. Pendant les premiers huit jours la retenue de cette fille me parut raisonnable, et ma tristesse aurait bientôt pris le caractère d'un amour parfait, si sa conduite à l'égard de Cordiani n'eût mis dans mon ame le poison de la jalousie, quoique je fusse bien éloigné de la croire coupable à son égard du crime qu'elle avait commis avec moi.

Convaincu par quelques-unes de mes réflexions, que ce qu'elle avait fait avec moi avait été volontaire, et que le repentir seul l'empêchait de re-

venir, mon amour-propre se trouvait flatté; car cela me la faisait conjecturer amoureuse; et dans cette détresse de raisonnement, je me décidai à l'encourager par écrit.

Je fis une petite lettre, courte, mais suffisante pour lui mettre l'esprit en repos, soit qu'elle se crût coupable, soit qu'elle me soupçonnât des sentimens contraires à ceux que son amour-propre exigeait. Ma lettre me parut un chef-d'œuvre, et plus que suffisante pour me faire adorer et obtenir la préférence sur Cordiani, qui me semblait un être peu fait pour la faire balancer un seul instant entre lui et moi. Une demi-heure après qu'elle eut ma lettre, elle me répondit de vive voix que le lendemain matin elle reviendrait dans ma chambre comme avant notre scène, mais je l'attendis en vain. J'en fus outré; mais quel fut mon étonnement, lorsqu'à table elle me demanda si je voulais qu'elle m'habillât en fille pour aller au bal qu'un de nos voisins, le médecin Olivo, devait donner cinq ou six jours après. Tout le monde ayant applaudi à la proposition, j'y consentis. Je voyais dans cette circonstance le moment favorable d'avoir une explication, de nous justifier réciproquement et de redevenir amis intimes à l'abri de toute surprise dépendante de la faiblesse des sens. Mais voici ce qui vint mettre obstacle à cette partie et donner lieu à une véritable tragi-comédie.

Un parrain du docteur Gozzi, vieux et à son aise, qui demeurait à la campagne, croyant, au bout d'une longue maladie, être bien près de sa fin, lui envoya une voiture en le faisant prier de se rendre sans retard auprès de lui avec son père, pour assister à sa mort et recommander son ame à Dieu. Le vieux cordonnier vida d'abord un flacon, mit son habit de dimanche et partit avec son fils.

Jugeant la circonstance heureuse et voulant la mettre à profit, trouvant d'ailleurs la nuit du bal trop éloignée au gré de mon impatience, je trouvai le moment de dire à Bettine que je laisserais ouverte la porte de ma chambre qui donnait sur le corridor, et que je l'attendrais dès que tout le monde serait couché. Elle me dit qu'elle n'y manquerait pas. Elle couchait au rez-de-chaussée dans un cabinet qui n'était séparé que par une simple cloison de celui où couchait son père : le docteur était absent, je couchais seul dans la grande chambre. Les trois pensionnaires demeuraient dans une salle à l'écart, je n'avais donc aucun contre-temps à redouter. J'étais ravi de me voir arrivé au moment désiré.

A peine retiré dans ma chambre, je fermai ma porte au verrou et j'ouvris celle qui donnait sur le corridor, de manière que Bettine n'eût qu'à la pousser pour entrer; ensuite j'éteignis ma lumière sans me déshabiller.

Lorsqu'on lit un roman, ces sortes de situations semblent exagérées; elles ne le sont pas; et ce que l'Arioste dit de Roger attendant Alcine est un beau portrait d'après nature.

J'attendis jusqu'à minuit sans beaucoup d'inquiétude; mais voyant passer deux, trois, quatre heures du matin sans la voir paraître, mon sang s'alluma, je devins furieux. La neigne tombait à gros flocons, mais je mourais encore plus de rage que de froid. Une heure avant le jour, ne pouvant plus commander à mon impatience, je me décidai à descendre sans souliers, pour ne pas éveiller le chien, et d'aller me mettre au bas de l'escalier, à quatre pas de la porte de Bettine, qui aurait dû être ouverte si elle fût sortie. Je m'en approche, je la trouve fermée; et comme on ne pouvait la fermer qu'en dedans, je m'imagine que Bettine s'est endormie. Je voulais frapper, mais la crainte que le bruit ne fît aboyer le chien m'en empêcha. De cette porte à celle de son cabinet, il y avait encore dix à douze pas. Accablé de chagrin et ne pouvant me déterminer à rien, je m'assis sur le dernier degré; mais vers la pointe du jour, morfondu, engourdi et grelotant, craignant que la servante ne vînt à me trouver là et ne me crût fou, je me déterminai à retourner dans ma chambre. Je me lève, mais au même instant j'entends du bruit dans la chambre de Bettine. Sûr qu'elle va paraître, l'espoir me rendant mes for-

ces, je m'approche de la porte, elle s'ouvre; mais au lieu d'en voir sortir Bettine, je vois Cordiani qui me lance un si fort coup de pied dans le ventre que je me trouve bien loin étendu et enfoncé dans la neige. Sans s'arrêter, Cordiani va s'enfermer dans la salle où il couchait avec les deux Feltrini, ses camarades.

Je me relève promptement dans l'intention d'aller me venger sur Bettine, que dans ce moment rien n'aurait pu sauver de ma fureur. Je trouve sa porte fermée, j'y lance un vigoureux coup de pied, le chien se met à aboyer, et je remonte précipitamment dans ma chambre où je m'enferme, et je me couche pour me remettre d'ame et de corps, car j'étais pire que mort.

Trompé, humilié, maltraité, devenu un objet de mépris pour un Cordiani heureux et triomphant, je passai trois heures à ruminer les plus noirs projets de vengeance. Les empoisonner tous deux, me paraissait peu de chose dans ce terrible et malheureux moment. De ce projet je passai à celui, non moins extravagant que lâche, de partir à l'instant pour rapporter le tout à son frère. N'ayant que douze ans, mon esprit n'avait pas encore acquis la froide faculté de mûrir des projets de vengeance héroïque enfantés par les sentimens factices de l'honneur : je ne faisais que m'initier aux affaires de cette espèce.

J'étais dans cette situation d'esprit, quand tout-

à-coup j'entendis à ma porte la voix rauque de la mère de Bettine qui me priait de descendre disant que sa fille se mourait. Fâché qu'elle mourût avant d'avoir éprouvé ma vengeance, je me lève à la hâte et je descends. Je la vois dans le lit de son père, livrée à d'affreuses convulsions, entourée de toute la famille. A demi-vêtue, son corps s'arquait, se tournant à droite et à gauche, lançant au hasard des coups de pied et des coups de poing et échappant par de violentes secousses aux efforts de ceux qui voulaient la retenir.

En voyant ce tableau, plein de l'histoire de la nuit, je ne savais que penser. Je ne connaissais ni la nature ni les ruses, et je m'étonnais de me voir froid spectateur, capable de me posséder en voyant devant moi deux objets, dont j'avais intention de tuer l'un et de déshonorer l'autre. Au bout d'une heure Bettine s'endormit.

Une sage-femme et le docteur Olivo arrivèrent au même instant. La première dit que les convulsions de Bettine étaient causées par des affections hystériques; le docteur soutint le contraire, et ordonna du repos et des bains froids. Quant à moi je me moquais d'eux sans rien dire, car je savais, ou croyais savoir que la maladie de cette fille ne provenait que de ses travaux nocturnes, ou de la peur qu'avait dû lui causer ma rencontre avec Cordiani. Quoiqu'il en soit, je me décide à différer ma vengeance jusqu'à l'arrivée de son frère, quoi-

que je fusse loin de supposer feinte la maladie de Bettine; car il me paraissait impossible qu'elle pût avoir tant de force.

Devant, pour rentrer dans ma chambre, passer par le cabinet de Bettine et voyant ses poches sur son lit, l'envie me vint d'y mettre la main. J'y trouvai un billet et ayant reconnu l'écriture de Cordiani, je l'emportai pour le lire à mon aise dans ma chambre. Je fus étonné de l'imprudence de cette fille, car sa mère aurait pu trouver le billet et, ne sachant pas lire, le donner à son fils le docteur. Je crus alors qu'elle avait perdu la tête; mais qu'on juge de ce que je dus éprouver en lisant ces paroles: « Puisque votre père est parti, il est inutile que vous laissiez votre porte ouverte comme les autres fois. En sortant de table, j'irai me mettre dans votre cabinet: vous m'y trouverez. » —

Après un instant de stupeur et de réflexion, l'envie de rire me prit, et me trouvant parfaitement dupe, je me crus guéri de mon amour. Cordiani me parut digne de pardon, et Bettine méprisable. Je me félicitai d'avoir reçu une excellente leçon pour le reste de ma vie. J'allai même jusqu'à trouver que Bettine avait eu raison de me préférer Cordiani qui avait quinze ans, tandis que moi je n'étais encore qu'un enfant. Malgré mes bonnes dispositions à l'oubli, et le coup de pied de Cordiani me pesant toujours sur le cœur, je ne cessai pas de lui en vouloir.

A midi, étant à table dans la cuisine, où nous dinions à cause du froid, les cris de Bettine se firent entendre de nouveau. Tout le monde accourut auprès d'elle, excepté moi qui restai tranquillement à table à finir mon dîner, après quoi j'allai me mettre à mes études.

Le soir, quand j'allai souper, je vis le lit de Bettine dans la cuisine à côté de celui de sa mère, mais j'y fus indifférent ainsi qu'au bruit qu'on fit toute la nuit et à la confusion du lendemain, quand ses convulsions la reprirent.

Le docteur revint le soir avec son père. Cordiani, qui craignait ma vengeance, vint me demander quelle était mon intention; mais m'ayant vu courir au devant de lui le canif ouvert à la main, il se hâta de fuir. L'idée de conter au docteur l'histoire scandaleuse ne m'était plus revenue, car un projet de cette nature ne pouvait se présenter à mon esprit, que dans un moment d'effervescence et de colère.

Le lendemain, la mère vint interrompre notre leçon pour dire au docteur, après un long préambule, qu'elle croyait avoir découvert le caractère de la maladie de sa fille; que c'était l'effet d'un sort que lui avait jeté une sorcière, et qu'elle la connaissait. — Cela peut être, ma chère mère, mais il ne faut pas s'y tromper. Quelle est cette sorcière?

C'est notre vieille servante, et je viens de m'en assurer.

De quelle façon ?

J'ai barré la porte de ma chambre avec deux manches à balai placés en croix, qu'il lui fallait décroiser pour entrer; mais quand elle les a vus, elle a reculé, et elle est allée passer par l'autre porte. Il est évident que si elle n'était pas sorcière, elle les aurait décroisés.

Ce n'est pas si évident, ma chère mère. Faites-moi venir cette femme.

Dès que la servante parut: pourquoi, lui dit l'abbé, n'es-tu pas entrée ce matin dans la chambre par la porte ordinaire?

Je ne sais pas ce que vous me demandez.

N'as-tu pas vu sur la porte la croix de St.-André ?

Qu'est-ce que cette croix?

Tu fais en vain l'ignorante, lui dit la mère. Où as-tu couché jeudi passé.

Chez ma nièce, qui est accouchée.

Point du tout. Tu es allée au sabat, car tu es sorcière, et tu as ensorcelé ma fille.

La pauvre femme indignée lui crache au nez; la mère furieuse court se saisir d'une canne dans l'intention de la rosser ; l'abbé veut retenir sa mère, mais il est obligé de courir après la servante qui descendait l'escalier à la hâte, criant et pestant pour soulever les voisins ; il l'attrape et parvient enfin à l'apaiser en lui donnant quelque argent.

Après cette scène aussi comique que scandaleuse, l'abbé alla prendre son accoutrement de prêtre pour

exorciser sa sœur, et voir si elle avait réellement le diable au corps.

La nouveauté de ce mystère attira toute mon attention. Ils me semblaient tous fous ou imbéciles, car je ne pouvais, sans rire, me figurer des diables dans le corps de Bettine. Lorsque nous approchâmes de son lit, la respiration paraissait lui manquer, et les conjurations de son frère ne la lui rendirent pas. Le médecin Olivo survenant dans ces entrefaites, demanda au docteur s'il était de trop, et celui-ci lui ayant répondu que non, s'il avait de la foi, Olivo s'en alla en disant que sa foi se bornait aux miracles de l'Évangile.

Peu après, le docteur étant rentré dans sa chambre, et me trouvant seul avec Bettine, je m'approchai de son oreille et lui dis : prenez courage, guérissez et soyez sûre de ma discrétion. Elle tourna la tête de l'autre côté sans me répondre, mais elle passa le reste de la journée sans convulsion. Je crus l'avoir guérie; mais le jour suivant, le transport lui monta au cerveau, et alors dans son délire elle prononça au hazard et sans suite des mots grecs et latins, et l'on ne douta plus, dès-lors, qu'elle ne fût réellement possédée du démon. Sa mère sortit et revint une heure après avec le plus fameux exorciseur de Padoue. C'était un capucin fort laid qu'on appelait le frère Prospero da Bovolenta.

Dès que Bettine aperçut l'exorciste, elle lui dit,

en éclatant de rire, des injures sanglantes, qui plurent à tous les assistans, puisqu'il ne pouvait y avoir que le diable d'assez hardi pour oser traiter un capucin de la sorte; mais celui-ci, à son tour, s'entendant appeler ignorant, importun et puant, commença a frapper Bettine avec un gros crucifix, disant qu'il battait le diable. Il ne s'arrêta que quand il la vit en position de lui jeter par la tête le pot de nuit dont elle s'était saisie. Si celui qui t'a choqué par des paroles est le diable, lui dit-elle, frappe-le avec les tiennes, âne que tu es; mais si c'est moi, apprends, butor, que tu dois me respecter; et va-t-en.

Je vis le docteur Gozzi rougir. Mais le capucin tenant ferme, armé de pied en cap, se mit à lire un terrible exorcisme, après quoi il somma l'esprit malin de lui dire son nom.

Je m'appelle Bettine.

Non, car c'est le nom d'une fille baptisée.

Tu crois donc qu'un diable doit avoir un nom masculin? Sache, capucin ignorant, qu'un diable est un ange qui ne doit avoir aucun sexe. Mais puisque tu crois que celui qui te parle par ma bouche est un diable, promets-moi de me répondre la vérité, et je te promets de me rendre à tes exorcismes.

Oui, je te le promets.

Dis-moi donc, te crois-tu plus savant que moi?

Non, mais je me crois plus puissant au nom de

la très-sainte Trinité, et en force de mon sacré caractère.

Si tu es plus puissant, empêche-moi donc de te dire tes vérités. Tu es vain de ta barbe, tu la peignes dix fois par jour, et tu ne voudrais pas en couper la moitié pour me faire sortir de ce corps. Coupe-la, et je te jure d'en sortir.

Père du mensonge, je redoublerai tes peines.

Je t'en défie.

Bettine à ces mots donna dans un tel éclat de rire, que je fus forcé de rire à mon tour. Alors le capucin se tourna vers le docteur et lui dit que je n'avais point de foi et qu'il fallait me faire sortir; ce que je fis en lui disant qu'il avait deviné. Je n'étais pas encore dehors, lorsque le capucin, ayant présenté sa main à baiser à Bettine, j'eus le plaisir de voir celle-ci lui cracher dessus.

Inconcevable fille, remplie de talent, qui confondit le capucin, sans étonner personne, puisqu'on attribuait toutes ses réponses au démon. Je ne concevais pas quel pouvait être son but.

Le capucin dîna avec nous et débita pendant le repas une foule de bêtises. Après le dîner, il rentra dans la chambre de Bettine pour lui donner la bénédiction, mais aussitôt qu'elle l'aperçut, elle saisit un gros verre d'une composition noire que l'apothicaire lui avait envoyée, et la lui jeta à la tête. Cordiani, qui était tout auprès, en reçut sa bonne part; ce qui me fit un plaisir extrême. Bet-

tine faisait bien de saisir l'occasion, puisqu'on mettait tout sur le compte du pauvre diable. Peu satisfait sans doute, le père Prosper dit en partant au docteur que la fille était possédée, sans doute, mais qu'il devait chercher un autre exorciste, puisque ce n'était pas à lui que Dieu voulait accorder la grace de la délivrer.

Après son départ, Bettine passa six heures fort tranquillement, et nous surprit tous le soir en venant se mettre à table avec nous pour souper. Elle assura son père et sa mère qu'elle se portait bien, parla à son frère; ensuite elle m'adressa la parole en me disant que le bal devait avoir lieu le lendemain, et qu'elle viendrait le matin pour me coiffer en fille. Je la remerciai, et lui dis qu'elle avait été fort malade et qu'elle devait se ménager. Bientôt elle alla se coucher, et nous restâmes à table, ne parlant que d'elle.

Lorsque je fus rentré dans ma chambre et près de me coucher, je pris mon bonnet de nuit et j'y trouvai le billet suivant : « Ou vous viendrez au bal avec moi déguisé en fille, ou je vous ferai voir un spectacle qui vous fera pleurer. »

Ayant attendu que le docteur fût endormi, je me mis à lui écrire la réponse ci-après. « Je n'irai pas au bal, car je suis bien décidé à éviter toutes les occasions de me trouver seul avec vous. Quant au triste spectacle dont vous me menacez, je vous crois assez d'esprit pour me tenir parole; mais je

vous prie d'épargner mon cœur, car je vous aime comme si vous étiez ma sœur. Je vous ai pardonné, chère Bettine, et je veux tout oublier. Voici un billet que vous devez être enchantée de revoir entre vos mains. Vous voyez ce que vous avez risqué en le laissant dans vos poches sur le lit. Cette restitution doit vous convaincre de mon amitié. »

CHAPITRE III.

Bettine crue folle. — Le père Mancia. — La petite vérole. —Mon départ de Padoue.

Bettine devait être au désespoir, ne sachant pas en quelles mains son billet pouvait être tombé; en la tirant de son inquiétude, je lui donnais donc une bien grande preuve d'amitié; mais ma générosité qui la délivrait d'un grand chagrin, dut lui en causer un autre tout aussi grand; car elle me savait maître de son secret. Le billet de Cordiani n'était pas équivoque : il montrait jusqu'à l'évidence qu'elle le recevait toutes les nuits, et par-là, la fable qu'elle avait peut-être préparée pour m'en imposer, devenait inutile. Je le sentis, et voulant la tranquilliser, autant qu'il était en moi, j'allai le

matin la trouver dans son lit, et je lui remis le billet et ma réponse.

L'esprit de cette fille lui avait gagné mon estime: je ne pouvais plus la mépriser. Je ne voyais en elle qu'une créature séduite par son tempérament. Elle aimait l'homme, et elle n'était à plaindre qu'à cause des conséquences. Croyant voir la chose sous son véritable aspect, j'avais pris mon parti en garçon raisonnable, et non en amoureux dépité. C'était à elle à rougir, et non à moi. Je n'avais plus qu'un desir, c'était de découvrir si les deux Feltrini, compagnons de Cordiani, avaient également eu part à ses faveurs.

Bettine affecta toute la journée une humeur fort gaie. Le soir, elle s'habilla pour aller au bal; mais tout-à-coup une indisposition, vraie ou feinte, l'obligea d'aller se mettre au lit; ce qui mit toute la maison en alarme. Quant à moi, sachant tout, je m'attendais à de nouvelles scènes, et toujours plus tristes; car j'avais pris sur elle un dessus que son amour-propre ne pouvait souffrir. Cependant, il faut que je confesse ici que, malgré cette belle école qui a précédée mon adolescence, et qui aurait dû me servir d'égide pour l'avenir, j'ai continué à être toute ma vie la dupe des femmes. Il y a douze ans que, sans mon génie tutélaire, j'aurais épousé à Vienne une jeune étourdie dont j'étais devenu amoureux. Actuellement que j'ai soixante-douze

ans, je me crois à l'abri des folies de cette espèce; mais hélas! c'est ce qui me fâche.

Le lendemain, toute la famille était désolée, parce que le démon dont Bettine était possédée s'était emparé de sa raison. Le docteur me dit qu'il fallait bien qu'elle fût possédée, car il n'y avait pas d'apparence qu'en qualité de folle, elle eût si mal traité le père Prospero ; et il se détermina à la mettre entre les mains du père Mancia.

C'était un fameux exorciste Jacobin, c'est-à-dire dominicain, qui avait la réputation de n'avoir jamais manqué aucune fille ensorcelée.

C'était un dimanche. Bettine avait bien dîné, et avait été folle toute la journée. Vers minuit, son père entra, et à son ordinaire, en chantant le Tasse, ivre à ne pouvoir se tenir debout. Il s'approcha du lit de Bettine et, après l'avoir tendrement embrassée, il lui dit : tu n'es pas folle, ma fille.

Elle lui répondit qu'il n'était pas ivre.

Tu es possédée, ma chère fille.

Oui, mon père, et vous êtes le seul qui puissiez me guérir.

Eh bien! je suis prêt.

Là-dessus, notre cordonnier commence à parler en théologien; il raisonne sur la force de la foi, et sur celle de la bénédiction paternelle. Il jette son menteau, prend un crucifix d'une main, met l'autre sur la tête de sa fille et commence à parler au diable, d'une façon si comique, que sa femme

même, toujours bête, triste et acariâtre, dut en rire à se tenir les flancs. Les seuls qui ne riaient pas, étaient les deux acteurs, et leur sérieux rendait la scène plus plaisante. J'admirais Bettine, qui, rieuse de premier ordre, avait alors la force de rester dans le plus grand calme. Le docteur Gozzi riait aussi, mais en desirant que la farce finît, car il lui semblait que les disparates de son père devaient être autant de profanations à la sainteté des exorcismes. L'exorciste, las sans doute, alla enfin se coucher en disant qu'il était sûr que le démon laisserait sa fille tranquille toute la nuit.

Le lendemain, au moment où nous nous levions de table, voilà le père Mancia qui arrive. Le docteur, suivi de toute la famille, le conduisit au lit de sa sœur. Pour moi, tout occupé à regarder ce moine, j'étais comme transporté hors de moi-même. Voici son portrait:

Sa taille était grande et majestueuse, son âge d'à-peu-près trente ans : il avait les cheveux blonds et les yeux bleus. Les traits de son visage étaient ceux de l'Apollon du Belvédère, avec la différence qu'il n'indiquait ni le triomphe ni la prétention. Blanc à éblouir, il était pâle ; mais sa pâleur semblait imaginée pour mieux faire ressortir le corail de ses lèvres qui, en s'entr'ouvrant, laissaient voir deux rangs de perles. Il n'était ni maigre ni gras, et la tristesse de sa physionomie en augmentait la douceur. Sa démarche était lente, son air timide,

ce qui faisait conjecturer la plus grande modestie dans son esprit.

Bettine, lorsque nous entrâmes, était ou faisait semblant d'être endormie. Le père Mancia commença par prendre un goupillon, et l'arrosa d'eau lustrale : elle ouvrit les yeux, regarda le moine, et les referma dans l'instant : bientôt après, elle les rouvrit, le regarda un peu mieux, se mit sur son dos, laissa tomber ses bras, et, avec la tête joliment penchée, elle se livra à un sommeil dont rien n'avait la plus douce apparence.

L'exorciste, debout, tira de sa poche son rituel et l'étole qu'il mit à son cou, puis un reliquaire qu'il plaça sur la poitrine de l'endormie, et, de l'air d'un saint, il nous pria tous de nous mettre à genoux pour prier Dieu qu'il lui fît connaître si la malade était obsédée, ou affectée de maladie naturelle. Il nous laissa dans cette position une demi-heure, toujours lisant à voix basse. Bettine ne bougeait pas.

Las, je crois, de jouer ce rôle, il pria le docteur de l'écouter à l'écart. Ils passèrent dans la chambre, d'où ils sortirent un quart d'heure après, attirés par un grand éclat de rire que poussa la folle, qui, dès qu'elle les vit rentrer, leur tourna le dos. Le père Mancia fit un sourire, plongea et replongea l'aspersoir dans le bénitier, nous arrosa tous généreusement et partit.

Le docteur nous dit qu'il reviendrait le lende-

main et qu'il s'était engagé à la délivrer en trois heures si elle était possédée; mais qu'il ne promettait rien si elle était folle. La mère s'écria qu'elle était sûre qu'il la délivrerait, et elle se mit à remercier Dieu de lui avoir fait la grâce de voir un saint avant de mourir.

Le lendemain, rien n'était si beau que le désordre de Bettine. Elle commença par débiter les propos les plus fous que poète puisse inventer, et ne les interrompit point lorsque le charmant exorciste entra; il en jouit pendant un quart d'heure, après quoi, s'étant armé de toutes pièces, il nous pria de sortir. Nous obéîmes à l'instant, et la porte resta ouverte; mais qu'importe! qui aurait eu la hardiesse d'entrer?

Pendant trois longues heures, nous n'entendîmes que le plus morne silence. A midi, le moine appela et nous entrâmes. Bettine était là triste et fort tranquille, pendant que l'exorciste pliait bagage. Il partit en disant qu'il espérait, et pria le docteur de lui en donner des nouvelles. Bettine dîna dans son lit, soupa à table, et le lendemain elle fut sage; mais voici ce qui vint me confirmer qu'elle n'était ni folle ni possédée.

C'était l'avant-veille de la purification de la Vierge. Le docteur avait coutume de nous faire communier à la paroisse; mais il nous conduisait à confesse à St.-Augustin, église desservie par les Jacobins de Padoue. Il nous dit à table de nous y

disposer pour le lendemain, et sa mère prenant la parole, dit : Vous devriez tous vous aller confesser au père Mancia pour avoir l'absolution de ce saint homme; et moi je compte y aller aussi. — Cordiani et les Feltrini y consentirent : je gardai le silence; mais ce projet me déplaisant, je dissimulai, bien déterminé à empêcher son exécution.

Je croyais au sceau de la confession et je n'étais pas capable d'en faire une fausse; mais sachant que j'étais libre de choisir mon confesseur, je n'aurais certainement jamais eu la bonhomie d'aller dire au père Mancia ce qui m'était arrivé avec une fille, car il aurait pu deviner sans peine que ce ne pouvait être que Bettine. J'étais sûr d'ailleurs que Cordiani lui dirait tout, et j'en étais fort fâché.

Le lendemain, de bonne heure, Bettine vint m'apporter un petit collet et me remit cette lettre. « Haïssez ma vie, mais respectez mon honneur, et une ombre de paix à laquelle j'aspire. Aucun de vous ne doit aller demain se confesser au père Mancia. Vous êtes le seul qui puissiez faire avorter le dessein, et vous n'avez pas besoin que je vous en suggère le moyen. Je verrai s'il est vrai que vous ayez de l'amitié pour moi. »

Je ne saurais exprimer combien cette pauvre fille me fit pitié en lisant ce billet; malgré cela, voici ce que je lui répondis. « Je conçois, que malgré l'inviolabilité de la confession, le projet de

votre mère doit vous inquiéter; mais je ne conçois pas comment, pour faire avorter ce projet, vous puissiez compter sur moi plutôt que sur Cordiani, qui s'en est déclaré approbateur. Tout ce que je puis vous promettre, c'est que je ne serai pas de la partie; mais je ne puis rien sur votre amant : c'est à vous à lui parler. »

Voici la réponse qu'elle me remit : « Je n'ai plus parlé à Cordiani depuis la fatale nuit qui m'a rendue malheureuse; et je ne lui parlerai plus, dussé-je, en lui parlant, retrouver le bonheur que j'ai perdu. C'est à vous seul que je veux devoir ma vie et mon honneur. »

Cette fille me paraissait plus étonnante que toutes celles dont les romans que j'avais lus m'avaient représenté les merveilles. Il me paraissait me voir joué par elle avec une effronterie sans exemple. Je croyais qu'elle cherchait à me remettre dans ses chaînes, et quoique je ne m'en souciasse pas, je me déterminai à faire l'action généreuse qu'elle attendait de moi, et dont elle me croyait seul capable. Elle se sentait sûre de réussir; mais à quelle école avait-elle appris à connaître le cœur humain? En lisant des romans? Il se peut que la lecture de plusieurs soit la cause de la perte de bien des jeunes personnes; mais il est certain que la lecture des bons leur apprend la gentillesse et l'exercice des vertus sociales.

Déterminé donc à avoir pour cette fille toute la

complaisance dont elle me croyait capable, je saisis le moment du coucher pour dire au docteur que ma conscience m'obligeait à le prier de me dispenser d'aller me confesser au père Mancia, et que je désirais n'être pas en cela différent de mes camarades. Le docteur m'ayant répondu avec bonté qu'il pénétrait mes raisons et qu'il nous conduirait à Saint-Antoine, je lui baisai la main en signe de reconnaissance.

Le lendemain, tout ayant été fait au gré de Bettine, je la vis venir s'asseoir à table avec la satisfaction peinte sur sa figure.

L'après-midi, obligé d'aller me coucher à cause d'une blessure que j'avais au pied, et le docteur ayant conduit ses élèves à l'église, Bettine, restée seule, profita du moment, vint me trouver dans ma chambre et s'assit sur mon lit. Je m'y étais attendu, et voyant enfin arriver le moment d'une grande explication qui ne me déplaisait pas, je reçus sa visite avec plaisir.

Elle débuta par me dire qu'elle espérait que je ne serais pas fâché qu'elle eût saisi l'occasion de venir me parler. Non, lui répondis-je, car vous me procurez celle de vous dire que les sentimens que j'ai pour vous n'étant que ceux de l'amitié, vous devez être sûre qu'à l'avenir, le cas que je puisse vous inquiéter n'arrivera jamais. Ainsi, Bettine, vous ferez tout ce que vous voudrez; car, pour agir autrement, il faudrait que je fusse amoureux

de vous, et je ne le suis plus. Vous avez en un instant étouffé le germe de la belle passion que vous m'aviez inspirée. Rentré dans ma chambre, après le mauvais traitement que j'avais reçu de Cordiani, je commençai par vous haïr; bientôt, ma haine se changea en mépris, sentiment que le calme transforma en une profonde indifférence, et cette indifférence s'est évanouie, en voyant ce dont votre esprit était capable. Je suis devenu votre ami; je pardonne à vos faiblesses, et, m'étant accoutumé à vous considérer telle que vous êtes, j'ai conçu pour vous l'estime la plus singulière par rapport à votre esprit. J'en ai été la dupe; mais n'importe : il existe, il est surprenant, divin, je l'admire, je l'aime, et il me semble que l'hommage que je lui dois est celui de nourrir pour l'objet qui le possède l'amitié la plus pure. Payez-moi de retour; soyez vraie, sincère et sans aucuns détours. Finissez toutes les niaiseries, car vous avez déjà gagné sur moi tout ce que vous pouviez prétendre. La seule pensée d'amour me rebute, car je ne saurais aimer, que sûr de l'être uniquement. Libre à vous d'attribuer ma sotte délicatesse à mon âge; la chose est ainsi, et ne peut pas être autrement. Vous m'avez écrit que vous ne parlez plus à Cordiani; si je suis la cause de cette rupture, j'en suis fâché, et votre honneur, je crois, exige que vous tâchiez de vous raccommoder : je me garderai à l'avenir de lui causer le moindre ombrage. Son-

gez aussi que si vous l'avez rendu amoureux, en le séduisant par les mêmes moyens que vous avez employés avec moi, vous avez doublement tort, car il se peut que, s'il vous aime, vous l'ayez rendu malheureux.

Tout ce que vous venez de me dire, reprit Bettine, est fondé sur une fausse idée et sur de fausses apparences. Je n'aime point Cordiani et ne l'ai jamais aimé. Au contraire, je l'ai haï et je le hais toujours parce qu'il a mérité ma haine, et j'espère vous en convaincre, malgré l'apparence qui me condamne. Quant à la séduction, je vous prie de m'épargner ce vil reproche. De votre côté, songez que si vous ne m'aviez pas séduite d'avance, je me serais bien gardée de faire avec vous ce dont je me suis bien repentie, pour des raisons que vous ignorez, mais que je vais vous apprendre. La faute que j'ai commise n'est grande que parce que je n'ai pas prévu le tort qu'elle pouvait me faire dans la tête sans expérience d'un ingrat qui ose me la reprocher.

Bettine pleurait; ce qu'elle venait de me dire était vraisemblable et flatteur; mais j'en avais trop vu. Outre cela, je savais ce dont son esprit était capable, et l'idée qu'elle voulait m'en imposer était naturelle; car comment ne pas supposer que sa démarche n'était que l'effet de son amour-propre trop offensé pour souffrir de ma part une victoire dont elle devait se sentir si humiliée? Aussi ané-

branlable dans mon idée, je lui répondis que je croyais tout ce qu'elle venait de me dire sur l'état de son cœur avant le badinage qui m'avait rendu amoureux d'elle, et que par conséquent elle pouvait être sûre que je lui épargnerais à l'avenir le reproche de séduction. Mais, ajoutais-je, convenez que la violence de votre feu ne fut que momentanée, et qu'il n'a fallu qu'un léger souffle pour le détruire. Votre vertu, qui ne s'est égarée qu'un seul instant, et qui, tout d'un coup, a repris son empire sur vos sens, mérite quelqu'éloge. Vous qui m'adoriez, vous devintes dans un moment insensible à toutes mes peines, quelque soin que je prisse de vous les faire remarquer. Il me reste à savoir comment cette vertu pouvait vous être si chère, tandis que Cordiani ne cessait de lui faire faire naufrage toutes les nuits.

Bettine me regardant alors de cet air que donne la certitude de la victoire, me dit : Vous voici où je vous voulais. Vous allez connaître enfin ce que je ne pouvais pas vous faire savoir, et ce que je n'ai jamais pu vous dire ; car vous vous êtes refusé au rendez-vous que je ne vous donnais que dans le dessein de vous instruire de la vérité.

Cordiani, poursuivit-elle, me fit une déclaration d'amour, huit jours après son arrivée chez nous : il me demanda mon consentement pour me faire demander en mariage par son père aussitôt qu'il aurait achevé ses études. Je lui répondis que je ne

le connaissais pas encore assez, que je n'avais point de volonté là-dessus, et je le priai de ne m'en plus parler. Il fit semblant d'être devenu tranquille; mais, peu de tems après, je m'aperçus qu'il ne l'était pas; car m'ayant priée un jour d'aller quelquefois le peigner dans sa chambre, et lui ayant répondu que je n'en avais pas le temps, il me répliqua que vous étiez plus heureux que lui. Je me moquai de ce reproche, parce que tout le monde dans la maison savait que j'avais soin de vous.

Ce fut, quinze jours après ce refus, qu'il m'arriva de passer avec vous une heure dans ce badinage qui, naturellement, fit naître en vous des idées que vous n'aviez pas encore. Quant à moi, je me trouvais fort contente; je vous aimais, et m'étant abandonnée à des desirs naturels, j'en jouissais sans qu'aucun remords pût m'inquiéter. Il me tardait de me voir avec vous le lendemain; mais le même jour, après souper, arriva le premier moment de mes peines. Cordiani me glissa entre les mains ce billet et cette lettre que j'ai depuis cachés dans un trou du mur, dans l'intention de vous les montrer en temps et lieu.

En disant cela, Bettine me remit la lettre et le billet : ce dernier était ainsi conçu : Ou recevez-moi ce soir dans votre cabinet, en en laissant entr'ouverte la porte qui donne sur la cour, ou pensez à vous tirer d'affaire demain vis-à-vis du

docteur auquel je remettrai la lettre dont la copie est ci-jointe. »

La lettre contenait le récit d'un délateur infâme et furieux, et pouvait avoir effectivement des suites très fâcheuses. Il disait au docteur que sa sœur passait avec moi les matinées dans un commerce criminel, pendant qu'il était à dire sa messe, et il lui promettait de lui donner là-dessus des éclaircissemens qui ne lui laisseraient aucun doute.

Après avoir fait les réflexions que le cas exigeait, ajouta Bettine, je me suis décidée à écouter ce monstre; mais déterminée à tout, je pris le stylet de mon père dans ma poche, et, laissant la porte entr'ouverte, je l'attendis là, ne voulant pas le laisser entrer, puisque mon cabinet n'est séparé de celui de mon père que par une simple cloison, et que le moindre bruit aurait pu l'éveiller. A ma première question sur la calomnie que contenait la lettre qu'il me menaçait de remettre à mon frère, Cordiani me répondit que ce n'était pas une calomnie, car il avait vu tout l'entretien que nous avions eu le matin au moyen d'un trou qu'il avait pratiqué au grenier perpendiculairement sur votre lit, et où il allait se placer dès qu'il savait que j'entrais chez vous. Il conclut en me disant qu'il allait tout découvrir à mon frère et à ma mère, si je refusais de lui accorder les mêmes faveurs qu'à vous. Après lui avoir dit, dans ma

juste colère, les injures les plus fortes et l'avoir appelé lâche espion et calomniateur, car il ne pouvait avoir vu que des enfantillages, je finis par lui protester qu'il se flattait en vain de me réduire par des menaces à avoir pour lui les mêmes complaisances. Il se mit alors à me demander mille pardons et à me représenter que je ne devais attribuer qu'à ma rigueur la démarche à laquelle il ne se serait jamais déterminé, sans la passion que je lui avais inspirée, et qui le rendait malheureux. Il convint que sa lettre pouvait être calomnieuse et qu'il en avait agi en traître; m'assurant qu'il n'emploierait jamais la force pour obtenir des faveurs qu'il ne voulait devoir qu'à la constance de son amour. Je me crus alors obligée de lui dire que je pourrais l'aimer dans la suite, et à lui promettre que je n'irais plus à votre lit lorsque le docteur serait sorti. De cette manière, je le renvoyai content sans qu'il osât me demander un seul baiser, lui promettant seulement que nous pourrions nous parler quelquefois dans le même endroit.

Dès qu'il fut parti, j'allai me coucher, au désespoir de ne pouvoir plus ni vous voir lorsque mon frère n'y serait pas, ni vous en faire savoir la raison par rapport aux conséquences. Trois semaines s'écoulèrent ainsi, et je ne saurais vous exprimer tout ce que j'ai souffert; car vous ne manquiez pas de me presser, et je me voyais toujours obligée

de vous manquer. Je craignais même le moment où je me serais trouvée seule avec vous, car j'étais sûre que je n'aurais pu m'empêcher de vous découvrir la raison de la différence de mes procédés. Ajoutez que je me voyais contrainte, au moins une fois par semaine, de me rendre à la porte de l'allée pour parler à ce coquin et modérer son impatience par des paroles.

Enfin, ne pouvant plus endurer mon martyre, me voyant aussi menacée par vous, j'ai pris la résolution d'y mettre un terme. Voulant vous dévoiler toute l'intrigue et vous laisser le soin d'y remédier, je vous proposai de me conduire au bal déguisé en fille, quoique je susse bien que cette partie déplairait à Cordiani : mon parti était pris. Vous savez de quelle manière mon dessein s'est évanoui. Le départ imprévu de mon père et de mon frère vous inspira à tous deux la même pensée, et ce fut avant de recevoir le billet de Cordiani que je vous promis de venir vous trouver. Cordiani ne me demandant pas un rendez-vous, et ne faisant que me prévenir qu'il m'attendrait dans mon cabinet, je n'eus ni le temps de lui dire que j'avais des raisons pour lui défendre d'y aller, ni celui de vous prévenir que je n'irais chez vous qu'après minuit, comme je pensais le faire ; car je comptais bien, après une heure de badinage, pouvoir renvoyer ce malheureux dans sa chambre. Je m'étais trompée dans mon calcul, car Cordiani

ayant conçu un projet, je fus forcée de l'écouter tout du long. Ses plaintes et ses exagérations sur son malheur ne finissaient jamais. Il se plaignait que je ne voulusse pas seconder le plan qu'il avait formé, et que j'aurais dû approuver si je l'avais aimé. Il s'agissait de m'enfuir avec lui pendant la semaine sainte, et d'aller à Ferrare, où il avait un oncle qui nous aurait accueillis et qui aurait facilement fait entendre raison à son père, pour être ensuite heureux toute notre vie. Les objections de ma part, ses réponses, les détails, les explications pour l'aplanissement des difficultés nous prirent toute la nuit. Mon cœur saignait en pensant à vous, mais je n'ai rien à me reprocher, et il n'est rien arrivé qui puisse me rendre indigne de votre estime. Le seul moyen que vous ayez pour me la refuser, c'est de croire que tout ce que je viens de vous dire n'est qu'un conte; mais alors vous vous tromperez et vous serez injuste. Si j'avais pu me résoudre à des sacrifices qui ne sont dûs qu'à l'amour, j'aurais pu faire sortir de mon cabinet ce traître, une heure après qu'il y était entré; mais j'aurais préféré la mort à cet affreux expédient. Pouvais-je deviner que vous étiez dehors, exposé au vent et à la neige? Nous étions à plaindre vous et moi, mais je l'étais plus que vous. Tout cela était écrit dans le ciel pour me faire perdre la raison que je ne possède plus que par intervalles, sans être jamais sûre que mes convulsions ne me re-

prendront pas. On prétend que je suis ensorcelée et que le démon s'est emparé de moi; je ne sais rien de tout cela; mais si c'est vrai, me voilà la plus misérable personne du monde.

Bettine se tut, en donnant un libre cours à ses larmes, à ses sanglots et à ses gémissemens. J'étais profondément ému; quoique je sentisse bien que tout ce qu'elle venait de me dire, pouvant être vrai, ne semblait pas croyable:

> Forse era ver, ma non pero credibile
> A chi del senso suo fosse signor (1)

mais elle pleurait, et ses larmes très-réelles ne me laissaient pas la faculté de douter. Néanmoins, je les attribuais à la force de son amour-propre; car, pour céder, j'avais besoin de conviction, et pour convaincre, il ne suffit pas du vraisemblable, il faut de l'évident. Je ne pouvais admettre ni la modération de Cordiani, ni la patience de Bettine, ni l'emploi de sept heures dans un simple entretien. Malgré cela, je ressentais une sorte de plaisir à prendre pour argent comptant la fausse monnaie qu'elle m'avait débitée.

Après avoir essuyé ses larmes, Bettine fixa ses beaux yeux sur les miens, croyant y discerner les marques visibles de sa victoire; mais je la surpris

(1) Peut-être était-ce vrai: mais non certes croyable
Pour quiconque jouit de son plein jugement.

en lui touchant un article que, par artifice, elle avait négligé dans son apologie. — La rhétorique n'emploie les secrets de la nature que comme les peintres qui veulent l'imiter. Tout ce qu'ils donnent de plus beau est faux. —

L'esprit délié de cette jeune personne, qui ne s'était pas raffiné par l'étude, prétendait à l'avantage d'être supposé pur et sans art; il le savait, et se servait de cette connaissance pour en tirer parti: mais il m'avait donné une trop grande idée de son habileté.

Hé quoi! ma chère Bettine, lui dis-je, votre récit m'a attendri; mais comment voulez-vous que je croie naturels vos convulsions, la belle folie de votre raison égarée, et les symptômes d'énergumène que vous avez laissé voir trop a-propos dans les exorcismes, quoique vous disiez très-sensément que, sur cet article, vous avez des doutes?

A ces mots, me regardant fixement, elle se tint muette pendant quelques minutes; puis, baissant les yeux, elle recommença à pleurer, en proférant de temps en temps cette exclamation: Pauvre malheureuse! Mais cette situation me devenant à la fin très-gênante, je lui demandai ce que je pouvais faire pour elle. Elle me répondit, d'un ton triste, que si mon cœur ne me disait rien, elle ne savait pas ce qu'elle pouvait exiger de moi. Je croyais, ajouta-t-elle, pouvoir regagner sur votre cœur des droits que j'ai perdus; mais je le vois, je ne vous

intéresse plus. Poursuivez à me traiter durement; prenez pour fictions des maux réels dont vous êtes la cause et que vous augmenterez maintenant. Vous vous en repentirez trop tard, et, dans votre repentir, vous ne serez pas heureux.

En achevant ces mots, elle fit mine de partir; — mais la croyant capable de tout, elle me fit peur, et je la rappelai, pour lui dire que le seul moyen qu'elle pût avoir de regagner ma tendresse était de passer un mois sans convulsions, et sans qu'il fût nécessaire d'aller chercher le beau père Mancia. Tout cela, me dit-elle, ne dépend pas de moi; mais que voulez-vous dire par cette épithète de beau que vous donnez au Jacobin? Supposeriez-vous?.... Point du tout, point du tout; je ne suppose rien; car j'aurais besoin d'être jaloux pour supposer quelque chose; mais je vous dirai que la préférence que vos diables donnent aux exorcismes de ce beau moine sur ceux du vilain capucin est sujette à des commentaires qui ne tournent pas à votre honneur. Réglez-vous d'ailleurs comme il vous plaira. Là-dessus elle partit, et, un quart d'heure après, tout le monde rentra.

Après souper, la servante, sans que je l'interrogeasse, me dit que Bettine s'était couchée avec un fort frisson de fièvre, après avoir fait porter son lit dans la cuisine, près de celui de sa mère. Cette fièvre pouvait être naturelle, mais j'en doutais. J'étais persuadé qu'elle ne se déciderait jamais à

se bien porter, car elle m'aurait fourni par-là un argument trop fort pour la croire fausse également dans sa prétendue innocence avec Cordiani. Je regardais aussi comme un artifice le soin qu'elle avait pris de faire porter son lit à côté de celui de sa mère.

Le lendemain, le médecin Olivo lui ayant trouvé une forte fièvre, dit au docteur que probablement elle lui causerait de l'irritation et qu'elle dirait des extravagances, mais que cela viendrait de la fièvre et non des diables. Effectivement, Bettine délira toute la journée, mais le docteur, s'en rapportant au médecin, laissa dire sa mère et n'envoya point chercher le Jacobin. La fièvre continua avec redoublement, et le quatrième jour, la petite vérole se déclara. Cordiani et les deux Feltrini, qui n'avaient pas encore eu cette maladie, furent éloignés immédiatement; mais n'étant pas dans le même cas, je restai seul.

La pauvre fille fut tellement couverte de cette peste, que, le sixième jour, on ne voyait plus sa peau dans aucune partie de son corps. Ses yeux se fermèrent, et l'on désespéra de sa vie, lorsqu'on s'aperçut qu'elle en avait la bouche et le gosier tellement remplis qu'on ne pouvait plus lui introduire dans l'œsophage que quelques gouttes de miel. On n'apercevait plus en elle d'autre mouvement que celui de la respiration. Sa mère ne s'éloignait jamais de son lit; et l'on me trouva admi-

rable, lorsqu'on me vit porter auprès du même lit ma table et mes cahiers. Cette pauvre personne était devenue quelque chose d'affreux: sa tête avait grossi d'un tiers; on ne lui voyait plus de nez, et on craignait pour ses yeux, lors même qu'elle en échapperait. Ce qui m'incommodait le plus, mais que je persistai à vouloir supporter, c'était l'odeur de sa transpiration.

Le neuvième jour, le curé vint lui donner l'absolution et les saintes huiles, puis il dit qu'il la laissait entre les mains de Dieu. Dans une scène si triste, les dialogues de la mère avec le docteur me firent rire. Cette bonne femme voulait savoir si le diable qui la possédait pouvait alors lui faire faire des folies, et ce que le diable deviendrait si elle venait à mourir; car, disait-elle, elle ne le croyait pas assez bête pour rester dans un corps si dégoûtant, et ce qu'elle désirait savoir surtout, c'est si le démon pouvait s'emparer de l'âme de sa pauvre fille. Le docteur, théologien ubiquiste, répondait à toutes ces questions des choses qui n'avaient pas l'ombre du bon sens, et qui ne faisaient qu'augmenter l'embarras de sa pauvre mère.

Les dixième et onzième jours, Bettine paraissait si mal, qu'on s'attendait à chaque instant à la perdre. La maladie était à son plus haut période; elle infectait; personne n'y pouvait résister : moi seul, que son état désolait, je ne la quittais point. Le cœur de l'homme est un abîme; car, le

croirait-on, ce fut dans cet état épouvantable que Bettine m'inspira toute la tendresse que je lui témoignai après sa guérison.

Le treizième jour, la fièvre ayant cessé, elle commença à éprouver de l'agitation à cause d'une démangeaison insoutenable, et qu'aucun remède n'aurait pu calmer comme ces puissantes paroles que je lui répétais à chaque instant : Bettine, souvenez-vous que vous allez guérir ; mais si vous osez vous gratter, vous resterez si laide que personne ne vous aimera plus.

On peut défier tous les physiciens de l'univers de trouver un frein plus puissant contre la démangeaison d'une fille qui sait avoir été belle, et qui se voit exposée à devenir laide par sa faute, si elle se gratte.

Elle rouvrit enfin ses beaux yeux, on la changea de lit et on la transporta dans sa chambre ; mais elle fut obligée de garder le lit jusqu'à Pâques. Elle m'inocula quelques boutons, dont trois m'ont laissé sur la figure une marque ineffaçable ; mais ils me firent honneur auprès d'elle, car ils étaient une preuve de mes soins, et elle reconnut que je méritais exclusivement sa tendresse. Aussi m'aima-t-elle par la suite sans aucune fiction, et je l'aimai aussi tendrement, sans que jamais je cueillisse une fleur que le sort, aidé du préjugé, réservait à l'hymen. Mais à quel pitoyable hymen ! Bettine, deux ans après, épousa un cordonnier,

nommé Pigozzo, infâme coquin qui la rendit pauvre et malheureuse, au point que le docteur son frère fut obligé de la retirer auprès de lui et d'en prendre soin. Quinze ans après, élu archiprêtre à St.-Georges de la Vallée, le bon docteur l'emmena avec lui, où étant allé le voir il y a dix-huit ans, j'y trouvai Bettine vieille, malade et mourante. Elle expira sous mes yeux en 1776, vingt-quatre heures après mon arrivée chez elle. Je parlerai de cette mort à sa place.

Ce fut vers ce temps là que ma mère revint de Pétersbourg, où l'impératrice Anne Iwanowa ne trouva point la comédie italienne assez amusante. Toute la troupe était déjà de retour en Italie, et ma mère avait fait le voyage avec Carlin Bertinazzi, arlequin, qui mourut à Paris l'an 1783. A peine arrivée à Padoue, elle envoya prévenir le docteur Gozzi de son arrivée, et celui-ci s'empressa de me conduire à l'auberge où elle logeait. Nous dînâmes ensemble, et avant de nous séparer elle fit présent d'une belle fourrure au docteur, et me donna pour Bettine une belle peau de loup-cervier. Six mois après, elle m'appela à Venise, voulant me voir avant son départ pour Dresde où elle avait été engagée à vie au service de l'électeur de Saxe, Auguste III, roi de Pologne. Elle emmena mon frère Jean, qui avait alors huit ans, et qui, en partant, pleurait en désespéré, ce qui me le fit juger très sot, car dans ce départ, il n'y

avait rien de tragique. C'est le seul de la famille qui ait dû toute sa fortune à ma mère, dont cependant il n'était pas le favori.

Après ce temps, je passai encore un an à Padoue, occupé à étudier les droits, dont je fus reçu docteur à l'âge de seize ans, ayant eu pour thèse, dans le civil, *de testamentis* (1), et, dans le droit canon, *utrum Hebræi possint construere novas synagogas* (2).

Ma vocation était d'étudier la médecine pour l'exercer, car je me sentais un penchant déterminé pour cet état; mais on ne m'écouta pas : on voulut que je m'applicasse à l'étude des lois pour lesquelles je me sentais un dégoût invincible. On prétendait que je ne pourrais faire ma fortune qu'en devenant avocat, et ce qui est pire, avocat ecclésiastique. Si on y avait bien pensé, on m'aurait laissé suivre mes goûts, et je serais devenu médecin, état où le charlatanisme sert plus encore que dans celui d'avocat. Je ne suis devenu ni avocat ni médecin, et cela ne pouvait pas être autrement. Il se peut que ce soit par cette raison que je n'ai jamais voulu me servir d'avocats quand il m'est arrivé d'avoir des prétentions légales au barreau, ni appeler des médecins quand j'ai été malade. La chicane ruine beaucoup plus de famil-

(1) Des testamens.

(2) Si les Hébreux peuvent construire de nouvelles synagogues.

les qu'elle n'en soutient, et ceux qui périssent des mains des médecins sont beaucoup plus nombreux que ceux qui guérissent ; ce qui me paraît prouver que le monde serait beaucoup moins malheureux sans les uns ni les autres.

Le devoir d'aller seul à l'université, qu'on appelle le Bo, pour aller entendre les leçons des professeurs, m'avait mis dans la nécessité de sortir seul ; j'en fus étonné, car avant ce moment-là, je ne m'étais jamais reconnu pour homme libre ; et, voulant jouir de la plénitude de la liberté dont je me croyais en possession, je ne tardai pas à faire les plus mauvaises connaissances parmi les plus fameux étudians. Or, dans ce genre, les plus fameux doivent être les plus mauvais sujets, libertins, joueurs, coureurs de mauvais lieux, ivrognes, débauchés, bourreaux d'honnêtes filles, violens, faux, et incapables de nourrir le moindre sentiment de vertu. Ce fut en compagnie de pareils gens que je commençai à connaître le monde, en l'étudiant sur le grand livre de l'expérience.

La théorie des mœurs et son utilité sur la vie de l'homme peuvent être comparées à l'avantage qu'on retire de parcourir l'index d'un livre avant de le lire : quand on l'a lu, on ne se trouve informé que de la matière. Telle est l'école de morale que nous offrent les sermons, les préceptes et les histoires que nous débitent ceux qui nous élèvent.

Nous écoutons tout avec attention ; mais lorsque l'occasion se présente de mettre à profit les avis qu'on nous a donnés, il nous vient envie de savoir si la chose sera comme on nous l'a prédite : nous nous y livrons, et nous nous trouvons punis par le repentir. Ce qui nous dédommage un peu, c'est que dans, ces momens-là, nous nous reconnaissons pour savans et possesseurs du droit d'instruire les autres ; mais ceux que nous endoctrinons ne font ni plus ni moins que ce que nous avons fait, d'où il résulte que le monde reste toujours au même point, ou qu'il va de mal en pis.

Dans le privilége que m'avait accordé le docteur Gozzi de sortir tout seul, je trouvai plusieurs vérités qui, avant ce moment, m'étaient non-seulement inconnues, mais dont je ne supposais pas même l'existence. A mon apparition, les plus aguerris s'emparèrent de moi et me sondèrent. Me trouvant neuf sur tout, ils entreprirent de m'instruire en me faisant tomber dans tous les panneaux. Ils commencèrent par me faire jouer, et, après m'avoir gagné le peu d'argent que j'avais, ils me firent jouer sur parole, et m'apprirent à faire de mauvaises affaires pour payer ; mais j'appris en même temps ce que c'est que d'avoir des chagrins ! Ces dures leçons me furent néanmoins utiles, car elles m'enseignèrent à me méfier des impudens qui louent en face, et à ne compter aucunement sur les offres de ceux qui flattent. Enfin j'appris à

vivre avec les chercheurs de querelles, dont il faut toujours fuir la société, ou être à chaque instant sur les bords du précipice. Pour ce qui est des femmes libertines par métier, je ne tombai point dans leurs filets, parce que je n'en voyais aucune d'aussi jolie que Bettine; mais je ne sus point me défendre de même du desir de cette espèce de gloire qui naît d'un courage dépendant du mépris de la vie.

Dans ce temps-là, les étudians de Padoue jouissaient de grands priviléges. C'étaient des abus devenus légaux par la prescription; caractère primitif de presque tous les priviléges, lesquels diffèrent des prérogatives. Il est de fait que, pour maintenir leurs priviléges en vigueur, les étudians commettaient souvent des crimes. On ne punissait pas, à la rigueur, les coupables, parce que la raison d'état ne voulait pas qu'on diminuât, par la sévérité, l'affluence des écoliers qui accouraient de toute l'Europe, à cette célèbre université. La maxime du gouvernement vénitien était de payer, à haut prix, des professeurs d'un gand nom, et de laisser vivre ceux qui venaient écouter leurs leçons avec la plus ample liberté. Les étudians ne dépendaient que d'un chef écolier, qu'on appelait syndic. C'était un gentilhomme étranger, qui devait tenir un état et répondre au gouvernement de la conduite des étudians. Il était tenu de les livrer à la justice, lorsqu'ils violaient les lois; et les écoliers

se soumettaient à ses sentences, parce que, quand ils avaient une apparence de raison, il ne manquait pas de les défendre.

Les écoliers, par exemple, ne voulaient point souffrir que les commis aux fermes visitassent leurs malles, et les sbirres ordinaires n'auraient jamais osé en arrêter un. Ils portaient toutes les armes défendues qu'il leur plaisait; trompaient inpunément toutes les filles que leurs parens ne savaient pas mettre à l'abri de leurs poursuites; ils troublaient souvent la tranquillité publique par des impertinences nocturnes : c'était enfin une jeunesse effrénée qui ne demandait qu'à satisfaire ses caprices, qu'à rire et à s'amuser sans aucun égard pour autrui.

Il arriva, dans ce temps-là, qu'un sbirre entra dans un café, où il y avait deux écoliers. L'un d'eux lui ayant signifié de sortir, et le sbirre méprisant l'injonction, l'écolier lui tira un coup de pistolet, mais il le manqua. Le sbirre, plus adroit, riposta, blessa l'agresseur, puis se sauva. Aussitôt les étudians s'assemblèrent au Bo, se divisèrent par bandes, et se mirent à parcourir tous les quartiers pour chercher des sbirres, les massacrer, et venger ainsi l'injure qu'ils avaient reçue; mais, dans une rencontre, deux écoliers restèrent morts sur la place. Alors, tous les écoliers s'assemblèrent en corps, et jurèrent de ne point déposer les armes, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de sbirres dans

Padoue. Le gouvernement s'en mêla, et le syndic s'engagea à faire mettre bas les armes, moyennant une satisfaction, puisque les sbirres avaient tort. Celui qui avait blessé l'écolier, dans le café, ayant été pendu, la paix fut faite ; mais, pendant les huit jours de trouble, les écoliers allant par troupes en patrouille dans la ville, ne voulant pas paraître moins brave que les autres, je suivis le torrent et laissai parler le docteur.

Armé de pistolets et d'une carabine, je courais les rues comme tous mes camarades, pour chercher l'ennemi, et je me souviens que je fus fort fâché que la troupe dont je faisais partie n'eût rencontré aucun sbirre.

A la fin de cette guerre, le docteur se moqua de moi, mais Bettine admira mon courage.

Dans ce nouveau train de vie, ne voulant pas paraître moins riche que mes nouveaux amis, je me laissai aller à des dépenses que je ne pouvais pas soutenir. Je vendis ou engageai tout ce que je possédais, et je fis des dettes que je ne pouvais point payer. Ce furent mes premiers chagrins et les plus cuisans qu'un jeune homme puisse éprouver. Ne sachant que faire, j'écrivis à ma bonne grand'mère, pour lui demander des secours ; mais au lieu de m'en envoyer, elle vint elle-même à Padoue, le 1^er^ octobre 1739, et, après avoir remercié le docteur et Bettine des soins qu'ils m'avaient donnés, elle me ramena à Venise.

Au moment de mon départ, le docteur me fit présent, en versant des larmes, de ce qu'il avait de plus cher ; c'était une relique de je ne sais quel saint, que j'aurais peut-être encore, si elle n'avait pas été montée en or. Le miracle qu'elle fit, fut de me servir dans un urgent besoin. Depuis, toutes les fois que j'ai été à Padoue, pour y achever mon droit, j'ai logé chez ce bon prêtre, mais toujours affligé d'y voir, auprès de Bettine, le butor qui devait l'épouser, et pour lequel elle ne me paraissait pas faite. J'étais fâché qu'un préjugé, dont je ne tardai pas à me défaire, m'eût fait réserver pour lui une fleur que j'aurais pu cueillir.

CHAPITRE IV.

Le patriarche de Venise me donne les ordres mineurs. — Ma connaissance avec le sénateur Malipiero, avec Thérèse Imer, avec la nièce du curé, avec madame Orio, avec Manette et Marton et avec la Cavamacchie — Je deviens prédicateur. — Mon aventure à Pasean avec Lucie. — Rendez-vous au troisième.

Il vient de Padoue où il a fait ses études, était la formule avec laquelle on m'annonçait partout, et qui, à peine prononcée, m'attirait la taciturne observation de mes égaux en condition et en âge, les complimens des pères de famille et les caresses des vieilles femmes; et de plusieurs, qui, n'étant pas vieilles, voulaient passer pour telles afin de pouvoir m'embrasser décemment. Le curé de St.-Samuel, nommé Josello, après m'avoir installé à

son église, me présenta à monseigneur Correr, patriarche de Venise, qui me tonsura; et, quatre mois après, par grâce spéciale, il me conféra les quatre ordres mineurs. La joie et la satisfaction de ma grand'mère étaient extrêmes. On me trouva d'abord de bons maîtres pour continuer mes études, et M. Baffo choisit l'abbé Schiavo pour m'apprendre à écrire purement l'italien, et surtout la langue de la poésie pour laquelle j'avais un penchant décidé. Je me trouvai parfaitement bien logé avec mon frère François, auquel on faisait étudier l'architecture théâtrale. Ma sœur et mon plus jeune frère demeuraient avec la bonne grand'mère dans une maison qui lui appartenait et dans laquelle elle voulait mourir, parce que son mari y était mort. Celle où je demeurais était la même où j'avais perdu mon père, et dont ma mère continuait à payer le loyer : elle était grande et très bien meublée.

Quoique l'abbé de Grimani dût être mon principal protecteur, je ne le voyais cependant que très rarement; mais je m'attachai particulièrement à M. de Malipiero, à qui le curé Josello m'avait présenté. Ce M. de Malipiero était un sénateur de soixante-dix ans, qui, ne voulant plus se mêler d'affaires d'état, menait dans son palais une vie heureuse, mangeant bien, et ayant tous les soirs une société très choisie de dames, qui toutes avaient su tirer parti de leurs belles an-

nées, et d'hommes d'esprit qui savaient tout ce qui se passait dans la ville. Il était célibataire et riche; mais il avait le malheur d'être trois ou quatre fois par an sujet à de fortes attaques de goutte, qui tantôt le laissaient perclus d'un membre et tantôt d'un autre, de sorte qu'il était estropié dans toute sa personne. Sa tête, ses poumons et son estomac avaient seuls échappés à ces cruelles atteintes. Il était beau, gourmet et friand : il avait l'esprit fin, possédant la grande science du monde, l'éloquence des Vénitiens, et cette sagacité qui reste à un sénateur qui ne s'est retiré qu'après avoir passé quarante ans dans le maniement des affaires de l'état, qui n'a cessé de faire sa cour aux belles qu'après avoir eu vingt maîtresses, et qu'après s'être vu forcé de convenir avec soi-même qu'il ne pouvait plus prétendre à plaire à aucune. Cet homme, presque entièrement perclus, n'avait pas l'air de l'être quand il était assis, quand il parlait ou qu'il était à table. Il ne faisait qu'un repas par jour et toujours seul, car, n'ayant plus de dents, et mangeant très lentement, il ne voulait point se hâter par complaisance pour ses convives, et il aurait été peiné de les voir attendre après lui. Cette délicatesse le privait du plaisir qu'il aurait trouvé à réunir à sa table des convives agréables, et déplaisait fort à son excellent cuisinier.

La première fois que le curé me fit l'honneur de me présenter à son Excellence, je m'opposai

vivement à la raison qui le faisait toujours manger seul, en lui disant qu'il n'avait qu'à inviter des personnes qui eussent de l'appétit pour deux.

Où les trouver? me dit-il.

L'affaire est délicate, lui répliquai-je, mais Votre Excellence doit essayer des convives, et après les avoir trouvés tels que vous les désirez, il ne s'agira plus que de savoir les conserver sans leur en dire la raison; car il n'y a personne de bien élevé qui voulût que l'on dît dans le monde qu'il n'a l'honneur de manger avec Votre Excellence que parce qu'il mange le double d'un autre.

Le sénateur ayant compris toute la force de mon argument, dit au curé de me mener dîner le lendemain; et ayant trouvé que je donnais l'exemple encore mieux que le précepte, il me fit son commensal quotidien.

Cet homme qui avait renoncé à tout, excepté à lui-même, nourrissait, malgré son âge et sa goutte, un penchant amoureux. Il aimait une jeune fille, nommée Thérèse Imer, fille d'un comédien qui demeurait dans une maison voisine de son palais, et dont les fenêtres donnaient sur sa chambre à coucher. Cette fille, alors âgée de dix-sept ans, était jolie, bizarre et coquette. Elle apprenait la musique pour aller plus tard l'exercer sur la scène, et, se laissant voir constamment à la fenêtre, elle avait enivré le vieillard et lui était cruelle. Cependant, chaque jour Thérèse venait

lui faire une visite, mais toujours accompagnée de sa mère, vieille actrice qui s'était retirée du théâtre pour faire son salut, et qui, comme de raison, avait saintement formé le projet d'allier les intérêts du ciel aux œuvres de ce monde. Elle conduisait sa fille à la messe chaque jour, exigeait qu'elle se confessât toutes les semaines; mais chaque après dîner elle la menait chez le vieillard amoureux dont la fureur m'épouvantait quand elle lui refusait un baiser, lui alléguant qu'elle avait fait ses dévotions le matin, et qu'elle ne pouvait se résoudre à offenser ce même Dieu qu'elle avait peut-être encore en elle.

Quel tableau pour moi, alors âgé de quinze ans, et que ce vieillard admettait uniquement à être témoin silencieux de ces scènes érotiques! L'indigne mère applaudissait à la résistance de la jeune personne et osait même sermonner le vieillard qui, à son tour, n'osait réfuter ses maximes trop ou point du tout chrétiennes, et qui devait résister à la tentation de lui jeter à la tête la première chose qui lui serait tombée sous la main. Dans cet état de perplexité, la colère prenait la place de la concupiscence, et dès qu'elles étaient parties, sa ressource était de se soulager avec moi par des réflexions philosophiques.

Obligé de lui répondre, et ne sachant que lui dire, je m'avisai un jour de lui suggérer le mariage. Il m'étonna extrêmement en me répondant

qu'elle refusait de l'épouser pour ne pas encourir la haine de ses parens.

Offrez-lui donc une grosse somme, un état.

Elle ne voudrait pas, dit-elle, commettre un péché mortel pour une couronne.

Il faut l'enlever d'assaut ou la chasser, la bannir de votre présence.

Je ne puis ni l'un ni l'autre; la force physique me manquant aussi bien que la force morale.

Tuez-là.

Cela arrivera, si je ne meurs pas auparavant.

Votre Excellence est vraiment à plaindre.

Vas-tu jamais chez elle?

Non, car je pourrais en devenir amoureux, et cela me rendrait malheureux.

Tu as raison.

Après avoir été témoin de ces scènes, et honoré de ces dialogues, je devins le favori de ce seigneur. Il m'admit à ses assemblées du soir, composées, comme je l'ai dit, de femmes surannées et d'hommes d'esprit. Il me dit que, dans ce cercle, j'apprendrais une science beaucoup plus grande que la philosophie de Gassendi que j'étudiais alors, par son conseil, à la place de celle d'Aristote dont il se moquait. Il me donna des préceptes, qu'il m'expliqua la nécessité d'observer pour pouvoir intervenir dans cette assemblée qui s'étonnerait d'y voir admis un jeune homme de mon âge. Il m'ordonna de ne jamais parler que pour répondre

à des interrogations directes, et surtout de ne jamais dire mon avis sur une matière quelconque, parce qu'à mon âge, il ne m'était pas permis d'en avoir un.

Fidèle à ses préceptes, et soumis à ses ordres, je ne fus que peu de jours à gagner son estime, devenant en même temps l'enfant de la maison de toutes les dames qui allaient chez lui. Aussi, en qualité de jeune abbé sans conséquence, elles voulaient que je les accompagnasse quand elles allaient voir leurs filles ou leurs nièces aux parloirs des couvens où elles étaient en pension : j'allais chez elles à toutes les heures, sans qu'on m'annonçât; on me grondait quand je laissais passer une semaine sans me laisser voir; et quand j'allais dans l'appartement des filles, je les voyais se sauver, mais dès qu'elles s'apercevaient que ce n'était que moi, elles revenaient; et leur confiance me paraissait charmante.

Avant dîner, M. de Malipiero s'amusait à m'interroger sur les avantages que me procurait l'accueil que me faisaient les respectables dames dont j'avais fait la connaissance chez lui, me disant, avant que je lui répondisse, qu'elles étaient la sagesse même, et que tout le monde jugerait mal de moi, si je disais jamais quelque chose de contraire à la bonne réputation dont elles jouissaient. Il m'insinuait par là le sage précepte de la discrétion.

Ce fut chez ce sénateur que je fis la connaissance de madame Manzoni, femme d'un notaire public, dont j'aurai occasion de parler. Cette digne dame m'inspira le plus grand attachement, et me donna des leçons et des conseils très sages : si j'en avais profité, et que je les eusse suivis, ma vie n'aurait pas été orageuse; mais aussi, ne la trouverais-je pas aujourd'hui digne d'être écrite.

Tant de belles connaissances, avec des femmes qu'on appelle *comme il faut*, me donnèrent l'envie de plaire par la figure et l'élégance de ma mise; mais mon curé y trouva à redire, d'accord en cela avec ma bonne grand'maman. Un jour, me prenant à part, il me dit avec des paroles mielleuses que, d'ans l'état que j'avais embrassé, je devais penser à plaire à Dieu par le cœur, et non au monde par la figure. Il désapprouva ma frisure trop soignée, et l'odeur délicate de ma pommade. Il me dit que le démon m'avait pris par les cheveux, que j'étais excommunié si je continuais à les soigner ainsi, et finit par me citer ces paroles d'un concile œcuménique : *Clericus, qui nutrit comam, anathema sit* (1) Je lui répondis en lui citant l'exemple de cent abbés musqués, qu'on ne regardait point comme excommuniés, qu'on laissait fort tranquilles, et qui cependant mettaient quatre fois plus de poudre que moi, qui n'en mettais qu'une ombre,

(1) Anathème à l'ecclésiastique qui laisse croître sa chevelure.

qui se servaient de pommade ambrée qui faisait pâmer les femmes, tandis que la mienne, qui sentait le jasmin, m'attirait les complimens de toutes les sociétés que je fréquentais. Je finis par lui dire que j'étais fâché de ne pouvoir lui obéir, et que si j'avais voulu vivre dans la malpropreté, je me serais fait capucin, et non abbé.

Ma réponse dut sans doute l'irriter beaucoup, car trois ou quatre jours après, ayant su persuader ma grand'mère de le laisser entrer dans ma chambre le matin avant que je fusse éveillé, ce prêtre vindicatif, ou fanatique, s'approcha doucement de mon lit, et, avec de bons ciseaux, il me coupa impitoyablement tous les cheveux de devant, d'une oreille à l'autre. Mon frère François, qui était dans la chambre voisine, le vit, le laissa faire, et en fut même charmé, car, portant perruque, il était jaloux de la beauté de mes cheveux. Il a été envieux toute sa vie, combinant pourtant, sans que je puisse le comprendre, l'envie avec l'amitié. Son vice, comme tous les miens, doit aujourd'hui être mort de vieillesse.

Après sa belle opération, le curé sortit comme si de rien n'était; mais m'étant éveillé peu après, et mes mains m'ayant fait connaître toute l'horreur de cette exécution inouïe, ma colère et mon indignation furent à leur comble.

Quels projets de vengeance n'enfantai-je pas, dès qu'un miroir à la main, je vis l'état dans lequel

m'avait mis ce prêtre audacieux! Au bruit que je faisais, ma grand'mère accourut, et, tandis que mon frère riait, cette bonne vieille m'assurait que si elle avait pu prévoir les intentions du curé, elle se serait bien gardée de le laisser entrer. Elle parvint enfin à me calmer un peu, en convenant que ce prêtre avait outrepassé les bornes d'une correction permise.

Déterminé à me venger, je m'habillai, en ruminant cent noirs projets. Il me semblait que j'avais le droit de me venger d'une manière sanglante, à l'abri de toutes les lois. Les théâtres étant ouverts, je sortis en masque, et me rendis chez l'avocat Carrare, dont j'avais fait la connaissance chez le sénateur, pour savoir de lui si je pourrais attaquer le curé en justice. Il me dit qu'il n'y avait pas long-temps qu'on avait ruiné une famille pour avoir coupé la moustache à un esclavon, ce qui était beaucoup moins qu'un toupet entier, et que si je voulais intenter au curé un procès qui le fît trembler, je n'avais qu'à ordonner. J'y consentis, en le priant de dire le soir à M. de Malipiero la raison qui m'avait empêché de me rendre chez lui; car il était naturel que je ne me montrasse plus avant que mes cheveux ne fussent revenus.

Je me retirai, pour aller faire avec mon frère un repas fort mince, en comparaison de ceux que je faisais chez le vieux sénateur. La privation de la chère délicate à laquelle son excellence m'avait

accoutumé, n'était pas la moins pénible que m'imposât l'action furibonde de ce violent curé, dont j'étais le filleul. Mon dépit était tel, que j'en versais des larmes, et d'autant plus, que je sentais que cet affront avait en soi quelque chose de comique qui me donnait un ridicule que je considérais comme plus déshonorant qu'un crime.

Je me couchai de bonne heure; et un bon sommeil de dix heures ayant rafraîchi mes sens, je me trouvai moins ardent, mais non moins décidé à poursuivre le curé en justice.

Je me mis à m'habiller, dans le dessein de me rendre chez mon avocat pour y prendre connaissance de la plainte, lorsque je vis entrer un coiffeur habile, que j'avais connu chez madame Cantarini. Il me dit qu'il était envoyé par M. de Malipiero, pour qu'il me raccommodât les cheveux de façon que je pusse sortir, car il désirait que j'allasse dîner avec lui ce jour-là même. Après avoir considéré le dégât, il me dit, en se mettant à rire, que je n'avais qu'à le laisser faire, et qu'il allait me mettre en état de sortir avec plus d'élégance qu'auparavant; et, effectivement, m'ayant arrangé le toupet en vergette, je me trouvai si bien, que je me tins pour vengé.

Ayant oublié l'injure, je passai chez l'avocat, pour lui dire de ne faire aucune poursuite; et, de là, je volai chez M. de Malipiero, où le hazard fit que je trouvai le curé, auquel, malgré ma joie, je

je ne pus m'empêcher de lancer un regard fort peu amical. On ne parla point de cette affaire, le sénateur observa tout, et le curé partit, bien repentant, sans doute, car, pour le coup, je méritais réellement l'excommunication, par l'extrême recherche de ma frisure.

Après le départ de mon cruel parrain, je ne dissimulai pas avec M. de Malipiero: je lui dis clairement que je me chercherais une autre église, ne voulant pas du tout être membre de celle d'un homme aussi irascible, et capable de se porter à de tels excès. Le sage vieillard me dit que j'avais raison: c'était le moyen de me faire faire tout ce qu'il voudrait. Le soir, toute l'assemblée, qui avait su toute l'histoire, me fit des complimens, m'assurant que rien n'était plus joli que ma figure. J'étais dans une sorte de ravissement, et d'autant plus, qu'il y avait une quinzaine de jours que l'affaire était arrivée, et que M. de Malipiero ne me parlait point de retourner à l'église. Il n'y avait que ma seule grand'mère qui ne cessait de me dire que je devais y retourner. Mais ce calme était comme le précurseur de l'orage, car, au moment où j'étais le plus tranquille, M. de Malipiero me jeta dans l'étonnement, en me disant que l'occasion se présentait d'y retourner, et d'avoir du curé une ample satisfaction. Je dois, ajouta le sénateur, en ma qualité de président de la confraternité du Saint-Sacrement, choisir l'orateur qui en fasse le

panégyrique le quatrième dimanche de ce mois, qui tombe précisément la seconde fête de Noël. Or, c'est toi que je vais lui proposer, et je suis sûr qu'il n'osera pas te refuser. Que dis-tu de ce triomphe? Te semble-t-il beau?

A cette proposition ma surprise fut extrême, car il ne m'était jamais venu en tête d'être prédicateur, et je ne m'étais jamais avisé de me croire capable de composer un sermon et de le débiter. Je lui dis que j'étais sûr qu'il plaisantait; mais, m'ayant répondu que c'était très-sérieusement qu'il parlait, il n'eut besoin que d'un instant pour me persuader, et me faire croire à moi-même que j'étais né pour devenir le plus célèbre prédicateur du siècle, aussitôt que je serais devenu gras, qualité dont j'étais loin encore, car, à cette époque, j'étais fort maigre. Je ne doutais ni de ma voix, ni de mon action, et, pour ce qui est de la composition, je me sentais assez de force pour produire facilement un chef-d'œuvre.

Je dis à M. de Malipiero que j'étais prêt, et qu'il me tardait d'être chez moi, pour me mettre en besogne; que, sans être théologien, je connaissais la matière, et que je dirais des choses surprenantes, et neuves.

Le lendemain, quand je revis ce seigneur, il s'empressa de m'apprendre que le curé avait été enchanté de son choix, et, plus encore, de ma bonne volonté à accepter cette commission; mais

qu'il exigeait que je lui montrasse mon panégyrique, dès que je l'aurais achevé; car, la matière étant du ressort de la plus sublime théologie, il ne pouvait me permettre de monter en chaire que sûr que je ne débiterais point des hérésies. J'y consentis; et, dans le courant de la semaine, je composai, et mis au net mon ouvrage. Je conserve encore ce panégyrique, et je ne puis m'empêcher de dire que, malgré mon âge, je le trouve excellent.

Je ne saurais exprimer la joie de ma bonne grand'mère; elle ne faisait que pleurer de bonheur, de voir son petit-fils devenu apôtre. Elle voulut que je lui lusse ma composition, qu'elle écouta, en disant son chapelet, et elle la trouva fort belle. M. de Malipiero, qui ne m'écoutait pas en récitant son rosaire, me dit qu'il ne plairait pas au curé. J'avais pris mon thème d'Horace: *Plora-vere suis non respondere favorem speratum meritis* (1). Je déplorais la méchanceté, et l'ingratitude du genre humain, qui avait manqué le projet que la divine sagesse avait enfanté pour le rédimer. Il n'aurait pas voulu que j'eusse pris mon texte d'un hérétique; mais, du reste, il était ravi de voir que mon sermon n'était pas entrelardé de citations latines.

Je me rendis chez le curé pour le lui lire;

(1) Ils se plaignaient avec douleur que la faveur espérée ne répondit pas à leurs mérites.

mais, ne l'ayant point trouvé, et voulant l'attendre, je m'approchai d'Angela, sa nièce, et j'en devins amoureux. Elle était occupée à broder au tambour; et, m'étant assis auprès d'elle, elle me dit qu'elle désirait me connaître, et qu'elle serait charmée que lui contasse l'histoire du toupet que son vénérable oncle m'avait coupé.

Mon amour pour Angela me fut fatal, car il fut cause de deux autres qui, à leur tour, en amenèrent beaucoup d'autres et qui finirent par me faire renoncer à l'état ecclésiastique. Mais allons doucement, et n'anticipons point sur l'avenir.

Le curé, en rentrant, me trouva avec sa nièce, qui était de mon âge, et ne me parut pas en être fâché. Je lui remis mon sermon, il le lut et me dit ensuite, que c'était une fort jolie diatribe académique, mais qu'elle ne pouvait point convenir à la chaire. Je vous en donnerai un, ajouta-t-il, de ma façon et que personne ne connait; vous l'apprendrez par cœur, et je vous promets de dire qu'il est de vous.

Je vous remercie, très révérend père, mais je veux donner du mien ou rien du tout.

Mais vous ne débiterez pas celui-ci dans mon église.

Vous parlerez de cela à M. Malipiero. En attendant, je vais porter ma composition à la censure, puis à Monseigneur le patriarche, et si on n'en veut pas, je la ferai imprimer.

Venez ici, jeune homme : le patriarche sera de mon avis.

Le soir, chez M. de Malipiero, je racontai en pleine assemblée ma contestation avec le curé. On voulut que je lusse mon panégyrique, et je recueillis tous les suffrages. On loua ma modestie de ce que je ne citais aucun Saint père, qu'à mon âge j'étais censé ne devoir pas connaître; mais les femmes surtout me trouvèrent admirable en voyant qu'il n'y avait point d'autre passage latin que le texte d'Horace qui, quoique grand libertin, disait cependant de très bonnes choses. Une nièce du patriarche, qui ce soir là était à l'assemblée, me promit de prévenir son oncle, auquel j'étais décidé d'en appeler; mais M. de Malipiero me dit d'aller en conférer avec lui, le lendemain, avant de faire aucune démarche. J'obéis.

M'étant rendu chez lui le lendemain matin, il envoya chercher le curé qui ne tarda pas à venir. Sachant de quoi il était question, il commença à parler longuement et sans que je l'interrompisse; mais dès qu'il fut au bout de ses objections, je l'arrêtai en lui disant que, de deux choses l'une : ou le patriarche approuvera mon ouvrage que je lui réciterai tout au long, ou il ne l'approuvera pas; dans le premier cas, je le débiterai à l'église sans aucune responsabilité pour vous, et dans le second, je fléchirai. Frappé de ma détermination : n'y allez pas, me dit le curé, et je l'approuve : je

vous demande seulement de changer le texte, car Horace était un scélérat.

Pourquoi citez-vous Sénèque, Tertulien, Origène, Boëce? ils étaient tous hérétiques, et doivent, par conséquent, vous paraître plus abominables qu'Horace, qui enfin ne pouvait pas être chrétien!

Cependant, m'apercevant que cela ferait plaisir à M. de Malipiero, je consentis à la fin à substituer à mon texte celui que me donna le curé, quoique ce dernier ne cadrât nullement au sujet; et afin d'avoir un prétexte de voir sa nièce, je lui remis mon panégyrique, en lui disant que j'irais le reprendre le lendemain. J'en envoyai par vanité un exemplaire au docteur Gozzi, mais le bon homme me prêta à rire de bon cœur, en me le renvoyant et en me faisant dire que j'étais fou; que si l'on me permettait de le réciter en chaire, je me déshonorerais avec celui qui m'avait élevé.

Son jugement ne m'en imposa pas, et au jour marqué, je prononçai mon panégyrique dans l'église du Saint-Sacrement, devant un auditoire des plus choisis. Je fus généralement applaudi, et tout le monde crut pouvoir me prédire que j'étais destiné à devenir le premier prédicateur du siècle, puisqu'à l'âge de quinze ans jamais personne n'avait joué ce rôle aussi bien que moi.

Dans la bourse, où la coutume est de déposer une offrande au prédicateur, le sacristain qui la

vida, trouva plus de cinquante sequins et des billets amoureux, dont les bigots furent scandalisés. Un billet anonyme, dont je crus deviner l'auteur, me fit faire un faux pas que je crois devoir passer sous silence. Cette riche moisson, dans le grand besoin d'argent où je me trouvais, me fit penser sérieusement à devenir prédicateur, et je fis part de ma résolution au curé, en lui demandant son secours. Cela me mit en possession du droit d'aller chez lui chaque jour, et j'en profitai pour entretenir Angela dont je devenais chaque jour plus épris; mais Angela était sage; elle voulait bien que je l'aimaisse, mais elle voulait aussi que je quittasse l'état ecclésiastique et que je l'épousasse. Je ne pouvais m'y résoudre malgré mon penchant pour elle, et cependant je continuais à la voir, espérant la faire changer de conduite.

Un jour le curé, qui enfin avait goûté mon premier panégyrique, me chargea d'en faire un pour la fête de St.-Joseph, m'invitant à le prononcer, le 19 de mars 1741. Je le fis, et le pauvre curé n'en parlait qu'avec enthousiasme; mais il était écrit que je ne devais prêcher qu'une fois dans ma vie. Voici cette cruelle histoire, trop vraie et qu'on a la barbarie de trouver comique.

Jeune et présomptueux, je me figurai n'avoir pas besoin de me donner grand'peine pour apprendre mon sermon; j'en étais l'auteur, j'en avais les idées et l'ordonnance dans la tête, et il ne me

semblait pas dans l'ordre des choses possibles, de pouvoir l'oublier. Je pouvais ne pas me rappeler telle ou telle phrase, mais j'étais le maître d'en substituer une autre équivalente; et de même qu'il ne m'arrivait jamais de rester court quand je parlais à une société d'honnêtes gens, il ne me paraissait pas vraisemblable qu'il pût m'arriver de rester muet devant un auditoire où je ne connaissais personne qui pût m'intimider et me faire perdre tout-à-coup la faculté de raisonner. Je me divertissais donc à mon ordinaire, me contentant de relire soir et matin ma composition afin de me la bien imprimer dans ma mémoire, dont jusques-là je n'avais jamais eu occasion de me plaindre.

Arriva le 19 mars, jour où à quatre heures après midi je devais monter en chaire; mais dans la disposition d'esprit où je me trouvais, je n'eus pas la force de me refuser au plaisir de dîner avec le comte de Mont-Réal qui logeait chez moi, et qui avait invité le patricien Barozzi, lequel après les Pâques prochaines, devait s'unir à sa fille.

J'étais encore à table avec toute la belle compagnie, lorsqu'un clerc vint m'avertir qu'on m'attendait à la sacristie. L'estomac plein et la tête altérée, je pars, je cours à l'église et je monte en chaire.

Je dis très bien l'exorde, et je prends haleine; mais à peine les premières phrases de la narration prononcées, je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce

que je dois dire, et voulant poursuivre de force, je bats la campagne. Ce qui acheva de me déconcerter, ce fut un murmure confus dans tout l'auditoire inquiet, où chacun s'était facilement aperçu de mon mécompte. J'en vois plusieurs sortir de l'église, j'en crois entendre qui rient, je perds la tête et l'espoir de me tirer d'affaire.

Il me serait impossible de dire si je fis semblant de tomber en défaillance, ou si je m'évanouis en effet; mais ce que je sais, c'est que je me laissai tomber sur le plancher de la chaire, en me frappant fortement la tête contre le mur, désirant avoir pu m'anéantir.

Deux clercs vinrent me prendre pour me porter à la sacristie où, sans dire un mot à personne, je pris mon manteau et mon chapeau, et j'allai m'enfermer dans ma chambre. Là je me mets en habit court, tel que les abbés le portent à la campagne, et après avoir mis mes effets dans un portemanteau, j'allai trouver ma grand'mère pour lui demander de l'argent, et je partis pour Padoue afin d'y passer mon troisième examen. J'y arrivai à minuit, et j'allai coucher chez le bon docteur Gozzi auquel je ne me sentis pas tenté de faire part de ma malencontreuse aventure.

Je passai à Padoue, le temps nécessaire pour me préparer au doctorat pour l'année suivante, et après les fêtes de Pâques, je revins à Venise, où je trouvai mon malheur oublié; mais il ne fut plus

question de me faire prêcher, ou si l'on fit encore des tentatives pour m'engager à recommencer, j'eus la force de persister dans ma résolution de ne plus goûter de ce métier.

La veille de l'ascension, M. Manzoni me presenta à une jeune courtisane qui faisait alors grand bruit dans Venise, et qu'on appellait Cavamacchie, parce que son père avait été dégraisseur. Ce nom l'humiliant, elle voulait qu'on la nommât Preati, qui était son nom de famille, mais en vain : ses amis se contentaient de l'appeler par son nom de baptême, Juliette. Cette jeune personne avait été mise en réputation par le marquis de Sanvitali, seigneur parmesan, qui lui avait donné cent-mille ducats, pour prix de ses faveurs. On ne parlait, à Venise, que de la beauté de cette fille, et il était du bon ton de la voir. On se croyait heureux de l'avantage de lui parler, et surtout d'être admis à sa coterie. Comme il m'arrivera d'avoir plusieurs fois à parler d'elle dans le cours de cette histoire, le lecteur ne sera point fâché, je pense, de connaître un peu son histoire.

Un jour, Juliette, n'ayant encore que quatorze ans, fut envoyée, par son père, porter un habit dégraissé à un noble vénitien, nommé Marco Muazzo. Ce noble l'ayant trouvée belle malgré ses guenilles, alla la voir chez son père, avec un célèbre avocat nommé Bastien Uccelli, lequel plus étonné de l'esprit romanesque et folâtre de Juliette, qu'épris

de sa beauté et de sa belle taille, la mit en chambre, lui donna un maître de musique, et en fit sa maîtresse. Dans le temps de la foire, Bastien l'ayant conduite dans les lieux publics, elle y attira tous les regards, et captiva les suffrages de tous les amateurs. Elle fit d'assez rapides progrès en musique, et au bout de six mois, elle se crut assez forte pour s'engager à un entrepreneur de théâtre qui la conduisit à Vienne pour lui faire jouer un rôle de Castrato dans un opéra de Métastase.

L'avocat crut alors devoir la quitter; il la céda à un riche Juif qui, après lui avoir donné de beaux diamans, la laissa à son tour.

Arrivé à Vienne, Juliette parut sur la scène, et sa beauté lui attira des suffrages que ses talens, au dessous du médiocre, ne lui auraient jamais valus. Mais la foule d'adorateurs qui allait sacrifier à l'idole, et qui se renouvelait chaque semaine, ayant trop ébruité ses exploits, l'auguste Marie Thérèse crut devoir ne point tolérer ce nouveau culte dans sa capitale, et fit signifier à la belle actrice de quitter Vienne sans délai.

Le comte Spada s'empara d'elle et la reconduisit à Venise, d'où elle se rendit à Parme pour y chanter. Ce fut là qu'elle enflamma le comte Sanvitali; mais la comtesse l'ayant une fois trouvée dans sa loge, et Juliette ayant tenu quelque propos inconvenant, cette dame lui donna un bon soufflet, ce qui la fit renoncer au théâtre. Elle revint alors

à Venise, où, riche du titre de chassée de Vienne, elle ne pouvait manquer de faire fortune. Ce titre, pour ces sortes de femmes, était devenu une espèce de mode; car lorsqu'on voulait déprécier une chanteuse ou une danseuse, on disait qu'on ne l'avait point assez estimée pour la chasser de Vienne.

Steffano Querini de Papozzes fut d'abord son amant en titre; mais au printemps de 1740, le marquis de Sanvitali s'étant mis de nouveau sur les rangs, il l'emporta sur le premier. Aussi le moyen de résister à ce marquis! il commença par faire présent à sa belle de cent mille ducats courans, et pour éviter d'être taxé de faiblesse et de folle prodigalité, il dit que cette somme était à peine suffisante pour venger Juliette du soufflet qu'elle avait reçu de sa femme; affront qu'au reste l'offensée n'a jamais voulu avouer, car elle sentait que cet aveu l'aurait humiliée; et elle a toujours préféré rendre hommage à la générosité de son amant. Elle avait raison : un soufflet avoué aurait déversé quelque flétrissure sur ses charmes, et elle trouvait beaucoup mieux son compte à les laisser estimer à leur valeur intrinsèque.

Ce fut en 1741 que M. Manzoni me présenta à cette nouvelle Phryné, comme un jeune abbé qui commençait à se faire un nom. Je la trouvai au milieu de sept ou huit courtisans aguerris qui lui prodiguaient leur encens. Elle était négligemment as-

sise sur un sopha auprès de Querini. Sa personne me surprit. Elle me dit en me regardant des pieds à la tête, comme si j'avais été à vendre, et avec un ton de princesse, qu'elle n'était point fâchée de faire ma connaissance; ensuite elle m'invita à m'asseoir. Prenant alors ma revanche, je me mis à l'examiner soigneusement et tout à mon aise, et c'est ce que je pouvais d'autant mieux que, quoique le salon fût petit, il était éclairé au moins par vingt bougies.

Juliette avait dix-huit ans : sa blancheur était éblouissante, mais l'incarnat de ses joues, le vermeil de ses lèvres, le noir et la ligne courbe et très étroite de ses sourcils me parurent plus l'ouvrage de l'art que celui de la nature. Ses dents, qui paraissaient être deux rangs de perles, empêchaient qu'on ne lui trouvât la bouche trop fendue; et soit nature, soit habitude, elle avait toujours l'air de sourire. Sa gorge couverte d'une gaze légère semblait inviter les amours : je résistai à ses charmes. Ses bracelets et les bagues dont ses doigts étaient surchargés, ne m'empêchèrent pas de trouver sa main trop large et trop charnue; et en dépit du soin qu'elle prenait de cacher ses pieds, une pantoufle délatrice qui gisait au bas de la robe me suffit pour juger qu'ils étaient proportionnés à la grandeur de sa taille : proportion désagréable qui déplait, non seulement aux Chinois et aux Espagnols, mais encore à tous les

hommes d'un goût délicat. On veut qu'une femme grande ait un petit pied, et ce goût n'est point nouveau, car il était celui du sieur Holoferne qui, sans cela, n'aurait pas trouvé charmante la dame Judith : *et sandalia ejus rapuerunt oculos ejus* (1). En somme, je la trouvai belle; mais dans mon examen réfléchi, comparant sa beauté aux cent mille ducats dont elle avait été le prix, je m'étonnais de me trouver froid et de n'être nullement tenté de donner un seul sequin pour parcourir des charmes que ses habits cachaient à mes regards.

J'y étais à peine depuis un quart-d'heure, que le bruit de l'onde, frappée par les rames d'une gondole, annonça le prodigue marquis. Nous nous levâmes, et M. Querini se hâta de quitter sa place, non sans rougir un peu. M. de Sanvitali, plutôt vieux que jeune, et ayant voyagé, prit place auprès d'elle, mais non sur le sopha ; ce qui obligea la belle à se tourner. Ce fut alors que je pus bien l'examiner en face, ce qu'auparavant je n'avais guère pu que de profil.

Depuis mon introduction, ayant fait quatre ou cinq visites à Juliette, je me crus assez pénétré de son mérite pour dire à l'assemblée de M. de Malipiero, un soir qu'on m'interrogeait là-dessus, qu'elle ne pouvait plaire qu'à des gourmands dont les goûts étaient émoussés ; car elle n'avait ni les

(1) Ses pantoufles captivèrent ses regards.

beautés de la simple nature, ni l'esprit de la société, ni un talent marqué, ni des manières aisées; choses que les hommes comme il faut aiment à trouver dans une femme. Ma décision plut à toute la société, mais M. de Malipiero me dit obligeamment, à l'oreille, que Juliette serait certainement informée du portrait que je venais d'en faire, et qu'elle deviendrait mon ennemie. Il devina juste.

Je trouvais cette fille singulière, en ce qu'elle ne m'adressait que rarement la parole, et que chaque fois qu'elle me regardait, elle se servait d'une lorgnette; ou bien elle rétréeissait ses paupières, comme si elle eût voulu me priver de l'honneur de voir entièrement ses yeux, dont la beauté était incontestable. Ils étaient bleus, merveilleusement bien fendus, à fleur de tête, et enluminés d'un iris inconcevable, que la nature ne donne quelquefois qu'à la jeunesse, et qui disparait, d'ordinaire vers les quarante ans, après avoir fait des miracles. Le Grand-Frédéric l'a conservé jusqu'à sa mort.

Juliette fut informée du portrait que j'avais fait d'elle, chez M. de Malipiero, par l'indiscret rationnaire, Xavier Cortantini. Un soir, me trouvant chez elle, avec M. Manzoni, elle lui dit qu'un grand connaisseur lui avait trouvé des défauts, qui la déclarient maussade; mais elle se garda bien de les spécifier. Je n'eus pas de peine à comprendre

qu'elle tirait sur moi à ricochet, et je me tins prêt à l'ostracisme, qu'elle me fit cependant attendre une bonne heure. La conversation étant enfin tombée sur un concert que l'acteur Imer avait donné, et où Thérèse, sa fille, avait brillé, elle m'adressa directement la parole, en me demandant ce que M. de Malipiero faisait d'elle. Je lui dis qu'il lui donnait de l'éducation. Il en est capable, me répondit-elle, car il a beaucoup d'esprit ; mais je voudrais savoir ce qu'il fait de vous?

Tout ce qu'il peut.

On m'a dit qu'il vous trouve un peu bête.

Les rieurs, comme de raison, furent pour elle ; et moi, un peu confus, et ne sachant que répondre, après un quart-d'heure de triste figure, je pris congé, bien décidé à ne plus remettre les pieds chez elle. Le lendemain, à dîner, la narration de cette rupture fit beaucoup rire mon vieux sénateur.

Je passai l'été à filer le parfait amour auprès de mon Angela, chez sa maîtresse à broder ; mais, son extrême réserve m'irritait, et mon amour était déjà devenu un tourment. Avec un naturel ardent, j'avais besoin d'une amante dans le genre de Bettine, qui sût contenter mon amour, sans l'éteindre. Ayant moi-même encore une sorte de pureté, j'avais pour cette jeune personne une vénération extrême. Je la regardais comme le palladium de Cécrops. Neuf encore, j'avais de l'éloignement pour

les dames, et ma niaiserie allait jusqu'à être jaloux de leurs époux.

Angela était négative au suprême degré, sans cependant être coquette: le feu que j'éprouvais pour elle me desséchait. Les discours pathétiques que je lui tenais, faisaient plus d'effet sur deux jeunes sœurs, ses compagnes, que sur elle; et, si mes regards n'avaient pas été entièrement occupés de cette cruelle, je me serais aperçu, sans doute, qu'elles la surpassaient en beauté et en sentiment: mais mes yeux, fascinés, ne voyaient qu'elle. A toutes mes tendresses, elle répondait qu'elle était prête à devenir ma femme, elle croyait que mes desirs ne devaient pas aller plus loin; et, lorsqu'elle daignait me dire qu'elle souffrait autant que moi, elle croyait m'avoir accordé la plus grande faveur.

Dans cette situation d'esprit, je reçus, au commencement de l'automne, une lettre de la comtesse de Mont-Réal, qui me sollicitait d'aller passer quelque temps à une terre qui lui appartenait, et qu'on appelait Pasean. Elle devait avoir brillante compagnie, et sa fille, devenue dame vénitienne, qui avait de l'esprit et de la beauté, et un œil si beau, qu'il la dédommageait de la perte de l'autre. Je me rendis à son invitation, et, ayant trouvé à Pasean le plaisir et la gaîté, il ne me fut pas difficile de l'augmenter, en oubliant pour quelque temps les rigueurs de ma cruelle Angela.

On m'avait donné, au rez-de-chaussée, une jolie chambre, qui ouvrait sur le jardin; et je m'y trouvais fort bien, sans me soucier de connaître mes voisins. Le matin, après mon arrivée, et encore à peine éveillé, mes yeux furent ravis à l'aspect de l'objet charmant qui vint m'apporter mon café. C'était une fille toute jeune, mais formée comme une jeune personne de dix-sept ans: elle n'en avait cependant que quatorze. Sa peau d'albâtre, l'ébène de ses cheveux, des yeux noirs, pleins de feu et de candeur, sa chevelure dans un agréable désordre, pour tout vêtement une chemise et un jupon court, qui laissait apercevoir une jambe bien faite, et le plus joli petit pied, tout concourait à la présenter à mes regards sous l'aspect d'une beauté originale et parfaite. Je la regardais avec le plus grand intérêt, et son œil se reposait sur moi, comme si nous avions été d'anciennes connaissances. Avez-vous été content de votre lit? me dit-elle.

Très-content; je suis sûr que c'est vous qui l'aviez fait. Qui êtes-vous?

Je suis Lucie, fille du concierge; je n'ai ni frères ni sœurs, et j'ai quatorze ans. Je suis bien aise que vous n'ayez point de serviteur; c'est moi qui vous servirai, et je suis sûre que vous serez bien content de moi.

Enchanté de ce début, je me mets sur mon séant, et elle m'aide à passer ma robe de cham-

bre, en me disant cent choses que je ne comprenais pas. Je commence à prendre mon café, interdit, autant qu'elle était à son aise, et frappé d'une beauté à laquelle il était impossible d'être indifférent. Elle s'était assise sur le pied du lit, ne justifiant la liberté qu'elle prenait, que par un rire qui disait tout.

Je continuais à prendre mon café, lorsque le père et la mère de Lucie entrèrent. Elle ne bougea point de sa place, et, tout en les regardant, elle semblait s'énorgueillir de l'occuper. Ces bonnes gens la grondèrent avec douceur, me demandèrent pardon pour elle, et Lucie sortit, pour aller vaquer à ses affaires.

Dès qu'elle fut sortie, son père et sa mère me firent mille honnêtetés et l'éloge de leur fille. C'est, me dirent-ils, notre unique enfant, une fille chérie, l'espoir de notre vieillesse. Elle nous aime, nous obéit et craint Dieu; elle est saine comme un poisson, ajoutèrent-ils, et nous ne lui connaissons qu'un seul défaut.

Quel est-il?

Elle est trop jeune.

Charmant défaut dont le temps la corrigera.

Je ne fus pas long-temps à me convaincre que j'avais devant moi la probité, la vérité, les vertus domestiques et le vrai bonheur. Pendant que cette idée m'occupait délicieusement, voilà Lucie qui rentrée, gaie comme un pinçon, bien lavée, ha-

billée, coiffée à sa manière et bien chaussée, et qui, après m'avoir fait une révérence de village, va donner deux baisers à son père et à sa mère ; après quoi elle va s'asseoir sur les genoux de ce brave homme. Je lui dis de s'asseoir sur mon lit, mais elle me répondit que tant d'honneur ne lui était point permis lorsqu'elle était vêtue. Ce que cette réponse renfermait de simplicité et d'innocence, me parut ravissant, et me fit sourire. J'examinai si sa petite toilette la rendait plus jolie que son négligé, et je résolus en faveur de ce dernier. Enfin, Lucie me parut être bien supérieure, non-seulement à Angela, mais même à Bettine.

Le coiffeur étant venu, l'honnête et simple famille sortit, et, après avoir fait ma toilette, je me rendis auprès de la comtesse et de son aimable fille : la journée se passa très-gaiement comme on les passe en général à la campagne quand on a une société choisie.

Le lendemain, à peine éveillé, je sonne, et voilà Lucie qui paraît, simple et naturelle comme la veille, surprenante par ses raisonnemens et par ses manières.

Tout en elle brillait sous le charmant le vernis de la candeur et de l'innocence. Je ne pouvais concevoir comment, étant sage, honnête et point sotte, elle pouvait s'exposer à venir si familièrement chez moi, sans craindre de m'enflammer. Il faut, me disais-je, que, n'attachant aucune impor-

tance à certains badinages, elle ne soit pas scrupuleuse; et, dans cette idée, je me décidai à la convaincre que je lui rendais justice. Je ne me sentais pas coupable envers ses parens, que je jugeais aussi peu soucieux qu'elle; je ne craignais pas non plus d'être le premier à alarmer sa belle innocence, et à introduire dans son ame la ténébreuse lumière de la malice; et, ne voulant être ni dupe du sentiment, ni agir contre, je voulus m'éclaircir. J'allonge une main audacieuse sur elle, et par un mouvement involontaire, elle recule, rougit, sa gaieté disparaît, et, tournant la tête comme pour chercher quelque chose, elle attendit que son trouble fût passé. Tout cela s'était passé en moins d'une minute. Elle s'approcha de nouveau, laissant apercevoir un peu de honte d'avoir pu se montrer un peu maligne, et la crainte d'avoir mal intepréte une action qui, de mon côté, aurait pu être innocente ou du bel usage. Son rire naturel revint bien vîte, et, m'ayant fait lire en un clin-d'œil, dans son ame, tout ce que je viens de décrire, je me hâtai de la rassurer; et, voyant que je hasardais trop par l'action, je me proposai d'employer la matinée du lendemain à la faire causer.

Le lendemain, poursuivant mon projet, et la prenant sur un propos qu'elle me tenait, je lui dis qu'il faisait froid, et qu'elle ne le sentirait pas si elle était à côté de moi.

Vous incommoderais-je? me dit-elle.

Non; mais je pense que si ta mère survenait, elle serait fâchée.

Elle ne pensera pas à malice.

Viens donc. Mais, Lucie, tu sais quel danger tu cours?

Certainement; mais vous êtes sage et qui plus est abbé.

Viens, mais avant ferme la porte!

Non, non; car on penserait... que sais-je.

Elle se mit enfin à côté de moi en continuant à jaser, sans que je comprisse rien à ce qu'elle disait; car dans cette singulière position, ne voulant point écouter mes desirs, j'avais l'air du plus engourdi des hommes.

La sécurité de cette fille, sécurité qui, bien certainement, n'était pas feinte, m'en imposait au point que j'aurais eu honte de la désabuser. Elle me dit enfin que quinze heures avaient sonné, et que si le vieux comte Antonio descendait, et qu'il nous trouvât comme ça, il lui ferait des plaisanteries qui l'ennuieraient. C'est un homme, me dit-elle, que quand je le vois, je me sauve. Là-dessus elle quitta la place, et sortit.

Je restai long-temps immobile à la même place, hébêté, stupéfait et livré au tumulte des sens, autant qu'à mes réflexions. Le lendemain, voulant rester calme, je la laissai assise sur mon lit, et les raisonnemens dans lesquels je la fis entrer, finirent par me prouver qu'elle était à juste titre

l'idole de ses honnêtes parens, et que la liberté de son esprit et sa conduite sans gêne, ne venaient que de son innocence et de la pureté de son ame. Sa naïveté, sa vivacité, sa curiosité et la rougeur pudique qui couvrait son beau visage, lorsque les choses plaisantes qu'elle me disait me forçaient à rire, et dans lesquelles elle n'entendait point malice, tout me faisait connaître que c'était un ange qui ne pouvait manquer de devenir la victime du premier libertin qui entreprendrait de la séduire. Je me sentis assez fort pour n'avoir rien à me reprocher avec elle. La seule pensée m'en faisait frémir, et mon amour-propre garantissait l'honneur de Lucie à ses bons parens qui me l'abandonnaient, fondés sur la bonne opinion qu'ils avaient de mes mœurs. Il me semblait que j'aurais été méprisable à mes propres yeux, si j'avais pu trahir la confiance qu'ils avaient en moi. Je pris donc le parti de me dompter, et sûr d'obtenir toujours la victoire, je me déterminai à combattre contre moi-même, content que sa seule présence fût la récompense des mes efforts. Je ne connaissais pas encore cet axiôme que : « tant que le combat dure, la victoire est incertaine. »

Sa conversation me plaisant, l'instinct me fit lui dire qu'elle me ferait plaisir de venir le matin de meilleure heure, de m'éveiller même si je dormais; et j'ajoutai, comme pour donner plus de poids à ma prière, que moins je dormais et mieux

je me portais ; je trouvai, par-là, le moyen de faire durer nos entretiens trois heures au lieu de deux, sans que cet artifice empêchât, qu'au gré de mes vœux, le temps ne s'envolât comme un éclair.

Sa mère venait parfois pendant que nous causions, et dès que cette bonne femme la voyait assise sur mon lit, elle n'avait plus rien à lui dire, admirant ma bonté à la souffrir ainsi. Lucie lui donnait cent baisers, et cette trop bonne femme me priait de lui donner des leçons de sagesse, et de lui cultiver l'esprit ; mais, après son départ, Lucie ne croyait pas être plus libre, et conservait le même ton sans aucune nuance.

La société de cet ange me faisait souffrir les plus cruelles peines, en même temps qu'elle me procurait les plus douces délices. Souvent ses joues, à deux doigts de ma bouche, me faisaient concevoir le désir de la couvrir de baisers, et mon sang s'enflammait quand je lui entendais dire qu'elle aurait voulu être ma sœur. Mais j'avais assez de retenue pour éviter le moindre contact ; car je sentais qu'un seul baiser aurait été l'étincelle qui eût fait sauter en l'air tout l'édifice. Lorsqu'elle partait, je restais ébahi d'avoir emporté la victoire, mais toujours plus avide de nouveaux lauriers, je soupirais après le lendemain, pour renouveler ce doux et dangereux combat. — Ce sont les petis désirs qui rendent un jeune homme hardi ; les grands l'absorbent et le contiennent.

Au bout de dix à douze jours, me trouvant dans la nécessité de finir ou de devenir scélérat, je me décidai d'autant mieux pour le premier parti, que rien ne m'assurait le succès du second; car Lucie, devenue héroïne dès que je l'aurais mise dans le cas de se défendre, la porte de la chambre étant ouverte, m'aurait exposé à la honte et à un repentir inutile; et cette idée m'effrayait. Cependant, pour en finir, je ne savais comment m'y prendre. Je ne pouvais plus résister à une beauté qui, dès la pointe du jour, à peine vêtue, courait avec gaieté, venait auprès de ma couche me demander si j'avais bien dormi, s'approchait familièrement de mes joues, et mettait, pour ainsi dire, les paroles sur les lèvres. Dans un moment si dangereux, je détournais la tête, et elle, avec son ton d'innocence, me reprochait d'avoir peur, tandis qu'elle était dans la sécurité, et quand je lui répondais ridiculement qu'elle avait tort de croire que j'eusse peur d'un enfant, elle me répliquait que la différence de deux ans n'était rien.

N'en pouvant plus, et sentant à chaque instant s'accroître l'ardeur qui me consumait, je m'arrêtai au parti de la prier elle-même de ne plus venir; et cette résolution me parut sublime et d'un effet immanquable; mais, en ayant remis l'exécution au jour suivant, je passai une nuit difficile à décrire, obsédé par l'image de Lucie et par l'idée que je la verrais le jour suivant pour la dernière

fois. Je me figurai que Lucie, non seulement se prêterait à mon projet, mais qu'elle concevrait de moi la plus haute estime pour tout le reste de sa vie.

Le lendemain, le jour venait à peine de paraître, voilà Lucie rayonnante, radieuse, le sourire du bonheur sur sa jolie bouche, et sa belle chevelure dans le plus ravissant désordre, qui se précipite vers mon lit, les bras ouverts; mais s'arrêtant tout-à-coup, ses traits prennent l'expression de la tristesse et de l'inquiétude, en voyant que je suis pâle, défait, affligé.

Qu'avez-vous, me dit-elle avec intérêt.

Je n'ai pu dormir de la nuit.

Et pourquoi?

Parce que je me suis déterminé à vous communiquer un projet, triste pour moi; mais qui me captivera toute votre estime.

S'il doit vous concilier mon estime, il doit au contraire vous rendre gai. Mais dites-moi, M. l'abbé, pourquoi, m'ayant tutoyée hier, me traitez-vous aujourd'hui comme une demoiselle? Que vous ai-je fait? Je m'en vais chercher votre café, et vous me direz tout après l'avoir pris : il me tarde de vous entendre.

Elle part, revient, je prends mon café, et, me voyant toujours sérieux, elle s'efforce de m'égayer, parvient à me faire rire, et elle s'en réjouit. Ayant tout remis à sa place, elle ferme la porte parce

qu'il faisait du vent, et ne voulant pas perdre un mot de ce que j'allais lui dire, elle me dit naïvement de lui faire une petite place à côté de moi. Je fis ce qu'elle voulait, car je me sentais presque inanimé.

Après lui avoir fait une fidèle narration de l'état dans lequel ses charmes m'avaient mis, et lui avoir dépeint toutes les peines que j'avais éprouvées pour avoir voulu résister au vif desir de lui donner des preuves de mon amour, je lui représentai que, ne pouvant plus endurer mes tourmens, je me croyais réduit à devoir la prier de ne plus se montrer à mes yeux. L'importance du sujet, la vérité de ma passion, le désir que j'avais que mon expédient lui parût un effort sublime d'un amour parfait, tout me fournit une éloquence particulière. Je m'attachai surtout à lui faire vivement sentir les conséquences affreuses qui pourraient résulter d'une conduite différente de celle que je lui proposais, et combien alors nous pourrions être malheureux.

A la fin de mon long sermon, Lucie, voyant mes yeux humides de pleurs, se découvrit pour me les essuyer, sans réfléchir que, par cette action, elle mettait à découvert deux globes dont la beauté était capable de faire faire naufrage au pilote le plus expert.

Après quelques instans d'une scène muette, cette charmante fille me dit d'un ton triste, que

mes pleurs l'affligeaient, et qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir m'en faire verser.

Tout ce que vous venez de me dire, ajouta-t-elle, me prouve que vous m'aimez beaucoup; mais je ne sais pas pourquoi vous pouvez en être si alarmé, tandis que votre amour me fait un plaisir infini. Vous voulez me bannir de votre présence parce que votre amour vous fait peur; mais que feriez-vous donc si vous me haïssiez? Suis-je coupable de vous avoir plu? et si l'amour que je vous ai inspiré est un crime, je vous assure que je n'ai pas eu l'intention d'en vouloir commettre un, et dès lors vous ne pouvez en conscience m'en punir. Je ne puis vous taire cependant que je suis bien aise que vous m'aimiez. Quant au risque que l'on court lors qu'on aime, et que je connais très bien, nous sommes les maîtres de les braver; et je m'étonne que, bien qu'ignorante, cela ne me paraisse pas difficile, tandis que vous, qui êtes si savant, à ce que chacun dit, vous en paraissez si effrayé. Ce qui me surprend, c'est que l'amour, n'étant pas une maladie, ait pu vous rendre malade, et que l'effet qu'il fait sur moi, soit tout contraire. Serait-il possible que je me trompasse, et que ce que je sens pour vous fût autre chose que de l'amour? Vous m'avez vue si gaie en arrivant ce matin, c'est parce que j'ai rêvé toute la nuit; mais cela ne m'a point empêchée de dormir; seulement je me suis éveillée cinq ou six fois pour m'assurer

si mon rêve était véritable; car je rêvais que j'étais auprès de vous; et quand je voyais que ce n'était pas, je me rendormais bien vîte pour rattraper mon rêve, et j'y réussissais. Après cela, n'avais-je pas raison ce matin d'être gaie? Mon cher abbé, si l'amour est un tourment pour vous, j'en suis fâchée; mais serait-il possible que vous fussiez né pour ne pas aimer? Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, excepté que, lors même que votre guérison en dépendrait, je ne cesserai jamais de vous aimer, parce que cela n'est pas possible. Si pour guérir, cependant, vous avez besoin de ne plus m'aimer, faites tout ce que vous pourrez; car je vous aime mieux, vivant sans amour, que mort de trop en avoir. Voyez seulement si vous pouvez trouver un autre expédient, car celui que vous m'avez proposé m'afflige. Pensez-y; il se peut qu'il ne soit pas unique, et que vous puissiez en découvrir un moins pénible. Suggerez m'en un plus exécutable, et fiez-vous à Lucie.

Ce discours vrai, naïf et naturel, me fit voir combien l'éloquence de la nature est supérieure à celle de l'esprit philosophique. Je serrai, pour la première fois, cette fille céleste entre mes bras, en lui disant : Oui, ma chère Lucie, oui, tu peux porter au mal qui me dévore le plus cher adoucissement : abandonne à mes ardens baisers ta bouche divine qui m'assure que tu m'aimes.

Nous passâmes ainsi une heure dans un silence

délicieux qui n'était interrompu que par ces mots que Lucie répétait de temps en temps : Oh ! mon Dieu, est-il vrai que je ne rêve pas? Je ne cessai pourtant point de respecter son innocence, et cela, peut-être, parce qu'elle se livrait tout entière et sans la moindre résistance. Mais à la fin, se débarrassant doucement de mes bras, elle me dit avec inquiétude : Mon cœur commence à parler, il faut que je m'en aille, et elle se leva aussitôt. S'étant un peu rajustée, elle s'assit, et sa mère étant survenue quelques instans après, me fit compliment sur ma bonne mine et mes belles couleurs; ensuite elle dit à sa fille d'aller s'habiller pour aller à la messe. Lucie revint une heure après et me dit que le prodige qu'elle avait opéré la rendait tout heureuse et qu'elle s'en glorifiait; car la santé qu'on me voyait, la rendait bien plus sûre de mon amour, que l'état pitoyable dans lequel elle m'avait trouvé le matin. Si ton parfait bonheur, ajouta-t-elle, ne dépend que de moi, fais-le : je n'ai rien à te refuser.

Dès qu'elle fut sortie, flottant encore entre l'ivresse et la crainte, je réfléchis que je me trouvais au bord du précipice, et que j'avais besoin d'une force surnaturelle pour m'empêcher d'y tomber.

Je restai à Paséan tout le mois de septembre, et les onze dernières nuits de mon séjour, je les passai dans la tranquille et libre possession de

Lucie qui, sûre du sommeil de sa mère, venait me trouver et passer entre mes bras les heures les plus délicieuses. Mon ardeur, loin de diminuer, s'accroissait par mon abstinence, à laquelle elle fit tout son possible pour me faire renoncer. Elle ne pouvait savourer la douceur du fruit défendu, qu'en me le laissant cueillir sans réserve, et l'action d'un contact continuel était trop forte pour qu'une jeune fille pût y résister. Aussi Lucie fit-elle tout son possible pour me donner le change, en me disant que j'avais déjà cueilli les dernières faveurs; mais Bettine m'avait donné de trop bonnes leçons pour que je ne susse pas à quoi m'en tenir; et j'atteignis la fin de mon séjour sans succomber entièrement à de si douces tentations.

A mon départ de Paséan, je lui promis de revenir au printemps prochain. Nos adieux furent aussi tristes que tendres; je la laissai dans une situation d'esprit qui fut sans doute la cause de son malheur; malheur que vingt ans après j'eus lieu de me reprocher en Hollande et que je me reprocherai toujours.

Peu de jours après mon retour à Venise, j'avais repris toutes mes habitudes et mon assiduité auprès d'Angela, espérant parvenir au moins au point où j'en étais avec Lucie. Une crainte que je ne trouve pas aujourd'hui dans ma nature, une sorte de terreur panique des conséquences qui pouvaient influer désavantageusement sur mon avenir m'em-

pêchait de jouir. Je ne sais pas si j'ai jamais été parfaitement honnête homme; mais je sais fort bien que les sentimens que je nourrissais dans ma jeunesse étaient beaucoup plus délicats que ceux que je me suis faits à force de vivre. Une méchante philosophie diminue trop le nombre de ce qu'on appelle préjugés.

Les deux sœurs qui apprenaient à broder au tambour avec Angela étaient ses amies intimes et les confidentes de tous ses secrets. Plus tard ayant fait leur connaissance, j'appris qu'elles condamnaient ses rigueurs envers moi. Les voyant habituellement avec Angela, et connaissant leur intimité, lorsqu'elles étaient seules je leur contais mes plaintes, et tout plein de l'image de mon inhumaine, je n'avais pas la fatuité de penser que ces jeunes personnes pussent s'amouracher de moi; mais il m'arrivait souvent de leur parler avec tout le feu qui m'embrasait, ce que je n'osais point faire en présence de l'objet dont j'étais épris. Le véritable amour inspire toujours de la réserve : on craint de paraître exagérateur en disant tout ce qu'une noble passion inspire; et l'amant modeste, crainte de dire trop, dit souvent trop peu.

La maîtresse, vieille dévote, qui dans le commencement paraissait indifférente à l'attachement que je témoignais à Angela, finit par se fatiguer de mes visites trop fréquentes, et en fit part au curé, oncle de ma belle. Celui-ci me dit un jour,

avec douceur, que je devais moins fréquenter cette maison, car mon assiduité pourrait être mal interprêtée, et préjudiciable à la réputation de sa nièce. Ces paroles me parurent un coup de foudre; mais je fus assez maître de moi, pour ne rien lui témoigner qui pût lui donner du soupçon, et je me contentai de lui dire que je suivrais son avis.

Trois ou quatre jours après, j'allai chez la maîtresse brodeuse, comme pour lui faire visite, et j'eus soin de ne point m'arrêter auprès de ces jeunes personnes; cependant, je trouvai le moyen de glisser dans la main de la sœur aînée, un petit billet qui en contenait un autre pour ma chère Angela, dans lequel je lui faisais connaître les raisons qui m'avaient obligé à suspendre mes visites, et je ne manquais pas de la prier de songer aux moyens qui pourraient me procurer le bonheur de l'entretenir de mes sentimens. Quant à Nanette, je la priais, seulement, de remettre mon billet à son amie, en lui faisant connaître que je les verrais le surlendemain, et que j'espérais qu'elle trouverait le moyen de me remettre une réponse. Elle fit, en effet, ma commission à merveille; car deux jours après, ayant renouvelé ma visite, elle me remit un billet, sans que personne pût s'en apercevoir.

Le billet de Nanette, en contenait un très court d'Angela qui, n'aîmant pas à écrire, me disait seulement de tâcher de faire tout ce que son amie m'écrivait. Voici le billet de Nanette, que j'ai con-

servé, ainsi que toutes les lettres que je rapporte dans mon histoire.

« Il n'y a rien au monde, M. l'abbé, que je ne sois prête à faire pour mon amie. Elle vient chez nous tous les jours de fête, elle y soupe et y passe la nuit. Je vous suggère un moyen de faire connaissance avec Madame Orio, notre tante; mais si vous réussissez à vous introduire, je vous préviens qu'il faut avoir soin de ne point montrer que vous avez du goût pour Angela; car notre tante trouverait mauvais que vous vinssiez chez elle pour vous faciliter le moyen de voir quelqu'un qui ne lui appartînt pas. Voici donc le moyen que je vous indique, et auquel je prêterai la main de mon mieux. Madame Orio, quoique femme de condition, n'est pas riche, et elle désire, par cette raison, être inscrite sur la liste des veuves nobles qui aspirent aux grâces de la confraternité du Saint-Sacrement, dont M. de Malipiero est président. Dimanche dernier, Angela lui dit que vous possédiez les bonnes grâces de ce seigneur, et que le plus sûr moyen d'obtenir son suffrage serait de vous engager à le lui demander. Elle lui dit follement que vous êtes amoureux de moi, que vous n'allez chez notre maîtresse, que pour avoir l'occasion de me parler, et qu'il me serait par conséquent facile de vous engager à vous intéresser pour elle. Ma tante répondit que, comme vous êtes prêtre, il n'y a rien à craindre, et que je pourrais vous écrire

de passer chez elle : je refusai. Le procureur Rosa, qui est l'ame de ma tante, était présent à cet entretien ; il s'empressa d'approuver mon refus, disant que c'était à elle de vous écrire et non à moi, qu'elle devait vous prier de lui faire l'honneur de passer chez elle pour une affaire qui l'intéresse, et que, s'il était vrai que vous m'aimiez, vous ne manquerez pas de venir. Là-dessus, ma tante vous a écrit le billet que vous trouverez chez vous. Si vous voulez trouver Angela chez nous, différez à venir jusqu'à dimanche. Si vous pouvez obtenir pour ma tante la bienveillance de M. de Malipiero, vous deviendrez l'enfant de la maison ; mais vous me pardonnerez si je vous traite mal, car j'ai dit que je ne vous aimais pas. Vous ferez bien de conter fleurettes à ma tante, qui a soixante ans ; M. Rosa n'en sera point jaloux, et vous vous rendrez cher à toute la maison. Quant à moi, je vous ménagerai l'occasion de voir Angela et de lui parler tête à tête : je ferai tout pour vous convaincre de mon amitié. Adieu. »

Je trouvais ce projet parfaitement bien conçu, et le lendemain, dimanche, ayant reçu le soir le billet de Madame Orio, je me rendis à son invitation. Je fus parfaitement bien accueilli, et cette dame, après m'avoir prié de m'intéresser pour elle, me remit tous les papiers qui pouvaient m'être nécessaires pour la réussite. Je m'engageai obligeamment à la servir, et j'affectai de ne parler que peu

à Angela; mais, en revanche, je faisais semblant d'adresser mes galanteries à Nanette, qui me traitait fort mal. Enfin, je captivai l'amitié du vieux procureur Rosa, qui, par la suite, me fut utile.

J'étais trop intéressé au succès de la demande de Madame Orio, pour que ce projet ne m'occupât pas tout entier; aussi, connaissant l'ascendant de la belle Thérèse Imer sur notre amoureux sénateur, et persuadé que ce vieillard serait heureux de trouver une occasion de lui être agréable, je me déterminai à l'aller voir le lendemain, et j'entrai dans sa chambre sans me faire annoncer. Je la trouvai seule avec le médecin Doro qui, faisant semblant de n'être chez elle qu'en vertu de son ministère, se mit à écrire une recette, lui toucha le pouls et puis s'en alla.

Ce docteur passait pour être amoureux de Thérèse; M. Malipiero, qui en était jaloux, lui avait défendu de le recevoir, et elle le lui avait promis. Thérèse savait que j'étais instruit de tout cela; ainsi ma présence dut lui être fort désagréable, car elle n'aurait pas voulu, bien certainement, que ce vieillard eût été instruit qu'elle se moquait des promesses qu'elle lui faisait. Je crus le moment des plus favorables pour obtenir d'elle tout ce que je pouvais désirer.

Je commençai par lui dire brièvement ce qui m'amenait chez elle, et je ne manquai pas de l'assurer qu'elle pouvait compter sur ma discrétion,

et que j'étais incapable de lui nuire. Thérèse, se montrant reconnaissante, s'empressa de m'assurer qu'elle était bien aise de trouver une occasion de m'obliger ; et, après m'avoir demandé tous les certificats de la dame pour laquelle je m'intéressais, elle s'empressa de me montrer ceux d'une autre dame pour laquelle elle avait promis de parler, ajoutant qu'elle me promettait de la sacrifier à ma protégée, et elle tint parole; car, dès le surlendemain, je fus en possession du décret, signé de Son Exellence, en sa qualité de président de la fraternité des pauvres. Madame Orio fut d'abord inscrite pour les grâces qu'on tirait au sort deux fois par an, attendant mieux.

Nanette et sa sœur Marton étaient orphelines et filles d'une sœur de madame Orio. Cette bonne dame n'avait pour toute fortune que la maison où elle habitait et dont elle louait le premier étage, et une pension que lui faisait son frère, secrétaire du conseil des dix. Elle n'avait chez elle que ses deux charmantes nièces, dont l'aînée avait seize ans et la cadette quinze. Au lieu de domestique, elle avait une vieille femme qui, pour un écu par mois, allait tous les jours lui chercher l'eau et faire son ménage. Le procureur Rosa était son seul ami; il avait comme elle soixante ans, et n'attendait, pour l'épouser, que le moment où il serait veuf.

Les deux sœurs couchaient ensemble au troi-

sième dans un large lit, où Angela était en tiers tous les jours de fête.

Dès que je me vis possesseur de l'acte que désirait madame Orio, je m'empressai d'aller faire visite à la maîtresse à broder, afin d'avoir occasion de remettre à Nanette un billet où je lui faisais part de l'heureux succès de mes démarches, en la prévenant que j'irais le surlendemain, qui était un jour de fête, remettre à sa tante le décret de mon sénateur; et je n'oubliais pas de lui faire les plus vives instances pour qu'elle me ménageât un tête-à-tête avec ma belle.

Le surlendemain, Nanette, attentive à mon arrivée, me remit adroitement un billet, en me disant de trouver le moyen de le lire, avant de sortir de la maison. J'entre et je vois auprès de madame Orio, Angela, le vieux procureur et Marton. Pressé de lire mon billet, je refuse la chaise qu'on me présente, et, ayant remis à madame Orio l'acte qui lui assurait la grâce qu'elle désirait, je ne lui demande d'autre récompense que de lui baiser la main, prétextant le besoin de sortir sans retard. — Oh! mon cher abbé, me dit cette dame, vous m'embrasserez, et personne n'y trouvera à redire, puisque j'ai trente ans plus que vous : elle aurait pu dire quarante cinq, sans se tromper. — Je lui donnai deux baisers, dont elle fut sans doute satisfaite, car elle me dit d'aller aussi embrasser ses deux nièces; mais elles prirent la fuite, et Angela

seule brava mon audace. Ensuite la veuve m'invita à m'asseoir.

Je ne le puis, Madame.

Pourquoi donc, je vous prie?

J'ai.—

J'entends. Nanette, montre à Monsieur l'abbé.

Ma tante, dispensez-moi, je vous prie.

Va donc, Marton.

Ma tante, faites-vous obéir par mon aînée.

Hélas! dis-je : Madame, ces demoiselles ont bien raison. Je m'en vais.

Non, monsieur l'abbé, mes nièces sont de véritables sottes; monsieur Rosa aura la bonté.

Le bon procureur me prend affectueusement par la main et me mène au troisième, où il me laisse seul. Libre alors, je lis le billet conçu en ces termes :

«Ma tante vous priera à souper; n'acceptez pas. Partez dès que nous nous mettrons à table, et Marton ira vous éclairer jusqu'à la porte de la rue; mais ne sortez pas. Dès que la porte sera refermée, tout le monde vous croyant parti, vous monterez à tâtons jusqu'au troisième étage, où vous nous attendrez. Nous monterons dès que M. Rosa sera parti et notre tante couchée. Il ne tiendra qu'à Angela de vous accorder, durant toute la nuit, un tête-à-tête que je vous souhaite très heureux.»

Quelle joie! quelle reconnaissance pour le ha-

sard qui me faisait lire ce billet à l'endroit même où je devais attendre l'objet de mon amour! Sûr de m'y retrouver sans la moindre difficulté, je redescends chez madame Orio, tout plein de mon bonheur.

CHAPITRE V.

Nuit fâcheuse. — Je deviens amoureux des deux sœurs et j'oublie Angela. — Bal chez moi: Juliette humiliée. — Mon retour à Paséan. — Lucie malheureuse. — Orage favorable.

Rentré dans le salon, madame Orio, après m'avoir fait mille remercîmens, me dit qu'à l'avenir je devais jouir de tous les droits d'ami de la maison; ensuite, nous passâmes quatre heures à rire et à plaisanter.

L'heure du souper étant venue, je fis des excuses si bien tournées, que madame Orio fut forcée de les admettre. Marton prit alors la lumière pour aller m'éclairer, mais la tante, croyant Nanette ma favorite, lui donna si impérativement l'ordre de m'accompagner, qu'elle dut obéir. Celle-ci descend rapidement l'escalier, ouvre la porte

qu'elle referme avec bruit et, éteignant la lumière, elle rentre en me laissant à l'obscurité. Je monte doucement : arrivé au troisième, j'entre dans la chambre de ces demoiselles; et, me plaçant sur un canapé, j'attends l'heure fortunée du berger.

Je restai là environ une heure dans les plus douces rêveries : enfin j'entendis ouvrir et refermer la porte de la rue, et quelques minutes après, je vois entrer les deux sœurs et mon Angela. Je l'attire auprès de moi, et ne voyant qu'elle, je passe deux heures tout entières à lui parler. Minuit sonne : on me plaint de n'avoir point soupé, mais leur commisération me choque; je réponds qu'au sein du bonheur, je ne pouvais me sentir incommodé d'aucun besoin. On me dit que je suis en prison, que la clé de l'entrée était sous le chevet de la tante, qui n'ouvrait la porte que pour aller à la première messe. Je leur montre mon étonnement, qu'elles puissent croire que ce soit une mauvaise nouvelle pour moi ; je me réjouis au contraire d'avoir cinq heures devant moi, et d'être sûr que je les passerais avec l'objet de mon adoration. Une heure après, Nanette se mit à rire; Angela voulut en savoir la raison, et la lui ayant dite à l'oreille, Marton se prit à rire aussi. Intrigué, je veux à mon tour savoir ce qui excite leur hilarité, et Nanette enfin, affectant un air mortifié, me dit qu'elles n'avaient point d'autre chandelle et que, dans quelques instans, nous serions dans les ténè-

bres. Cette nouvelle me comble de joie, mais je la dissimule, et leur dis que j'en étais fâché pour elles. Je leur propose alors d'aller se coucher et de dormir tranquilles, qu'elles pouvaient compter sur mon respect. Cette proposition les fit rire.

Que ferons-nous à l'obscur?

Nous causerons.

Nous étions quatre; il y avait trois heures que nous parlions, et j'étais le héros de la pièce. L'amour est grand poète: sa matière est inépuisable; mais si la fin à laquelle il vise n'arrive jamais, il se lasse et devient muet. Mon Angela écoutait; mais, peu verbeuse, elle répondait rarement, et faisait plutôt parade de bon sens que d'esprit. Pour affaiblir mes argumens, elle se contentait souvent de me lancer un proverbe, comme les Romains lancaient la catapulte. Elle se retirait, ou avec la plus désagréable douceur elle repoussait mes pauvres mains, toutes les fois que l'amour les appelait à mon secours. Malgré cela, je continuais à parler et à gesticuler sans perdre courage; mais j'étais au désespoir quand je m'apercevais que mes argumens trop subtils l'étourdissaient au lieu de la persuader, et qu'au lieu d'attendrir son cœur, ils ne faisaient que l'ébranler. D'un autre côté, j'étais tout étonné de voir sur la physionomie des deux sœurs l'impression qu'y faisaient les traits que je lancais à Angela. Cette courbe métaphysique me semblait hors de nature: ç'aurait dû être un an-

gle. Malheureusement, j'étudiais alors la géométrie. Ma position était telle que, malgré la saison, je suais à grosses gouttes. Enfin la lumière étant près de s'éteindre, Nanette se leva pour l'emporter.

A la première apparition des ténèbres, mes bras se levèrent naturellement pour se saisir de l'objet nécessaire à la situation de mon ame; mais, ne trouvant rien, je me mets à rire de ce qu'Angela avait saisi l'instant d'avance pour s'assurer de n'être pas surprise. Je fus une heure à dire tout ce que l'amour pouvait m'inspirer de plus gai, de plus tendre, pour la persuader à venir reprendre sa place. Il me paraissait impossible que ce ne fût pas une plaisanterie. Enfin l'impatience commençant à s'en mêler, ce badinage, lui dis-je, est trop long: il est contre nature, puisque je ne saurais courir après vous; et je m'étonne de vous entendre rire; car dans une conduite aussi étrange, je ne puis que supposer que vous vous moquez de moi. Venez donc vous asseoir, et puisque je dois vous parler sans vous voir, que mes mains m'assurent que je ne parle pas à l'air. Si vous vous moquez de moi, vous devez sentir que vous m'insultez, et l'amour ne doit pas, je crois, être mis à l'épreuve de l'insulte.

Eh bien! calmez-vous; je vous écoute sans perdre une seule de vos paroles; mais vous devez sen-

tir que je ne puis pas me mettre décemment auprès de vous, dans cette obscurité.

Vous voulez donc que je me tienne ici jusqu'à l'aube du jour?

Jetez-vous sur le lit et dormez.

Je vous admire de trouver la chose possible et combinable avec mes feux. Allons, je vais m'imaginer que nous jouons à Colin-maillard.

Alors m'étant levé, je me mets à chercher en long et en large, mais toujours en vain. Lorsque je saisissais quelqu'un, c'était toujours Nanette ou Marton qui, par amour-propre, se nommaient dans l'instant; et moi, sot Don Quichotte, dans l'instant je lâchais prise! L'amour et le préjugé m'empêchaient de sentir combien ce respect était ridicule. Je n'avais pas encore lu les anecdotes de Louis XIII, roi de France; mais j'avais lu Bocace. Je continuais à chercher, en lui reprochant sa dureté, et en lui représentant qu'elle devait à la fin se laisser trouver; mais elle me répondait qu'elle devait avoir la même difficulté de me rencontrer. La chambre n'était pas grande, et j'étais enragé de ne pouvoir l'attraper.

Moins las qu'ennuyé, je m'assis et je passai une heure à raconter l'histoire de Roger, lorsque Angélique disparut au moyen de la bague enchantée que trop bonnement l'amoureux chevalier lui avait remise :

Cosi dicento, interno à la fortuna
Brancolando n'andava come cieco.
O quante volte abbracciò l'aria vana
Sperando la donzella abbracciar seco. (1)

Angela ne connaissait pas l'Arioste, mais Nanette l'avait lu plusieurs fois. Elle se mit à défendre Angélique, accusant la bonhomie de Roger qui, s'il avait été sage, n'aurait jamais dû confier la bague à la coquette. Nanette m'enchanta; mais j'étais encore trop neuf pour faire les réflexions convenables à un retour sur moi-même.

Je n'avais plus qu'une seule heure devant moi, et il ne fallait pas attendre le jour, car madame Orio serait plutôt morte que tentée de manquer la messe. Je passai donc cette dernière heure à parler seul à Angela pour la persuader et puis la convaincre qu'elle devait venir s'asseoir auprès de moi. Mon ame passa par toutes les gradations du creuset, et le lecteur ne saurait s'en faire une idée claire, à moins qu'il ne se soit trouvé dans le même cas. Après avoir épuisé les raisons les plus persuasives, je passai à la prière et enfin aux larmes; mais voyant que tout était inutile, le sentiment qui s'empara de moi fut cette noble indignation qui ennoblit la colère. Je serais parvenu à battre le fier

(1) Tout en parlant ainsi, il allait au tour de la fortune en chancelant comme un aveugle. Oh! combien de fois il embrassa l'air espérant embrasser la belle.

monstre qui avait pu me tenir cinq heures entières dans la plus cruelle des détresses, si je ne me fusse trouvé dans l'obscurité. Je lui dis toutes les injures qu'un amour méprisé peut suggérer à un esprit irrité. Je l'accablai de malédictions fanatiques; je lui jurai que tout mon amour s'était changé en haine, et je finis par la prévenir de se garder de moi, car je la tuerais dès qu'elle s'offrirait à mes yeux.

Mes invectives finirent avec les ténèbres. A l'apparition des premiers rayons de l'aurore, et au bruit que firent la grosse clé et le verrou, lorsque madame Orio ouvrit la porte pour aller mettre son ame dans le repos quotidien qui lui était nécessaire, je me disposai à partir, prenant mon manteau et mon chapeau. Mais comment peindre la consternation de mon ame quand, glissant le regard sur ces trois jeunes personnes, je les vis fondant en larmes! Honteux, désespéré, je me sentis un instant l'envie de me détruire; et m'asseyant de nouveau, je réfléchis à ma brutalité, me reprochant d'avoir mis en pleurs ces trois charmantes personnes. Il me fut impossible de proférer une parole; le sentiment me suffoquait : les larmes vinrent à mon secours, et je m'y livrai avec volupté. Nanette étant venue me dire que sa tante ne tarderait pas à rentrer, j'essuyai mes yeux, et, sans chercher à les regarder, je m'enfuis sans leur

rien dire et j'allai me mettre au lit, mais sans pouvoir dormir.

A midi, M. Malipiero, me voyant extrêmement changé, m'en demanda la raison, et ayant besoin de soulager mon cœur, je lui dis tout. Le sage vieillard ne rit pas; mais, par des réflexions sensées, il me mit du baume dans l'ame. Il se voyait dans mon cas avec sa cruelle Thérèse. Cependant, à table, il fut forcé de rire, quand il me vit dévorer les morceaux. Je n'avais pas soupé; il me félicita sur mon heureuse constitution.

Déterminé à ne plus aller chez madame Orio, je soutins ces jours là une thèse de métaphysique, où je disais que tout être dont on ne pouvait avoir qu'une idée abstraite, ne pouvait exister qu'arbitrairement; et j'avais raison; mais il ne fut pas difficile de présenter ma thèse sous une lueur d'impiété, et on me condamna à chanter la palinodie. Peu de jours après, je me rendis à Padoue, où je fus promu au doctorat *utroque jure*.

De retour à Venise, je reçus de M. Rosa un billet où il me priait, de la part de madame Orio, d'aller la voir. Sûr de n'y point trouver Angela, j'y allai dès le soir même, et les deux aimables sœurs dissipèrent par leur gaîté la honte que j'avais de reparaître devant elles au bout de deux mois. Ma thèse et mon doctorat firent valoir mes excuses auprès de madame Orio, qui n'avait d'au-

tre plainte à me faire, sinon que je n'allais plus chez elle.

A mon départ, Nanette me remit une lettre qui contenait un billet d'Angela; le voici : « Si vous avez le courage de passer encore une nuit avec moi, vous n'aurez pas à vous plaindre, car je vous aime; et je désire savoir, de votre bouche même, si vous auriez continué à m'aimer, si j'avais consenti à me rendre méprisable. »

Voici la lettre de Nanette, qui seule avait de l'esprit.

« M. Rosa s'étant engagé à vous faire revenir chez nous, je prépare cette lettre pour vous faire savoir qu'Angela est au désespoir de vous avoir perdu. La nuit que vous avez passée avec nous fut cruelle, j'en conviens; mais il me semble qu'elle ne devait pas vous faire prendre le parti de ne plus venir voir au moins madame Orio. Je vous conseille, si vous aimez encore Angela, de courir encore le risque d'une nuit. Elle se justifiera, peut-être, et vous en sortirez content. Venez donc. Adieu.

Ces deux lettres me firent plaisir, car je voyais le bonheur de me venger d'Angela par le plus froid mépris. Je me rendis donc chez ces dames, le premier jour de fête, ayant dans mes poches deux bouteilles de vin de Chypre et une langue fumée, mais je fus bien surpris de ne pas y trouver ma

cruelle. Nanette, faisant tomber le discours sur son compte, me dit que le matin à l'église elle lui avait dit qu'elle ne pourrait venir qu'à l'heure du souper. Comptant là dessus, je n'acceptai pas l'invitation que me fit madame Orio, et avant qu'ils se missent à table, je sortis comme la première fois, et j'allai me mettre à l'endroit concerté. Il me tardait de jouer le rôle que j'avais médité, car j'étais sûr que, quand bien même Angela se serait décidée à changer de système, elle ne m'aurait accordé que de légères faveurs, et je n'en voulais plus : je ne me sentais plus dominé que par un violent désir de vengeance.

Trois quarts d'heure après, j'entends fermer la porte de la rue, et bientôt je vois paraître devant moi Nanette et Marton. Où est donc Angela? dis-je à Nanette.

Il faut qu'elle n'ait pu ni venir ni nous le faire dire; cependant, elle doit être sûre que vous êtes ici.

Elle croit m'avoir attrapé; et, effectivement, je ne m'y attendais pas. Au reste, vous la connaissez maintenant. Elle se moque de moi; elle triomphe. Elle s'est servie de vous pour me faire donner dans le panneau, et elle y a gagné; car si elle était venue, c'est moi qui me serais moqué d'elle.

Oh! pour cela, permettez que j'en doute.

N'en doutez pas, belle Nanette, et vous en se-

rez convaincue par l'agréable nuit que nous passerons sans elle.

C'est-à-dire qu'en homme d'esprit, vous saurez vous adapter à un pis-aller; mais vous vous coucherez ici, et nous irons coucher sur le canapé, dans l'autre chambre.

Je ne vous en empêcherai pas; mais vous me joueriez le plus mauvais tour : d'ailleurs, je ne me coucherai pas.

Quoi! vous auriez la force de passer sept heures tête-à-tête avec nous? Je suis sûre que, lorsque vous ne saurez plus que dire, vous vous endormirez.

Nous verrons. En attendant, voici des provisions. Aurez-vous la cruauté de me laisser manger seul? Avez-vous du pain?

Oui, et nous ne serons pas cruelles; nous souperons une seconde fois.

C'est de vous que je devrais être amoureux. Dites-moi, belle Nanette, si j'étais épris de vous comme je l'étais d'Angela, me rendriez-vous malheureux comme elle?

Vous semble-t-il que pareille question puisse être faite? elle est d'un fat. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'en sais rien.

Elles mirent vîte trois couverts, apportèrent du pain, du fromage de Parme et de l'eau, en riant de tout cela, et puis nous nous mîmes en besogne.

Le chypre, auquel elles n'étaient point accoutumées, leur monta à la tête, et leur gaîté devint délicieuse. J'étais étonné, en les considérant, de n'avoir pas plutôt reconnu leur mérite.

Après notre petit souper, qui fut délicieux, assis entr'elles deux et leur prenant la main que je portai à mes lèvres, je leur demandai si elles étaient mes vraies amies, et si elles approuvaient la manière indigne dont Angela m'avait traité. Elles me répondirent ensemble que je leur avais fait verser des larmes. Laissez donc, repris-je, que j'aie pour vous la tendresse d'un frère, et partagez la comme si vous étiez mes sœurs : donnons-nous en des gages dans l'innocence de nos cœurs, et jurons-nous une fidélité éternelle.

Le premier baiser que je leur donnai ne fut ni le produit d'un sentiment amoureux ni le désir de les séduire, et, de leur côté, elles m'assurèrent quelques jours après qu'elles ne me le rendirent que pour m'assurer qu'elles partageaient mes honnêtes sentimens de fraternité; mais ces baisers innocens ne tardèrent pas à devenir de flamme et à porter en nous un incendie, dont nous dûmes être fort surpris, car nous les suspendîmes quelques instans après en nous entre regardant tout étonnés et fort sérieux. S'étant levées l'une et l'autre sans affectation, je me trouvai seul dans la réflexion. Il n'était pas étonnant que le feu que ces baisers avaient allumé dans mon ame et qui circulait dans mes

veines, m'eût rendu tout-à-coup éperdument amoureux de ces aimables personnes. Elles étaient l'une et l'autre plus jolies qu'Angela, et Nanette par l'esprit, comme Marton par le caractère doux et naïf, lui étaient infiniment supérieures. J'étais tout surpris de n'avoir pas plutôt reconnu leur mérite; mais ces demoiselles étant nobles et fort honnêtes, le hasard qui les avait mises entre mes mains ne devait pas leur devenir fatal. Je n'avais pas la fatuité de croire qu'elles m'aimaient; mais je pouvais supposer que mes baisers avaient fait sur elles le même effet que les leurs avaient fait sur moi; et, dans ce raisonnement, je voyais avec évidence qu'en employant la ruse et ces tournures dont elles ne devaient pas connaître la force, il ne me serait pas difficile, dans le courant de la longue nuit que je devais passer avec elles, de les faire consentir à des complaisances, dont les suites pouvaient devenir très décisives. Cette pensée me fit horreur, et je m'imposai la loi sévère de les respecter, ne doutant pas que je n'eusse la force nécessaire pour l'observer.

Dès qu'elles reparurent, je vis sur leurs traits le caractère de la sécurité et du contentement, et je me donnai bien vîte le même vernis, bien déterminé à ne plus m'exposer à l'ardeur de leurs baisers.

Nous passâmes une heure à parler d'Angela, et je leur dis que je me sentais déterminé à ne la

plus voir, persuadé que j'étais qu'elle ne m'aimait pas. Elle vous aime, me dit la naïve Marton, et j'en suis sûre; mais si vous ne pensez pas à l'épouser, vous ferez bien de rompre entièrement avec elle, car elle est décidée à ne pas même vous accorder un seul baiser tant que vous ne serez pas son amoureux. Il faut donc vous décider à la quitter ou vous attendre à ne la trouver complaisante en rien.

Vous raisonnez comme un ange; mais comment pouvez-vous être sûre qu'elle m'aime?

J'en suis très sûre, et, dans l'amitié fraternelle que nous nous sommes promise, je puis vous dire comment. Lorsqu'Angela couche avec nous, elle m'embrasse tendrement en m'appellant son cher abbé.

A ces mots, Nanette, éclatant de rire, lui mit la main sur la bouche; mais cette naïveté me mit tellement en émoi, que g'eus bien de la peine à me contenir.

Marton dit à Nanette qu'ayant beaucoup d'esprit, il était impossible que j'ignorasse ce qui se passait entre de jeunes filles qui couchaient ensemble.

Sans doute, m'empressai-je de dire, personne n'ignore ces bagatelles, et je ne crois pas, ma chère Nanette, que vous ayez trouvé dans cette confidence amicale votre sœur trop indiscrète.

C'est une affaire faite; mais ce sont des choses qui ne se disent pas. Si Angela le savait!...

Elle serait au désespoir; mais Marton m'a donné une telle marque d'amitié, que je lui en serai reconnaissant jusqu'à la mort. Au reste, c'en est fait; je déteste Angela et je ne lui parlerai plus. C'est une personne fausse; elle ne vise qu'à ma perte.

Mais si elle vous aime, elle n'a pas tort de vous vouloir pour époux.

D'accord; mais elle ne pense qu'à elle; car sachant ce que je souffre, si elle m'aimait pour moi, pourrait-elle en agir ainsi? En attendant, son imagination lui fournit les moyens d'apaiser ses désirs avec cette charmante Marton, qui veut bien lui servir de mari.

A ces mots, les éclats de rire de Nanette redoublèrent; mais moi je tins mon sérieux et continuai à parler à sa sœur sur le même ton, faisant le plus grand éloge de sa sincérité. Je lui dis enfin que, sans doute, par droit de réciprocité, Angela à son tour devait lui servir de mari; mais elle me dit en riant qu'elle n'était mari que de Nanette, et Nanette dut en convenir. Mais comment, repris-je alors, Nanette, dans ses transports, nomme-t-elle son mari?

Personne n'en sait rien.

Vous aimez donc quelqu'un, Nanette?

C'est vrai ; mais personne ne saura mon secret.

Cette retenue me suggéra que je pouvais bien être dans ce secret, et que Nanette était la rivale d'Angela. Une conversation aussi attrayante me fit peu à peu perdre l'envie de passer une nuit oisive avec ces deux charmantes filles faites pour l'amour. Je suis bien heureux, leur dis-je, de n'avoir pour vous que des sentimens d'amitié, car, sans cela, je me trouverais fort embarrassé de passer la nuit avec vous, sans être tenté de vous donner des preuves de ma tendresse, et d'en recevoir; car vous êtes l'une et l'autre jolies à ravir, et faites pour faire tourner la tête à tout homme que vous mettrez à même de vous connaître à fond.

En continuant de parler ainsi, je fis semblant d'avoir envie de dormir. Nanette, s'en apercevant la première, me di : Ne faites point de façons; mettez-vous au lit : nous irons dans l'autre chambre nous coucher sur le canapé. — Je me croirais, leur dis-je, le plus lâche des hommes si je faisais cela : causons; l'envie de dormir me passera. Je ne suis en peine que pour vous. Allez vous coucher, et moi, mes charmantes amies, je passerai dans l'autre chambre. Si vous me craignez, enfermez-vous; mais vous auriez tort, car je ne vous aime qu'avec des entrailles de frère.

Nous ne ferons jamais cela, me dit Nanette;

mais laissez-vous persuader ; couchez-vous ici.

Habillé, je ne puis dormir.

Déshabillez-vous ; nous ne vous regarderons pas.

Je ne crains pas cela ; mais je ne pourrais jamais m'endormir en vous voyant obligées de veiller à cause de moi.

Nous nous coucherons aussi, me dit Marton, mais sans nous déshabiller.

C'est une méfiance qui offense ma probité. Dites-moi, Nanette, si vous me croyez honnête homme?

Oui, certainement.

Fort bien ; mais vous devez m'en convaincre ; et, pour cela, couchez-vous à mes côtés, toutes déshabillées, et comptez sur la parole d'honneur que je vous donne de ne point vous toucher. Au reste, vous êtes deux contre un, que pouvez-vous craindre? Ne serez-vous pas maîtresses de sortir du lit, si je cesse d'être sage? Bref, si vous ne consentez pas à me donner cette marque de confiance, au moins quand vous me verrez endormi, je ne me coucherai pas.

Alors, cessant de parler, je fis semblant de m'endormir. S'étant entretenues un moment entr'elles à voix basse, Marton me dit d'aller me coucher, qu'elles me suivraient dès qu'elles me verraient endormi. Nanette m'ayant confirmé la promesse, je leur tournai le dos, me déshabillai

et, leur ayant souhaité le bonsoir, je me couchai. Dès que je fus au lit, je fis semblant de dormir; mais bientôt le sommeil s'empara de moi tout de bon, et je ne me réveillai que lorsqu'elles vinrent se coucher. Alors, m'étant retourné comme pour me rendormir, je restai tranquille jusqu'à ce que je fus le maître de les croire endormies; et si elles ne l'étaient pas, il ne tenait qu'à elles d'en faire le semblant. Elles m'avaient tourné le dos et la lumière était éteinte; j'agissais donc au hazard, et j'adressai mes premiers hommages à celle qui était à ma droite, ignorant si c'était Nanette ou Marton. Je la trouvai accroupie et enveloppée dans le seul vêtement qu'elle eût conservé. Ne brusquant rien et ménageant sa pudeur, je la mis par degrés dans le cas de s'avouer vaincue et persuadée que le meilleur parti qu'elle eût à prendre était de continuer à faire semblant de dormir et à me laisser faire. Bientôt la nature, en elle, agissant de concert avec moi, j'atteignis au but, et mes efforts, couronnés d'un plein succès, ne me laissèrent aucun doute sur l'obtention des prémices auxquelles le préjugé peut-être nous fait ajouter tant de prix. Ravi d'avoir savouré une jouissance que je venais de goûter complètement pour la première fois, je quitte doucement ma belle pour aller porter à l'autre un nouveau tribut de mon ardeur. Je la trouvai immobile, couchée sur le dos, dans l'état d'une personne qui dort d'un sommeil profond et

tranquille. Ménageant les approches, comme si j'avais craint de l'éveiller, je commençai par flatter ses sens, m'assurant qu'elle était aussi novice que sa sœur; et, dès qu'un mouvement naturel m'eut fait sentir que l'amour agréait l'offrande, je me mis en devoir de consommer le sacrifice. Alors, cédant tout-à-coup à la vivacité du sentiment qui l'agitait, et comme fatiguée du rôle simulé qu'elle avait adopté, elle me serra étroitement dans ses bras à l'instant de la crise, me couvrit de baisers, me rendant transports pour transports, et l'amour confondit nos ames dans une égale volupté.

A ces signes, je crus reconnaître Nanette; je le lui dis.

Oui, c'est moi, dit-elle, et je me déclare heureuse ainsi que ma sœur, si vous êtes honnête et constant.

Jusqu'à la mort, mes anges ; et comme tout ce que nous avons fait est l'œuvre de l'amour, qu'il ne soit plus, entre nous, question d'Angela.

Je la priai ensuite de se lever pour aller allumer des bougies; mais Marton, pleine de complaisance, se leva à l'instant et nous laissa ensemble. Quand je vis Nanette entre mes bras, animée du feu de l'amour, et Marton près de nous, une bougie à la main, et qui semblait par ses regards nous accuser d'ingratitude de ce que nous ne lui disions rien, tandis qu'ayant été la première à se rendre à mes caresses, elle avait encouragé sa sœur à l'imiter,

je sentis tout mon bonheur. Levons-nous, mes amies, leur dis-je, et jurons-nous une amitié éternelle.

Dès que nous fûmes levés, nous fîmes ensemble des ablutions qui les firent beaucoup rire, et qui renouvelèrent nos ardeurs; ensuite, dans le costume de l'âge d'or, nous achevâmes ce que nous avions laissé à notre souper. Après nous être dit cent choses que, dans l'ivresse des sens, il n'est permis qu'à l'amour d'interpréter, nous nous recouchâmes, et la plus délicieuse des nuits se passa dans les témoignages réciproques de notre ardeur. Ce fut Nanette qui reçut la dernière les preuves de ma tendresse; car madame Orio étant sortie pour aller à la messe, je fus obligé de hâter mon départ, en les assurant qu'elles avaient éteint dans mon cœur tous mes sentimens pour Angela. Arrivé chez moi, je me couchai et dormis du sommeil le plus doux jusqu'à l'heure du dîner.

M. de Malipiero me trouva l'air joyeux et les yeux fatigués; mais, discret, je lui laissai croire tout ce qu'il voulut sans lui rien dire. Le surlendemain, je fis une visite à madame Orio; et comme Angela n'y était pas, je restai à souper, et je me retirai en même temps que M. Rosa. Nanette, pendant ma visite, trouva le moment de me remettre une lettre et un petit paquet. Le paquet contenait un morceau de cire sur lequel était l'empreinte d'une clé, et le billet me disait de faire faire la clé,

et de m'en servir pour aller passer les nuits avec elle quand j'en aurais envie. Elle m'informait, en outre, qu'Angela avait été passer avec elles la nuit du lendemain, et que, dans les habitudes où elles étaient, elle avait deviné tout ce qui s'était passé; qu'elles en étaient convenues, en lui reprochant qu'elle en avait été la cause; que là-dessus elle leur avait dit les plus fortes injures, promettant qu'elle ne remettrait plus les pieds chez elles; mais que cela leur était fort égal.

Quelques jours après, la fortune nous délivra d'Angela; son père ayant été appelé à Vicence pour un couple d'années, afin d'y peindre à fresco des appartemens, l'emmena avec lui. Je me trouvai, par son absence, tranquille possesseur de ces deux charmantes filles, avec lesquelles je passai au moins deux nuits par semaine, m'introduisant facilement chez elles au moyen de la clé que j'avais eu soin de faire faire.

Nous étions vers la fin du carnaval, lorsqu'un jour M. Manzoni me dit que la célèbre Juliette désirait me parler, et qu'elle avait été très-fâchée de ne plus me voir. Curieux de savoir ce qu'elle avait à me dire, je me rendis chez elle avec lui. Après m'avoir fait une réception assez polie, elle me dit qu'elle savait que j'avais chez moi une belle salle, et qu'elle désirait que je lui donnasse un bal, dont elle ferait tous les frais. J'y consentis. Elle me remit 24 sequins, et envoya chez moi

ses gens pour garnir ma salle et mes chambres de lustres, n'ayant, pour ma part, à m'occuper que de l'orchestre et du souper.

M. de Sanvitali était déjà parti, et le gouvernement de Parme lui avait donné un économe. J'ai vu ce seigneur à Versailles dix ans après; il était décoré des ordres du roi en qualité de grand écuyer de la fille aînée de Louis XV, duchesse de Parme, qui, comme toutes les princesses de France, ne pouvait pas s'accoutumer au séjour de l'Italie.

Mon bal eut lieu, et tout y alla bien. Les convives étaient tous de la coterie de Juliette, à l'exception de madame Orio, de ses nièces et du procureur Rosa, qui se trouvaient dans la chambre à côté, et qu'on m'avait permis d'amener comme personnes sans conséquence.

Après le souper, et tandis qu'on dansait des menuets, la belle me prit à part et me dit : Menez-moi dans votre chambre ; il m'est venu une idée plaisante : nous rirons.

Ma chambre était au troisième : je l'y menai. Dès que nous y fûmes, je lui vis fermer le verrou : je ne savais que penser. Je veux, me dit-elle, que vous m'habilliez complètement en abbé avec un de vos habits, et je vous habillerai en femme avec ma robe. Nous descendrons ainsi déguisés et nous danserons ensemble. Vîte, mon cher ami, commençons par nous coiffer.

Sûr d'une bonne fortune, et charmé de la rare-

té de l'aventure, je lui arrange vîte ses longs cheveux en rond; et je me laisse coiffer à mon tour. Elle me met du rouge, des mouches; je me prête à tout, et, lui en montrant mon contentement, elle m'accorde un doux baiser de très-bonne grâce, à condition que je n'en demanderais pas davantage: tout, lui dis-je, ne peut dépendre que de vous, belle Juliette; mais je vous préviens que je vous adore.

Je mets sur mon lit une chemise, un petit collet, des caleçons, des bas noirs, enfin un habit complet. Elle s'en approche, et, en laissant tomber sa jupe, elle passe adroitement les caleçons qu'elle trouve bien; mais, quand elle en fut à la culotte, il y eut obstacle: la ceinture est trop étroite, et le seul remède est de découdre par derrière, ou de couper s'il le faut. Je me charge de tout, et m'asseyant sur le pied du lit, elle se met devant moi en me tournant le dos. Je travaille, mais il lui semble que je veux trop voir, que je m'y prends mal, et que je touche où il n'est pas nécessaire: elle s'impatiente, me laisse, déchire, et s'arrange comme elle peut. Je l'aide ensuite à se chausser, et je lui passe la chemise; mais, en arrangeant le jabot et le petit collet, elle trouve mes mains trop curieuses, car sa poitrine n'était pas bien fournie. Elle me dit mille injures, m'appelle malhonnête: je la laisse dire. Je tenais à ne pas lui paraître dupe; et d'ailleurs, je pensais qu'une

femme qu'on avait payée cent mille ducats valait bien la peine d'être observée. Enfin, sa toilette achevée, voilà mon tour. J'ôte vite ma culotte, malgré son opposition, et elle doit me mettre une chemise, puis une jupe, et m'habiller enfin. Mais tout-à-coup, devenue coquette, elle se fâche de ce que je ne cache point l'effet très apparent de ses charmes, et elle se refuse à m'accorder la faveur qui, dans un instant, m'aurait rendu le calme. Je veux lui donner un baiser; elle s'y refuse; je m'impatiente et, malgré elle, je la rendis témoin du terme de mon irritation. A cette vue, elle me dit des injures, je lui démontre son tort; mais tout est inutile. Quoique fâchée elle fut pourtant obligée de finir ma toilette.

Il est évident qu'une honnête femme, qui se serait exposée à une semblable aventure, aurait eu de tendres intentions, et qu'elle ne se serait point démentie au moment où elle les aurait vues partagées; mais les femmes de l'espèce de Juliette sont dominées par un esprit de contradiction qui les rend ennemies d'elles-mêmes. Au reste, Juliette se trouva attrapée, quand elle vit que je n'étais pas timide, et ma facilité lui parut un manque de respect. Elle aurait bien voulu que je lui dérobasse quelques faveurs légères qu'elle m'aurait accordées sans conséquence; mais j'aurais trop flatté son amour-propre.

Notre déguisement étant achevé, nous descen-

dîmes ensemble dans la salle où des applaudissemens réitérés nous mirent bientôt en bonne humeur. Tout le monde me supposait une bonne fortune que je n'avais pas eue; mais j'étais bien aise de le laisser croire; et je me mis à danser avec mon faux abbé, que j'étais fort fâché de trouver charmant. Juliette me traita si bien toute la nuit, que, prenant ses nouvelles manières pour une sorte de repentir, je fus au moment de m'en vouloir de mes procédés envers elle: ce fut un mouvement de faiblesse dont je fus puni.

Après la contredanse, tous les cavaliers s'étant crus en droit de prendre des libertés avec le feint abbé, je m'émancipai à mon tour avec les jeunes filles qui auraient craint de se rendre ridicules, si elles s'étaient opposées à mes caresses.

M. Querini fut assez sot pour venir me demander si j'avais gardé ma culotte; et comme je lui répondis que j'avais été obligé de la donner à Juliette, il alla tristement s'asseoir dans un coin de la salle, et ne voulut plus danser.

Bientôt, toute la compagnie ayant remarqué que j'avais une chemise de femme, personne ne douta plus que le sacrifice n'eût été consommé: Marton et Nanette exceptées, qui n'imaginèrent point que je pusse leur faire une infidélité. Juliette s'aperçut qu'elle avait fait une grande étourderie: mais le mal était fait; il n'y avait plus de remède.

Quelque temps après, étant retournés dans ma

chambre, et la croyant repentie, me sentant d'ailleurs quelques velléités pour elle, je crus pouvoir l'embrasser et lui prendre la main pour lui prouver que j'étais prêt à lui donner satisfaction; mais, au même instant, elle me donna un si violent soufflet, que, dans mon indignation, peu s'en fallut que je ne le lui rendisse. Je me déshabille à la hâte et sans la regarder; elle en fait autant, et nous redescendons; mais malgré l'eau fraîche dont j'avais fait de copieuses ablutions, chacun put voir sur ma figure la marque de la grosse main qui s'y était reposée.

Avant de s'en aller, me prenant à part, elle me dit du ton le plus ferme et le plus décidé, que si j'avais envie de me faire jeter par la fenêtre, je n'avais qu'à paraître chez elle; et qu'elle me ferait assassiner, si ce qui était arrivé devenait public. Je me gardai bien de lui fournir les motifs de faire l'un ou l'autre; mais je ne pus empêcher qu'on sût que nous avions troqué nos chemises. Personne ne m'ayant plus vu chez elle, tout le monde crut qu'elle avait été obligée de donner cette satisfaction à M. Querini. Le lecteur verra comment, six ans après, cette singulière fille dut faire semblant d'avoir oublié cette histoire.

Je passai le carême, partie avec mes deux anges, et toujours plus heureux; partie à étudier la physique expérimentale au couvent de la Salute; et mes soirées chez M. de Malipiero avec l'assemblée

qui s'y réunissait. Mais à Pâques, voulant tenir parole à la comtesse de Mont-Réal, impatient de revoir ma chère Lucie, je me rendis à Paséan. J'y trouvai une réunion tout-à-fait différente de celle qui y était l'automne passée. Le comte Daniel, l'aîné de la famille, ayant épousé une comtesse Gozzi, et un jeune et riche fermier, qui avait épousé une filleule de la vieille comtesse, y était admis avec sa femme et sa belle sœur. Le souper me parut fort long. On m'avait logé dans la même chambre, et il me tardait de voir Lucie que je me proposais alors de ne plus traiter comme un enfant. Ne l'ayant pas vue avant de me coucher, je l'attendais sans faute le lendemain à mon réveil; mais, au lieu d'elle, qui vois-je paraître? — une grosse vilaine servante. Je lui demande des nouvelles de la famille; mais elle ne me répond qu'en patois, et je n'apprends rien.

Inquiet, je me demande qu'est devenue Lucie? Aurait-on découvert notre intimité? Serait-elle malade? morte? Je me tais, je m'habille et je me promets bien de la chercher. Si on lui a défendu de me voir, me dis-je, je m'en vengerai; car d'une façon ou de l'autre, je trouverai le moyen de lui parler, et, par esprit de vengeance, je ferai avec elle ce que l'honneur, malgré l'amour, m'a empêché de faire. Mais voilà le concierge qui entre d'un air triste. Je lui demande d'abord comment se porte

sa femme, sa fille : mais à ce nom, ses yeux se remplissent de larmes.

Est-elle morte?

Plût à Dieu qu'elle le fût!

Qu'a-t-elle fait?

Elle s'en est allée avec le coureur de M. le comte Daniel, et nous ne savons pas où elle peut être.

Sa femme arrive, et, en entendant ce discours, sa douleur se renouvelle; elle s'évanouit. Le concierge me voyant sincèrement associé à son affliction, me dit qu'il n'y avait que huit jours que ce malheur lui était arrivé. Je connais l'Aigle, lui-dis-je; c'est un coquin : vous l'a-t-il demandée en mariage?

Non, car il était sûr que nous ne la lui aurions pas accordée.

Je m'étonne de Lucie.

Il l'a séduite, et ce ne fut qu'après sa fuite, que nous soupçonnâmes la vérité; elle était devenue très grosse.

Il y avait donc long-temps qu'ils se voyaient?

Elle l'a connu environ un mois après votre départ. Il faut qu'il l'ait ensorcelée, car Lucie était une colombe, et vous pouvez, je crois, en rendre bon témoignage.

Et personne ne sait où ils sont?

Personne, et Dieu sait ce que ce malheureux fera d'elle.

Aussi affligé que ces honnêtes gens, je sortis, et j'allai m'enfoncer dans le bois pour digérer ma tristesse. J'y passai deux heures en réflexions de bon et de mauvais aloi, qui commençaient toutes par des si. Si j'étais arrivé comme je l'aurais pu, il y a huit jours, la tendre Lucie m'aurait tout confié; et j'aurais empêché ce meurtre. Si j'en avais agi avec elle comme avec Nanette et Marton, elle ne se serait pas trouvée à mon départ dans un état d'irritation qui a dû être la principale cause de sa faute, et elle ne serait pas devenue la proie de ce scélérat. Si elle ne m'avait pas connu avant le coureur, son ame encore pure ne l'aurait pas écouté. J'étais au désespoir d'être forcé de me reconnaître l'agent de l'infâme séducteur. J'avais travaillé pour lui.

E'l fior che sol potea pormi fra dei,
Quel fior che intatto io mi venia serbando
Per non turbar, ohimè! l'animo casto,
Ohimè! il bel fior colui m'ha colto, e gusto. (1)

Il est certain que si j'avais su où la trouver, je serais parti sur le champ pour l'aller chercher; mais on n'avait pas les moindres indices sur le lieu où elle pouvait être.

(1) Et la fleur qui seule pouvait me placer parmi les dieux.
Cette fleur que je venais cueillir intacte,
Pour ne point troubler hélas! l'ame chaste,
Hélas! il l'a cueillie et gâtée.

Avant que le malheur de Lucie me fût connu, j'étais vain, orgeuilleux même d'avoir eu assez d'empire sur moi pour la laisser intacte; mais alors j'étais honteux et repentant de ma retenue, et je me promis bien à l'avenir une conduite plus sage sur cet article. Ce qui me désolait, c'était de voir en perspective cette malheureuse fille dans la misère et peut-être dans l'opprobre, détester mon souvenir et me haïr comme première cause de son malheur. Ce fatal événement me fit adopter un nouveau système que, dans la suite, je poussai souvent trop loin.

J'allai rejoindre dans le jardin la bruyante compagnie qui me reçut si bien et me mit en si belle humeur, que je fis à dîner les délices de la table. Mon affliction était si grande, que je devais ou la sauter à pieds joints, ou partir. Ce qui me donna un puissant élan, fut la figure, et encore plus le caractère tout-à-fait nouveau pour moi de la nouvelle mariée. Sa sœur était plus jolie; mais une novice commençait à m'alarmer; j'y voyais trop de besogne.

Cette nouvelle mariée, âgée de dix-neuf à vingt ans, attirait l'attention de toute la compagnie par ses manières empruntées. Parleuse, la mémoire farcie de maximes, souvent à perte de vue, et dont elle croyait devoir faire parade, dévote, et amoureuse de son mari jusqu'à ne point cacher la peine qu'elle éprouvait à table, lorsqu'assis en face d'elle,

il s'en montrait enchanté, elle prêtait beaucoup au comique. Son mari était un étourdi qui, peut-être, aimait beaucoup sa femme; mais qui, par bon ton, croyait devoir se montrer indifférent, et qui, par vanité, trouvait plaisir à lui donner des motifs de jalousie. A son tour, elle avait peur de passer pour sotte en ne les relevant pas. La bonne compagnie la gênait, précisément parce qu'elle voulait y paraître faite. Quand je débitais des sornettes, elle m'écoutait attentivement, et voulant ne pas paraître bornée, elle riait hors de propos. Sa singularité, ses gaucheries et sa prétention me donnèrent envie de mieux la connaître, et je me mis à lui faire ma cour.

Mes soins grands et petits, mes attentions, mes singeries même, tout fit bientôt connaître à chacun que j'avais jeté un dévolu sur elle. On en avertit publiquement le mari qui, faisant l'intrépide, avait l'air de plaisanter quand on lui disait que j'étais redoutable. De mon côté, je contrefaisais le modeste et par fois l'insouciant. Quant à lui, conséquent dans son rôle, il m'excitait à cajoler sa femme qui, à son tour, jouait fort mal la *disinvolta* (1).

Il y avait cinq ou six jours que je lui faisais assidûment ma cour, quand, me promenant avec elle dans le jardin, elle eut l'imprudence de me

(1) *Disinvolta*, alerte, sans gêne, sans embarras.

dire les raisons de ses inquiétudes et le tort que son mari avait de lui en donner des motifs. Je lui dis, avec le ton de l'amitié, que le moyen le plus propre à le corriger était de ne point paraître s'apercevoir des préférences de son mari pour sa sœur, et de faire semblant d'être amoureuse de moi; et pour mieux l'engager à suivre mes conseils, je lui dis que ce que je lui proposais était difficile, et qu'il fallait avoir beaucoup d'esprit pour jouer un rôle aussi faux. J'avais touché le point sensible; car elle m'assura qu'elle le jouerait à merveille : malgré son assurance, elle s'en acquitta si mal, que tout le monde s'aperçut que le projet était de mon cru.

Quand je me trouvais seul avec elle dans les allées du jardin, sûr que nous n'étions vus de personne, et que je voulais la mettre tout de bon à son rôle, elle employait le dangereux moyen de s'enfuir, me laissant seul, et allait rejoindre ainsi la société; de sorte que, quand je reparaissais, on ne manquait pas de m'appeler mauvais chasseur. Je ne manquais pas de lui reprocher sa fuite dès que j'en trouvais l'occasion, et de lui représenter le triomphe qu'elle préparait par là à son mari. Je louais son esprit, je déplorais son éducation; je lui disais que le ton et les manières que je prenais avec elle étaient ceux de la bonne compagnie, et qu'elles prouvaient tout le cas que je faisais de son esprit; mais au milieu de mes beaux discours, le

onzième ou le douzième jour, elle me déconcerta en me disant qu'étant prêtre, je devais savoir que toute liaison amoureuse était un péché mortel; que Dieu voyait tout, et qu'elle ne voulait ni se damner ni s'exposer à dire à un confesseur qu'elle s'était oubliée, au point de pécher avec un prêtre. Je lui objectai que je n'étais point prêtre; mais je fus terrassé lors qu'elle me demanda si ce que je voulais entreprendre était au nombre des péchés; car n'ayant pas eu le courage de le nier, je sentis que je devais en finir.

La réflexion m'ayant facilement rendu calme, ma nouvelle conduite fut remarquée à table, et le vieux comte, d'un caractère plaisant, disait hautement que cela annonçait une affaire faite. Je crus la chose favorable, je dis à ma cruelle dévote que le monde en jugeait ainsi; mais j'y perdais mon latin : le hasard me servit mieux, et voici ce qui amena le dénouement de cette intrigue.

Le jour de l'Ascension, nous allâmes tous faire une visite à madame Bergali, célèbre dans le parnasse italien. Devant retourner à Paséan le soir même, ma jolie fermière voulait se placer dans une voiture à quatre places dans laquelle était monté son mari, ainsi que sa sœur; tandis que j'étais seul dans une jolie calèche à deux roues. Je fis du bruit; je me récriai sur cette marque de défiance, et la compagnie lui remontra qu'elle ne pouvait pas me faire cet affront. Elle vint, et ayant

dit au postillon que je voulais aller par le plus court, il se sépara des autres voitures, prenant le chemin du bois de Cequini. Le ciel était beau quand nous partîmes, mais en moins d'une demi-heure, il s'éleva un orage de l'espèce de ceux qu'on voit fréquemment dans le midi, qui ont l'air de vouloir bouleverser la terre et les élémens, et qui finissent en rien, le ciel redevenant serein, l'air étant rafraîchi; de sorte qu'ils font beaucoup plus de bien que de mal.

Ah! ciel! s'écria ma fermière, nous allons essuyer un orage.

Oui, lui dis-je, et quoique la calèche soit couverte, la pluie abîmera votre bel habit : j'en suis fâché.

Patience quant à l'habit; mais je crains le tonnerre.

Bouchez-vous les oreilles.

Et la foudre?

Postillon, allons quelque part nous mettre à couvert.

Il n'y a des maisons, Monsieur, qu'à une demi-lieue d'ici; et avant que nous puissions les atteindre, l'orage sera passé.

Il poursuit tranquillement son chemin, et voilà les éclairs qui se succèdent, la foudre qui gronde, et ma fermière qui tremble. La pluie commence

à tomber à verses : j'ôte mon manteau pour nous couvrir par devant, et au même instant, éblouis par un éclair, nous voyons tomber la foudre à cent pas de nous. Les chevaux se cabrent, et ma pauvre compagne est saisie de convulsions spasmodiques. Elle se jette sur moi, me serre étroitement. Je me baisse pour relever le manteau qui était tombé, et profitant de la circonstance, je la découvre. Elle fait un mouvement pour rabaisser sa robe, mais au même instant un nouveau coup de tonnerre éclate et lui ôte la force de se mouvoir. Cherchant à la couvrir de mon manteau, je l'attire à moi, et le mouvement de la voiture secondant ce mouvement, elle tombe sur moi dans la position la plus heureuse. Je ne perds pas de temps, et faisant semblant d'arranger ma montre dans mon gousset, je me prépare à l'assaut. De son côté, sentant que si elle ne m'empêchait pas bien vite, il ne lui resterait aucun moyen de m'échapper, elle fait un effort; mais, la retenant, je lui dis que si elle ne faisait pas semblant d'être évanouie, le postillon verrait tout en se tournant; et lui laissant le plaisir de m'appeler impie, mauvais sujet et tout ce qu'elle voulut, je remportai la victoire la plus complète qu'athlète ait jamais remportée.

La pluie continuait à tomber par torrens, le vent qui était très fort nous venait en face. Réduite à rester dans sa position, elle me dit que je

la perdais d'honneur, puisque le postillon pouvait tout voir.

Je le vois, lui répondis-je, il ne pense pas à se retourner ; et quand bien même, le manteau nous met à l'abri de ses regards : soyez sage et tenez-vous comme évanouie, car je ne vous lâche point.

Elle semble se résigner, et me demande comment je pouvais défier la foudre.

Elle est d'accord avec moi, lui dis-je; et presque tentée de croire que je dis vrai, sa frayeur s'évanouit et, sentant mon extase, me demande si j'ai fini. Je souris et lui dis que non; puisque je voulais son consentement jusqu'à la fin de l'orage. Consentez, ou je laisse tomber le manteau.

Homme affreux qui m'avez rendue malheureuse pour le reste de mes jours, êtes-vous content à présent?

Non.

Que voulez-vous encore?

Un déluge de baisers.

Que je suis malheureuse! Eh bien! tenez.

Dites que vous me pardonnez, et convenez que vous avez partagé mes plaisirs.

Vous le savez bien : oui, je vous pardonne.

Alors lui rendant la liberté, et usant à son égard de certaines complaisances, je la priai d'en avoir pour moi de pareilles; ce qu'elle fit avec le sourire sur les lèvres.

Dites-moi que vous m'aimez, lui dis-je.

Non, car vous êtes un athée, et l'enfer vous attend.

Le beau temps étant revenu et l'ordre rétabli, je lui dis en lui baisant les mains qu'elle pouvait être sûre que le postillon n'avait rien vu, et que j'étais certain de l'avoir guérie de la peur du tonnerre, et qu'elle ne révèlerait à personne le secret qui avait opéré sa guérison. Elle me répondit que, pour le moins, elle était bien sûre que jamais femme n'avait été guérie par un pareil remède.

Cela, repris-je, doit être arrivé en mille ans un million de fois. Je vous dirai même que j'y ai compté en montant dans la calèche, car je ne voyais pas d'autre moyen de parvenir à vous posséder. Consolez-vous, et croyez qu'il n'y a pas de femme peureuse qui, dans votre cas, eût pu résister.

Je le crois; mais, à l'avenir, je ne voyagerai plus qu'avec mon mari.

Vous ferez mal, car votre mari n'aurait pas eu l'esprit de vous consoler comme je l'ai fait.

C'est encore vrai. On gagne avec vous de singulières connaissances : mais nous ne voyagerons plus tête-à-tête.

Tout en causant de la sorte, nous arrivâmes à Paséan une heure avant les autres. Nous descendîmes, et ma belle courut s'enfermer dans sa

chambre, tandis que je cherchais dans ma bourse un écu pour le postillon. Je vis qu'il riait.

De quoi ris-tu? lui dis-je.

Vous le savez bien.

Tiens, voilà un ducat, et surtout sois discret.

CHAPITRE VI.

Mort de ma grand'mère et ses conséquences. — Je perds les bonnes grâces de M. de Malipiero. — Je n'ai plus de maison. — La Tintoretta. — On me met dans un séminaire. — On me chasse.—On me met dans un fort

Pendant le souper, on ne parla que de l'orage, et le fermier, qui connaissait la faiblesse de sa femme, me dit qu'il était bien sûr que je ne voyagerais plus avec elle. Ni moi avec lui, ajouta vite la fermière, car c'est un impie qui conjurait la foudre par des plaisanteries.

Cette femme eut le talent de m'éviter si adroitement, que je ne pus plus me trouver un instant tête-à-tête avec elle.

A mon retour à Venise, ayant trouvé ma bonne grand'mère malade, je dus interrompre toutes mes

bitudes, car je l'aimais trop pour ne pas lui prodiguer tous mes soins; aussi je ne la quittai pas un moment, jusqu'à ce qu'elle eût rendu le dernier soupir. Il lui fut impossible de me rien laisser, car elle m'avait donné, de son vivant, tout ce qu'elle avait pu; mais sa mort n'en eut pas moins des suites telles, que je fus obligé de prendre un autre genre de vie.

Un mois après sa mort, je reçus une lettre de ma mère qui m'annonçait que, ne voyant point d'apparence qu'elle pût retourner à Venise, elle avait pris le parti d'abandonner la maison qu'elle y payait; qu'elle avait informé l'abbé Grimani de ses intentions, et que je devais me conduire et me régler d'après sa volonté. Il était chargé de vendre le mobilier et de me mettre dans une bonne pension, ainsi que mes frères et ma sœur. Je crus devoir me rendre chez Grimani pour l'assurer qu'il me trouverait toujours soumis à ses ordres.

Le loyer de la maison était payé jusqu'à la fin de l'année; mais, prévenu qu'à cette époque je n'aurais plus de logement, et qu'on vendrait tous les meubles, je ne me gênai plus dans mes besoins. J'avais déjà vendu du linge, des tapisseries, de la porcelaine; je m'attaquai alors aux glaces, aux lits, etc. Je ne me dissimulais point qu'on trouverait cela fort mauvais; mais je savais que c'était l'héritage de mon père, auquel ma mère n'avait

aucun droit; et, pour ce qui était de mes frères, nous avions le temps de nous en expliquer.

Quatre mois après, ma mère m'écrivit de nouveau. Sa lettre était datée de Varsovie, et en contenait une autre. Voici la traduction de celle de ma mère :

« J'ai fait ici, mon cher fils, la connaissance d'un savant moine minime, Calabrais, dont les grandes qualités m'ont fait penser à vous chaque fois qu'il m'a honorée d'une visite. Je lui dis, il y a un an, que j'avais un fils qui se destinait à l'état ecclésiastique, mais que je n'avais pas les moyens de l'entretenir; et il me répondit que ce fils deviendrait le sien, si je pouvais obtenir de la Reine sa nomination à un évêché, dans son pays. L'affaire, ajouta-t-il, serait faite, si elle voulait avoir la bonté d'écrire et de le recommander à sa fille, la Reine de Naples.

« Pleine de confiance en Dieu, je me suis jetée aux pieds de S. M. et j'ai trouvé grâce. La reine ayant daigné écrire à sa fille, ce respectable prélat a été élu par le pape à l'évêché de Martorano; et en conséquence de sa parole, mon fils, il vous prendra avec lui vers le milieu de l'année prochaine; car pour aller en Calabre, il doit passer par Venise. Il vous l'écrit lui-même dans la lettre ci-incluse; répondez-lui de suite, et adressez-moi votre lettre; je la lui remettrai. Il vous achemi-

nera aux plus grandes dignités de l'Église ; et imaginez quelle sera ma consolation si, dans vingt ou trente ans d'ici, je puis avoir le bonheur de vous voir au moins évêque vous-même! En attendant son arrivée, l'abbé Grimani aura soin de vous. Je vous donne ma bénédiction, et suis etc. »

La lettre de l'évêque était en latin, et me répétait ce que me disait ma mère. Elle était du reste pleine d'onction, et me prévenait qu'il ne s'arrêterait que trois jours à Venise.

Je répondis en conséquence.

Ces deux lettres me tournèrent la tête. Adieu, Venise. Certain que j'avais la perspective de la plus brillante fortune, il me tardait d'entrer dans la carrière qui devait m'y mener, et je me félicitais de ne sentir aucun regret de tout ce que j'allais quitter dans ma patrie. Les vanités sont passées, me disais-je, et ce qui m'intéressera à l'avenir sera grand et solide. M. Grimani me fit les plus grands complimens sur mon sort, et m'assura qu'il mettrait tous ses soins pour me trouver une bonne pension, où j'entrerais au commencement de l'année et où j'attendrais l'arrivée de l'évêque.

M. de Malipiero qui, dans son espèce, était un sage, et qui voyait qu'à Venise, plongé dans les plaisirs et la dissipation, je ne faisais que perdre un temps précieux, fut charmé de me voir à la veille d'aller accomplir ma destinée ailleurs, et de la promptitude avec laquelle je me soumettais à ce

que la circonstance m'offrait. Il me fit alors une leçon que je n'ai jamais oubliée. Le fameux précepte des stoïciens, me dit-il, *sequere Deum*, se rend absolument par ces mots : Abandonne-toi à ce que le sort te présente, lorsque tu ne te sens pas une forte répugnance à te livrer. C'était, ajouta-t-il, le démon de Socrate *sæpe revocans raro impellens (1)*; c'était de là que venait le *fata viam inveniunt (2)* des mêmes stoïciens.

C'est en cela que consistait la science de M. de Malipiero, car il était savant sans avoir étudié d'autre livre que celui de la nature morale. Cependant, comme pour me prouver que rien n'est parfait, et que tout a son bon et son mauvais côté, il m'arriva, un mois après, en suivant ses propres maximes, une affaire qui me valut sa disgrâce, et qui ne m'apprit rien.

M. le sénateur croyait savoir reconnaître sur la physionomie des jeunes gens des signes qui indiquaient l'empire absolu que la fortune exercerait sur eux. Lorsqu'il croyait voir cela, il s'attachait le sujet pour l'instruire à seconder la fortune par une sage conduite; et il disait à ce propos, avec beaucoup de vérité, que la médecine entre les mains de l'imprudent est un poison, comme le poison est un remède entre les mains du sage.

(1) Qui arrête souvent et qui excite rarement.

(2) Le destin sait nous guider.

Il avait, de mon temps, trois favoris pour lesquels il faisait, sous les rapports de leur éducation, tout ce qui lui était possible. C'était, outre moi, Thérèse Imer que le lecteur connaît en partie, et qu'il connaîtra mieux par la suite; le troisième était la fille du barcarol Gardela, plus jeune que moi de trois ans, et qui portait, en joli, sur sa physionomie quelque chose de ravissant. Pour la mettre sur la voie, le spéculatif vieillard lui faisait apprendre à danser; car, disait-il, il est impossible qu'une bille entre dans la blouse, à moins qu'on ne la pousse. Cette jeune fille est la même qui, sous le nom d'Augusta, a brillé à Stuttgard. Elle fut la première maîtresse titrée du duc de Wurtemberg, l'an 1757. Elle était charmante. Je l'ai vue la dernière fois à Venise, où elle est morte il y a deux ans. Son mari, Michel de l'Agata, s'est empoisonné peu de temps après sa mort.

Un jour, après nous avoir fait dîner tous trois avec lui, le sénateur nous laissa seuls pour aller faire la sieste; c'était son ordinaire. La petite Gardela, devant aller prendre sa leçon, sortit peu d'instans après; de sorte que je me trouvai tête à tête avec Thérèse, que je trouvais fort de mon goût, quoique je ne lui eusse jamais conté fleurette. Assis tout près l'un de l'autre à une petite table, le dos tourné à la porte du cabinet où nous croyions notre patron endormi, il nous prit envie, à certain propos, de vérifier la différence de notre con-

formation; mais, au plus intéressant de la besogne, un violent coup de canne sur les épaules, suivi d'un second, qui l'aurait été sans doute de bien d'autres, si je n'avais gagné le large, nous força à laisser notre œuvre imparfaite. Je m'enfuis précipitamment, sans manteau ni chapeau, et j'allai m'enfermer chez moi. J'y étais à peine depuis un quart d'heure, lorsque je reçus ces deux objets par la vieille gouvernante du sénateur, avec un billet qui m'avertissait de ne plus remettre les pieds dans le palais de son Excellence. Sans perdre un instant, je lui répondis en ces termes: « Vous m'avez battu étant en colère; vous ne pouvez par conséquent vous vanter de m'avoir donné une leçon; et je veux n'avoir rien appris. Je ne saurais non plus vous pardonner, qu'en oubliant que vous êtes un sage; et je ne l'oublierai jamais. »

Ce seigneur eut peut-être raison de n'être pas content du spectacle que nous lui procurions; mais avec toute sa prudence, il en agit fort imprudemment, car tous les domestiques devinèrent le motif de mon exil; et, par suite, toute la ville rit de mon histoire. Il n'osa point faire de reproches à Thérèse, ainsi qu'elle me le dit quelque temps après; mais, comme de raison, elle n'osa point demander ma grâce.

Le temps où je devais quitter le logement de mon père s'approchait. Un beau matin, je vois paraître devant moi un homme d'à peu près quarante

ans, en perruque noire, manteau d'écarlate, et à teint fortement basané, lequel me remit un billet de M. Grimani, qui m'ordonnait de lui consigner tous les meubles de la maison, conformément à l'inventaire dont il était porteur et dont un double était entre mes mains. Ayant pris mon inventaire, je lui fis voir tous les meubles qui y étaient portés, lorsqu'ils n'avaient pas pris une autre direction; et lorsqu'ils étaient absens, je lui disais que je savais ce qu'ils étaient devenus. Mais le butor prenant un ton de maître, me dit, en élevant la voix, qu'il voulait savoir ce que j'en avais fait. Ce ton me déplaisant, je lui répondis que je n'avais point de comptes à lui rendre; et comme il continuait à élever la voix, je lui conseillai de s'en aller au plus vite et d'une façon à lui prouver que je savais que, chez moi, j'étais le plus fort.

Me croyant obligé d'informer M. Grimani de ce qui venait de se passer, je m'y rendis à son lever; mais j'y trouvai mon homme, qui lui avait tout conté. L'abbé, après une verte mercuriale que je dus souffrir en silence, me demanda compte de tout ce qui manquait. Je lui dis que j'avais été obligé de le vendre pour ne point faire des dettes. Là dessus, il me traita de coquin; me dit que je n'en étais pas le maître, et qu'enfin il savait bien ce qu'il ferait, et finit par m'ordonner de sortir de chez lui à l'instant.

Outré de colère, je cours chercher un juif pour

lui vendre tout ce qui restait; mais au moment où je voulais rentrer chez moi, je trouve un huissier à ma porte, lequel me remet un exploit. Je le lis, et je le trouve fait à l'instance d'Antoine Razzetta. C'était l'homme au teint rôti. Les scellés étaient déjà à toutes les portes, et je ne pus pas même entrer dans ma chambre, car l'huissier, en partant, avait eu soin d'y laisser une garde. Je ne perds pas de temps, je cours chez M. Rosa à qui je conte succinctement l'affaire. Il prend l'exploit et, après l'avoir lu, il me dit : Ces scellés seront levés demain matin, et je vais en attendant faire citer Razzetta devant *l'avoyador*. Pour cette nuit, mon cher, vous irez coucher chez quelque ami. C'est une violence; mais il vous la paiera cher. Cet homme agit ainsi par ordre de M. Grimani.

C'est son affaire.

J'allai passer la nuit avec mes anges, et le lendemain matin, les scellés ayant été levés, je rentrai chez moi. Razzetta n'ayant point comparu, M. Rosa, en mon nom, le cita au criminel pour le faire décreter de prise de corps, s'il ne comparaissait point après la seconde sommation. Le troisième jour, M. Grimani m'écrivit un billet dans lequel il m'ordonnait de me rendre chez lui. J'obéis sur-le-champ. Dès que je parus, il me demanda, d'un ton brusque, ce que je prétendais faire?

Me mettre, lui dis-je, à l'abri de la violence, sous la protection des lois, et me défendre contre

un homme avec lequel je n'aurais jamais dû avoir rien à faire, et qui m'a forcé d'aller passer la nuit dans un mauvais lieu.

Dans un mauvais lieu?

Certainement. Pourquoi m'a-t-on empêché arbitrairement de rentrer chez moi?

Vous y êtes à présent. Mais allez d'abord dire à votre procureur de suspendre toute procédure, puisque Razzetta n'a rien fait que par mon ordre. Vous alliez peut-être vendre tout le reste des meubles : on y a remédié. Vous avez une chambre à St.-Jean-Chrysostome, dans une maison qui m'appartient, et dont le premier étage est occupé par la Tintoretta, notre première danseuse. Faites-y porter vos effets, et venez dîner tous les jours avec moi. J'ai mis votre sœur dans une bonne pension et votre frère dans une autre : ainsi tout se trouvera pour le mieux.

J'allai de suite rendre compte à M. Rosa de tout ce qui venait de se passer; et m'ayant conseillé de faire tout ce que voudrait M. Grimani, je n'y mis aucune opposition. C'était d'ailleurs une satisfaction pour moi, d'autant plus que l'admission à sa table m'honorait. Outre ce motif, j'étais curieux de mon nouveau logement chez la Tintoretta, car on parlait beaucoup de cette fille, à cause d'un prince de Waldeck qui faisait de grandes dépenses pour elle.

L'évêque devait arriver dans le courant de l'été;

je n'avais donc guère que six mois à attendre à Venise pour me voir lancé peut-être vers le pontificat. Je voyais tout en beau, et mon esprit s'élançait radieux dans l'espace : mes châteaux en Espagne étaient des plus engageans.

J'allai dîner chez M. Grimani et je me trouvai assis à côté de Razzetta, société désagréable et que, pendant tout le repas, je fis semblant de ne pas voir. Après le dîner, je me rendis pour la dernière fois à ma belle maison à St.-Samuel, d'où je fis transporter dans une gondole tout ce qui m'appartenait, à mon nouveau logement.

La demoiselle Tintoretta, que je ne connaissais pas, mais dont je connaissais les allures et le caractère, était danseuse médiocre, ni belle ni laide, mais fille d'esprit. Le prince de Waldech dépensait beaucoup pour elle, mais il ne l'empêchait pas de conserver son ancien protecteur, noble vénitien de de la famille Lin aujourd'hui éteinte, alors âgé de soixante ans, et qui se trouvait chez elle à toutes les heures du jour.

Ce seigneur, qui me connaissait, vint à l'entrée de la nuit me complimenter de la part de la demoiselle, et me dire qu'elle était charmée de m'avoir chez elle et qu'elle verrait avec plaisir que je fréquentasse ses assemblées.

Pour m'excuser, je dis à M. Lin que j'ignorais être chez elle, que M. Grimani ne m'en avait rien dit, que sans cela je me serais fait un devoir de

lui présenter mes hommages, même avant d'être venu m'installer dans sa maison. Après ces excuses, je me mis en devoir de suivre l'ambassadeur qui me présenta à sa maîtresse, et la connaissance fut faite.

Elle me reçut en princesse, ôtant son gant pour me donner sa main à baiser et déclinant mon nom à cinq ou six étrangers présens, dont elle me dit ensuite les noms un à un; après quoi elle me fit asseoir à ses côtés. Elle était Vénitienne, et trouvant ridicule qu'elle me parlât français, je lui dis que je ne comprenais pas cette langue, et que je la priais de me parler italien. Etonnée que je ne susse pas le français, elle me dit d'un air mortifié que je ferais mauvaise figure chez elle, où l'on ne parlait guère d'autre langue, vu qu'elle recevait beaucoup d'étrangers. Je lui promis de l'apprendre. Le prince arriva une heure après; elle me présenta, et j'en fus parfaitement accueilli. Il parlait fort bien l'italien, et durant tout le carnaval il fut on ne peut plus gracieux ave moi. Vers la fin il me donna une tabatière d'or en récompense d'un très mauvais sonnet que j'avais fait pour sa belle Grizellini. C'était le nom de famille de la Tintoretta, à qui on avait donné ce surnom parce que son père avait été teinturier.

La Tintoretta avait beaucoup plus de qualités que Juliette pour captiver des hommes raisonnables. Elle aimait la poésie, et sans l'évêque que

j'attendais, j'en serais devenu amoureux. Elle était amoureuse d'un jeune médecin plein de mérite, nommé Righelini, mort à la fleur de l'âge et que je regrette encore. J'aurai occasion d'en parler dans douze ans d'ici.

Vers la fin du carnaval, ma mère ayant écrit à l'abbé Grimani qu'il serait honteux que l'évêque me trouvât logé avec une danseuse, il se décida à me loger avec décence et dignité. Il se consulta avec le curé Tosello, et ces deux messieurs trouvèrent que rien ne serait si beau que de me mettre dans un séminaire.

Tout fut arrêté à mon insçu, et le curé se chargea de m'en informer en cherchant à me persuader d'y aller de bonne grâce. Mais quand je l'entendis se servir d'un style calmant et fait exprès pour dorer la pilule, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire; et je dus singuliérement le surprendre quand je lui dis que j'étais prêt à me rendre partout où il trouverait bon que j'allasse.

L'idée de ces messieurs était extravagante; car à l'âge de dix-sept ans, et tel que j'étais, on n'aurait jamais dû penser à me mettre dans un séminaire; mais toujours socratique et ne me sentant aucune aversion, la chose au reste me paraissant plaisante, non seulement j'y consentis, mais il me tardait même d'y être. Je dis à M. Grimani que j'étais prêt à tout, pourvu que Razzetta n'eût pas à s'en mêler. Il me le promit, mais il ne me tint pas parole

après le séminaire. Je n'ai jamais pu décider si cet abbé Grimani était bon parce qu'il était bête, ou si sa bêtise était un défaut de sa bonté; mais tous ses frères étaient de la même pâte. Le plus mauvais tour que la fortune puisse jouer à un jeune homme d'esprit, c'est de le mettre dans la dépendance d'un sot. Peu de jours après, le curé m'ayant fait habiller en séminariste, me conduisit à St-Cyprien de Murant pour me présenter au recteur.

L'église patriarcale de St-Cyprien est desservie par des moines somasques. C'est un ordre institué par le bien-heureux Jérome Miani, noble vénitien. Le recteur me reçut avec une tendre affection, et beaucoup d'affabilité; mais au discours plein d'onction qu'il me fit, je crus m'apercevoir qu'il croyait qu'on me mettait au séminaire pour me punir, ou au moins pour m'empêcher de continuer à mener une vie répréhensible; et cela blessant mon amour-propre, je m'empressai de lui dire : mon père, je n'imagine pas que personne ait la prétention de me punir.

Non, non, mon fils, reprit il; je voulais vous dire que vous vous trouverez très-content chez nous.

On me fit voir ensuite, dans trois chambres, au moins cent-cinquante séminaristes, dix à douze écoles, le réfectoire, le dortoir, les jardins pour les heures de récréation, et on s'efforça de me faire envisager dans ce lieu la vie la plus heureuse qu'un

jeune homme pût désirer, au point qu'à l'arrivée de l'évêque, je la regretterais. En même temps ils avaient l'air de m'encourager en me disant que j'y resterais tout au plus cinq ou six mois. Leur éloquence me faisait rire.

J'entrai au séminaire au commencement de mars, et je m'y préparai en passant la nuit de la veille entre mes deux amies, qui mouillèrent leur couche d'abondantes larmes : elles ne concevaient pas, non plus que leur tante et le bon M. Rosa, qu'un jeune homme de mon humeur pût avoir tant de docilité.

La veille de mon entrée au séminaire, j'avais eu soin de remettre en dépôt tout mes papiers à madame Manzoni. C'était un gros paquet que je n'ai retiré des mains de cette respectable femme que quinze ans après. Elle vit encore à l'âge de quatre-vingt-dix ans, ayant conservé sa bonne humeur et sa santé. Elle me reçut en riant, et me dit que je ne resterais pas un mois au séminaire.

Pardonnez-moi, Madame, car j'y vais avec plaisir, et j'y attendrai mon évêque.

Vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous ne connaissez pas votre évêque avec lequel vous ne resterez pas non plus.

Le curé m'accompagna au séminaire avec une gondole; Mais à St-Michel, il fut obligé de faire arrêter à cause d'un violent vomissement qui me

prit tout-à-coup : le frère apothicaire me rétablit avec de l'eau de Mélisse.

Je devais cette faiblesse sans doute à l'encens que j'avais trop abondamment brûlé sur l'autel de l'amour. Un amant qui sait ce qu'on éprouve quand on est avec un objet aimé que l'on craint de voir pour la dernière fois, se figurera aisément mon état pendant les derniers instans que je comptais passer avec mes deux amies. On ne veut jamais qu'une offrande soit la dernière, et on ne cesse d'en faire que lorsque l'encens est épuisé.

Le curé me laissa entre les mains du recteur, et l'on porta mes effets dans le dortoir où j'allai placer mon manteau et mon chapeau. On ne me mit pas dans la classe des adultes, parce que malgré ma taille, je n'en n'avais pas l'âge. J'avais d'ailleurs la vanité de conserver encore mon poil follet, parce qu'il ne laissait pas douter de ma jeunesse : c'était un ridicule sans doute; mais à quel âge l'homme cesse-t-il d'en avoir? On se défait plus aisément des vices que des ridicules. La tyrannie n'a pas exercé sur moi son empire jusqu'à m'obliger de me faire raser : c'est en cela seulement que je l'ai trouvée tolérante.

Dans quelle école, me dit le recteur, voulez-vous être admis ?

Dans la dogmatique, mon très-révérend père; je veux apprendre l'histoire de l'Église.

Je vais vous conduire chez le père examinateur.

Je suis docteur, mon révérend, et je ne veux pas subir d'examen.

Il est nécessaire, mon cher fils; venez.

Cette nécessité me parut une insulte; j'en étais outré; mais par une sorte d'esprit de vangeance, je conçus sur le champ le projet de les mystifier, et cette idée me mit en belle humeur. Je répondis si mal à toutes les questions que l'examinateur me fit en latin, je fis tant de solécismes, qu'il se vit obligé de m'envoyer à la classe inférieure de la grammaire, où, à ma grande satisfaction, je me vis camarade d'une vingtaine de petits garçons de dix ans qui, dès qu'il surent que j'étais docteur, ne faisaientq ue répéter : *Accipiamus pecuniam et mittamus asinum in patriam suam* (1).

L'heure de la récréation m'était surtout agréable; car mes camarades de dortoir qui tous étaient au moins en philosophie, me regardaient avec un air de mépris plaisant; et comme ils parlaient entre eux de leurs thèses sublimes, ils se moquaient de moi de me voir écouter attentivement leurs disputes qui devaient être des énigmes pour moi. J'étais loin de penser à me trahir; mais un accident inévitable vint me démasquer.

Le père Barbarigo, somasque, du couvent de la Salute de Venise, qui m'avait eu dans ses classes

(1) Prenons l'argent et renvoyons l'âne dans sa patrie.

de physique, étant venu faire une visite au recteur, me vit au sortir de la messe, et me fit mille complimens. La première chose qu'il me demanda, fut à quelle science je m'occupais, et il crut que je badinais lorsque je lui répondis que j'étais à la grammaire. Le recteur étant survenu, je le quittai, et nous allâmes chacun à sa classe. Une heure après, voilà le recteur qui vient m'appeler. Pourquoi, me dit-il, avez-vous fait l'ignorant à l'examen?

Pourquoi, lui répondis-je, avez-vous eu l'injustice de m'y soumettre?

Il me conduisit alors, ayant l'air un peu fâché, à l'école de dogmatique, où mes camarades de dortoir furent fort étonnés de me voir; et l'après-midi, pendant la récréation, se montrant tous mes amis et me faisant cercle, ils me mirent de bonne humeur.

L'un d'eux, âgé de quinze ans, et qui aujourd'hui, s'il est vivant, est évêque, me frappa par sa figure et ses talens. Il m'inspira une vive amitié, et aux heures de récréation, au lieu de jouer aux quilles avec les autres, je me promenais constamment avec lui. Nous parlions poésie, et les plus belles odes d'Horace faisaient nos délices. Nous préférions l'Arioste au Tasse, et Pétrarque captivait toute notre admiration, comme Tassoni et Muratori, qui l'avaient critiqué, étaient l'objet de notre mépris. Nous devînmes en quatre jours si bons amis, que nous étions jaloux l'un de l'autre,

au point que quand l'un de nous quittait l'autre pour se promener avec un tiers, nous nous boudions comme deux amans.

Un moine laïque surveillait notre dortoir, et ses fonctions étaient d'y conserver la police. Toute la chambrée, après souper, précédée par ce moine qu'on appelle préfet, se rendait au dortoir. Là chacun s'approchait de son lit, et après avoir fait sa prière à voix basse, se déshabillait et se couchait tranquillement. Lors que le préfet voyait que tous les élèves étaient couchés, il se mettait dans son lit. Une grande lanterne éclairait ce lieu qui était un parallèlogramme de quatre-vingts pas sur dix. Les lits étaient placés à égales distances, et à la hauteur de chaque lit il y avait un prie-Dieu, un siége et la malle du séminariste. A l'un des bouts était le lavoir, et à l'autre le lit du préfet. Le lit de mon ami était en face du mien, et nous avions la lanterne entre deux.

L'occupation principale du préfet était de veiller à ce qu'un élève n'allât point se coucher avec un autre, car on ne supposait jamais cette visite innocente. C'était un crime capital: le lit n'étant que pour y dormir et non pour s'y entretenir avec un camarade, on était convenu qu'un séminariste ne pouvait découcher que dans des vues immorales. Du reste, libre et tranquille dans son lit, il pouvait y faire ce qu'il voulait; tant pis pour lui s'il abusait de cette liberté. On a remarqué en

Allemagne que les associations de jeunes gens, où les directeurs s'évertuent pour prévenir l'onanisme, sont celles où ce vice règne davantage.

Les auteurs de ces réglemens étaient des sots ignorans qui ne connaissaient ni la nature ni la morale. La nature a des besoins qui doivent être satisfaits, et Tissot n'a raison que par rapport aux jeunes gens qui abusent de cette faculté; mais cet abus serait extrêmement rare si les directeurs étaient prudens et sages, et qu'ils ne s'avisassent point d'en faire un objet de défense spéciale; car alors les jeunes gens se portent à des excès dangereux par le seul plaisir de la désobéissance, penchant si naturel chez tous les hommes, qu'il a commencé par Adam et Ève.

Dans la nuit du neuvième ou du dixième jour de mon séjour au séminaire, je sentis quelqu'un venir se coucher près de moi. Il me prit d'abord la main qu'il me serra, en me disant son nom, et j'eus de la peine à m'empêcher de rire. C'était mon ami qui, s'étant éveillé et ayant vu la lanterne éteinte, avait eu la lubie de venir me faire une visite. Quelques instans après, je le priai de s'en aller de crainte que le préfet ne vînt à s'éveiller; car alors nous nous serions trouvés fort embarrassés et accusés peut-être de quelque abomination. Au même instant où je lui donnais ce bon conseil, nous entendîmes marcher, et l'abbé s'échappa; mais dans le moment j'entendis quelqu'un qui tombait, et

aussitôt le préfet crier d'une voix rauque : Ah scélérat ! à demain, à demain. — Ensuite, ayant rallumé la lanterne, il alla se recoucher.

Le lendemain, avant le son de la cloche, qui est le signal du lever, le recteur, accompagné du préfet, entra dans le dortoir, et nous dit : Ecoutez-moi tous. Vous n'ignorez pas le désordre de cette nuit. Deux de vous doivent être coupables, mais je veux leur pardonner ; et pour ménager leur honneur, je promets qu'ils ne seront point connus. Vous viendrez tous vous confesser à moi avant l'heure de la récréation.

A ces mots, il sortit et nous nous levâmes. L'après dîner, conformément à ses ordres, nous allâmes tous nous confesser à lui, après quoi nous nous rendîmes au jardin, où l'abbé me conta qu'ayant eu le malheur de heurter le préfet, il avait cru devoir le renverser, ce qui lui avait donné le temps de regagner son lit sans être reconnu. Et maintenant, lui dis-je, vous êtes sûr de votre pardon, car très sagement vous avez confessé votre faute.

Vous plaisantez, me répondit mon ami, le bon recteur n'en aurait pas su plus qu'il n'en sait, quand bien même la visite que je vous ai faite aurait été criminelle.

Vous avez donc fait une confession subreptice, car vous étiez coupable de désobéissance ?

Cela se peut; mais il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, puisqu'il nous y a forcés.

Mon cher ami, vous raisonnez à merveille, et actuellement le révérendissime doit savoir que notre chambrée est plus savante que lui.

Cette affaire se serait terminée là, si quelques nuits après je n'avais eu le caprice à mon tour de rendre à mon ami la visite que je lui devais. Vers une heure après minuit, ayant eu besoin de me lever, et entendant ronfler le préfet, j'étouffai vite le lumignon et j'allai me mettre à côté de mon ami. Il me reconnut et partagea ma joie, mais attentifs l'un et l'autre au ronflement de notre gardien. Dès qu'il cessa de ronfler, voyant le danger, je me relève et je regagne mon lit sans perdre un instant; mais à peine y suis-je, que voilà deux surprises pour une. La première, c'est que je me trouve à côté de quelqu'un, la seconde, je vois le préfet en chemise, une bougie à la main, allant lentement et regardant à droite et à gauche les lits des séminaristes. Je concevais que le préfet eût pu allumer une bougie dans un instant; mais comment concevoir ce que je voyais? un de mes camarades, le dos tourné de mon côté et dormant profondément. Je prends le parti irréfléchi de faire semblant de dormir aussi. A la seconde ou troisième secousse du préfet, je fais semblant de me réveiller, et l'autre se réveille tout de bon. Étonné de se voir dans mon lit, il fait

des excuses : Je me suis trompé, me dit-il; en revenant de quelque part à l'obscur, et trouvant votre lit vide, je l'ai pris pour le mien. Cela se peut, lui répliquai-je, car j'ai eu besoin de me lever aussi. Mais, dit le préfet, comment se fait-il qu'en revenant vous vous soyez couché sans rien dire, quand vous avez trouvé votre place occupée? et comment, étant à l'obscur, n'avez-vous pas soupçonné que vous vous trompiez de lit?

Je ne pouvais pas me tromper, car, à tâtons, j'ai trouvé le piedestal de ce crucifix, ce qui ne m'a laissé aucun doute; et pour ce qui est de l'écolier, je ne m'en suis pas aperçu.

Cela n'est pas vraisemblable, reprit l'Argus, et en disant cela il se dirige vers la lampe dont il trouve la mèche écrasée. Le lumignon est noyé, Messieurs, la lampe ne s'est pas éteinte d'elle-même : c'est l'œuvre de l'un de vous. Nous verrons cela demain. Mon sot de camarade s'en alla dans son lit, le préfet ralluma la lampe, et se recoucha. Après cette scène qui avait réveillé toute la chambrée, je me rendormis tranquillement jusqu'à l'apparition du recteur qui, à la pointe du jour, entra d'un air furieux, accompagné de son satellite, le préfet.

Le recteur, après avoir examiné le local et fait subir un long interrogatoire à mon co-accusé, qui naturellement devait être jugé le plus coupable, et à moi qui ne pouvais jamais être convaincu, il

se retira en nous ordonnant à tous de nous habiller et de nous rendre à l'église pour y entendre la messe. Aussitôt que nous fûmes prêts, il rentra, et nous adressant la parole à tous deux, il nous dit avec un ton de douceur : Vous êtes convaincus d'un accord scandaleux, car vous avez dû l'être pour éteindre la lampe. Je veux croire la cause de tout ce désordre, sinon innocente, au moins ne procédant que d'une extrême légèreté; mais la chambrée scandalisée, la discipline outragée et la police de la maison exigent une réparation. Sortez.

Nous obéîmes; mais à peine fûmes-nous entre les deux portes du dortoir, que quatre domestiques nous saisirent, nous attachèrent les mains derrière le dos et nous reconduisirent dans la salle où ils nous firent mettre à genoux devant le grand crucifix. Dans cette posture, le recteur leur dit d'exécuter ses ordres, et ces satellites nous appliquèrent à chacun sept à huit coups de corde ou de bâton, que je reçus sans la moindre plainte, ainsi que mon sot compagnon. Mais aussitôt qu'on m'eut détaché, je demandai au recteur si je pouvais écrire deux lignes au pied même du crucifix. Il me fit de suite apporter de l'encre et du papier, et je traçai ces lignes :

« Je jure par ce Dieu que je n'ai jamais parlé au séminariste qu'on a trouvé dans mon lit. Mon innocence par conséquent exige que je proteste

et que j'en appelle de cette infâme violence à monseigneur le patriarche. »

Mon compagnon de souffrances signa la protestation avec moi: ensuite, m'adressant à tous les élèves présens, je leur en fis lecture, les sommant de dire en vérité si quelqu'un pouvait dire le contraire de ce que j'avais écrit. Tous aussitôt d'une voix unanime dirent qu'on ne nous avait jamais vus parler ensemble, et qu'on ne pouvait pas savoir qui avait éteint la lampe. Le recteur sortit sifflé, honni et interdit; mais il ne nous en envoya pas moins en prison au cinquième étage et séparés l'un de l'autre. Une heure après, on vint m'apporter ma malle, mon lit et tous mes effets, et chaque jour on m'y apporta mes repas. Le quatrième jour, le curé Tosello vint me prendre avec ordre de me mener à Venise. Je lui demandai s'il était informé de mon affaire; il me répondit qu'il venait de parler à l'autre séminariste, qu'il savait tout, qu'il nous croyait innocens; mais que le recteur ne voulait pas avoir tort, et qu'ainsi il ne savait qu'y faire.

Je jetai bas mon accoutrement de séminariste, reprenant le costume que je portais à Venise, et tandis qu'on transportait mes effets sur un bateau, je montai dans la gondole de M. Grimani avec laquelle le curé était venu, et nous partîmes. Chemin faisant, le curé dit au batelier de déposer mes effets au palais Grimani: ensuite il me dit

que cet abbé lui avait ordonné de me dire, en me descendant à Venise, que si j'avais la hardiesse de me présenter chez lui, ses domestiques avaient ordre de me chasser.

Il me descendit aux jésuites, n'ayant pas le sou, et ne possédant absolument que ce que j'avais sur moi.

J'allai dîner chez madame Manzoni, qui rit de bon cœur de voir sa prophétie accomplie. Après dîner, je me rendis chez M. Rosa pour agir contre la tyrannie par les voies de la justice; et, après avoir entendu le cas, il me promit de m'apporter le soir, chez madame Orio, un acte extrajudiciaire. Je me rendis chez cette dame pour l'y attendre et pour m'y égayer de la surprise que j'allais causer à mes deux charmantes amies. Elle fut extrême, et le récit de ce qui m'était arrivé ne les étonna pas moins que ma présence. M. Rosa vint et me fit lire l'acte qu'il avait dressé, mais qu'il n'avait pas eu le temps de faire notarier, me promettant qu'il serait en règle le lendemain.

Je sortis pour aller souper chez mon frère François, qui était en pension chez un peintre, nommé Guardi : la tyrannie l'opprimait comme moi; mais je lui promis de l'en délivrer. Vers minuit, j'allai trouver mes deux aimables sœurs qui m'attendaient avec une tendre impatience; mais, je dois l'avouer en toute humilité, le chagrin que j'éprouvais fit tort à l'amour, malgré les quinze jours

d'absence et d'abstinence. Mon chagrin les affec tait, et elles me plaignirent de bon cœur. Je les consolai en leur assurant qu'il se passerait, et que le temps perdu se réparerait.

Ne sachant de quel côté diriger mes pas, et n'ayant pas le sou, j'allai à la bibliothèque St.-Marc, où je restai jusqu'à midi. J'en sortis alors dans l'intention d'aller dîner chez madame Manzoni; mais en sortant, je fus accosté par un soldat qui me dit que quelqu'un voulait me parler dans une gondole qu'il me montra. Je lui répondis que si quelqu'un voulait me parler, il n'avait qu'à venir; mais il me répondit doucement qu'il avait là un compagnon pour m'y faire aller par force; et, sans nulle hésitation, je m'y rendis. J'abhorrais l'éclat et la honte de la publicité. J'aurais pu résister, car les soldats n'étaient pas armés, et on ne m'aurait pas arrêté: cette façon d'arrêter quelqu'un n'étant point permise à Venise, mais je n'y pensai pas. Le *sequere Deum* (1) s'en mêla; d'ailleurs je ne me sentais aucune répugnance. Il y a d'ailleurs des momens d'abandon où l'homme brave ne l'est pas, ou dédaigne de l'être.

J'entre dans la gondole; on tire le rideau et je vois.... mon mauvais génie, Razzetta, et un officier. Les deux soldats allèrent s'asseoir à la proue: je reconnus la gondole de M. Grimani, qui se détacha du rivage, prenant la direction du Lido. Les deux individus ne me disant pas le mot, je

(1) Suis le génie conducteur.

gardai le plus profond silence. Au bout d'une demi-heure, la gondole s'arrêta à la petite porte du fort St.-André, à l'embouchure de la mer Adriatique, à l'endroit même où s'arrête le Bucentaure, lorsque, le jour de l'Ascension, le doge va épouser la mer.

La sentinelle appelle le caporal; nous descendons, et l'officier qui m'accompagnait me présente au major, en lui remettant une lettre. Celui-ci, après avoir lu, ordonne à M. Zen, son adjudant, de me consigner au corps-de garde. Un quart-d'heure après, je vis partir mes conducteurs, et M. Zen vint me remettre trois livres et demie, en me disant que j'en recevrais autant chaque semaine. C'était tout juste la paie d'un simple soldat.

Je n'éprouvai aucun mouvement de colère, mais je me sentis pénétré de la plus forte indignation. Vers le soir, je me fis acheter quelque chose à manger afin de ne pas mourir d'inanition, puis, étendu sur le lit-de-camp, je passai la nuit au milieu des soldats sans pouvoir fermer l'œil, car ces esclavons ne firent que chanter, manger de l'ail, et fumer un mauvais tabac qui infectait l'air, et boire du vin esclavon, qui est noir comme de l'encre, et que ces gens-là seuls peuvent boire.

Le lendemain, de très bonne heure, le major Pelodoro (c'était le nom du gouverneur du fort), me fit monter chez lui, et me dit qu'en me faisant passer la nuit au corps-de-garde, il n'avait fait

qu'obéir à l'ordre qu'il avait reçu de Venise du président de la guerre, qu'on désigne par la qualification de Sage à l'écriture. Actuellement, monsieur l'abbé, je n'ai d'autre ordre que de vous tenir aux arrêts dans le fort, et de répondre de vous. Je vous donne donc pour prison toute la forteresse. Vous aurez une bonne chambre où vous trouverez votre lit et votre malle. Promenez-vous où il vous plaira, et souvenez-vous que si vous vous échappez, vous serez cause de ma perte. Je suis fâché qu'on m'ait prescrit de ne vous donner que dix sous par jour; mais, si vous avez à Venise des amis qui puissent vous donner de l'argent, écrivez-leur, et fiez-vous à moi pour la sûreté de vos lettres. Allez vous coucher, si vous en avez besoin.

On me conduisit dans ma chambre; elle était belle et au premier étage, avec deux fenêtres, d'où j'avais une vue superbe. Je trouvai mon lit, et je vis avec plaisir ma malle qu'on n'avait point forcée, et dont j'avais les clés. Le major avait eu l'attention de faire mettre sur ma table toutes les choses nécessaires pour écrire. Un soldat esclavon vint poliment me dire qu'il me servirait, et que je le paierais quand je pourrais, car tout le monde savait que je n'avais que dix sous. Je me fis d'abord apporter une bonne soupe et, après l'avoir mangée, je me mis au lit où je dormis neuf heures d'un profond sommeil. A mon réveil, le major me fit in-

viter à souper, et je commençai à voir que cela n'irait pas si mal.

Je monte chez cet honnête homme que je trouve en grande compagnie. Après m'avoir présenté à son épouse, il me nomma toutes les personnes présentes. Plusieurs officiers, l'aumônier du fort, un nommé Paoli Vida, musicien de l'église St.-Marc et sa femme, jolie personne, belle-sœur du major, et que le mari faisait habiter au fort parce qu'il était fort jaloux (et les jaloux sont toujours mal logés à Venise), avec quelques autres dames entre deux âges, mais que leur bonté me fit trouver charmantes, composaient cette réunion.

Gai comme je l'étais par caractère, cette honnête compagnie à table, me mit facilement de bonne humeur. Tout le monde ayant témoigné le désir de connaître le détail des raisons qui avaient pu porter M. Grimani à me faire mettre au fort, je leur fis le récit sincère de tout ce qui m'était arrivé depuis la mort de ma grand'mère. Cette narration me fit parler pendant trois heures sans aigreur, et même en plaisantant sur des choses qui, racontées autrement, auraient pu déplaire; et la société satisfaite me témoigna le plus grand intérêt, au point qu'avant de nous séparer chacun m'assura de son amitié et me fit offre de ses services. C'est un bonheur que, jusqu'à l'âge de cinquante ans, j'ai toujours eu, quand je me suis trouvé dans l'oppression. Dès que j'ai trouvé d'honnêtes gens curieux de

connaître l'histoire du malheur qui m'accablait, et que je la leur ai contée, je leur ai inspiré de l'amitié, et cet intérêt qui m'était nécessaire pour me les rendre favorables et utiles.

L'artifice que j'employais pour cela était de conter la chose simplement et telle qu'elle était, sans même omettre les circonstances qui pouvaient m'être nuisibles. C'est un secret que tous les hommes ne savent pas employer, parce que la plus grande partie du genre humain est composée de poltrons, et que pour être toujours vrai il faut avoir du courage. J'ai appris, par expérience, que la vérité est un talisman dont le charme est immanquable, pourvu qu'on ne la prodigue pas à des coquins; et je crois qu'un coupable, qui ose la dire ouvertement à un juge intègre, est plus aisément absous qu'un innocent qui tergiverse. Bien entendu que le narrateur doit être jeune, ou au moins dans la force de l'âge; car l'homme vieux a pour ennemi la nature entière.

Le major plaisanta beaucoup sur la visite faite et rendue au lit du séminariste; mais l'aumônier et les femmes le grondèrent. Il me conseilla d'écrire toute mon histoire au Sage à l'écriture, s'engageant à la lui remettre, et m'assurant qu'il deviendrait mon protecteur. Toutes les femmes m'engagèrent à suivre ce conseil.

CHAPITRE VII.

Mon court séjour dans le fort Saint-André.— Mon premier repentir galant. — Plaisir d'une vengeance et belle preuve d'un alibi. — Arrêt du comte Boniface. — Mon élargissemsnt. Arrivée de l'évêque. — Je quitte Venise.

Le fort, où la république ne tenait ordinairement qu'une garnison de cent esclavons invalides, se trouvait contenir alors deux mille Albanais, qu'on désignait par le nom de Cimariotes.

Le ministre de la guerre, connu dans la république sous le nom de Sage à l'écriture, ainsi que je l'ai déjà dit, les avait fait venir du Levant à l'occasion d'une promotion. On voulut que les officiers fussent à portée de faire valoir leur mérite et de le voir récompensé. Ils étaient tous natifs de cette partie de l'Épire qu'on nomme Albanie et qui appartient à la république. Il y avait alors vingt-

cinq ans qu'ils s'étaient distingués dans la dernière guerre que la république ait soutenue contre les Turcs. C'était pour moi un spectacle à-la-fois nouveau et surprenant de voir dix-huit à vingt officiers tous vieux et tous bien portans, ayant la figure couverte de cicatrices, ainsi que la poitrine que, par luxe guerrier, ils portaient toute découverte. Le lieutenant-colonel se distinguait particulièrement par ses blessures, car, sans hyperbole, il avait le quart de la tête de moins. Il n'avait qu'un œil, qu'une oreille, et on ne lui voyait point la mâchoire. Il mangeait cependant fort bien, parlait de même et était d'une humeur très gaie. Il avait avec lui toute sa famille, composée de deux jolies filles, que leur costume rendait encore plus intéressantes, et de sept garçons tous soldats. Cet homme avait six pieds, d'une stature superbe, et pourtant si laid de figure, à cause de ses énormes blessures, qu'il était hideux à voir. Malgré cela, je lui trouvai quelque chose de si attrayant que je l'aimai de prime abord, et j'aurais beaucoup aimé à m'entretenir avec lui sans la forte odeur d'ail que sa bouche exhalait en parlant. Tous ces Albanais en avaient toujours les poches pleines, et une gousse d'ail pour eux est à-peu-près ce qu'est une dragée pour nous. Peut-on douter d'après cela que ce légume ne soit un poison? La seule propriété médicale qu'il ait, c'est de ranimer l'appétit en donnant du ton à un estomac affaibli.

Cet homme ne savait pas lire, mais il n'en était pas honteux; car à l'exception du prêtre et du chirurgien, aucun ne possédait ce talent. Tous, officiers et soldats, avaient la bourse pleine d'or, et la moitié au moins étaient mariés. Aussi y avait-il dans le fort cinq ou six-cents femmes, et une pépinière d'enfans. Ce spectacle, neuf pour moi, m'intéressait beaucoup. Heureuse paresse! je te regrette parce que tu m'offrais souvent du nouveau; et cette raison me fait détester la vieillesse qui ne m'offre que des choses connues, à-moins que ce ne soit dans les gazettes, dont alors l'existence m'importait fort peu.

Libre dans ma chambre, je fis l'inventaire de ma malle, et, en ayant retiré tout ce que j'avais d'ecclésiastique, je fis appeler un juif et je le lui vendis impitoyablement. Ma seconde opération fut d'envoyer à M. Rosa les reçus de tous les effets que j'avais mis en gage, en le priant de vouloir bien les faire vendre sans exception, et de m'en envoyer le surplus. Moyennant cette double opération, je me vis en état de céder à mon soldat les misérables dix sous qu'on me donnait par jour. Un autre soldat, qui avait été perruquier, avait soin de ma chevelure, que la discipline du séminaire m'avait forcé de négliger. Je me promenais dans les casernes pour y chercher quelque distraction; la demeure du major pour le sentiment, et celle de l'Albanais pour un peu d'amour, étaient mes seuls

refuges. Ce dernier étant sûr que son colonel serait nommé brigadier, sollicitait le commandement du régiment; mais il avait un concurrent et il craignait qu'il ne l'emportât sur lui. Je m'avisai de lui faire un placet, court, mais si vigoureux, que le Sage, après lui avoir demandé qui l'avait fait, lui accorda ce qu'il voulait. A son retour au fort, ce brave homme, la joie dans le cœur, me dit en me pressant contre sa poitrine, qu'il m'en devait toute l'obligation; et après m'avoir donné à dîner en famille, où ses mets à l'ail me brûlèrent l'ame, il me fit présent de douze boutargues et de deux livres de tabac turc excellent.

L'effet de mon placet fit croire à tous les autres officiers qu'ils ne parviendraient à rien sans le secours de ma plume, et je ne la refusai à personne, ce qui me suscita des querelles, car je servais en même-temps le rival de celui que j'avais servi d'avance et qui m'avait payé; mais me trouvant en possession d'une quarantaine de sequins, je me moquais de tout, ne craignant plus la misère. Cependant il m'arriva un accident qui me fit passer six semaines fort désagréablement.

Le 2 du mois d'avril, fatal anniversaire de mon entrée dans le monde, au moment où je venais de me lever, je vois entrer dans ma chambre une belle Grecque qui me dit que son mari, enseigne, avait tout le mérite possible pour devenir lieutenant, et qu'il le deviendrait, si son capitaine ne

lui en voulait à cause du refus qu'elle lui avait fait de certaines complaisances qu'elle ne devait accorder qu'à son époux. Elle me présenta des certificats et me pria de lui faire un placet qu'elle irait elle-même porter au Sage; et pour achever, elle ajouta qu'étant pauvre, elle ne pouvait récompenser ma peine que par son cœur. Je lui répondis que son cœur ne devait être que le prix des désirs, et je la traitai en conséquence, sans trouver d'autre résistance que celle qu'une jolie femme ne manque jamais de faire par acquit. Je la renvoyai ensuite en lui disant de revenir vers midi, qu'elle trouverait l'écrit tout prêt. Elle fut exacte, et ne trouva pas mauvais de me récompenser une seconde fois; et enfin le soir, sous prétexte de quelques corrections, elle vint me fournir l'occasion d'une troisième récompense.

Mais hélas! tout n'est point roses dans les plaisirs, car le matin du troisième jour, je m'aperçus avec horreur que j'avais trouvé un serpent caché sous les fleurs. En six semaines de privations et de soins, je me vis parfaitement rétabli.

Un jour, ayant revu ma belle Grecque, j'eus la sottise de lui faire des reproches; mais elle me déconcerta, me répondant en riant qu'elle ne m'avait donné que ce qu'elle avait, et que j'avais eu tort de ne pas prendre mes précautions. Le lecteur se figurerait difficilement le chagrin et la honte que ce malheur me causa. Je me regardais comme

un homme dégradé, et voici, à cause de cet accident, un trait qui pourra donner aux curieux une idée de mon étourderie.

Madame Vida, belle-sœur du major, se trouvant un matin tête-a-tête avec moi, me confia dans un doux abandon le tourment que son jaloux mari lui faisait éprouver, et la cruauté qu'il avait de la laisser coucher seule depuis quatre ans, quoiqu'elle fût à la fleur de son âge. Dieu fasse, ajouta-t-elle, qu'il ne vienne pas à savoir que vous avez passé une heure avec moi, car il me désespérerait.

Pénétré de son chagrin, la confiance amenant la confiance, j'eus la balourdise de lui confier l'état où m'avait mis la cruelle Grecque, lui disant que je le sentais d'autant plus, que j'aurais été heureux de la venger de la froideur de son jaloux. A ces mots, où j'avais laissé percer toute la candeur de la bonne foi, elle se leva, et me dit avec un ton d'aigreur et de colère, toutes les injures qu'une honnête femme outragée aurait pu se permettre contre un audacieux qui se serait oublié. Confondu, et concevant fort bien en quoi je lui avais manqué, je lui tirai ma révérence, et elle, continuant sur le même ton, me défendit de me remontrer chez elle, disant qne j'étais un fat indigne de parler à une femme de bien. Je m'empressai de lui dire en partant qu'une femme de bien devait être plus réservée qu'elle sur cet article, et je ne fus pas longtemps à réfléchir que, si au lieu de lui confier mes

douleurs, je m'étais bien porté, elle aurait trouvé fort bien que je l'eusse consolée.

J'eus peu de jours après un motif plus réel de me repentir d'avoir connu la Grecque. C'était le jour de l'Ascension. Comme c'était près du fort, que se faisait la cérémonie du Bucentaure, M. Rosa y mena madame Orio et ses deux gentilles nièces, et j'eus le plaisir de leur donner à dîner dans ma chambre. Je me trouvai ensuite seul avec mes amies dans le secret d'une casemate, et c'est là qu'elles me couvrirent de leurs baisers. Je sentis qu'elles s'attendaient à quelques preuves de mon amour ; mais, pour cacher ma peine, je fis semblant de craindre quelque surprise, et force leur fut de s'en contenter.

J'avais écrit à ma mère le détail de ce qui m'était arrivé et le traitement que Grimani se permettait de me faire éprouver ; elle me répondit qu'elle avait écrit en conséquence à cet abbé, et qu'elle ne doutait pas qu'il ne me fît mettre en liberté ; et que, pour ce qui regardait les meubles qu'il avait fait vendre par Razzetta, M. Grimani s'était engagé à en faire le patrimoine de mon plus jeune frère. — Cette dernière clause était une imposture ; car ce patrimoine ne fut établi treize ans plus tard que fictivement. Je parlerai, en son lieu, de ce malheureux frère qui est mort misérable à Rome, il y a vingt ans.

A la mi-juin, les Cimariotes retournèrent dans

le Levant, et il ne resta plus dans le fort que la garnison ordinaire. L'ennui me gagna dans l'espèce d'abandon où je me trouvais, ce qui me donnait des accès de colère terribles.

La chaleur était très-forte et m'incommodait beaucoup, ce qui m'obligea d'écrire à M. Grimani pour lui demander deux habits d'été, lui indiquant l'endroit où ils devaient se trouver si Razzetta ne les avait point vendus. Huit jours après, me trouvant chez le major, je vois entrer cet indigne personnage accompagné d'un individu qu'il présenta sous le nom de Petrillo, célèbre favori de l'impératrice de Russie, lequel venait de St-Pétersbourg. Il aurait dû dire *infâme* au lieu de célèbre, et *bouffon* au lieu de favori.

Le major les invita à s'asseoir, et Razzetta prenant un paquet des mains du gondolier de Grimani, me le remit en disant : voilà les guenilles que je t'apporte. Je lui répondis : Le jour viendra où je t'apporterai ton *rigano* (1). A ces mots, ce drôle osa lever sa canne; mais le major indigné lui fit baisser le ton en lui demandant s'il avait envie de passer la nuit au corps-de-garde. Petrillo, qui n'avait pas encore parlé, me dit alors qu'il était fâché de ne m'avoir pas trouvé à Venise, que je l'aurais mené en des lieux que je devais connaître.

Nous y aurions probablement trouvé ta femme, lui répondis-je.

(1) Habit des forçats.

Je me connais en physionomie, ajouta-t-il, et tu seras pendu un jour.

Je frémissais de colère, et le major, qui sans doute partageait les dégoûts que me causaient ces propos, se leva en leur disant qu'il avait des affaires à terminer; et ils partirent. Le major me dit en me quittant que le lendemain il irait se plaindre au Sage, et qu'il aurait raison de l'insolence de Razzetta.

Resté seul, en proie à la plus profonde indignation, je ne fus plus possédé que du désir de me venger.

Le fort était entièrement entouré d'eau, et aucune sentinelle ne pouvait voir mes fenêtres. Un bateau placé, en cet endroit, aurait donc pu me mener à Venise pendant la nuit, et me ramener au fort avant le jour. Il ne s'agissait que de trouver un batelier qui, pour de l'argent, voulût s'exposer à aller aux galères, s'il était découvert. Entre plusieurs qui venaient porter des provisions au fort, j'en choisis un dont la mine me plut, et lui ayant promis un sequin, il me promit une réponse pour le lendemain. Il fut exact, et me dit qu'il était prêt. Il m'apprit qu'avant de me servir, il avait voulu s'informer si j'étais détenu pour des choses importantes; mais que l'épouse du major lui ayant dit que je ne l'étais que pour des fredaines, je pouvais compter sur lui. Là-dessus, nous convinmes qu'il se trouverait sous ma fenêtre au

commencement de la nuit, ayant à son bateau un mât assez long pour que je pusse m'y laisser glisser.

A l'heure convenue, tout étant prêt, je me glisse dans la barque, et nous voguons. Je débarquai à la rive des esclavons, donnant ordre au batelier de m'attendre; et, enveloppé d'une capote de marinier, je me dirigeai droit à St.-Sauveur, et je me fis conduire à la porte de Razzetta par un garçon de café.

Certain qu'il ne serait pas à la maison à cette heure-là, je sonnai, et j'entendis ma sœur qui me disait que si je voulais lui parler, je devais y aller le matin. Satisfait, j'allai m'asseoir au pied du pont pour voir de quel côté il entrait dans la rue, et, un peu avant minuit, je le vis arriver du côté de la place St-Paul. N'ayant pas besoin d'en savoir davantage, j'allai rejoindre le bateau et je rentrai au fort sans aucune difficulté. A cinq heures du matin, toute la garnison put me voir promener dans l'enceinte.

Ayant tout le temps de réfléchir, voici les mesures que je pris, afin de pouvoir assouvir ma haine avec sécurité et prouver mon alibi, si je venais à tuer mon bourreau comme j'en avais l'intention.

Le jour, avant la nuit fixée pour mon expédition, je me promenai avec le jeune Zen, fils de l'adjudant, qui n'avait que douze ans, mais qui

m'amusait beaucoup par ses finesses. Je parlerai de lui dans l'année 1771. Tout en me promenant avec cet enfant, je fis semblant de me donner une entorse en sautant à bas d'un bastion. Je me fis porter dans ma chambre par deux soldats, et le chirurgien du fort, croyant que je m'étais luxé le pied, me condamna à garder le lit, après m'avoir appliqué à la cheville des serviettes imbibées d'eau-de-vie camphrée. Tout le monde vint me voir, et je voulus que mon soldat me servît de garde et couchât dans ma chambre. Je le connaissais, je savais qu'un verre d'eau-de-vie suffisait pour le griser et le faire dormir d'un profond sommeil. Dès que je le vis endormi, je renvoyai le chirurgien et l'aumônier qui habitait au-dessus de ma chambre, et, à dix heures et demie, je descendis dans le bateau.

Arrivé à Venise, j'allai dans une boutique où j'achetai un bon bâton, et j'allai m'asseoir sur le seuil d'une porte, à l'entrée de la rue du côté de la place St.-Paul. Un petit canal qui passe au bout de la rue me parut fait exprès pour y jeter mon ennemi. Aujourd'hui ce canal n'existe plus.

A minuit moins un quart, je vois venir mon homme, à pas lents et mesurés. Je sors de la rue à pas rapides, me tenant près du mur pour l'obliger à me faire place, et je lui assène le premier coup sur la tête, le second sur le bras, et le troisième, plus allongé, le force à tomber dans le canal en

criant et en me nommant. Au même instant, je vois sortir d'une maison à ma gauche un Forlan (citoyen de Forli) avec une lanterne à la main. Un coup de bâton sur cette main lui fait tomber la lanterne, et la peur le fait fuir à toutes jambes. Je jette mon bâton, je traverse la place comme un trait, je franchis le pont, et tandis que l'on accourt vers le lieu où le bruit s'était fait entendre, je regagne la barque, je saute dedans, et bientôt un vent fort mais favorable gonflant la voile que nous tendîmes à l'instant, me ramena au fort. Il sonnait minuit au moment où je rentrais dans ma chambre par la fenêtre. Je me déshabille promptement, et, dès que je suis dans mon lit, je réveille le soldat, à cris perçans, lui disant d'aller chercher le chirurgien, que je me mourais d'une colique.

L'aumônier, réveillé par mes cris, descend et me trouve en convulsions. Espérant que le diascordium me soulagerait, ce brave homme court en chercher et me l'apporte; mais pendant qu'il va chercher de l'eau, au lieu de le prendre, je le cache. Après une demi-heure de grimaces, je dis que je me sentais beaucoup mieux, et remerciant tout le monde, je priai qu'on se retirât, ce que chacun fit en me souhaitant un bon sommeil.

Le matin, ne me levant pas à cause de ma prétendue entorse, quoique j'eusse parfaitement bien dormi, le major eut la bonté de venir me voir avant de partir pour Venise, et il me dit que ma

colique venait sans doute du melon que j'avais mangé la veille.

A une heure après midi, le major revint. J'ai, me dit-il tout riant, une bonne nouvelle à vous donner. Razzetta a été vigoureusement rossé cette nuit et jeté dans un canal.

On ne l'a pas assommé?

Non, mais tant mieux pour vous, car votre affaire en serait bien plus mauvaise : on est sûr, dit-on, que c'est vous qui avez commis ce crime.

Je suis bien aise qu'on le croie ; cela me venge en partie ; mais il sera difficile qu'on le prouve.

Assurément. En attendant Razzetta a déclaré vous avoir reconnu ainsi que le Forlan à qui vous avez, dit-il, écrasé la main d'un coup de bâton pour lui faire tomber sa lanterne. Razzetta a le nez cassé, trois dents de moins et une contusion au bras droit. On vous a dénoncé à l'Avogador (procureur-général), et M. Grimani a écrit au Sage à l'écriture pour se plaindre de ce qu'il vous avait mis en liberté sans l'en avertir. Je suis arrivé au bureau de la guerre précisément comme le Sage lisait la lettre, et j'ai assuré S. E. que c'est un faux soupçon, car je venais de vous quitter dans votre lit où vous étiez retenu par une entorse : je lui ai dit aussi qu'à minuit vous vous sentiez mourir d'une colique.

Est-ce à minuit que Razzetta a été rossé?

A ce que dit la déclaration. Le Sage a écrit

sur-le-champ à M. Grimani pour lui certifier que vous n'aviez point quitté le fort, que vous y êtes encore, et que la partie plaignante peut, si elle le veut, envoyer des commissaires pour vérifier le fait. Attendez-vous donc, mon cher abbé, à des interrogatoires.

Je m'y attends, et je répondrai que je suis fâché d'être innocent.

Trois jours après, un commissaire vint au fort avec un scribe (greffier) de l'Avogarie, et le procès fut bientôt fini; car comme tout le fort connaissait mon entorse, le chapelain, le chirurgien, le soldat et plusieurs autres qui n'en savaient rien, jurèrent qu'à minuit j'étais dans mon lit et tourmenté d'une affreuse colique. Dès que mon alibi fut authentiquement prouvé, l'Avogador condamna Razzetta et le crocheteur à payer les frais, sans préjudice de mes droits.

Après ce jugement, le major me conseilla d'adresser au Sage un placet qu'il se chargea de lui remettre lui-même, et dans lequel je demandais mon élargissement. Je prévins M. Grimani de cette démarche, et huit jours après, le major m'annonça que j'étais libre, et que ce serait lui-même qui me présenterait à cet abbé. C'était à table, et dans un moment de gaîté qu'il me donna cette nouvelle. N'y ajoutant pas foi, et voulant faire semblant d'y croire, je lui dis par galanterie que sa maison me plaisait plus que le séjour de Venise,

et que, pour l'en convaincre, je resterais encore huit jours, s'il voulait me le permettre. On me prit au mot avec des cris de joie. Mais deux heures après, m'ayant confirmé la nouvelle, et n'en pouvant plus douter, je me repentis du sot présent de huit jours que je lui avais fait; mais je n'eus pas le courage de me dédire; car les démonstrations de joie, surtout de la part de sa femme, avaient été si vives, que je me serais rendu méprisable en me retractant. Cette bonne femme savait que je lui devais tout, et elle craignait que je ne le devinasse pas.

Voici le dernier événement qui m'arriva dans le fort : je ne crois pas devoir le laisser dans l'oubli.

Le lendemain, un officier en uniforme national entra chez le major accompagné d'un homme d'une soixantaine d'années, portant épée; et lui ayant remis une lettre portant le cachet du bureau de la guerre, il repartit dès que le major lui eut remis une réponse.

Le major, après le départ de l'officier, s'adressant au vieux monsieur qu'il qualifia de comte, lui dit que, par ordre supérieur, il le retenait aux arrêts, et qu'il lui donnait tout le fort pour prison. Le comte ayant alors voulu lui remettre son épée, le major la refusa noblement et le conduisit à la chambre qu'il lui destinait. Une heure après, un domestique à livrée vint lui porter un lit et une

malle, et le lendemain matin le même domestique étant entré chez moi, me pria, au nom de son maître, de lui faire l'honneur d'aller déjeûner avec lui. Je me rendis à son invitation, et voici ce qu'il me dit en m'accueillant :

Monsieur l'abbé, on a tant parlé à Venise de la bravoure avec laquelle vous avez prouvé votre alibi incroyable, que je n'ai pu résister au plaisir de faire votre connaissance.

Mais, monsieur le comte, mon alibi étant très-réel, il n'y a point de bravoure à le prouver. Permettez-moi de vous dire que ceux qui en doutent me font un mauvais compliment, car....

N'en parlons plus, et excusez-moi. Mais puisque nous sommes devenus camarades, j'espère que vous m'accorderez votre amitié. Déjeûnons.

Pendant le déjeûner, le comte ayant appris qui j'étais, voulut, après le repas, me rendre confidence pour confidence, et me dit : Je m'appelle comte de Bonafede. Jeune encore, je servis sous le prince Eugène; mais ayant quitté le service militaire, j'embrassai la carrière civile en Autriche, d'où, à la suite d'un duel, je passai en Bavière. A Munich, ayant fait la connaissance d'une demoiselle de condition, je l'enlevai et la conduisis à Venise où je l'épousai. J'y suis depuis vingt ans, j'ai six enfans, et toute la ville me connait. Il y a huit jours que j'envoyai mon laquais à la poste de Flandre pour retirer mes lettres, mais on les lui

refusa parce qu'il n'avait pas de quoi en payer le port. Je m'y rendis moi-même, mais j'eus beau dire que j'en paierais le port à l'ordinaire suivant, on me refusa mes lettres. Outré, je monte chez le baron de Taxis, directeur de cette poste, et je me plains; mais il me répond si grossièrement qu'on n'a rien fait que par ses ordres, et que mes lettres ne me seraient remises que lorsque j'en paierais le port, que je fus pétrifié d'indignation. Me sentant chez lui, j'eus assez de force pour me contenir, mais un quart d'heure après, je lui écrivis un billet pour lui demander satisfaction, l'avertissant que je ne marcherais plus qu'avec mon épée et que je le forcerais à me la donner partout où je le rencontrerais.

Je ne l'ai trouvé nulle part; mais hier je fus accosté par le secrétaire des inquisiteurs qui me dit que je devais oublier les impolitesses du baron, et aller avec un officier qu'il m'indiqua me constituer prisonnier dans ce fort, m'assurant qu'il ne m'y laisserait que huit jours. J'aurai donc, monsieur l'abbé, le plaisir de les y passer avec vous.

Je lui répondis que j'étais libre depuis vingt-quatre heures, mais que pour lui donner une marque de reconnaissance pour la confidence qu'il venait de me faire, j'aurais l'honneur moi-même de lui tenir compagnie. M'étant déjà engagé avec le major, c'était un mensonge officieux que la politesse approuve.

Dans l'après-midi, me trouvant avec lui sur le donjon du fort, je lui fis observer une gondole à deux rames qui se dirigeait vers la petite porte; et, après y avoir braqué sa lunette, il me dit que c'étaient sa femme et sa fille qui venaient le voir. Nous allâmes à la rencontre de ces dames, dont l'une pouvait avoir mérité d'être enlevée: l'autre, jeune personne de quatorze à seize ans, me parut être une beauté d'une espèce nouvelle. Elle avait les cheveux d'un beau blond clair, de beaux yeux bleus, le nez aquilin, une belle bouche entr'ouverte et riante qui laissait voir un ratelier blanc comme son teint, si l'incarnat de la rose n'eût empêché d'en voir toute la blancheur. Sa taille, à force d'être fine, paraissait fausse, mais sa poitrine parfaitement formée semblait un autel où l'amour se serait plu à respirer le plus doux encens. C'était, au reste, un nouveau luxe étalé par la maigreur; mais, extasié par son aspect, mes yeux insatiables ne pouvaient s'en détacher, et mon imagination lui prêtait tout l'embonpoint qu'on aurait pu lui désirer. Enfin, portant mes regards sur ses yeux, je crus voir dans son air riant qu'elle me disait: Dans deux ans, tout au plus, on y verra tout ce que vous imaginez.

Elle était élégamment parée à la mode du temps, ayant de grands paniers et le costume des filles nobles qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, quoique la jeune comtesse fût déjà nubile. Il ne

m'était jamais arrivé de regarder la poitrine d'une demoiselle de condition avec moins de ménagement; mais il me semblait qu'il devait être permis de regarder un endroit où il n'y avait rien qu'en espérance.

Monsieur et madame s'étant d'abord entretenus en allemand, le comte me présenta dans les termes les plus flatteurs, et on me dit tout ce qu'on peut dire de plus gracieux. Le major étant survenu et se croyant obligé de conduire la comtesse pour voir le fort, je sus tirer le meilleur parti de l'infériorité de mon rang. J'offris le bras à la demoiselle, et le comte monta dans sa chambre.

Ne sachant encore servir les dames qu'à la vieille mode de Venise, mademoiselle me trouva gauche; je croyais la servir très noblement en lui mettant la main sous le bras; mais elle se retira en éclatant de rire. Sa mère s'étant retournée pour savoir de quoi elle riait, je fus confondu en lui entendant dire que je l'avais chatouillée. Voilà, me dit-elle, comment on donne le bras à une demoiselle, et elle passa sa main sous mon bras, que j'arrondis sans doute fort gauchement, ayant quelque peine à reprendre ma contenance. Croyant sans doute avoir affaire au plus sot des novices, elle dut se proposer de s'amuser à mes dépens. Elle commença par me dire qu'en arrondissant ainsi le bras, je l'éloignais de ma taille, et que je me trouvais hors de dessin. Je lui avouai que je ne savais pas

dessiner, et je lui demandai en même temps si c'était un de ses talens. J'apprends, me répondit-elle, et lorsque vous viendrez nous voir, je vous montrerai Adam et Ève du chevalier Liberi, que j'ai copiés, et que les professeurs ont trouvés beaux, sans qu'ils sussent qu'ils étaient de moi.

Pourquoi vous cacher?

C'est que ces deux figures sont trop nues.

Je ne suis pas curieux de votre Adam, mais je verrai votre Ève avec plaisir, et je vous garderai le secret. Cela la fit rire de nouveau, et sa mère se retourna encore. Je faisais le nigaud, car voyant le parti que je pourrais tirer de sa prévention, je formai ce projet au moment même où elle voulut m'apprendre à donner le bras.

Dans l'idée qu'elle avait de mon idiotisme, elle crut pouvoir me dire qu'elle trouvait son Adam beaucoup plus beau qu'Ève, car elle n'y avait rien omis, qu'on y distinguait tous les muscles, tandis qu'on n'en voyait point dans Ève. C'est, ajouta-t-elle, une figure sur laquelle on ne voit rien.

Mais c'est positivement ce qui m'intéressera.

Non, Adam, croyez-moi, vous plaira davantage.

Cette conversation m'avait fort altéré. J'étais en pantalon de toile, car la chaleur était forte.... je craignais que la mère et le major, qui n'étaient qu'à quelques pas devant nous, vinssent à se retourner... j'étais sur les épines. Pour mettre le

comble à mon embarras, la jeune personne, en faisant un faux pas, fait descendre le quartier d'un de ses souliers, et allongeant son joli pied, elle me prie de la rechausser. Je mets un genou en terre, et, sans y penser sans doute, elle releva un peu sa robe.... elle avait de grands paniers et point de jupon.... c'en était assez pour me faire tomber mort. Aussi en me relevant me demanda-t-elle si je me trouvais mal.

Un instant après, en sortant d'une casemate, sa coiffe s'étant un peu dérangée, elle me pria de la lui raccomoder; mais obligée de baisser la tête, mon état ne put lui rester secret. Pour me tirer d'embarras, elle me demanda qui m'avait fait le cordon de ma montre: je lui dis que c'était un présent de ma sœur. Elle me pria de le lui laisser voir, mais lui ayant dit qu'il était fixé au gousset, et n'en voulant rien croire, je lui dis qu'elle pouvait s'en assurer. Elle y porta la main, et je fus indiscret par un mouvement involontaire, mais naturel. Elle dut m'en vouloir, car elle vit qu'elle avait mal jugé; et devenue plus timide, n'osant plus rire, nous rejoignîmes sa mère et le major qui lui montrait dans une guérite le corps du maréchal de Schulenburg, qu'on y avait déposé en attendant qu'on lui eût fait un mausolée. Quant à moi, j'éprouvais une véritable honte. Il me semblait que j'étais le premier coupable qui eût alarmé sa vertu; et je ne me serais refusé à rien si l'on

m'eût indiqué un moyen de lui faire réparation.

Telle était alors ma délicatesse, fondée cependant sur l'opinion que j'avais de la personne que j'avais offensée; opinion dans laquelle je pouvais me tromper. Le temps, je dois l'avouer, a successivement réduit cette délicatesse à rien; et cependant je ne me crois pas plus méchant que mes égaux en âge et en expérience.

Nous allâmes retrouver le comte, et la journée se passa assez tristement. Vers le soir, les dames repartirent; mais avant leur départ, la mère me fit promettre de les aller voir à Venise.

Cette jeune personne, que je croyais avoir insultée, me laissa une si forte impression, que je passai sept jours dans la plus grande impatience; mais il ne me tardait de la revoir que pour lui demander pardon et la convaincre de mon repentir.

Le lendemain, le fils aîné du comte vint le voir. Il était laid, mais je lui trouvai l'air noble et un esprit très modeste. Vingt-cinq ans plus tard, je l'ai trouvé cadet aux gardes du roi d'Espagne. Il avait servi vingt ans en qualité de simple garde pour parvenir à ce mince grade. Je parlerai de lui quand il en sera temps; mais en attendant, je dirai qu'il me soutint que je ne l'avais jamais connu : son amour-propre avait besoin de ce mensonge qui me fit pitié.

Le matin du huitième jour, le comte sortit du fort, et j'en partis le même soir, donnant au major

rendez-vous dans un café de la place St.-Marc, d'où nous devions nous rendre ensemble chez l'abbé Grimani. Je pris congé de son épouse, femme dont la mémoire me sera toujours chère, et elle me dit : Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour prouver votre alibi ; mais remerciez-moi d'avoir eu le talent de vous bien connaître. Mon mari n'a rien su qu'après.

Arrivé à Venise, j'allai chez madame Orio où je fus le bien venu : j'y soupai, et mes deux charmantes amies, qui désiraient que l'évêque mourût en voyage, me donnèrent la plus douce hospitalité.

Le lendemain à midi, le major s'étant ponctuellement trouvé au rendez-vous, nous allâmes chez Grimani. Il me reçut avec l'air d'un coupable qui demande grâce, et sa sottise me confondit quand je l'entendis me prier de pardonner Razzetta et son compagnon qui s'étaient mépris. Il me dit ensuite que l'arrivée de l'évêque était imminente, qu'il avait ordonné qu'on me donnât une chambre et que je pourrais manger à sa table. Après cela il me mena chez M. Valavero, homme d'esprit, et qui n'était plus Sage à l'écriture, son semestre étant fini ; je lui présentai mes hommages, et nous causâmes vaguement jusqu'au départ du major. Quand cet officier fut parti, il me pria de lui avouer que c'était moi qui avais rossé Razzetta. J'en convins sans détour, et l'histoire que je lui fis de l'affaire

l'amusa beaucoup. Il réfléchit que n'ayant pu faire mon coup à minuit, les sots s'étaient trompés dans leur dénonciation, mais qu'au reste je n'aurais pas eu besoin de cela pour prouver mon alibi, car mon entorse, qui passait pour réelle, m'aurait suffi.

Mais le lecteur n'a pas oublié que j'avais un grand poids sur le cœur, et il me tardait effectivement beaucoup de m'en débarrasser. Je devais voir la déesse de mes pensées, obtenir mon pardon ou mourir à ses pieds.

Je trouvai aisément la maison; le comte n'y était pas. Madame me reçoit de la manière la plus obligeante; mais sa vue me cause un tel étonnement, que je ne sais que lui dire. Je croyais aller voir un ange, la trouver dans un paradis, et je ne vois qu'un grand salon orné de quatre chaises de bois vermoulu et d'une vieille table toute sale Le jour y pénétrait à peine, car les volets étaient presque fermés. Ç'aurait pu être pour empêcher la chaleur d'entrer; mais je vis que c'était pour cacher les carreaux qui étaient tous brisés. Ce quart de jour ne m'empêcha pas de remarquer que madame la comtesse était enveloppée dans une robe en lambeaux et que sa chemise n'était rien moins que propre. Me voyant distrait, elle me quitta en me disant qu'elle allait m'envoyer sa fille, laquelle un instant après se présenta d'un air noble et facile en me disant qu'elle m'attendait avec impatience.

mais non pas à cette heure où elle n'avait coutume de recevoir personne.

J'étais embarrassé de lui répondre, car il me semblait que ce n'était pas elle. Son misérable déshabillé me la faisait presque paraître laide, et je m'étonnais de l'effet qu'elle avait produit sur moi au fort. Voyant sur ma figure la surprise que j'éprouvais et une partie de ce qui se passait dans mon ame, elle me laissa voir sur la sienne, non pas du dépit, mais une mortification qui me fit pitié. Si elle avait su, ou osé philosopher, elle aurait eu le droit de mépriser en moi un homme qu'elle n'avait intéressé que par sa parure, ou par l'opinion qu'elle lui avait fait concevoir de sa noblesse ou de sa fortune; mais elle entreprit de me remonter par sa sincérité. Si elle avait pu réussir à mettre en jeu le sentiment, elle se sentait sûre de le faire plaider en sa faveur.

Je vous vois surpris, monsieur l'abbé, et je n'en ignore pas la raison. Vous vous êtes attendu, sans doute, à trouver la magnificence, et vous n'avez trouvé que l'aspect de la misère. Le gouvernement ne donne à mon père que de faibles appointemens, et nous sommes neuf. Obligés d'aller à l'église les jours de fêtes, et devant paraître comme notre condition l'exige, nous sommes souvent forcés de nous passer de dîner pour aller retirer les habits que le besoin nous a forcés de mettre en gage. Nous les y remettons le lendemain. Si le curé ne nous voyait

point à la messe, il effacerait nos noms de la liste de ceux qui participent aux aumônes de la confraternité des pauvres; et ce sont ces aumônes qui nous soutiennent.

Quel récit! Elle devina. Le sentiment s'était emparé de moi, mais pour me rendre moins ému que honteux. N'étant pas riche et ne me sentant plus amoureux, après avoir poussé un profond soupir, je devins plus froid que glace. Néanmoins sa situation m'étant pénible, je lui répondis honnêtement, lui parlant raison avec douceur et lui témoignant de l'intérêt. Si j'étais riche, lui dis-je, je vous prouverais facilement que vous n'avez point confié vos malheurs à un ingrat insensible; mais je ne le suis pas, et me trouvant à la veille de mon départ, mon amitié même ne saurait vous être utile. Me rejetant alors sur les lieux communs, je lui dis que je ne désespérais pas que ses charmes ne lui assurassent le bonheur. Cela, me répondit-elle d'un ton réfléchi, peut arriver, pourvu que celui qui les trouvera puissans sache qu'ils sont inséparables de mes sentimens, et qu'en s'y conformant il me rendra la justice qui m'est due. Je n'aspire qu'à un nœud légitime, sans prétendre ni à la noblesse ni à la richesse: je suis désabusée sur l'une et je sais me passer de l'autre, car il y a longtemps qu'on m'a accoutumée à l'indigence, et même à me passer du nécessaire; ce qui n'est pas facile à comprendre. Mais allons voir mes dessins.

Vous avez bien de la bonté, mademoiselle.

Hélas! je ne m'en souvenais plus, et son Eve ne pouvait m'interesser. Je la suivis.

J'entre dans une chambre où je vois une table, une chaise, un petit miroir et un lit retroussé, où on ne voyait que le dessous de la paillasse; voulant peut-être par-là laisser le spectateur libre de s'imaginer qu'il y avait des draps; mais ce qui me rebuta fut une certaine exhalaison dont la cause était récente : je fus anéanti; et si j'avais encore été amoureux, cet antidote aurait suffi pour opérer instantanément ma guérison radicale. Je ne me sentis plus possédé que du besoin de sortir pour ne plus revenir; et je regrettais de ne pouvoir point verser sur la table une poignée de ducats : je me serais trouvé en conscience quitte du prix de ma rançon.

La pauvre demoiselle me montra ses dessins; ils me semblèrent beaux, et je les louai sans m'arrêter sur son Eve ni plaisanter sur son Adam. Je lui demandai, comme par manière d'acquit, pourquoi, ayant du talent, elle n'en tirait pas parti en apprenant à peindre en pastel.

Je le voudrais, me répondit-elle, mais la seule boîte de couleurs coûte deux sequins.

Me pardonnerez-vous si j'ose vous en donner six?

Hélas! je les accepte avec reconnaissance, et je

suis heureuse d'avoir contracté cette obligation avec vous.

Ne pouvant retenir ses larmes, elle se tourna pour me les dérober, et je saisis cet instant pour mettre la somme sur la table, et comme par politesse et pour lui épargner une certaine humiliation, je lui donnai sur les lèvres un baiser qu'il ne tint qu'à elle de qualifier de tendre, désirant qu'elle n'attribuât ma modération qu'au respect qu'elle m'avait inspiré. Je la quittai alors, lui promettant de revenir une autre fois pour voir son père. Je n'ai point tenu parole. Dans dix ans, le lecteur verra dans quelle situation je l'ai revue.

Que de réflexions je fis en sortant de cette maison! Quelle école! Je comparai la réalité et l'imagination, et je fus forcé de donner la préférence à la dernière, puisque c'est toujours d'elle que la réalité dépend. Je commençai à pressentir alors, ce qui m'a été clairement démontré par la suite, que l'amour n'est qu'une curiosité plus ou moins vive jointe au penchant que la nature a mis en nous de veiller à la conservation de l'espèce. Et en effet, la femme est comme un livre qui, bon ou mauvais, doit commencer par plaire par le frontispice : s'il n'est pas intéressant, il n'inspire pas le désir d'être lu, et ce désir est en rapport direct avec l'intérêt qu'il inspire. Le frontispice de la femme va de haut en bas comme celui d'un livre, et ses pieds, qui

intéressent tous les hommes qui partagent mes goûts, offrent le même attrait que l'édition de l'ouvrage. Si le plus grand nombre d'amateurs ne font que peu ou point d'attention aux pieds d'une femme, la plupart des lecteurs aussi ne font aucun cas de l'édition. Dans tous les cas les femmes ont raison d'avoir grand soin de leur figure, de leur mise et de leur tenue ; car ce n'est que par là qu'elles peuvent faire naître la curiosité de les lire à ceux à qui la nature n'a pas accordé à leur naissance le privilége de la cécité. Or, de même que les hommes qui ont lu beaucoup de livres, finissent par vouloir lire les livres nouveaux, fussent-ils mauvais; un homme qui a connu beaucoup de femmes, toutes belles, finit par être curieux des laides lorsqu'il les trouve neuves. Son œil a beau voir le fard qui lui cache la réalité, sa passion devenue vice lui suggère un argument favorable au faux frontispice. Il se peut, dit-il, que l'ouvrage vaille mieux que le titre, et la réalité mieux que le fard qui la cache. Il tente alors de parcourir le livre, mais il n'a point encore été feuilleté, il trouve de la résistance; le livre vivant veut être lu en règle, et le légomane devient victime de la coquetterie, monstre persécuteur de tous ceux qui font le métier d'aimer.

Homme d'esprit, qui as lu ces dernières lignes, souffre que je te dise que si elles ne contribuent pas à te désabuser, tu es perdu; c'est-à-dire que tu seras la victime du beau sexe jusqu'aux derniers

instans de ta vie. Si ma franchise n'a rien qui te déplaise, je t'en fais mon compliment.

Vers le soir, j'allai faire une visite à madame Orio, afin d'avoir occasion de dire à ses charmantes nièces que, logeant chez Grimani, je ne pouvais pas commencer par découcher. J'y trouvai le constant et vieux Rosa qui me dit qu'on ne parlait que de mon alibi, et que cette célébrité ne pouvant dériver que de la certitude où l'on était de sa fausseté, je devais craindre de la part de Razzetta une vengeance dans le même goût, et que je ferais prudemment de me tenir sur mes gardes, surtout pendant la nuit. Sentant toute l'importance de l'avis de ce sage vieillard, je ne sortais plus qu'en compagnie, ou en gondole. Madame Manzoni m'approuva beaucoup; elle me dit que la justice avait dû m'absoudre, mais que l'opinion générale sachant à quoi s'en tenir, Razzetta ne pouvait pas m'avoir pardonné.

Trois ou quatre jours après, M. Grimani m'annonça l'arrivée de l'évêque. Il logeait à son couvent des Minimes, à St.-François de Paule. Il me présenta lui-même à ce prélat comme un bijou qu'il chérissait, et comme s'il n'y eût eu que lui qui eût pu le montrer.

Je vis un beau moine, portant sa croix d'évêque. Il m'aurait rappelé le père Mancia, s'il n'avait eu l'air plus robuste et moins réservé. Il avait trente-quatre ans, et il était évêque par la grâce de Dieu,

du St.-Siège et de ma mère. Après m'avoir donné sa bénédiction, que je reçus à genoux, et sa main à baiser, il me serra contre sa poitrine, m'appelant en latin son cher fils, et ne me parlant dans la suite qu'en cette langue. L'idée me vint qu'il devait avoir honte de parler italien, parce qu'il était Calabrais, mais il me détrompa en adressant la parole en italien à l'abbé Grimani. Il me dit que ne pouvant me prendre avec lui à Venise, je devais me rendre à Rome où M. Grimani me dirigerait, et que je recevrais son adresse à Ancône d'un de ses amis, moine minime, nommé Lazari, lequel me fournirait aussi les moyens de faire le voyage. Une fois à Rome, ajouta-t-il, nous ne nous séparerons plus, et nous irons ensemble à Martorano en passant par Naples. Venez me voir demain de bonne heure; dès que j'aurai dit la messe, nous déjeûnerons ensemble. Je partirai après demain.

M. Grimani me reconduisit chez lui en me tenant un discours de morale, qui manqua dix fois de me faire éclater de rire. Il m'avertit, entre autres choses, que je ne devais pas me livrer beaucoup à l'étude, parce qu'en Calabre, l'air étant épais, le trop d'application pourrait me rendre pulmonique.

Je me rendis chez l'évêque le lendemain, dès la pointe du jour. Après la messe et le chocolat, il me cathécisa pendant trois heures de suite. Je m'aperçus clairement que je ne lui avais point plu;

mais je fus content de lui. Il me parut un galant homme; d'ailleurs étant celui qui devait m'acheminer au grand trottoir de l'église, je me sentais prévenu pour lui; car dans ce temps-là, malgré la bonne idée que j'avais de ma personne, je n'avais pas la moindre confiance en moi.

Après le départ de ce bon évêque, M. Grimani me donna une lettre qu'il lui avait laissée, et que je devais remettre au père Lazari, au couvent des Minimes, dans la ville d'Ancône. M. Grimani me dit qu'il me ferait aller à Ancône avec l'ambassadeur de Venise qui était sur son départ. Je devais donc me tenir prêt à partir, et comme il me tardait d'être hors de ses mains, je trouvai tous les arrangemens excellens.

Aussitôt que je fus informé de l'instant où la cour de l'ambassadeur de la république devait s'embarquer, j'allai prendre congé de toutes mes connaissances. Je laissai mon frère François à l'école de M. Joli, célèbre peintre en décor.

La péotte dans laquelle je devais m'embarquer, ne devant quitter le rivage qu'au point du jour, j'allai passer cette courte nuit auprès de mes deux anges, qui, pour le coup, ne se flattèrent plus de me revoir. De mon côté, je ne pouvais rien prévoir, car m'abandonnant au destin, je croyais que penser à l'avenir était peine inutile. Aussi la nuit se passa-t-elle entre la joie et la tristesse, entre les plaisirs et les larmes. Avant de partir, je leur rendis la

clé que j'avais fait faire, et qui m'avait procuré de si doux momens.

Cet amour, qui fut mon premier, ne m'apprit presque rien sous le rapport de l'école du monde, car il fut parfaitement heureux, et jamais interrompu par aucun trouble ni terni par le moindre intérêt. Nous sentîmes souvent tous trois le besoin d'élever nos ames vers la providence éternelle pour la remercier de la protection immédiate avec laquelle elle avait éloigné de nous tous les accidens qui auraient pu troubler la douce paix dont nous avions joui.

Je laissai à madame Manzoni tous les papiers et tous les livres défendus que j'avais. Cette bonne femme, qui avait vingt ans de plus que moi et qui, croyant à la fatalité, s'amusait à feuilleter son grand livre, me dit en riant qu'elle était sûre de me rendre tout ce que je lui laissais au plus tard dans le courant de l'année suivante. Ses prédictions m'étonnèrent et me firent plaisir; et comme j'avais beaucoup de respect pour elle, il me semblait que je devais l'aider à les vérifier. Au reste, ce qui lui faisait prévoir l'avenir n'était ni superstition, ni un vain pressentiment toujours condamné par la raison; mais bien sa connaissance du monde, et du caractère de la personne à laquelle elle s'intéressait. Elle riait de ce qu'elle ne se trompait jamais.

Je m'embarquai à la petite place St.-Marc. La

veille, M.Grimani m'avait donné dix sequins, ce qui, selon lui, devait me suffire pour vivre pendant le temps que j'avais à passer au lazaret d'Ancône pour y faire ma quarantaine; et après ma sortie, il n'était pas possible de prévoir que je pusse avoir besoin d'argent. Comme ces messieurs n'en doutaient pas, je devais partager leur certitude: mon insouciance m'épargna le soin d'y penser. Il est vrai que ce que j'avais dans ma bourse, à l'insu de tout le monde, me donnait quelque assurance: quarante beaux sequins relevaient beaucoup mon jeune courage; aussi je partis la joie dans l'ame et sans rien regretter.

CHAPITRE VIII.

Mes malheurs à Chiozza. — Le père Stéphano récollet. — Lazaret d'Ancône. — L'esclave grecque. — Mon pélerinage à Notre-Dame-de Lorette. — Je vais à Rome à pied, et de là à Naples pour trouver l'évêque que je ne trouve pas. — La fortune m'offre les moyens d'aller à Martorano d'où je repars bien vite pour retourner à Naples.

La cour de l'ambassadeur, qu'on appelait la grande cour, me parut à moi fort petite. Elle était composée d'un maître d'hôtel milanais, nommé Carnicelli, d'un abbé qui lui servait de secrétaire parce qu'il ne savait pas écrire, d'une vieille qualifiée de femme de charge, d'un cuisinier avec sa laide femme et de huit à dix domestiques.

Nous arrivâmes à Chiozza à midi. Dès que nous fûmes descendus, je demandai poliment au Milanais où j'irais loger, et sa réponse fut : Où vous

voudrez, pourvu que vous fassiez connaître votre demeure à cet homme, pour qu'il puisse vous aller prévenir quand la tartane sera prête à mettre à la voile. Mon devoir est, ajouta-t-il, de vous déposer au lazaret d'Ancône franc de dépenses, du moment où nous partirons d'ici; ainsi, jusqu'alors, divertissez-vous.

L'homme qu'il m'avait indiqué était le maître de la tartane. Je lui demandai où je pouvais loger. Chez moi, me dit-il, si vous vous contentez de coucher dans un grand lit avec monsieur le cuisinier, dont la femme restera à bord de la tartane. Je n'avais rien de mieux à faire que d'accepter, et un matelot, chargé de ma malle, me mena chez cet honnête homme. Il fallut placer ma malle sous le lit, car ce lit remplissait toute la chambre. Après avoir ri de cela, car il ne me convenait pas de faire le difficile, j'allai dîner à l'auberge, puis j'allai voir l'endroit. Chiozza est une presque île, port de mer dépendant de Venise, et peuplé de dix mille habitans matelots, pêcheurs, marchands, gens de chicane, et employés aux gabelles et aux finances de la république.

J'aperçois un café; j'y entre. J'y étais à peine, qu'un jeune docteur en droit, avec lequel j'avais étudié à Padoue, vient m'embrasser et me présente ensuite à un apothicaire qui avait sa pharmacie à côté, en me disant que c'était chez lui que s'assemblaient tous les gens de lettres. Quelques in-

stans après, un grand moine jacobin, borgne, que j'avais connu à Venise et qui se nommait Corsini, vint et me fit les plus grandes politesses. Il me dit que j'arrivais fort à propos pour assister au pique-nique que les académiciens macaroniques faisaient le lendemain après une séance de l'académie où chaque membre récitait un morceau de sa façon. Il m'engagea à être de la partie et à honorer l'assemblée en lui faisant part d'une de mes productions. J'acceptai, et ayant lu dix stances que j'avais faites pour l'occasion, je fus reçu membre par acclamation. Je figurai encore mieux à table qu'à la séance, car je mangeai tant de macaroni, qu'on me jugea digne d'être déclaré prince.

Le jeune docteur, académicien aussi, me présenta à sa famille. Ses parens, fort à leur aise, me firent mille honnêtetés. Il avait une sœur fort aimable, mais une seconde, qui était professe, me parut être un prodige. J'aurais pu passer au sein de cette charmante famille mon séjour à Chiozza fort agréablement; mais il était écrit que je ne devais, dans cet endroit, avoir que des chagrins. Le jeune docteur me prévint que le jacobin Corsini était un fort mauvais sujet, qu'il n'était bien vu nulle part et que je ferais bien de l'éviter. Je le remerciai cordialement de l'avis, mais ma légèreté m'empêcha d'en profiter. Tolérant par caractère, et trop étourdi pour craindre les piéges, j'eus la folie de

croire que ce moine pourrait au contraire me procurer beaucoup d'agrémens.

Le troisième jour, me trouvant avec ce mauvais sujet, il me mena dans un mauvais endroit, où j'aurais bien pu avoir accès sans sa recommandation; et pour faire le brave, je fis l'aimable avec une malheureuse dont la laideur seule aurait dû m'éloigner. De là il me mena souper dans une auberge où nous trouvâmes quatre vauriens de sa façon. Après le souper, l'un d'eux fit une banque de pharaon à laquelle on m'engagea à prendre part. Je me laissai séduire par cette mauvaise honte qui perd si souvent la jeunesse, et après avoir perdu quatre sequins, je voulus me retirer; mais mon honnête ami le jacobin sut m'engager d'en hasarder quatre autres de moitié avec lui. Il fit la banque, elle sauta. Je ne voulais plus jouer, mais Cordini, faisant semblant de me plaindre, et se montrant très-affligé d'être la cause de ma perte, me conseilla de faire moi-même une banque de vingt sequins : on me débanqua. L'espoir de rattraper mon argent me fit perdre tout ce que j'avais. Accablé, je me retire et vais me coucher à côté du cuisinier qui se réveilla, en me disant que j'étais un libertin. C'est vrai, fut toute ma réponse.

La nature, épuisée par la fatigue et le chagrin, me plongea dans un profond sommeil. Ce fut encore mon indigne bourreau qui vint me réveiller

à midi, en me disant d'un air triomphant qu'on avait invité un jeune homme fort riche, qu'il viendrait souper avec nous et qu'il ne pouvait que perdre; qu'ainsi je me referais.

J'ai perdu tout mon argent; prêtez-moi vingt sequins.

Quand je prête, je suis sûr de perdre: c'est une superstition; mais j'en ai trop fait l'expérience. Tâchez de trouver de l'argent ailleurs, et venez. Adieu.

N'osant faire connaître mon état à mon sage ami, je m'informai d'un honnête prêteur sur gages, et je vidai ma malle. Après avoir fait l'inventaire de mes effets, l'honnête prêteur me donna trente sequins à condition que si dans trois jours, au plus tard, je ne lui rendais pas son argent, tous les effets lui appartiendraient. Je dois l'appeler brave homme, puisque ce fut lui qui m'obligea à garder trois chemises, des bas et des mouchoirs; car je voulais tout lui donner, ayant un pressentiment que je regagnerais ce que j'avais perdu. Erreur assez commune. Quelques années plus tard, je me vengeai en écrivant une diatribe contre les pressentimens. Je crois que le seul pressentiment auquel l'homme puisse ajouter quelque confiance est celui qui lui prédit le mal: il vient de l'esprit. Celui qui prédit le bonheur vient du cœur, et le cœur est un fou digne de compter sur la folle fortune.

Je n'eus rien de si pressé que d'aller trouver l'honnête société, qui ne craignait rien tant que de ne pas me voir venir. Nous soupâmes sans qu'il fût question de jouer, mais on fit le plus pompeux éloge de mes éminentes qualités, et on célébra la haute fortune qui m'attendait à Rome. Voyant, après table, qu'on ne parlait pas de jouer, poussé par mon mauvais génie, je demandai hautement ma revanche. On me répondit que je n'avais qu'à faire la banque, et que tout le monde ponterait. Je la fis, je perdis tout, et je partis en priant le moine de payer à l'hôte ce que je lui devais, ce qu'il promit.

Je me retirai désespéré; car pour comble de malheur, je m'aperçus, chemin faisant, que j'avais trouvé une seconde Grecque, moins belle, mais tout aussi perfide. Je me couchai abasourdi, et je m'endormis, je crois, privé de sentiment. Je demeurai onze heures dans ce pesant sommeil, et à mon réveil, l'esprit accablé, abhorrant la lumière dont il me semblait que j'étais indigne, je fermai les yeux de nouveau, cherchant encore à m'assoupir. Je craignais un réveil parfait dans lequel je me serais trouvé forcé de prendre un parti, mais l'idée ne me vint pas une seule fois de retourner à Venise, ce que pourtant j'aurais dû faire; et je me serais plutôt détruit que d'aller confier mon état au jeune docteur. Mon existence m'était à charge, et j'avais la vague espérance de mourir

d'inanition sans quitter la place. Ce qui me paraît certain, c'est que je ne me serais point levé, si le bon homme Alban, le maître de la tartane, ne fût venu me secouer en me disant d'aller à bord, qu'on allait mettre à la voile.

Le mortel qui sort d'une grande perplexité, quel qu'en soit le moyen, se sent soulagé. Il me sembla que maître Alban était venu me dire la seule chose qui me restât à faire dans ma détresse; ainsi donc m'étant habillé à la hâte, je mis tout mon avoir dans un mouchoir et je courus m'embarquer. Une heure après, on leva l'ancre, et le matin la tartane la jeta dans un port d'Istrie nommé Orsara. Tout le monde descendit à terre pour aller voir la ville, qui ne mérite pas ce nom. Elle appartient au Pape, depuis que la république de Venise en a fait hommage au St.-Siège.

Un jeune moine récollet, qui se faisait appeler frère Stéphano de Belun, et que maître Alban, dévôt de St.-François, avait embarqué par charité, s'approcha de moi, en me demandant si j'étais malade.

Mon père, j'ai du chagrin.

Vous le dissiperez en venant dîner avec moi chez une de nos dévotes.

Il y avait trente-six heures qu'aucune espèce de nourriture n'était entrée dans mon estomac; et la grosse mer m'ayant fortement travaillé pendant la nuit, il ne devait rien y rester. Outre cela,

mon incommodité érotique me gênait à l'excès, sans compter l'avilissement qui m'accablait l'esprit: je n'avais pas une obole! Telle était la tristesse de mon état, que je n'avais pas la force de ne pas vouloir quelque chose. J'étais dans une complète apathie, et je suivis machinalement le récollet.

Il me présenta à la dévote en lui disant qu'il me conduisait à Rome, où j'allais prendre l'habit de St.-François. Ce mensonge me fit horreur, et, dans tout autre cas, je ne l'aurais pas laissé passer; mais dans la position où je me trouvais, cette imposture ne me parut que comique. La bonne femme nous donna un bon repas en poissons accomodés à l'huile, qui là est excellente, et nous bûmes du refosco qui me parut exquis. Pendant que nous déjeunions, survint un bon prêtre qui me dit que je ne devais point passer la nuit sur la tartane, mais que je devais accepter un bon lit chez lui et même un bon dîner pour le lendemain, si le vent nous empêchait de partir: j'acceptai sans balancer. Dès que j'eus bien déjeuné, je remerciai sincèrement la bonne dévote et je sortis avec le prêtre pour aller voir la ville. Le soir, il me mena chez lui où il me donna un bon souper, apprêté par sa gouvernante qui se mit à table avec nous et qui me plut. Son refosco, encore meilleur que celui de la dévote, me fit oublier mes malheurs, et je causai assez gaîment avec lui. Il voulait me lire un

poème de sa composition; mais ne pouvant plus tenir les yeux ouverts, je lui dis que je l'entendrais volontiers le lendemain.

J'allai me coucher, et après dix heures d'un profond sommeil, la gouvernante, qui épiait l'instant du réveil, m'apporta mon café. Je trouvai cette fille charmante; mais hélas! je n'étais pas en état de lui prouver combien je la trouvais belle.

Me sentant parfaitement disposé en faveur de mon hôte, et voulant écouter son poème avec beaucoup d'attention, je bannis la tristesse, et je fis sur ses vers des remarques qui l'enchantèrent à un tel point que, me trouvant plus d'esprit qu'il ne m'en avait d'abord supposé, il voulut me régaler de la lecture de ses idylles, et ma politesse dut faire à mauvaise fortune bon cœur. Nous passâmes agréablement toute la journée ensemble. La gouvernante eut pour moi les attentions les plus marquées, ce qui me persuada que je lui avais plu; et, me laissant aller à cette idée agréable, je sentis que, par concomitance, elle avait fait ma conquête. Le jour se passa pour ce bon prêtre avec la rapidité de l'éclair, grâce aux beautés que j'avais trouvées dans ses vers qui, franchement, étaient au-dessous du médiocre; mais pour moi, le temps me parut excessivement long, tant les regards bienveillans de sa ménagère me faisaient désirer l'heure du coucher, malgré la triste situation où je me sentais, tant au physique qu'au moral.

Mais telle était la trempe de mon individu, que je m'abandonnais à la joie quand tout aurait dû me plonger dans la tristesse, si j'avais été plus raisonnable.

Le moment arriva enfin. Je trouvai cette aimable fille complaisante, jusqu'à un certain point; mais ayant fait quelque résistance quand je semblais vouloir accorder à ses charmes un hommage complet, je quittai décemment l'entreprise, bien content d'en être quittes l'un et l'autre à si bon marché, et je me couchai tranquille. Cependant je n'étais pas au bout, car le matin, étant venue m'apporter mon café, et son air agaçant m'ayant engagés à lui faire quelques caresses, elle ne résista, me dit-elle, que dans la crainte d'être surprise. La journée se passa au mieux entre le prêtre et moi, et le soir, la belle ne craignant plus les surprises, moi ayant pris toutes les précautions possibles en pareille circonstance, deux heures entières furent délicieusement employées. Je partis le lendemain.

Le frère Stéphano m'amusa toute la journée par ses propos, qui me dévoilèrent l'ignorance mêlée à la fourberie sous le voile de la simplicité. Il me fit voir toutes les aumônes qu'il avait reçues à Orsara, pain, vin, fromage, saucissons, confitures et chocolat. Toutes les sacoches de son saint habit étaient pleines de provisions.

Avez-vous aussi de l'argent? lui dis-je.

Que Dieu m'en préserve. Premièrement notre glorieux institut me défend d'en toucher ; ensuite, si lorsque je vais à la quête, je m'avisais d'en recevoir, on s'acquitterait avec un ou deux sous, tandis que ce qu'on me donne en mangeailles vaut dix fois plus. St.-François, croyez-moi, avait beaucoup d'esprit.

Je réfléchis que ce moine faisait consister la richesse dans ce qui précisément faisait alors ma misère. Il me fit son commensal, et parut tout glorieux de ce que je voulais bien lui faire cet honneur.

La tartane aborda au port de Pola, qu'on appelle Veruda, et nous débarquâmes. Après avoir monté pendant un quart d'heure, nous entrâmes dans la ville, où je consacrai une couple d'heures à visiter les antiquités romaines qui s'y trouvent ; car cette ville avait été la capitale de l'empire. Je n'y trouvai pourtant d'autre vestige de grandeur qu'une arène ruinée. Nous retournâmes à Veruda, et nous remîmes à la voile. Le lendemain, nous nous trouvâmes devant Ancône ; mais obligés de louvoyer, nous n'y entrâmes que le surlendemain. Ce port, quoiqu'il passe pour un grand monument de Trajan, serait fort mauvais sans une digue faite à grands frais et qui le rend assez bon. J'observai une chose digne de remarque, c'est que, dans l'Adriatique, le côté du nord est rempli de ports, tandis que le côté opposé n'en a qu'un ou deux. Il est

évident que la mer se retire vers le levant, et que dans trois ou quatre siècles, Venise sera jointe à la terre ferme.

Nous descendîmes à Ancône au vieux lazaret, où on nous annonça que nous subirions une quarantaine de vingt-huit jours, parce que Venise avait admis, après une quarantaine de trois mois, l'équipage de deux vaisseaux de Messine, où récemment la peste avait exercé ses ravages. Je demandai une chambre pour moi et pour le frère Stéphano, qui m'en sut un gré infini. Je louai à des juifs un lit, une table et quelques chaises, m'obligeant à payer le loyer du tout à l'expiration de la quarantaine. Le moine ne voulut que de la paille. Je pense que s'il avait pu deviner que, sans lui, je serais peut-être mort de faim, il ne se serait point tant glorifié d'être logé avec moi. Un matelot, qui espérait me trouver généreux, vint me demander où était ma malle; et lui ayant répondu que je n'en savais rien, il se donna beaucoup de peine pour la trouver avec maître Alban, qui me donna envie de rire quand il vint me demander excuse de l'avoir oubliée, me promettant qu'il aurait soin de me la faire parvenir en moins de trois semaines.

Le récollet, qui devait en passer quatre avec moi, s'attendait à vivre à mes dépens, tandis que c'était lui que la providence m'avait envoyé pour m'entretenir. Il avait des provisions avec lesquel-

les il aurait pu nous nourrir huit jours; mais il fallait penser plus loin.

Après souper donc, je lui fis en style pathétique le tableau de ma situation et du besoin que j'aurais de tout jusqu'à Rome, où je devais être, lui dis-je, secrétaire des commandemens des mémoriaux; et qu'on juge de ma surprise, quand je vis ce lourdaud s'épanouir au triste récit de mes infortunes.

Je me charge de vous jusqu'à Rome; dites-moi seulement si vous savez écrire.

Vous moquez-vous de moi?

Quelle merveille! moi que vous voyez, je ne sais écrire que mon nom. Il est vrai qne je sais l'écrire des deux mains; mais à quoi me servirait d'en savoir davantage?

Je m'étonne, car je vous croyais prêtre.

Je ne suis pas prêtre, je suis moine; je dis la messe, et par conséquent je dois savoir lire. St.-François, dont je suis un indigne fils, ne savait pas lire, et ce fut pour cela qu'il n'a jamais dit la messe. Bref, puisque vous savez écrire, vous écrirez demain en mon nom à toutes les personnes que je vous nommerai, et je vous réponds qu'on nous enverra de quoi faire bombance jusqu'à la fin de la quarantaine.

Le lendemain, il me fit passer la journée à écrire huit lettres, parce qu'il y a dans la tradition orale de son ordre que, lorsqu'un moine aura frappé à sept portes où on lui aura refusé l'aumône, il doit

frapper à la huitième avec assurance, car là elle ne lui manquera pas. Comme il avait déjà fait le voyage de Rome, il connaissait toutes les bonnes maisons d'Ancône dévotes à St.-François, et tous les supérieurs des couvens riches. Je dus écrire à tous ceux qu'il me nomma, et n'omettre aucun des mensonges qu'il me dictait. Il m'obligea aussi à signer pour lui, m'alléguant que s'il signait lui-même, on verrait facilement qu'il n'avait pas écrit les lettres, ce qui lui ferait du tort; car, dit-il, dans ce siècle corrompu, on n'estime que les savans. Il me fit farcir les lettres de passages latins, même celles qui étaient adressées à des femmes, et mes remontrances furent inutiles; car quand je résistais, il me menaçait de ne plus me donner à manger. Je pris le parti de faire tout ce qu'il voulut. Il me fit dire au supérieur des jésuites qu'il ne s'adressait pas aux capucins, parce qu'ils étaient athées, et que c'est pourquoi St.-François n'avait jamais pu les souffrir. J'eus beau lui dire qu'au temps où vivait ce saint, il n'y avait ni capucins ni récollets; il me traita d'ignorant. Je crus qu'on le traiterait de fou et que personne n'enverrait rien; mais j'étais dans l'erreur; car les provisions arrivèrent en si grande abondance, que j'en fus tout surpris. On nous envoya de trois ou quatre côtés du vin pour toute la quarantaine, et d'autant plus que je ne buvais que de l'eau, tant il me tardait de recouvrer la santé; et quant au manger,

nous en recevions journellement plus qu'il n'en aurait fallu pour six personnes : nous donnions le reste à notre gardien, qui avait une nombreuse famille. De tout cela, il ne se sentait reconnaissant qu'à St.-François, et nullement aux bonnes ames qui lui faisaient l'aumône.

Il se chargea de faire blanchir mon linge par le gardien ; car je n'aurais pas osé le donner moi-même. Quant à lui, il disait qu'il ne risquait rien puisque tout le monde savait que les récollets ne s'en servaient point.

Je restais au lit presque toute la journée, et cela me dispensa de me faire voir à ceux qui crurent devoir lui rendre visite. Ceux qui ne vinrent pas lui écrivirent des lettres pleines de disparates adroitement tournées, et que je me donnai bien de garde de lui faire sentir. J'eus, du reste, toutes les peines du monde à lui persuader que ces lettres ne demandaient point de réponse.

Quinze jours de repos et d'un régime sévère me mirent sur la voie d'un parfait rétablissement, et j'allai du matin au soir me promener dans la cour du lazaret ; mais un marchand turc étant arrivé de Salonique et étant venu loger avec tout son monde au rez-de-chaussée, je dus suspendre mes promenades. Alors le seul plaisir qui me resta fut de passer mes heures sur un balcon donnant sur cette même cour. J'y vis une esclave grecque, d'une beauté surprenante, et qui m'intéressa beau-

coup. Elle passait presque toute la journée assise sur le seuil de la porte, occupée à tricoter ou à lire. Lorsqu'elle levait ses beaux yeux et qu'elle rencontrait les miens, elle baissait modestement la tête, et quelquefois même elle se levait et rentrait à pas lents, ayant l'air de vouloir me dire : Je ne savais pas que je fusse observée. Sa taille était svelte et grande, sa figure annonçait la première jeunesse; elle avait la peau très blanche et les cheveux et les yeux d'un beau noir. Elle était costumée à la grecque, ce qui donnait à tout son être quelque chose d'extrêmement voluptueux.

Oisif dans un lazaret, et tel que la nature et l'habitude m'avaient fait, pouvais-je contempler un objet aussi séduisant pendant une grande partie de la journée sans en devenir fou? Je l'avais entendue parler en langue franque avec son maître, beau vieillard qui s'ennuyait comme elle, et qui ne sortait parfois avec sa pipe à la bouche que pour rentrer l'instant d'après. J'aurais volontiers dit quelques mots à cette charmante fille, si je n'avais eu peur de la faire partir et de ne plus la revoir; mais dans cette crainte, et ne pouvant plus me contenir, je pris le parti de lui écrire, n'étant pas embarrassé du moyen de lui faire parvenir ma lettre, puisque je n'avais qu'à la laisser tomber du haut du balcon ; mais n'étant pas sûr qu'elle la ramassât, voici comment je m'y pris pour ne point risquer de faire une fausse démarche.

Saisissant un instant où elle se trouvait seule, je laissai tomber à ses pieds un petit papier plié en forme de lettre, mais j'eus soin de n'y rien écrire, tenant en même temps une véritable lettre à la main. Dès que je la vis s'incliner pour ramasser la première, je laissai vîte tomber la seconde, qu'elle ramassa également, les mettant l'une et l'autre dans sa poche. Un instant après elle disparut. Ma lettre était à peu-près conçue en ces termes: « Ange de l'Orient, je t'adore. Je passerai toute la nuit sur ce balcon, désirant que tu y viennes un seul quart-d'heure entendre ma voix par le trou qui est sous mes pieds. Nous parlerons à voix basse; et, pour me comprendre, tu pourras monter sur la balle qui est sous le même trou. »

Je priai mon gardien de ne pas m'enfermer comme il le faisait toutes les nuits, et il y consentit, à condition qu'il me surveillerait; car si je m'avisais de sauter dans la cour, il irait de sa tête: mais il me promit de ne pas venir sur le balcon.

A minuit, au moment où je commençais à désespérer, je la vois paraître. M'étendant alors de tout mon long, la tête contre le trou du plancher, qui était un carré raboteux de six pouces, je la vis monter sur la balle, et sa tête se trouva à un pied de distance du balcon. Elle était obligée de s'appuyer d'une main contre le mur parce que sa po-

sition la faisait chanceler ; et, dans cet état, nous parlâmes de nous, d'amour, de désirs, d'obstacles, d'impossibilités et de ruses. Je lui dis ce qui m'empêchait de sauter dans la cour, et elle m'observa que, quand bien même je ne serais pas retenu par cette raison, nous nous perdrions, vu l'impossibilité de remonter ; qu'en outre, Dieu savait ce que le Turc aurait fait d'elle s'il nous avait surpris ensemble. Alors, me promettant de venir me parler ainsi toutes les nuits, elle mit sa main dans le trou. Hélas ! je ne pouvais me rassasier de la baiser, car il me semblait que de ma vie je n'avais touché une main aussi douce et aussi délicate. Mais quel plaisir quand elle me demanda la mienne ! Je passai vîte mon bras droit au travers du trou, de façon qu'elle colla ses lèvres sur le pli du coude. Que de doux larcins ma main se permit alors ! Mais il fallut nous séparer, et je vis avec plaisir, en rentrant, que le gardien dormait d'un profond sommeil dans un coin de la salle.

Content d'avoir obtenu tout ce que, dans cette position gênante, je pouvais me promettre, je me creusais le cerveau pour trouver le moyen de me procurer plus de délices la nuit suivante, quand je vis que le génie féminin de ma belle Grecque était plus fécond que le mien.

Se trouvant dans la cour avec son maître, elle lui dit en turc quelque chose qu'il approuva, et bientôt un domestique turc, aidé du gardien, vint

placer sous le balcon un gros panier de marchandises. Elle présidait à cet arrangement: et, comme pour faire plus de place au panier, elle fit placer une balle de coton en croix sur les deux autres. Pénétrant son dessein, je tressaillis de joie, car elle se procurait le moyen de s'élever deux pieds plus haut; mais je réfléchis qu'elle se trouverait dans la position la plus gênante, et que, forcée de se courber, elle n'y résisterait pas. Le trou n'était pas assez grand pour qu'elle pût y passer la tête et se mettre à son aise en se tenant debout; et pourtant il fallait trouver un moyen de parer à cet inconvénient. Je ne vois que celui d'arracher la planche, mais cette opération n'était pas facile. Je m'y décide pourtant à tout évènement, et je vais dans la chambre me munir d'une grosse tenaille. Le gardien n'était pas présent. Profitant de son absence, je parviens à arracher avec précaution les quatre gros clous qui assujettissaient la planche. Me voyant maître de la soulever à volonté, ayant remis la tenaille à sa place, j'attends la nuit avec une amoureuse impatience.

L'objet de mes désirs vint exactement à minuit. Voyant la peine qu'elle avait pour pouvoir grimper et se fixer sur la nouvelle balle, je déplace la planche, et étendant mon bras tant que je pus, je lui offris un point d'appui solide. Elle se redresse, et se trouve agréablement surprise de pouvoir passer sa tête et ses bras dans le trou. Nous ne perdî-

mes pas de longs instans en complimens ; nous nous félicitâmes seulement d'avoir travaillé de concert à l'obtention du même but.

Si la nuit précédente je m'étais trouvé plus maître d'elle qu'elle ne l'était de moi, cette fois c'était le contraire. Sa main dévorait tout mon être ; mais moi, j'étais arrêté au milieu de ma course. Elle maudissait celui qui avait fait la balle, de ne pas l'avoir faite d'un demi-pied plus grosse, pour pouvoir se rapprocher davantage de moi. Cela eût été, que nous n'aurions pas été contens ; mais elle aurait été plus satisfaite.

Nos plaisirs, quoique stériles, nous occupèrent jusqu'à l'aube du jour. Je remis avec soin la planche et j'allai me coucher avec un extrême besoin de refaire mes forces. Avant de me quitter, ma charmante Grecque me prévint que leur petit beiram commençait ce jour-là, qu'il durerait trois jours, et que nous ne pourrions nous voir que le quatrième.

La première nuit après le beiram, n'ayant point manqué de venir, elle me dit qu'elle ne pouvait être heureuse sans moi ; qu'étant chrétienne, je pouvais l'acheter, en l'attendant après ma sortie du lazaret. Cette déclaration me força à lui avouer que je n'en avais pas les moyens, ce qui lui fit pousser un profond soupir. La nuit suivante, elle me dit que son maître la vendrait pour deux-mille piastres ; qu'elle me les donnerait ; qu'elle était

vierge, et que je serais content d'elle. Elle ajouta qu'elle me donnerait une boîte remplie de diamans, dont un seul valait deux-mille piastres, et qu'en vendant les autres, nous pourrions vivre à notre aise sans jamais craindre la pauvreté. Elle m'assura que le Turc ne s'apercevrait point de la disparition de la boîte, et que, d'ailleurs, il en soupçonnerait tout le monde, plutôt qu'elle.

J'étais amoureux de cette femme : sa proposition m'inquiéta ; mais le lendemain, à mon réveil, je ne balançai pas. Elle vint à l'heure ordinaire avec la boîte; mais lui ayant dit que je ne pouvais me résoudre à être complice d'un vol, elle soupira, me dit que je ne l'aimais pas comme elle m'aimait; mais qu'elle voyait bien que j'étais bon chrétien.

C'était la dernière nuit. Nous nous voyions probablement pour la dernière fois. Le feu qui circulait dans nos veines nous consumait. Elle me proposa de la hisser sur le balcon. Quel est l'amant qui aurait osé reculer à une proposition si attrayante? Je me lève, et sans être un nouveau Milon, la prenant sous les bras, je l'attire à moi, et bientôt je vais la posséder — Tout-à-coup je me sens saisir par les épaules; c'est le gardien qui me crie: Que faites-vous! — Je laisse échapper le précieux fardeau qui regagne sa chambre, et moi, poussant un cri de rage, je me jette à plat ventre sur le plancher, ne faisant aucun mouvement malgré les

secousses du gardien que j'étais tenté d'anéantir. Je me relevai enfin et j'allai me coucher sans lui dire un mot, sans même remettre la planche.

Le prieur vint le matin nous déclarer libres. En partant, le cœur navré, j'aperçus la Grecque les yeux baignés de larmes.

Je donnai rendez-vous au père Stéphano à la bourse, et je conduisis le juif, auquel je devais payer le loyer des effets, au couvent des Minimes, où le père Lazari me donna dix sequins et l'adresse de l'évêque qui, après avoir fait sa quarantaine aux confins de la Toscane, devait s'être rendu à Rome où je devais le trouver.

Je payai le juif, et j'allai ensuite faire un mince repas dans une auberge. Comme j'en sortais pour aller rejoindre mon récollet, j'eus le malheur de rencontrer maître Alban qui me dit de grosses injures pour lui avoir laissé croire que j'avais oublié ma malle. Je l'apaisai en lui contant mes malheurs, et je lui fis un écrit par lequel je déclarais que je n'avais rien à prétendre. Ayant ensuite fait l'achat d'une paire de souliers et d'une redingote, j'allai trouver Stéphano à qui je dis que je voulais aller à Notre-Dame de Lorette, que je l'y attendrais trois jours, et que de là nous pourrions nous rendre ensemble à Rome. Il me répondit qu'il ne voulait point passer par Lorette, et que je me repentirais d'avoir méprisé la grâce de St-François. Je partis toute fois le lendemain, et en parfaite santé.

J'arrivai dans la sainte ville, las à n'en pouvoir plus ; car c'était pour la première fois de ma vie que j'avais fait quinze milles à pied, ne buvant que de l'eau, parce que le vin cuit dont on fait usage dans ces contrées me brûlait l'estomac, et par une chaleur excessive. Je dois observer ici que, malgré ma misère, je n'avais pas l'air d'un gueux.

En entrant dans le ville, je vis venir de mon côté un abbé avancé en âge, ayant l'air le plus respectable ; et, m'apercevant qu'il m'observait, dès qu'il fut près de moi, je le saluai en lui demandant où je pourrais trouver une auberge honnête. Je vois, me dit-il, qu'une personne comme vous, qui voyage à pied, vient ici par dévotion. Venez avec moi. Il rebrousse chemin ; je le suis, et il me mène dans une maison de belle apparence. Après avoir dit deux mots à l'écart à une personne qui me parut être le chef, il partit en me disant d'un air noble : Vous serez bien servi. Ma première idée fut qu'on me prenait pour un autre, mais je laissai faire.

On m'introduisit dans un appartement de trois pièces dont la chambre à coucher était tendue en damas, le lit surmonté d'un baldaquin, et fournie d'un secrétaire garni de tous les matériaux pour écrire. Un domestique vint me donner une légère robe de chambre, sortit et revint l'instant d'après avec un second portant du linge et une grande cuve remplie d'eau. On la place devant moi, on me déchausse, et on me lave les pieds. Une femme très

bien mise, suivie d'une servante, vint un instant après, et, m'ayant fait une profonde révérence, elle se mit en devoir de faire mon lit. Dès que je fus sorti du bain, une cloche se fit entendre; tous se mirent à genoux; je suivis leur exemple : c'était l'Angelus. Ensuite, on couvrit proprement une petite table, on me demanda quel vin je désirais, et ensuite on m'apporta la gazette et deux flambeaux d'argent. Une heure après, on me servit un souper en maigre délicieux, et, avant de me coucher, on me demanda si je prendrais mon chocolat avant la messe ou après.

Dès que je fus couché, on m'apporta une lumière de nuit avec un cadran, et je restai seul. Je me trouvai couché dans un lit tel que je n'en ai plus trouvé qu'en France. Il était fait pour guérir de l'insomnie; mais c'était une maladie que je n'avais pas, et j'y dormis dix heures.

Traité de la sorte, il me fut facile de voir que je n'étais pas dans une auberge; mais où étais-je? m'était-il possible de deviner que j'étais dans un hôpital?

Après le chocolat, voilà un perruquier petit-maître qui se meurt d'envie de parler. Devinant que je ne voulais pas être rasé, il m'offre de tondre mon duvet aux ciseaux, ce qui me ferait paraître plus jeune.

Qui vous a dit que je pense à cacher mon âge?

C'est tout simple, car si monsignor ne pensait

pas à ça, il se ferait raser depuis long-temps. La comtesse Marcolini est ici; monsignor la connait-il? Je dois l'aller coiffer à midi.

Voyant que la comtesse Marcolini ne m'intéressait pas, le bavard change de thème.

Est-ce la première fois que monsignor loge ici? Dans tous les états de notre seigneur, il n'y a pas un hôpital aussi magnifique que celui-ci.

Je le crois, et j'en ferai compliment à sa sainteté.

Oh! il le sait bien; il y a logé lui-même avant son exaltation. Si monsignor Caraffa ne vous avait pas connu, il ne vous aurait pas présenté.

Voilà à quoi les perruquiers sont excellens dans toute l'Europe; mais il ne faut pas les interroger, car alors ils mêlent effrontément le vrai et le faux, et au lieu de se laisser sonder, ils sondent. Croyant devoir présenter mes hommages à monsignor Caraffa, je me fis conduire chez lui. Ce prélat me reçut très bien, me fit voir sa bibliothèque et me donna pour cicerone un de ses abbés que je trouvai rempli d'esprit, et qui me fit tout voir. Vingt ans plus tard, cet abbé me fut utile à Rome, et s'il vit encore, il est chanoine à St.-Jean de Latran.

Le lendemain, je communiai à la Santa Casa. Le troisième jour fut employé à voir tous les dehors de ce prodigieux sanctuaire, et le lendemain, de bonne heure, je me remis en route n'ayant dépensé que trois paoli pour mon perruquier.

A mi-chemin de Macerata, je retrouvai le frère Stéphano qui marchait très lentement. Il fut ravi de me revoir, et me dit qu'il était parti d'Ancône deux heures après moi, mais qu'il ne faisait que trois milles par jour, très content d'employer deux mois à ce voyage, que, même à pied, on pouvait aisément faire en huit jours. Je veux, me dit-il, arriver à Rome frais et bien portant. Rien ne me presse, et si vous êtes d'humeur à voyager ainsi avec moi, St.-François ne sera pas embarrassé de nous défrayer l'un et l'autre.

Ce lâche était un homme de trente ans, le poil roux, ayant une complexion vigoureuse, véritable paysan qui ne s'était fait moine que pour vivre aisément dans la paresse. Je lui répondis qu'étant pressé, je ne pouvais pas être son compagnon. Je marcherai aujourd'hui le double, me dit-il, si vous voulez porter mon manteau qui me pèse beaucoup. La chose me parut plaisante; je mis son manteau, et il mit ma redingote; mais, avec ce travestissement, nous offrions quelque chose de si comique, que nous faisions rire tous les passans. Son manteau équivalait effectivement à la charge d'un mulet. Il avait douze poches toutes pleines, sans compter la poche de derrière, qu'il appelait *il batticulo,* qui seule contenait le double de ce que pouvaient contenir toutes les autres. Pain, vin, viande fraîche et salée, poulets, œufs, fromage, jambon, saucissons, il y avait de tout, au moins pour quinze jours.

Lui ayant dit comment j'avais été traité à Lorette, il me dit que si j'avais demandé à monsignor Caraffa un billet pour tous les hôpitaux jusqu'à Rome, j'aurais trouvé partout le même traitement. Les hôpitaux, ajouta-t-il, ont tous la malédiction de St.-François, parce qu'on n'y reçoit pas les moines mendians : mais du reste nous ne nous en soucions pas, parce qu'ils sont à trop de distance les uns des autres. Nous préférons les maisons des dévots de l'ordre que nous trouvons sur notre chemin.

Pourquoi n'allez-vous pas loger dans vos couvens?

Je ne suis pas si bête. D'abord on ne me recevrait pas, car étant fugitif, je n'ai point d'obédience par écrit qu'ils veulent toujours voir; je risquerais même d'être mis en prison, car c'est une maudite canaille. En second lieu, nous ne sommes pas dans nos couvens aussi bien que chez nos bienfaiteurs.

Comment, et pourquoi êtes-vous fugitif?

A cette question, il me fit de son emprisonnement et de sa fuite une histoire pleine d'absurdités et de mensonges. Ce récollet fugitif était un sot qui avait l'esprit d'Arlequin, et qui supposait ceux qui l'écoutaient encore plus sots que lui. Dans sa bêtise cependant, il avait une certaine finesse d'astuce. Sa religion était singulière. Ne voulant pas être bigot, il était scandaleux; et, pour faire rire

ses auditeurs, il se permettait les propos les plus révoltans. Il n'avait aucun goût pour le sexe ni pour les plaisirs charnels, mais par défaut de tempérament seulement; et il prétendait qu'on admirât en lui ce défaut comme une vertu de continence. Tout, dans ce genre, lui semblait matière à faire rire; et, quand il était un peu gris, il faisait aux convives des questions si indécentes, qu'il faisait rougir tout le monde. Le butor ne faisait qu'en rire.

Lorsque nous fûmes à cent pas de la maison du bienfaiteur qu'il voulait honorer de sa visite, il reprit son lourd manteau. En entrant, il donna la bénédiction à tout le monde, et chacun alla lui baiser la main. La maîtresse de la maison l'ayant prié de leur dire la messe, le moine complaisant se fit conduire à la sacristie; mais ayant saisi l'instant de lui dire à l'oreille : Avez-vous donc oublié que nous avons déjeuné? il me répondit sèchement : Ce ne sont pas vos affaires.

Je n'osai pas répliquer; mais, en assistant à cette messe, je dus être fort surpris de voir qu'il n'en connaissait pas les allures. Je trouvai cela plaisant, mais je n'étais pas au plus comique de l'affaire. Dès qu'il eut, tant bien que mal, achevé sa messe, il alla se mettre au confessionnal, où, après avoir confessé toute la maison, il s'avisa de refuser l'absolution à la fille de l'hôtesse, jeune personne de douze à treize ans, jolie et charmante. Ce refus

fut public; il la gronda et la menaça de l'enfer. La pauvre fille, toute honteuse, sortit de l'église en versant d'abondantes larmes; et moi, tout ému et m'intéressant à elle, je ne pus m'empêcher de dire à Stéphano, à haute voix, qu'il était un fou, en courant après elle pour la consoler : mais elle avait disparu, et elle refusa absolument de venir se mettre à table. Cette extravagance m'irrita si fort, qu'il me vint envie de le rosser. En présence de tout le monde, je le traitai d'imposteur et d'infâme bourreau de l'honneur de cette jeune fille; et lui demandant pourquoi il lui avait refusé l'absolution, il me ferma la bouche en me répondant de sang froid qu'il ne pouvait point trahir le secret de la confession. Je ne voulus point manger, bien déterminé à me séparer de ce coquin. En sortant, je fus obligé de recevoir un paolo pour la fausse messe qu'il avait dite. Je devais faire la triste fonction de son boursier.

Dès que nous fûmes sur la grande route, je lui dis que je me séparais de lui dans la crainte de me voir condamner aux galères en continuant à le suivre; et, dans les reproches que je lui fis, l'ayant appelé ignorant, scélérat, et, l'entendant me dire que je n'étais qu'un gueux, je lui appliquai un vigoureux soufflet auquel il riposta par un coup de bâton; mais, l'ayant désarmé à l'instant, je le laissai là et j'allongeai le pas vers Macerata. Un quart d'heure après, un voiturier qui allait à vide à Fo-

lentino m'ayant offert de m'y mener pour deux paoli, j'acceptai. De là, j'aurais pu aller à Foligno pour six paoli, mais une malheureuse envie d'épargner me fit refuser. Je me portais bien, et je crus pouvoir aller facilement à pied à Valcimare; mais je n'y arrivai qu'après cinq heures de marche et harassé de fatigue. J'étais vigoureux et bien portant; mais cinq heures de chemin suffisaient pour m'accabler de lassitude, parce que, dans mon enfance, je n'avais jamais fait une lieue à pied. On ne saurait trop exercer la jeunesse à la marche.

Le lendemain, m'étant levé refait et disposé à me remettre en route, je veux payer mon hôte, mais quel nouveau malheur! Qu'on se figure ma triste situation! je me rappelle que j'avais laissé ma bourse avec sept sequins sur la table de l'auberge à Tolentino. Quelle désolation! Je rejetai l'idée de retourner sur mes pas pour la réclamer, incertain qu'on voulût me la rendre. Cette bourse pourtant contenait tout mon bien, à l'exception de quelques pièces de cuivre que j'avais dans ma poche. Je payai ma petite dépense et, le cœur navré de chagrin, je me remis en marche, me dirigeant vers Seraval. Je n'étais plus qu'à une lieue de cet endroit quand, en sautant un fossé, je me donnai une entorse qui me força à m'asseoir sur le bord du chemin, n'ayant d'autre ressource que d'y attendre que quelqu'un vînt m'y secourir.

J'y étais depuis une demi-heure, lorsqu'un paysan qui vint à passer avec un âne consentit à me porter à Seraval moyennant un paolo. Ce paysan, pour me faire économiser, me mena chez un homme à mine scélérate qui, pour deux paoli payés d'avance, me logea. Je lui demandai un chirurgien, mais je ne pus l'avoir que le lendemain. Je fis un souper misérable, après quoi j'allai me coucher dans un lit à faire peur. J'espérais y dormir et trouver quelque soulagement dans mon sommeil; mais c'était là précisément que m'attendait mon mauvais génie pour me faire souffrir des peines infernales.

Trois hommes armés de carabines, et qui ne ressemblaient pas mal à trois bandits, arrivèrent quelque temps après, parlant un jargon que je ne comprenais pas, jurant, pestant, sans avoir aucun égard pour moi. Après avoir bu et chanté jusqu'à minuit, ils se couchèrent sur des bottes de paille, et mon hôte, ivre, vint, à ma grande surprise, pour se coucher auprès de moi. Révolté de devoir me trouver côte à côte avec un pareil être, je lui dis que je ne le recevrais pas; mais lui, proférant d'horribles blasphèmes, me répondit que tout l'enfer ne l'empêcherait pas de coucher dans son lit. Je dus lui faire place en m'écriant : ciel chez qui suis-je donc! Il me répondit que j'étais chez le plus honnête sbire de tous les états de l'Église.

Aurais-je pu deviner qne le paysan m'aurait

conduit au milieu de ces maudits ennemis de tout le genre humain ! Il se couche, mais l'infâme coquin me force bientôt à lui donner un si vigoureux coup sur la poitrine, que je le jette en bas du lit. Il se relève, et revient à la charge avec effronterie. Sentant que je ne parviendrais pas à le terrasser sans danger, je me levai, heureux qu'il ne s'y opposât point, et me traînant comme je pus, j'allai passer la nuit sur une chaise. A la pointe du jour, ce bourreau, excité par ses honnêtes compagnons, se leva, et après qu'ils eurent bu et crié, les étrangers prirent leurs carabines et s'en allèrent.

Après le départ de cette canaille, je passai encore une heure pénible, appelant en vain quelqu'un. Un petit garçon entra enfin, et pour quelques monnaies, il alla me chercher un chirurgien. Cet homme, après m'avoir visité, m'assura que trois ou quatre jours de repos me rétabliraient entièrement. Il me conseilla de me faire transporter dans une auberge, ce à quoi je consentis de bon cœur. Dès que j'y fus, je me mis au lit et je fus bien traité ; mais telle était ma situation, que je craignais l'instant du rétablissement. J'appréhendais d'être obligé, pour payer l'hôte, de vendre ma redingote, et cette idée me rendait honteux. Je me voyais forcé de réfléchir que si j'avais su réprimer l'intérêt que m'avait inspiré la jeune fille si mal traitée par Stéphano, je ne me serais pas trouvé dans ma triste situation. Je trouvais alors que mon zèle avait été

déplacé. Si j'avais pu souffrir le récollet, si, si, si, et tous les si qui déchirent l'ame d'un malheureux qui pense, et qui après avoir tourné la pensée dans tous les sens n'en est pas moins malheureux. J'avoue cependant que les réflexions que le malheur excite ne sont point sans avantage pour un jeune homme; car cela l'habitue à penser; et l'homme qui ne pense pas n'est jamais rien.

Le matin du quatrième jour, me sentant en état de marcher, ainsi que le chirurgien me l'avait prédit, je me détermine à prier ce brave homme de vendre ma redingote, désolante nécessité! car les pluies commençaient. Je devais quinze paoli à mon hôte, et quatre au chirurgien. Au moment où j'allais le charger de cette douloureuse vente, voilà frère Stéphano qui entre et qui se met à rire comme un fou, en me demandant si j'avais oublié le coup de bâton.

Je tombais des nues! je priai le chirurgien de me laisser seul avec ce moine: il sortit.

Je demande à mes lecteurs comment, avec des rencontres pareilles, s'empêcher d'être exempt de superstitions? Ce qui doit étonner ici, c'est la minute, car ce moine arriva au moment où j'allais lâcher le mot. Ce qui m'étonnait encore plus, c'était la force de la providence, de la fortune, du hasard, comme on voudra l'appeler, de cette très-nécessaire combinaison enfin qui voulait, qui me forçait à ne devoir espérer qu'en ce fatal moine qui avait commencé à Chiozza à être mon génie pro-

lecteur, au moment où avait commencé ma détresse. Cependant, quel génie que Stéphano! J'étais forcé de reconnaître dans cette force, plutôt une punition qu'une faveur.

Sa présence me fut pourtant agréable, car je ne doutai pas un instant qu'il ne me tirât d'embarras; et de quelque part qu'il me fût envoyé, je sentis que le mieux que j'avais à faire était de me soumettre à son influence : sa destinée était de me conduire à Rome.

Qui va piano va sano (1) me dit le moine dès que nous fûmes seuls. Il avait mis cinq jours à faire le chemin que j'avais fait en un; mais il se portait bien, et n'avait éprouvé aucun malheur. Il me dit qu'il passait, quand on lui avait dit que l'abbé secrétaire des mémoriaux de l'ambassadeur de Venise était malade à l'auberge après avoir été volé à Valcimara. Je suis venu vous voir, et, puisque vous êtes en bonne santé, nous irons ensemble à Rome; je ferai six milles par jour pour vous faire plaisir. Oublions tout, et vîte allons à Rome.

Je ne puis pas; j'ai perdu ma bourse, et je dois vingt paoli.

Je vais les chercher de par St-François. Il revient une heure après, mais avec qui! avec mon infâme sbire, qui me dit, que si je lui avais confié ma qualité, il m'aurait toujours gardé chez lui. Je te

(1) Doucement va loin.

donne, ajouta-t-il, quarante paoli, si tu t'engages à me faire avoir la protection de ton ambassadeur; mais à Rome, si tu n'y réussis pas, tu me les rendras. Tu dois donc me faire un billet.

Je le veux bien. Tout fut fait dans un quart-d'heure: je reçus l'argent, je payai mes dettes, et je partis avec Stéphano.

Il n'était guère qu'une heure après-midi, lorsqu'apercevant une chétive maison à cent pas de la route, le moine me dit: Il y a fort loin encore jusqu'à Collefiorito, il faut nous arrêter là et y passer la nuit. J'eus beau lui représenter que nous y serions mal, mes remontrances furent inutiles: je dus me soumettre à sa volonté. Nous trouvons un vieillard décrépit et cacochyme étendu sur son grabat, deux vilaines femmes de trente à quarante ans, trois enfans tout nus, une vache et un maudit chien qui ne faisait qu'aboyer. La misère était visible; mais le moine tenace, au lieu de leur faire l'aumône, leur demanda à souper au nom de St.-François. Il faut, dit le moribond à ses femmes, faire cuire la poule et tirer dehors la bouteille que je conserve depuis vingt ans. En achevant ces mots, il lui prit une quinte de toux si forte, que je crus le voir expirer. Le moine s'approche de lui, et lui promet que St.-François le fera rajeunir. Touché de pitié à l'aspect de cette misère, je voulus m'en aller seul à Collefiorito et l'y attendre; mais les femmes s'y opposèrent, et je restai. Au bout de

quatre heures, la poule semblait vouloir défier les meilleures dents, et la bouteille que je débouchai ne nous offrit que du vinaigre. Perdant patience, je m'empare du *batticulo* du moine, j'en retire de quoi bien souper, et je vois, à l'aspect de nos provisions, le visage des deux duègnes s'épanouir.

Nous mangeâmes tous de bon appétit, ensuite on nous fit deux grands lits de paille fraîche et nous nous couchâmes à l'obscur, parce que le seul bout de chandelle qui se trouvât dans ce triste asile venait de s'éteindre. Il y avait à peine cinq minutes que nous étions étendus sur notre paille, lorsque j'entendis le moine me crier qu'une femme venait de se placer auprès de lui, et au même instant l'autre vient m'embrasser. Je la repousse, le moine se débat; mon effrontée insiste, je me lève, le chien me saute au cou, et me force, de peur, à me remettre coi sur ma paille; le moine crie, jure, se débat, le chien aboie avec fureur, le vieillard tousse; le vacarme est complet. Enfin, Stéphano, protégé par son gros vêtement, se débarrasse des caresses de sa mégère, brave le chien et parvient à se saisir de son gros bâton. Alors, frappant à droite, à gauche, dans tous les sens, une des deux femmes s'écrie: Aï, mon Dieu! le récollet répond: Elle est assommée. Le calme se rétablit: le chien, qu'il avait assommé sans doute, ne grognait plus; le vieillard, qu'il avait peut-être achévé, ne toussait plus; les enfans dormaient, et les femmes, qui

craignaient les gentillesses du moine, se tenaient silencieusement à l'écart ; nous fûmes tranquilles le reste de la nuit.

Dès le point du jour, je me lève : Stéphano suit mon exemple. Je regarde partout, et mon étonnement est extrême, en voyant que les femmes avaient disparu ; et, trouvant le vieillard sans aucun signe de vie, avec une meurtrissure au front, je le fis observer au récollet, en lui disant qu'il pouvait l'avoir tué. C'est possible, me dit-il ; mais si je l'ai fait, ce n'est pas à dessein. Alors, allant prendre son *batticulo,* il se mit en fureur, ne trouvant rien dans cette énorme poche. J'en fus enchanté, car je craignais que les deux femmes ne fussent allées chercher du secours pour nous faire arrêter, et la disparution de nos provisions me rassura ; certain alors que ces malheureuses ne s'étaient enfuies que pour n'avoir pas à nous rendre compte du vol. Je ne laissai pourtant point de représenter vivement à ce moine le danger que nous courions, et je parvins à lui inspirer assez de crainte pour le faire partir. A peu de distance de la maison, nous trouvâmes un voiturier qui allait à Foligno ; je persuadai Stéphano de profiter de cette occasion pour nous éloigner de là, et, pendant que nous déjeunions en cet endroit, en ayant trouvé un second qui voyageait également à vide, nous montâmes dans sa voiture pour une bagatelle, et nous arrivâmes à Pisignano,

où un dévot nous logea très-bien, et où je dormis guéri de la peur de me voir arrêter.

Le lendemain, nous arrivâmes de bonne heure à Spoleti, où le frère Stéphano avait deux bienfaiteurs; et, ne voulant point leur donner des motifs de jalousie, il les favorisa l'un et l'autre : nous dînâmes chez le premier qui nous traita comme des princes, et nous allâmes souper et coucher chez le second. Celui-ci était un riche marchand de vin, père d'une nombreuse et charmante famille. Il nous donna un délicieux souper, où tout se serait passé à merveille, si le récollet, déjà un peu en train à dîner, ne se fût complètement énivré; car, dans cet état, pensant apparemment être bien venu du maître, il se mit à dire du mal de l'autre, ce que je ne pus souffrir; car ayant osé se vanter d'avoir dit que tous ses vins étaient frelatés, et qu'il était voleur, je lui donnai un démenti formel en le traitant de scélérat. L'hôte et l'hôtesse me calmèrent en m'assurant qu'ils connaissaient leur voisin et qu'ils savaient bien à quoi s'en tenir ; mais le moine m'ayant jeté la serviette au nez, au moment où je lui reprochais ses mensonges, l'hôte le prit doucement et le mena coucher dans une chambre où il l'enferma. J'allai coucher dans une autre.

Le lendemain, m'étant levé de bonne heure, je délibérais de partir seul, lorsque le moine, qui avait cuvé son vin, vint me dire que nous devions à l'avenir vivre en bonne intelligence et ne plus

nous fâcher : je cédai à ma destinée. Nous nous remîmes en route, et à Soma, la maîtresse de l'auberge, femme d'une rare beauté, nous donna un bon dîner avec du vin de Chypre délicieux que les courriers de Venise lui apportent, en échange des truffes excellentes qu'elle leur donne, et qu'ils vendent avantageusement à leur retour à Venise. Je ne partis point sans lui laisser une portion de mon cœur.

Je peindrais difficilement l'indignation qui s'empara de moi, lorsqu'à une couple de milles de Terni, l'infâme moine me fit voir un petit sac de truffes que, pour prix de son obligeante hospitalité, le monstre avait dérobé à cette charmante personne. Le vol était au moins de deux sequins. Outré de colère, je lui arrachai le sac, en lui disant qu'absolument je voulais le renvoyer à l'hôtesse. De son côté, n'ayant point fait le coup pour se donner le plaisir d'une restitution, il se jeta sur moi, et nous en vînmes à un combat dans les formes. La victoire pourtant ne fut pas long-temps incertaine, car lui ayant enlevé son bâton, je le renversai dans un fossé et je partis. Arrivé à Terni, j'écrivis une lettre d'excuses à la belle hôtesse, et je lui renvoyai ses truffes.

De Terni, j'allai à pied à Otricoli, où je m'arrêtai le temps nécessaire pour examiner à mon aise l'ancien beau pont, et de là un voiturier me mena pour quatre paoli à Castel-nuovo, d'où je me rendis

à Rome. J'arrivai dans cette ville célèbre, le premier de septembre, à neuf heures du matin.

Je ne dois point taire ici une circonstance particulière qui plaira à plus d'un lecteur, quelque ridicule qu'elle soit au fond.

Une heure après Castel-nuovo, l'air étant calme et le ciel serein, j'aperçus à ma droite, et à dix pas de moi, une flamme pyramidale de la hauteur d'une coudée et élevée de quatre à cinq pieds au-dessus du niveau de terrain. Cette apparition me frappa, car elle semblait m'accompagner. Voulant l'étudier, je cherchai à m'en approcher; mais plus j'allais de son côté, et plus elle s'éloignait de moi. Elle s'arrêtait dès que je m'arrêtais, et lorsque la partie du chemin que je traversais se trouvait bordée d'arbres, je cessais de la voir, mais je la retrouvais dès que le bord du chemin redevenait libre. J'essayai aussi de retourner sur mes pas, mais chaque fois elle disparaissait et ne se remontrait que lorsque je me dirigeais de nouveau vers Rome. Ce singulier fanal ne me quitta que lorsque la lumière du jour eut chassé les ténèbres.

Quel champ merveilleux pour la superstition ignorante, si, ayant eu des témoins de ce fait, il m'était arrivé de faire une brillante carrière à Rome! L'histoire est remplie de bagatelles de cette importance; et le monde est plein de gens qui en font encore grand cas malgré les prétendues lumières que les sciences procurent à l'esprit humain.

Je dois avouer, en toute vérité, qu'en dépit de mes connaissances en physique, la vue de ce petit météore n'a pas laissé de me donner des idées singulières. J'eus la prudence de n'en rien dire à personne.

Je n'avais, en arrivant dans cette antique capitale du monde, que sept paoli dans ma poche; aussi ne fus-je arrêté par rien; ni la belle entrée par la porte des *Peupliers* que l'ignorance appelle pompeusement la porte du *Peuple,* ni la belle place du même nom, ni le portail des belles églises, rien enfin de tout ce qu'a d'imposant cette belle ville au premier aspect, ne me fit d'impression. Je me dirigeai tout droit vers Monte-magnanopoli, où, selon l'adresse, je devais trouver mon évêque. On me dit qu'il était reparti depuis dix jours, et qu'il avait laissé ordre, en partant, de m'envoyer à Naples, défrayé de tout, à l'adresse qu'on me remit. Une voiture partait le lendemain; ne me souciant point de voir Rome, je me mets au lit jusqu'au moment du départ. Je voyageai avec trois manans: je vécus avec eux tout le long de la route, et je ne leur adressai pas la parole une seule fois. Le six septembre j'arrivai à Naples.

A peine descendu de voiture, je me rends à l'endroit indiqué sur l'adresse: l'évêque ne s'y trouve pas. Je vais de suite aux Minimes, et là j'apprends qu'il était parti pour Martorano. Je m'informe en vain s'il a laissé des instructions pour moi, per-

sonne ne peut me répondre. Me voilà donc dans une ville immense, sans connaissances, avec huit carlins dans la poche, et sans savoir où donner de la tête. N'importe : ma destinée m'appelle à Martorano, j'irai. La distance n'est que de deux-cents milles. (1).

Je trouve des voituriers qui vont partir pour Cosenza; mais il apprennent que je n'ai point de malle, et, à-moins que je ne paie d'avance, ils ne veulent pas de moi. Je ne pus m'empêcher de trouver qu'ils avaient raison; mais je devais aller à Martorano. Je me résous à faire cette promenade à pied, allant effrontément demander à manger et à coucher, comme le faisait le très-vénérable frère Stéphano.

Je vais d'abord faire un petit repas pour le quart de mon avoir; et nous verrons plus tard. Informé que je devais prendre la route de Salerne, je me dirige sur Portici, où j'arrive dans une heure et demie. La fatigue commençait déjà à se faire sentir; mes jambes, plus que ma tête, me dirigèrent vers une auberge où je demandai une chambre et à souper. Très bien servi, je mange de bon appétit, et je passe dans un bon lit une nuit excellente. Le lendemain après m'être habillé, je dis à l'hôte que je dînerais, et je sortis pour aller voir le Palais-Royal. En y entrant, je suis abordé par un

(1) Soixante-douze lieues de France.

homme d'une physionomie prévenante, vêtu à l'orientale, et qui me dit que si je voulais voir le palais, il me ferait tout voir, et qu'ainsi j'épargnerais mon argent. Je me trouvais en mesure de ne rien refuser; j'accepte, en le remerciant de son obligeance.

Tout en causant, lui ayant dit que j'étais Vénitien, il me dit qu'il était mon sujet, puisqu'il était de Zante. Je pris le compliment pour ce qu'il valait, en lui faisant une petite révérence. J'ai, me dit-il, d'excellent muscat du levant, que je pourrais vous vendre à bon marché.

Je pourrai en acheter; mais je m'y connais.

Tant mieux. Quel est celui que vous préférez?

Cérigo.

Vous avez raison. J'en ai d'excellent et nous en goûterons à dîner, si vous voulez que nous dînions ensemble.

Bien volontiers.

J'ai du Samos et du Céphalonie. J'ai aussi une quantité de minéraux, vitriol, cinabre, antimoine et cent quintaux de mercure.

Le tout ici?

Non, à Naples. Je n'ai ici que du muscat et du mercure.

J'achèterai aussi du mercure.

C'est par nature, et sans qu'il pense à tromper, qu'un jeune homme novice dans la misère, honteux d'y paraître en parlant à un riche qu'il ne connaît

pas, parle de sa fortune, de ses moyens. Tout en parlant, je me souvins d'un amalgame de mercure fait avec du plomb et du bismuth. Le mercure croît d'un quart. Je ne dis rien; mais je pensai que si le Grec ne connaissait pas ce mystère, je pourrais en tirer parti. Je sentais que j'avais besoin d'adresse, et qu'en lui proposant de but en blanc la vente de mon secret, il n'en ferait aucun cas. Je devais donc le surprendre par le miracle de l'augmentation, en rire, et voir venir mon homme. La fourberie est un vice; mais la ruse honnête peut être prise pour la prudence de l'esprit. C'est une vertu qui ressemble, il est vrai, à la friponnerie : mais il faut en passer par là; et celui qui, dans le besoin, ne sait pas l'exercer avec noblesse est un sot. Cette prudence s'appelle en grec *cerdaléophron*, du mot *cerda*, renard, et que l'on pourrait exprimer en français par *renardise* ou *renarderie*, si cette langue admettait plus facilement les emprunts et les néologismes.

Après avoir vu le palais, nous nous rendîmes à l'auberge, et le Grec me mena dans sa chambre où il ordonna qu'on mît deux couverts. Dans la chambre voisine, je vis de grands flacons de muscat et quatre flacons de mercure chacun de dix livres pesant. Ayant dans ma tête mon projet ébauché, je lui demande un flacon de mercure pour ce qu'il valait, et je l'emporte dans ma chambre. Le Grec sort pour ses affaires, en me disant que nous nous re-

verrions à l'heure du dîner. Je sors aussi pour aller acheter deux livres et demie de plomb et autant de bismuth : le droguiste n'en avait pas davantage. Je rentre, et m'étant fait donner de grands flacons vides, je fais mon amalgame.

Nous dînons gaîment, et le Grec est enchanté que je trouve son muscat de Cérigo excellent. Tout en causant, il me demande en riant pourquoi j'avais acheté un flacon de son mercure. Vous pourrez le voir dans ma chambre, lui dis-je. Le dîner achevé, il me suit, et il voit son mercure divisé en deux bouteilles. Je demande un chamois, je le fais passer, j'en remplis son flacon, et je le vois tout ébahi à l'aspect d'un quart de flacon de beau mercure qui me restait, outre une égale quantité de métal en poudre qu'il ne connaissait pas, et qui était le bismuth. J'accompagne son étonnement d'un éclat de rire, et j'appelle le garçon de l'auberge que j'envoie chez le droguiste vendre le mercure qui me restait. Le garçon, un instant après, revient et me remet quinze carlins.

Le Grec, dont la surprise était au comble, me prie de lui rendre son même flacon qui était là tout plein et qui coûtait soixante carlins. Je le lui rends d'un air riant, en le remerciant de m'avoir fait gagner quinze carlins. En même temps j'eus soin de lui dire que le lendemain je partais pour Salerne de bon matin. Nous souperons donc encore ensemble ce soir, me dit-il ?

L'après midi, nous allâmes nous promener du côté du Vésuve. Nous parlâmes de mille choses, mais il ne fut point question de mercure : mon Grec cependant m'avait l'air préoccupé. A souper, il me dit en riant que je pourrais m'arrêter encore le lendemain pour gagner quarante-cinq carlins sur les trois autres flacons de mercure. Je lui répondis d'un air noble et sérieux, que je n'en avais pas besoin, et que je n'en avais augmenté une que pour le divertir par une agréable surprise.

Mais, me dit-il, vous devez être riche.

Non, car je travaille à l'augmentation de l'or, et cela nous coûte beaucoup.

Vous êtes donc plusieurs?

Mon oncle et moi.

Qu'avez-vous besoin d'augmenter l'or? l'augmentation du mercure doit vous suffire. Dites-moi, je vous prie, si celui que vous avez augmenté est susceptible d'une pareille augmentation.

Non : s'il en était susceptible, ce serait une immense pépinière de richesse.

Votre sincérité m'enchante.

A la fin du souper, je payai l'hôte, en le priant de me faire trouver, pour le lendemain matin de bonne heure, une voiture à deux chevaux pour me mener à Salerne. En remerciant le Grec pour son excellent muscat, je lui demandai son adresse à Naples, lui disant qu'il me verrait dans quinze

jours, car je voulais absolument acheter un baril de son Cérigo.

Là-dessus, nous nous embrassâmes, et j'allai me coucher assez content d'avoir gagné ma journée, et nullement surpris que le Grec ne m'eût point fait la proposition de lui vendre mon secret, persuadé qu'il n'en dormirait pas, et que le lendemain je le verrais paraître. En tous cas, j'avais assez d'argent pour aller jusqu'à la Tour-du-Grec, et là, la providence aurait eu soin de moi. Il me paraissait impossible d'aller à Martorano en gueusant comme un moine, puisque, tel que j'étais, je n'excitais pas la pitié. Je ne pouvais intéresser que les personnes prévenues que je n'étais pas dans le besoin, et cela ne vaut rien pour les vrais gueux.

Le Grec, comme je l'avais prévu, vint me trouver dès l'aube du jour. Je l'accueillis à merveille en lui disant que nous prendrions le café ensemble.

Oui, mais dites-moi, monsieur l'abbé, si vous ne me vendriez pas le secret?

Pourquoi non? Quand nous nous reverrons à Naples....

Pourquoi pas aujourd'hui?

On m'attend à Salerne; et puis le secret coûte beaucoup d'argent, et je ne vous connais pas.

Ce n'est pas une raison, puisque je suis assez connu ici pour payer comptant. Combien en voudriez-vous?

Deux-mille onces (1).

Je vous les donne, mais à condition que je ferai moi-même l'augmentation des trente livres que j'ai ici, avec la matière que vous me nommerez, et que j'irai acheter moi-même.

Cela ne se peut pas, car, ici, cette matière ne se trouve pas ; mais on en trouve à Naples tant qu'on veut.

Si c'est un métal, on en trouvera à la Tour-du-Grec. Nous pouvons y aller ensemble. Pouvez-vous me dire ce que l'augmentation coûte?

Un et demi pour cent; mais êtes-vous connu aussi à la Tour-du-Grec? car je serais fâché de perdre mon temps.

Votre incertitude me fait de la peine.

A ces mots, il prend une plume, écrit et me remet ce billet: « A vue, payez au porteur cinquante onces en or, et portez-les en compte de Panagiotti » etc.

Il me dit que le banquier demeurait à deux-cents pas de l'auberge, et il m'excita à y aller en personne. Je ne me fis pas prier, et je reçus cinquante onces. Je rentrai dans ma chambre où il m'attendait, et je plaçai cette somme sur la table, en lui disant que nous pouvions partir pour la Tour-du-Grec, où nous finirions tout après avoir pris par écrit des engagemens réciproques. Il avait ses

(1) L'once vaut 24 paoli, environ 13 francs de France.

chevaux et sa voiture : il fait atteler, et nous partons, après qu'il m'eut engagé noblement à mettre les cinquante onces dans ma poche.

Quand nous fûmes arrivés à la Tour-du-Grec, il me fit un écrit en bonne forme dans lequel il s'engagea à me payer deux-mille onces aussitôt que je lui aurais appris avec quels ingrédiens et de quelle manière il pouvait augmenter le mercure d'un quart sans détérioration de sa perfectiou, égal à celui que j'avais vendu à Portici en sa présence.

Il me fit à cet effet une lettre de change, à huit jours de vue, sur M. Genaro de Carlo. Alors, je lui nommai le plomb et le bismuth ; le premier qui, par sa nature, s'agglomère avec le mercure, et le second qui rend parfaite la fluidité qui est nécessaire pour pouvoir passer par le chamois. Aussitôt mon Grec alla faire cette opération, je ne sais chez qui, et je dînai seul ; mais le soir il revint, ayant l'air fort triste. Je m'y attendais.

L'opération est faite, me dit-il, mais le mercure n'est pas parfait.

Il est égal à celui que j'ai vendu à Portici : votre écrit parle clair.

Mais mon écrit dit aussi, *sans détérioration de sa perfection*. Or, convenez que sa perfection est détériorée. La chose est si vraie, qu'il n'est plus susceptible d'augmentation.

Vous le saviez; d'ailleurs je m'en tiens à l'explication d'égalité. Nous plaiderons et vous aurez

tort. Je suis fâché que ce secret devienne public. Félicitez-vous, monsieur, dans le cas où vous gagnerez, de m'avoir arraché mon secret pour rien. Je ne vous croyais pas capable de vouloir m'attraper ainsi.

Je suis incapable, monsieur l'abbé, d'attraper quelqu'un.

Savez-vous le secret ou non? Vous l'aurais-je dit sans le marché que vous avez fait? Cela fera rire à Naples, et les avocats gagneront de l'argent. Cette affaire me chagrine déjà beaucoup, et je suis fort fâché de m'être laissé gagner par vos belles paroles. En attendant, voici vos cinquante onces.

Pendant que je les tirais de ma poche, mourant de peur qu'il ne les prît, il s'en alla en me disant qu'il n'en voulait pas. Il revint, et nous soupâmes dans la même chambre, mais à deux tables séparées: nous étions en guerre ouverte; mais j'étais bien sûr que nous ferions la paix. Nous ne nous dîmes plus rien de la soirée; mais le lendemain matin, comme je me disposais à partir, il vint me parler. Lui ayant renouvelé le désir de lui rendre les cinquante onces, il me dit que je devais les garder, en recevoir cinquante autres, et lui rendre sa lettre de change de deux mille. Nous commençâmes alors à parler raison, et, au bout de deux heures, je me rendis. Je reçus encore cinquante onces; nous dînâmes ensemble en bons amis, et

nous nous embrassâmes cordialement. En prenant congé, il me remit un billet pour avoir à son magasin de Naples un baril de muscat, et me donna un superbe étui contenant douze rasoirs à manches d'argent, de la fabrique de la Tour-du-Grec. Nous nous séparâmes ainsi de la meilleure amitié et parfaitement satisfaits l'un de l'autre.

Arrivé à Salerme, je m'y arrêtai deux jours pour m'y remonter en linge, et en tout ce qui m'était nécessaire. Maître d'une centaine de sequins, bien portant, j'étais glorieux du succès de mon exploit dans lequel il me semblait que je n'avais rien à me reprocher; car la conduite adroite d'esprit que j'avais eue pour vendre mon secret, ne pouvait être réprouvée que par une morale cynique, qui n'a pas lieu dans le commerce habituel de la vie. Me voyant libre, riche, et sûr de paraître devant l'évêque d'une manière convenable, et non comme un gueux, je repris toute ma gaîté, me félicitant d'avoir appris, à mes dépens, à me défendre des pères Corsini, des joueurs escrocs et des femmes mercenaires, et surtout des impudens qui louent effrontément en face les personnes qu'ils veulent duper; sorte de fripons qu'on trouve fort communément dans le monde, même au milieu de ce qu'on appelle la bonne société.

Je partis de Salerne avec deux prêtres que des affaires appelaient à Cosenza, et nous fîmes les cent-quarante-deux milles en vingt-deux heures.

Le lendemain de mon arrivée dans cette capitale de la Calabre, je pris une petite voiture et me rendis à Martorano. Pendant le trajet, fixant mes regards sur le fameux *mare Ausonium*, je jouissais de me voir au milieu de la Grande Grèce, que le séjour de Pythagore avait rendue illustre depuis vingt-quatre siècles. Je contemplais avec étonnement un pays renommé par sa fertilité, dans lequel, malgré la prodigalité de la nature, je ne voyais que l'aspect affligeant de la misère, le manque absolu de cet agréable superflu qui rend la vie supportable, et la dégradation de cette espèce humaine, si rare dans une contrée où elle pourrait être si abondante, et que je rougissais d'être forcé de reconnaître pour sortie de la même souche que moi. Telle est pourtant la Terre-de-Labour où le labeur semble être abhorré ; où tout est à vil prix ; où les malheureux habitans se soulagent d'un fardeau, lorsqu'ils trouvent des gens qui veulent bien se charger des fruits que la terre fournit presque spontanément en trop grande abondance, et dont aucun débouché ne leur offre le moindre prix. Je fus forcé d'avouer que les Romains n'avaient pas été injustes en les nommant brutes au lieu de Brutiens. Les bons prêtres avec lesquels j'avais voyagé riaient de la crainte que je leur témoignais de la tarentule et des chersydres; car la maladie que ces insectes causent me paraissait plus affreuse que celle que je connaissais déjà. Ils m'as-

surèrent que tout ce qu'on débitait, au sujet de ces animaux, étaient des fables; ils se moquaient des vers que Virgile leur avait consacrés dans ses Géorgiques, ainsi que de ceux que je leur citais pour justifier ma crainte.

Je trouvai l'évêque Bernard de Bernardis mal assis à une pauvre table sur laquelle il écrivait. Je me mis à genoux selon la coutume; mais, au lieu de me donner sa bénédiction, il se leva, me prit dans ses bras, et me pressa contre son sein. Il fut sincèrement affligé, quand je lui dis qu'à Naples, je n'avais trouvé aucun renseignement pour aller me jeter à ses pieds; mais son affliction disparut quand je lui dis que je ne devais rien à personne et que je me portais fort bien. Il me fit asseoir, soupira, me parla sentiment et misère, et ordonna à un domestique de mettre un troisième couvert. Outre ce serviteur, monseigneur avait la plus canonique de toutes les servantes, et un prêtre qui, dans le peu de paroles qu'il dit à table, me sembla être un grand ignorant. La maison que sa grandeur habitait était spacieuse, mais mal bâtie et mal tenue. Elle était si mal meublée que, pour pouvoir me faire faire un pauvre lit dans une chambre contigue à la sienne, le pauvre évêque fut obligé de me céder un des deux matelas du sien! Son dîner, pour n'en rien dire de plus, m'épouvanta; car étant très attaché à l'observance de son institut, il faisait maigre ce jour-là, et l'huile était dé-

testable. Du reste, monseigneur était homme d'esprit, et, qui plus est, honnête homme. Il me dit, et j'en fus très surpris, que son évêché, qui cependant n'était pas des plus minces, ne lui rapportait que cinq cents ducats di regno par an (1); et que, par surcroît de malheur, il était endetté de six cents. Il ajouta, en soupirant, que le seul bonheur dont il jouît, était d'être sorti des griffes des moines, dont la persécution, pendant quinze ans, avait été son véritable purgatoire. Toutes ces confidences me mortifièrent, car, en me faisant voir que ce n'était pas là la terre promise de la mitre, elles me faisaient sentir combien je lui serais à charge. Je voyais qu'il était mortifié lui-même du triste présent qu'il m'avait fait.

Je lui demandai s'il avait de bons livres, une société de gens de lettres, une noble société pour passer agréablement une couple d'heures. Il se mit à sourire, et me dit que dans tout son diocèse, il n'y avait positivement personne qui pût se vanter de bien écrire, et encore moins d'avoir du goût et quelque idée de bonne littérature; qu'il n'y avait pas un seul véritable libraire, et personne de vraiment amateur de lire une gazette. Il me promit cependant que nous cultiverions les lettres ensemble, dès qu'il aurait reçu les livres qu'il avait demandés à Naples.

(1) Environ deux mille francs de France.

Cela aurait pu être; mais sans une bonne bibliothèque, un cercle choisi, une émulation, une correspondance littéraire, etait-ce là le pays où je devais me voir établi à l'âge de dix-huit ans? Le bon évêque, me voyant pensif, et comme consterné par le triste aspect de la vie que je devais me disposer à passer chez lui, crut devoir m'encourager en m'assurant qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour faire mon bonheur.

Le lendemain, l'évêque étant obligé d'officier pontificalement, j'eus l'occasion de voir tout le clergé, les femmes et les hommes dont sa cathédrale était pleine, et cette vue me fit prendre la résolution de m'éloigner de ce triste pays. Il me sembla voir un troupeau de brutes, scandalisés de toute ma superficie. Quelle laideur dans les femmes! quel air stupide et grossier dans les hommes! En rentrant à l'évêché, je dis au bon prélat que je ne me sentais pas la vocation de mourir, en peu de mois, martyr dans sa triste ville. Donnez-moi, ajoutai-je, votre bénédiction et mon congé; ou plutôt partez avec moi, je vous promets que nous ferons fortune ailleurs.

Cette proposition le fit rire à diverses reprises pendant le reste de la journée. S'il l'eût acceptée, il ne serait pas mort deux ans après à la fleur de son âge. Ce brave homme sentant combien j'étais fondé dans ma répugnance, me demanda pardon de la faute qu'il avait faite en me faisant venir.

Croyant de son devoir de me renvoyer à Venise, n'ayant point d'argent, et ignorant que j'en eusse, il me dit qu'il m'adresserait à Naples à un bourgeois qui me remettrait soixante ducats di regno avec lesquels je pourrais retourner dans ma patrie. J'acceptai son offre avec reconnaissance, et je courus tirer de ma malle le bel étui que m'avait donné le Grec, et je le priai de l'accepter comme un souvenir. J'eus toutes les peines du monde à le lui faire prendre, car il valait les soixante ducats; et je fus forcé, pour vaincre sa résistance, de le menacer de rester s'il le refusait. Il me donna une lettre très-flatteuse pour l'archevêque de Cosenza, dans laquelle il le priait de m'envoyer à Naples à ses frais. Ce fut ainsi que je quittai Martorano soixante heures après y être arrivé, plaignant l'évêque que j'y laissais et qui versa des larmes en me donnaut de bon cœur cent bénédictions.

L'archevêque de Cosenza, homme d'esprit et riche, voulut me loger chez lui. Je fis à table, avec épanchement de cœur, l'éloge de l'évêque de Martorano, mais je frondais impitoyablement son diocèse, puis toute la Calabre, et d'un style si mordant, que je fis beaucoup rire l'archevêque ainsi que les convives au nombre desquels se trouvaient deux dames, ses parentes, qui faisaient les honneurs du dîner. Cependant, la plus jeune s'avisa de trouver mauvais la satire que j'avais faite de son pays, et elle me déclara la guerre; mais je trouvai le

moyen de la calmer, en lui disant que la Calabre serait un pays délicieux, si le quart de ses habitans lui ressemblait. Ce fut peut-être pour me prouver le contraire de ce que j'avais dit que monseigneur donna le lendemain un souper splendide.

Cosenza est une ville où un homme comme il faut peut s'amuser, car il y a une noblesse riche, de jolies femmes, des gens assez instruits et qui ont reçu leur éducation à Naples ou à Rome. J'en partis le troisième jour, avec une lettre de l'archevêque pour le célèbre Genovesi.

J'eus cinq compagnons de voyage, qu'à leur mine, je jugeai ou corsaires ou voleurs de profession. Aussi eus-je la précaution de ne point leur laisser voir ni deviner que j'avais une bourse bien garnie. Je crus devoir aussi me coucher constamment habillé; précaution excellente pour un jeune homme dans ce pays-là.

J'arrivai à Naples, le 16 septembre 1743, et je ne tardai pas à porter à son adresse la lettre de l'évêque de Martorano. C'était à M. Gennaro Polo à Ste-Anne. Cet homme, dont la tâche ne devait être que de me donner soixante ducats, me dit, après avoir lu la lettre, qu'il voulait me loger, parce qu'il désirait que je connusse son fils qui était poète aussi. L'évêque lui disait que j'étais sublime. Après les façons d'usage, j'acceptai, et ayant fait porter ma malle chez lui, je m'y installai.

CHAPITRE IX.

Je fais à Naples un court, mais heureux séjour. — Don Antonio Casanova. —Don Lelio Caraffa.—Je vais à Rome en charmante compagnie, et j'y entre au service du cardinal Acquaviva. — Barbaruccia. —Testaccio. —Frascati.

Je n'eus aucun embarras de répondre aux diverses questions que me fit le docteur Gennaro, mais je trouvai extraordinaires et même déplacés les continuels éclats de rire qui sortaient de sa poitrine à chacune de mes réponses. La description pitoyable de la triste Calabre, et le tableau de la misérable situation où se trouvait l'évêque de Martorano, me paraissaient plus propres à faire pleurer qu'à exciter l'hilarité; et concevant l'idée d'une espèce de mystification, j'étais près de me fâcher quand, devenu plus calme, il me dit avec senti-

ment que je devais l'excuser, que son rire était une maladie, qui semblait être endémique dans sa famille, car un de ses oncles en était mort.

Mort de rire! m'écriai-je.

Oui. Cette maladie, qu'Hippocrate n'a point connue, s'appelle *li flati* (1).

Comment! les affections hypocondriaques, qui rendent tristes tous ceux qui en souffrent, vous rendent gai?

Oui, parce que, sans doute, mes *flati*, au lieu d'influer sur l'hypocondre, m'affectent la rate que mon médecin reconnait pour l'organe du rire. C'est une découverte.

Point du tout! cette notion est fort ancienne, et c'est la seule fonction qu'on lui reconnaisse dans notre organisation animale.

Voyez-vous, nous parlerons de cela à table, car j'espère bien que vous passerez ici quelques semaines.

Impossible, car je partirai au plus tard après demain.

Vous avez donc de l'argent?

Je compte sur les soixante ducats que vous devez me remettre.

A ces mots, voilà les éclats de rire qui recommencent; et comme mon embarras était visible, il me dit : Je trouve plaisante l'idée de pouvoir

(1) Les vapeurs.

vous faire rester ici tant que je voudrai. Mais, monsieur l'abbé, ayez la bonté d'aller voir mon fils : il fait d'assez jolis vers. En effet, ce jeune homme, à l'âge de quatorze ans, était déjà grand poète.

Une fille m'ayant conduit chez ce jeune homme, je lui trouvai la plus agréable physionomie et des manières extrêmement engageantes. Il me fit l'accueil le plus poli, ensuite s'excusa d'une façon fort gracieuse de ne pouvoir pas s'occuper entièrement de moi pour le moment, ayant à finir une chanson qu'on attendait chez l'imprimeur et qu'il faisait à l'occasion de la prise d'habit d'une parente de la duchesse de Bovino à Ste.-Claire. Trouvant son excuse très légitime, je m'offris à l'aider. Il me lut alors sa chanson, et, l'ayant trouvée pleine d'enthousiasme et versifiée à la Guidi, je lui conseillai de l'appeler ode; mais comme j'avais relevé avec justice ce qu'il y avait de vraiment beau, je crus pouvoir lui citer aussi ce que j'y trouvais de faible et de défectueux, en substituant à ces parties des vers de ma façon. Il fut enchanté de mes observations, me remercia cordialement et me demanda si j'étais Apollon. Pendant qu'il la copiait, je fis un sonnet sur le même sujet. Il en fut ravi, et, me priant d'y mettre mon nom, il me demanda la permission de l'envoyer au collecteur avec son ode.

Pendant que je le corrigeais, en le mettant au net, il alla chez son père pour lui demander qui

j'étais, ce qui le fit rire jusqu'au moment où nous nous mîmes à table. Le soir, on me dressa un lit dans la chambre du jeune poète, ce qui me fit un véritable plaisir.

La famille du docteur Gennaro ne consistait qu'en ce fils, et une fille qui n'était pas jolie, en sa femme et deux vieilles sœurs dévotes. A souper, nous eûmes plusieurs hommes de lettres, entr'autres le marquis Galiani, qui alors commentait Vitruve. Il était frère d'un abbé de même nom que, vingt ans plus tard, j'eus occasion de connaître à Paris secrétaire d'ambassade du comte Cantillana. Le lendemain, à souper, je fis la connaissance du célèbre Genovesi, qui avait déjà reçu la lettre que l'archevêque de Consenza lui avait écrite. Il me parla beaucoup d'Apostolo Zéno et de l'abbé Conti. Pendant le souper, il dit que le moindre péché qu'un prêtre pût commettre était celui de dire deux messes en un jour pour gagner deux carlins de plus, tandis qu'un séculier qui commettait le même péché mériterait le feu.

Le lendemain, la religieuse prit l'habit, et dans le recueil des pièces qui furent faites à cette occasion, l'ode du jeune Gennaro et mon sonnet furent les plus célébrées. Un Napolitain portant le même nom que moi, fut jaloux de me connaître, et ayant appris que je logeais chez le docteur, il vint le complimenter à l'occasion de sa fête qu'on

célébrait le lendemain de la prise d'habit de la religieuse de Ste-Claire.

Don Antonio Casanova, après m'avoir dit son nom, me demanda si ma famille était originellement vénitienne. Je suis, Monsieur, lui répondis-je d'un air modeste, un arrière-petit fils du petit-fils du malheureux Marc-Antoine Casanova, qui fut secrétaire du cardinal Pompée Colonna, et qui mourut de la peste à Rome, l'an 1528, sous le pontificat Clément VII. J'achevais à peine ces mots, qu'il me sauta au cou en m'appelant son cousin. Ce fut dans ce moment que l'assemblée eut lieu de craindre que D. Gennaro ne mourût de rire; car il ne semblait pas possible de rire ainsi sans danger de la vie. Madame Gennaro, d'un air tout fâché, dit à mon nouveau cousin qu'il aurait pu épargner cette scène à son mari, puisque sa maladie lui était connue; mais, sans se déconcerter, il lui répondit qu'il ne pouvait pas deviner que la chose fût risible. Quant à moi, je ne disais rien: car, au fond, je trouvais cette reconnaissance très comique. Notre pauvre rieur étant redevenu calme, Casanova, sans sortir de son sérieux, m'invita avec le jeune Paul Gennaro, devenu mon ami inséparable, à dîner le lendemain.

Dès que nous fûmes chez lui, mon digne cousin s'empressa de me faire voir son arbre généalogique, qui commençait par un D. Francisco, frère de D. Juan. Dans le mien, que je savais par cœur,

D. Juan, dont je descendais en droite ligne, était né posthume. Il se pouvait qu'il eût eu un frère de Marc-Antoine; mais quand il sut que ma généalogie commençait par D. Francisco, Aragonais qui existait à la fin du quatorzième siècle, que par conséquent toute la généalogie de l'illustre maison des Casanova de Sarragosse devenait la sienne, sa joie fut à son comble: il ne savait que faire pour me convaincre que le sang qui coulait dans ses veines était aussi le mien.

Comme il paraissait curieux de savoir par quel heureux accident je me trouvais à Naples, je lui dis qu'ayant embrassé l'état ecclésiastique, j'allais chercher fortune à Rome. Un instant après, m'ayant présenté à sa famille, il me sembla lire sur les traits de ma cousine, sa très-chère femme, qu'elle n'était pas fort enchantée de sa nouvelle parentée; mais sa fille, fort jolie, et sa nièce, plus jolie encore, m'auraient facilement fait croire à la force du sang, quelque fabuleuse qu'elle soit.

Après le dîner, D. Antonio me dit que la duchesse de Bovino ayant témoigné le désir de savoir qui était cet abbé Casanova qui avait fait le sonnet pour sa parente, il se ferait un honneur de me présenter en qualité de parent. Comme nous étions tête à tête, je le priai de me dispenser de cette visite, lui disant que je n'étais équipé que pour mon voyage, et que j'étais obligé de ménager ma bourse pour ne point arriver à Rome sans argent. Charmé

de m'entendre parler ainsi, et persuadé de la validité de mes raisons : je suis riche, me dit-il, et vous ne devez avoir aucun scrupule de me permettre de vous mener chez un tailleur : il accompagna cette offre de l'assurance que personne n'en saurait rien, ajoutant qu'il serait très mortifié que je me refusasse au plaisir qu'il attendait de moi. Je lui serrai la main en lui disant que j'étais prêt à faire tout ce qu'il désirait. Nous allâmes chez un tailleur qui me prit toutes les mesures qu'il ordonna, et, le lendemain, j'eus tous les effets nécessaires à la toilette du plus nobles des abbés. Don Antonio étant venu me voir, resta à dîner chez D. Jennaro; ensuite, accompagné du jeune Paul, il me mena chez la duchesse. Cette dame, pour me traiter à la napolitaine, me tutoya dès le premier abord. Elle était avec sa fille, âgée de dix à douze ans, très jolie personne, et qui, quelques années après, devint duchesse de Matalona. La duchesse me fit présent d'une tabatière d'écaille blonde, couverte d'arabesques incrustés en or; ensuite elle nous invita à dîner pour le jour suivant, nous disant qu'après le dîner nous irions à Ste-Claire, pour voir la nouvelle religieuse.

En sortant, je quittai mon cousin et mon jeune ami, et j'allai seul au magasin de Panagiotti, pour recevoir le baril de muscat. Le chef du magasin eut la complaisance de le faire transvaser en deux barils d'égale mesure, et j'en envoyai un à Don

Antonio, et l'autre à D. Gennaro. Comme je m'en allais, je rencontrai cet honnête Grec, qui me revit avec plaisir. Devais-je rougir de revoir ce brave homme que j'avais d'abord trompé? Non, car il trouvait que j'en avais agi avec lui en très galant homme.

D. Gennaro, en rentrant, me remercia sans rire de mon précieux présent; et, le lendemain, D. Antonio, en échange de l'excellent muscat que je lui avais envoyé, me fit présent d'une canne à pomme d'or, laquelle valait au moins vingt onces, et son tailleur m'apporta un habit de voyage et une redingote bleue à boutonnières d'or, le tout du plus beau drap; de sorte que je me trouvai magnifiquement équipé.

Je fis, chez la duchesse de Bovino, la connaissance du plus sage des Napolitains, de l'illustre D. Lelio Caraffa de la famille des ducs de Matalona, que le roi D. Carlos honorait du nom d'ami.

Je passai au parloir de Ste-Claire deux heures brillantes et délicieuses, tenant tête à la curiosité de toutes les religieuses qui étaient aux grilles. Si ma destinée m'avait arrêté à Naples, j'y aurais fait fortune; mais, quoique sans projet, il me semblait que le sort m'appelait à Rome, et je me refusai, par conséquent, à toutes les instances que me fit mon cousin Antonio pour que j'acceptasse l'emploi le plus honorable dans plusieurs des premières

maisons, pour diriger l'éducation de l'héritier de la famille.

Le dîner de D. Antonio fut magnifique, mais il y fut rêveur, et de mauvaise humeur, parce qu'il vit bien que madame regardait de travers son nouveau cousin. Je crus m'apercevoir plus d'une fois, qu'après avoir fixé ses regards sur mon habit, elle parlait à l'oreille de son voisin. Elle avait sans doute tout su. Il y a telles situations dans la vie, auxquelles je n'ai jamais pu me faire. Que, dans la plus brillante compagnie, une seule personne qui y figure, affecte de me fixer, je perds la carte; l'humeur s'en mêle, mon esprit s'évapore, et je joue le rôle d'un hébété. C'est un défaut, mais indépendant de mes facultés.

D. Lelio Caraffa me fit offrir de gros appointemens, si je voulais me charger de diriger les études de son neveu, le duc de Matalona, alors âgé de dix ans. Je fus le remercier, en le priant d'être mon véritable bienfaiteur d'une autre façon: c'était de me donner quelques bonnes lettres de recommandation pour Rome; grâce que ce seigneur m'accorda sans hésiter. Il m'en envoya deux le lendemain, dont une pour le cardinal Acquaviva, et l'autre pour le père Georgi.

Voyant que l'intérêt qu'on me portait excitait mes amis à vouloir me procurer l'honneur de baiser la main de Sa Majesté la reine, je me hâtai de

faire mes dispositions pour mon départ; car il est évident que la reine m'aurait interrogé et que je n'aurais pu m'empêcher de lui dire que je venais de quitter Martorano et le pauvre évêque qu'elle y avait placé. Outre cela, cette princesse connaissait ma mère; rien n'aurait pu l'empêcher de dire ce qu'elle était à Dresde; cela aurait mortifié D. Antonio, et ma généalogie aurait été ridicule. Je connaissais la force des préjugés : je serais tombé sans ressource; je crus bien faire de saisir le bon moment pour partir. D. Antonio, en partant, me donna une belle montre d'or, et me remit une lettre pour D. Gaspar Vidaldi qu'il appelait son meilleur ami. D. Gennaro me compta mes soixante ducats, et son fils, en me priant de lui écrire, me jura une éternelle amitié. Tous m'accompagnèrent jusqu'à ma voiture, mêlant leurs larmes aux miennes et me chargeant de vœux et de bénédictions.

Depuis mon débarquement à Chiozza jusqu'à mon arrivée à Naples, la fortune avait pris à tâche de me persécuter; arrivé à Naples, mon sort prit une tournure moins âpre, et à mon retour elle ne se montra plus qu'avec le sourire de la protection. Naples m'a toujours été favorable comme on le verra dans la suite. On n'a pas oublié qu'à Portici je me suis vu au moment où mon esprit allait s'avilir; et contre l'avilissement de l'esprit, il n'y a point de remède, car rien ne peut le relever.

C'est un découragement qui n'admet aucune ressource.

Je n'étais pas ingrat envers le bon évêque de Martorano ; car s'il m'avait involontairement fait du mal, j'aimais à m'avouer que sa lettre à D. Gennaro était la source de tout le bien que j'avais éprouvé depuis. Je lui écrivis de Rome.

Occupé à essuyer mes larmes tout le long de la belle rue de Toledo, ce ne fut qu'en sortant de la ville, que je pus m'occuper de la physionomie de mes compagnons de voyage. Je vis d'abord à mon côté un homme de quarante à cinquante ans, d'un physique agréable et la mine alerte; mais en face, deux figures charmantes arrêtèrent mes regards. C'étaient deux dames jeunes et jolies, très proprement mises, ayant à la fois l'air ouvert et décent. Cette découverte me fut très agréable; mais j'avais le cœur gros et le silence m'était nécessaire. Nous arrivâmes à Avesse, sans que d'aucun côté on eût proféré le mot; et là, le voiturin nous ayant dit qu'il ne s'arrêterait que pour faire rafraîchir ses mules, nous ne descendîmes point. D'Avesse à Capoue, mes compagnons causèrent presque sans interruption; et, chose incroyable! je n'ouvris pas une seule fois la bouche. Je jouissais d'entendre le jargon napolitain de mon compagnon de voyage et le joli langage des deux dames qui étaient romaines Ce fut un véritable coup de force

de ma part que de passer cinq heures vis à vis de deux femmes charmantes sans leur adresser une seule parole, pas le moindre compliment.

Arrivés à Capoue, où nous devions passer la nuit, nous descendîmes à une auberge où l'on nous donna une chambre à deux lits, chose habituelle en Italie. Alors le Napolitain m'adressant la parole, me dit : C'est donc moi qui aurai l'honneur de coucher avec Monsieur l'abbé. Je lui répondis d'un air sérieux qu'il était maître de choisir et même d'en ordonner autrement. Cette réponse fit sourire l'une des deux dames, celle précisément qui me plaisait le plus, et j'en tirai bon augure.

A souper nous fûmes cinq, car il est d'usage que le voiturier nourrisse ses voyageurs, à moins d'arrangemens particuliers, et alors il mange avec eux. Dans les propos indifférens de table, je trouvai à la fois la décence, l'esprit et l'usage du monde. Cela me rendit curieux. Après le souper, je descendis, et ayant trouvé notre conducteur, je je lui demandai qui étaient mes compagnons de voyage. Le monsieur, me dit-il, est avocat, et l'une des deux dames est son épouse ; mais j'ignore laquelle.

Étant rentré bientôt après, j'eus la politesse de me coucher le premier, pour laisser à ces dames la liberté de se déshabiller à leur aise, et le matin m'étant levé le premier, je sortis et ne rentrai que lorsqu'on me fit appeler pour déjeuner. Nous eû-

mes du café excellent que je vantai beaucoup, et la plus aimable m'en promit du pareil tout le long du voyage. Un barbier étant entré après le déjeuner, l'avocat se fit raser; ensuite le drôle vint m'offrir son ministère. Je lui dis que je n'avais pas besoin de lui, et il s'en alla en disant que la barbe est une malpropreté.

Dès que nous fûmes en voiture, l'avocat observa que presque tous les barbiers étaient insolens. Il faudrait savoir, dit la belle, si la barbe est ou non une malpropreté.

Oui, dit l'avocat, car c'est un excrément.

Cela se peut, lui dis-je, mais on ne la considère pas ainsi. Appelle-t-on excrément les cheveux dont on prend tant de soin et qui sont de la même nature? Au contraire, on en admire la beauté et la longueur.

Par conséquent, dit l'interlocutrice, le barbier est un sot.

Mais encore, ajoutai-je, est-ce que j'ai une barbe?

Je le croyais, répondit-elle.

Dans ce cas, je commencerai à me faire raser à Rome; car c'est la première fois que je m'entends faire ce reproche.

Ma chère femme, dit l'avocat, tu aurais dû te taire, car il est possible que monsieur l'abbé aille à Rome pour se faire recevoir capucin.

Cette saillie me fit rire, mais ne voulant pas

rester court, je lui dis qu'il avait deviné, mais l'envie m'en avait passé en voyant madame. Oh ! vous faites mal, me répliqua le joyeux Napolitain, car ma femme aime beaucoup les capucins, et, pour lui plaire, vous ne devez point changer de vocation. Ces propos badins, nous ayant entraînés dans plusieurs autres, nous passâmes agréablement la journée ; et le soir, une conversation variée et spirituelle nous dédommagea du mauvais souper qu'on nous fit faire à Garillan. Mon inclination naissante prenait des forces par les manières affectueuses de celle qui la provoquait.

Le lendemain, l'aimable dame me demanda, dès que nous fûmes en voiture, si, avant de retourner à Venise, je comptais faire quelque séjour à Rome. Je lui répondis que n'y connaissant personne, je craignais de m'y ennuyer.

On y aime les étrangers, me dit-elle, et je suis sûre que vous vous y plairez.

Je pourrais donc espérer que vous permettriez, madame, que je vous fisse ma cour?

Vous nous feriez honneur, dit l'avocat.

J'avais les yeux attachés sur sa charmante femme, je la vis rougir, sans faire semblant de m'en apercevoir, et, continuant à causer, la journée se passa aussi agréablement que la précédente. Nous nous arrêtames à Terracine, où on nous donna une chambre à trois lits, deux étroits, et un plus larg au milieu. Il était naturel que les deux sœurs

couchassent ensemble et qu'elles prissent le grand lit; ce qu'elles firent, pendant qu'à table, avec l'avocat, nous causions en leur tournant le dos.

L'avocat, dès que les dames furent couchées, s'alla coucher aussi dans le lit sur lequel il vit son bonnet de nuit, et moi dans l'autre, qui n'était qu'à un pied de distance du grand lit. Je vis que l'objet qui me captivait déjà était de mon côté, et je crus pouvoir me figurer, sans fatuité, que le hasard seul n'avait point présidé à cette disposition.

J'éteins la lumière et je me couche, roulant dans ma tête un projet que je n'osais ni admettre ni rejeter. J'appelais en vain le sommeil. Une très faible lueur qui me permettait de voir le lit où cette charmante femme était couchée me forçait à tenir les yeux ouverts. Qui peut savoir à quoi je me serais décidé à la fin (car je combattais depuis une heure), lorsque je la vis sur son séant, sortir doucement de son lit, en faire le tour et s'aller mettre dans celui de son mari, qui continua sans doute à dormir paisiblement, car je n'entendis plus aucun bruit.

Dépité, dégoûté..., j'appelai le sommeil de tous mes efforts, et je ne me réveillai qu'à l'aurore. Voyant dans son lit la belle vagabonde, je me levai, et m'étant habillé à la hâte, je sortis, les laissant tous profondément endormis. Je ne revins à

l'auberge qu'au moment du départ, l'avocat et les deux dames m'attendant déjà en voiture.

Ma belle dame se plaignait, d'un air doux et obligeant, que je n'eusse pas voulu de son café ; moi je m'excusai sur le besoin que j'avais eu de me promener, et j'eus soin de ne pas l'honorer d'un regard ; ensuite, affectant d'avoir mal aux dents, je fus maussade et silencieux. Quand nous fûmes à Piperno, elle trouva moyen de me dire que mon mal était de commande, et ce reproche me fit plaisir ; car il me faisait entrevoir une explication que mon dépit ne m'empêchait pas de désirer.

L'après midi, je fus comme le matin, sombre et silencieux, jusqu'à Sermoneta où nous devions coucher. Nous arrivâmes de bonne heure, et la journée étant belle, madame dit qu'elle ferait volontiers un petit tour et me demanda d'un air honnête si je voulais lui donner le bras. J'acceptai, d'autant mieux que la politesse ne me permettait point de refuser. J'étais peiné ; et sans m'en rendre compte, ma bouderie me pesait. Une explication pouvait seule remettre les choses en l'etat où elles étaient ; mais je ne savais comment l'amener. Son mari nous suivait avec sa sœur, mais à une assez grande distance. Dès que je vis que nous en étions assez éloignés, je m'enhardis à lui demander ce qui avait pu lui faire croire que mon mal n'était qu'un mal de commande.

Je suis franche, dit-elle ; c'est à la différence

trop marquée de vos procédés, au soin que vous avez mis à ne point me regarder une seule fois pendant la journée. Le mal aux dents ne pouvant point vous empêcher d'être poli, j'ai dû le croire affecté. D'ailleurs je sais qu'aucun de nous n'a pu vous donner sujet de changer si subitement d'humeur.

Il faut que quelque chose pourtant y ait donné lieu, et vous n'êtes, madame, sincère qu'à demi.

Vous vous trompez, monsieur, je le suis entièrement; et si je vous ai donné un motif, je l'ignore, ou je dois l'ignorer. Ayez la bonté de me dire en quoi je vous ai manqué?

En rien, car je n'ai droit à aucune prétention.

Si fait, vous avez des droits; les mêmes que moi; ceux enfin que la bonne société accorde à tous les membres qui la composent. Parlez et soyez aussi franc que moi.

Vous devez ignorer le motif, ou plutôt faire semblant de l'ignorer, c'est vrai; mais convenez aussi que mon devoir me défend de vous le dire.

A la bonne heure. Actuellement tout est dit; mais si votre devoir vous oblige à ne pas me dire le motif de votre changement d'humeur, il exige tout aussi impérativement que vous ne le témoigniez point. La délicatesse prescrit quelquefois à l'homme poli de cacher certains sentimens qui peuvent compromettre. C'est une gêne de l'esprit; mais

elle a son prix quand elle sert à rendre plus aimable celui qui se l'impose.

Un raisonnement filé avec cette force me fit rougir de honte, et je collai mes lèvres sur sa belle main en avouant mes torts. Vous me verriez, lui dis-je, les expier à vos pieds, si je le pouvais sans vous compromettre. N'en parlons donc plus, me dit-elle; et, pénétrée de mon prompt retour, elle me regarda d'un air qui exprimait si bien le pardon, que je jugeai ne pas augmenter ma faute en arrachant mes lèvres de sa main pour les coller sur sa bouche entre ouverte et riante.

Ivre de bonheur, je passai de la tristesse à la joie; et si rapidement, que, durant le souper, l'avocat fit cent plaisanteries sur ma douleur de dents et sur la promenade qui m'avait guéri.

Le lendemain, nous dînâmes à Veletri, et de là nous allâmes coucher à Marino, où, malgré la quantité de troupes qui s'y trouvaient alors, nous eûmes deux petites chambres et un fort bon souper.

Je ne pouvais pas être mieux avec ma charmante Romaine, car, quoique je n'eusse reçu qu'un gage fugitif, il était si vrai, si tendre! En voiture nos yeux se disaient peu de chose, mais placé en face d'elle, le langage des pieds avait toute l'éloquence désirable.

L'avocat m'avait dit qu'il allait à Rome pour une affaire ecclésiastique, et qu'il logerait chez sa

belle-mère que sa femme désirait voir, ne l'ayant pas vue depuis deux ans qu'elle était mariée; et sa sœur espérait y rester en épousant un employé à la banque du St.-Esprit. Ayant leur adresse et invité à les aller voir, je leur promis de leur consacrer les instans que me laisseraient mes affaires.

Nous étions au dessert, quand ma belle, admirant ma tabatière, dit à son mari qu'elle avait grande envie d'en avoir une pareille.

Je te l'achèterai, ma chère.

Achetez celle-ci, lui dis-je, je vous la donne pour vingt onces, et vous les paierez au porteur d'un billet que vous me ferez. Je dois cette somme à un Anglais, ajoutai-je, et je serai bien aise de pouvoir m'acquitter ainsi envers lui.

Votre tabatière, monsieur l'abbé, vaut les vingt onces, mais je ne consentirai à vous l'acheter, qu'à condition de vous la payer de suite : si cela vous convient, je serais charmé de la voir entre les mains de ma femme, à qui elle rappellerait votre souvenir.

Sa femme, voyant que je ne consentais pas à la proposition, dit qu'il lui serait bien égal de me faire le billet que je demandais. Eh! reprit l'avocat, ne vois-tu pas que cet Anglais est imaginaire? Il ne paraîtrait jamais, et la tabatière nous resterait pour rien. Méfie-toi, ma chère, de cet abbé là; c'est un grand fripon. Je ne croyais pas, reprit sa

femme, en me regardant, qu'il y eût au monde des fripons de cette espèce; et moi, affectant un air triste, j'ajoutai que je voudrais volontiers être assez riche pour faire souvent des friponneries pareilles.

Quand on est amoureux, un rien suffit pour mettre au désespoir, ou pour mettre au comble de la joie. Il n'y avait qu'un lit dans la chambre où nous soupâmes, et un second dans un petit cabinet attenant et qui était sans porte. Les dames choisirent naturellement le cabinet, et l'avocat me précéda dans le lit que nous devions occuper ensemble. Je donnai le bonsoir à ces dames dès qu'elles furent couchées, je vis mon idole et j'allai me coucher, projetant de ne pas dormir toute la nuit. Mais qu'on se figure ma colère, quand je sentis, en me couchant, un craquement de planches fait pour éveiller un mort. Cependant, j'attends, immobile, que mon compagnon soit profondément endormi; et dès qu'un certain bruit m'annonce qu'il est tout entier sous l'influence de Morphée, je tâche de me glisser en bas du lit; mais le tapage que le moindre mouvement occasionne, réveille en sursaut mon compagnon qui étend sa main sur moi. Sentant que j'étais là, il se rendort. Une demi-heure après, même tentative, mêmes obstacles : j'abandonne tout projet.

L'amour est le plus fourbe des dieux; la contrariété semble son élément; mais comme son exis-

tence tient à la satisfaction des êtres qui lui rendent un culte ardent, au moment où tout semble désespéré, le petit aveugle clair-voyant fait tout réussir.

Je commençais à m'endormir en désespoir de cause, quand, tout-à-coup, un bruit affreux se fit entendre. C'était des coups de fusils dans la rue, des cris perçans, des gens qui montaient et descendaient les escaliers en courant; enfin on frappe à coups redoublés à notre porte. L'avocat, tout effrayé, me demande ce que ce peut être; je joue l'indifférent, et lui dis que, n'en sachant rien, je le priais de me laisser dormir. Mais les dames, épouvantées, nous suppliaient de leur faire avoir de la lumière. Je ne faisais pas mine de me presser; l'avocat se lève, et court en chercher: je me lève après lui, et, voulant refermer la porte, je la pousse un peu trop fort, de sorte que le ressort saute, et que je ne puis plus la r'ouvrir sans avoir la clé.

Je m'approche de ces dames pour les tranquilliser, leur disant que l'avocat allait revenir, et que nous connaîtrions la cause de tout ce tumulte; mais, ne perdant pas le temps en vain, je prends toutes les avances que je puis, d'autant plus que j'étais enhardi par la faiblesse de la résistance. Malgré les précautions, m'étant un peu trop appesanti sur ma belle, le lit se défonce, et nous voilà tous trois pêle-mêle. L'avocat revient, frappe; la

sœur se lève; je cède aux prières de ma charmante amie, et vais, à tâtons, dire à l'avocat que nous ne pouvions pas le faire entrer sans avoir la clé. Les deux sœurs étaient derrière moi; j'étends ma main; mais, me sentant vivement repoussé, je juge que c'est la sœur, et je m'adresse de l'autre côté avec plus de succès. Le mari étant revenu, et le bruit d'un clavier nous ayant avertis que la porte allait s'ouvrir, force nous fut de retourner chacun dans son lit.

Dès que la porte fut ouverte, l'avocat se hâta d'aller au lit des deux pauvres effrayées, dans l'intention de les rassurer, mais il part d'un éclat de rire en les voyant enfoncées dans leur lit démoli. Il m'appelle pour les aller voir, mais, trop modeste, je m'en dispense. Alors, il nous conta que l'alarme venait de ce qu'un détachement allemand avait surpris les troupes espagnoles qui étaient là, et qui décampaient en tiraillant. Un quart d'heure après, on n'entendait plus rien, et le calme était parfaitement rétabli.

Après m'avoir fait compliment sur mon impassibilité, il se recoucha, et bientôt se rendormit. Pour moi, j'eus soin de ne plus fermer l'œil, et, dès que je vis le jour poindre, je me levai pour aller faire mes ablutions et changer de linge: c'était de nécessité absolue.

Je rentrai pour déjeuner, et, pendant que nous prenions le délicieux café que Donna Lucrezia avait

fait préparer ce jour-là, je crois, meilleur qu'à l'ordinaire, je m'aperçus que la sœur me boudait. Mais, que l'impression de sa petite humeur était faible auprès du ravissement que l'air joyeux et les regards approbateurs de ma délicieuse Lucrèce faisait circuler dans tous mes sens !

Nous arrivâmes à Rome de très bonne heure. Nous nous étions arrêtés à la Tour pour déjeuner, et, l'avocat étant de belle humeur, je me montai sur le même ton, et, lui faisant mille caresses, je lui prédis la naissance d'un fils, obligeant plaisamment sa femme à le lui promettre. Je n'oubliai pas la sœur de mon adorable Lucrèce, et, pour lui faire changer d'humeur à mon égard, je lui distant de jolies choses, je lui témoignai un intérêt si amical, qu'elle se vit forcée de me pardonner la chute du lit. En nous quittant, je leur promis une visite pour le lendemain.

Me voilà donc à Rome, bien nippé, passablement fourni d'espèces, monté en bijoux, pourvu de quelque expérience, avec de bonnes lettres de recommandation, parfaitement libre, et dans un âge où l'homme peut compter sur la fortune, s'il a un peu de courage, et une figure qui prévienne en sa faveur les personnes qu'il approche. J'avais, non pas de la beauté, mais quelque chose qui vaut mieux, un certain je ne sais quoi qui force à la bienveillance, et je me sentais fait pour tout. Je savais que Rome était la ville unique où l'homme,

partant de rien, pouvait parvenir à tout. Cette idée relevait mon courage; et je dois avouer qu'un amour-propre effréné, dont l'inexpérience m'empêchait de me défier, augmentait singulièrement ma confiance.

L'homme appelé à faire fortune dans cette antique capitale du monde, doit être un caméléon susceptible de réfléchir toutes les couleurs de l'atmosphère qui l'environne, un Prothée apte à revêtir toutes les formes. Il doit être souple, insinuant, dissimulé, impénétrable, souvent bas, perfidement sincère, faisant toujours semblant de savoir moins qu'il ne sait, n'ayant qu'un seul ton de voix, patient, maître de sa physionomie, froid comme glace lorsqu'un autre, à sa place, serait tout de feu; et, s'il a le malheur de n'avoir pas la religion dans le cœur, chose habituelle dans cet état de l'ame, il doit l'avoir dans l'esprit; souffrant en paix, s'il est honnête homme, la mortification de se voir contraint de se reconnaître hypocrite. S'il abhorre cette conduite, il doit quitter Rome, et aller chercher fortune ailleurs. De toutes ces qualités, je ne sais si je me vante ou si je me confesse, je ne possédais que la seule complaisance; car, du reste, je n'étais qu'un intéressant étourdi, un assez bon cheval de race, point dressé, ou plutôt mal, ce qui est pis.

Je commençai d'abord par porter au père Georgi la lettre de D. Lelio. Ce savant moine possédait

l'estime de toute la ville, et le pape même avait pour lui une grande considération, parce qu'il n'aimait pas les jésuites, et qu'il ne se masquait pas pour les démasquer, quoique les jésuites se crussent assez forts pour pouvoir le mépriser.

Après avoir lu la lettre avec beaucoup d'attention, il me dit qu'il était prêt à être mon conseil, et que, par conséquent, il ne tiendrait qu'à moi de le rendre responsable que rien de sinistre ne m'arriverait, puisqu'avec une bonne conduite, l'homme n'a point de malheurs à craindre : et m'ayant ensuite demandé ce que je voulais faire à Rome, je lui répondis que ce serait lui qui me le dirait.

Cela peut être; mais pour cela, ajouta-t-il, venez me voir souvent, et ne me cachez rien, absolument rien de tout ce qui vous regarde, ni de tout ce qui vous arrivera.

D. Lelio, lui dis-je alors, m'a aussi donné une lettre pour le cardinal Acquaviva.

Je vous en fais mon compliment, car c'est un homme qui, à Rome, peut plus que le pape.

Dois-je la lui aller porter de suite?

Non, je le verrai ce soir, et je le préviendrai. Venez me voir demain matin, je vous dirai où, et à quelle heure vous devrez la lui remettre. Avez-vous de l'argent?

Assez pour pouvoir me suffire au moins un an.

Voilà qui est excellent. Avez-vous des connaissances?

Aucune.

N'en faites pas sans me consulter, et surtout n'allez pas aux cafés; aux tables d'hôte ; et si vous voulez y aller, écoutez et ne parlez pas. Jugez les interrogateurs, et, si la politesse vous oblige à répondre, éludez la question, si elle peut tirer à conséquence. Parlez-vous français?

Pas le mot.

Tant pis : il faut l'apprendre. Avez-vous fait vos études?

Mal, mais je suis *infarinato* au point que je me soutiens en cercle.

C'est bon; mais soyez circonspect, car Rome est le ville des *infarinati* qui se démasquent entre eux, et qui se font constamment la guerre. J'espère que vous porterez la lettre au cardinal, vêtu en modeste abbé, et non dans cet habit élégant qui n'est pas fait pour conjurer la fortune. Adieu donc, à demain.

Très-content de l'accueil de ce moine, et de la manière dont il m'avait parlé, je sortis et me dirigeai sur Capo di Fiore pour porter la lettre de mon cousin D. Antonio à D. Gaspar Vivaldi. Ce brave homme me reçut dans sa bibliothèque, où il se trouvait avec deux abbés respectables. Après l'accueil le plus gracieux, il me demanda mon adresse, et m'invita à dîner pour le lendemain. Il me fit le plus grand éloge du père Georgi, et, m'accompagnant jusqu'à l'escalier, il me dit qu'il me

remettrait le lendemain, la somme que D. Antonio le chargeait de me compter.

Voilà encore de l'argent que mon généreux cousin me donnait! Il n'est pas difficile de donner, quand on en a les moyens; mais savoir donner est un art que tout le monde ne possède pas. Je trouvai le procédé de D. Antonio, moins généreux encore que délicat : je ne pouvais point refuser, et je ne le devais pas.

Comme je me retirais, voilà Stéphano que je rencontre nez à nez, et ce singulier original, toujours le même, me fit cent caresses. Cet être, qu'au fond je méprisais, je ne pouvais le haïr, car je me sentais forcé de le considérer comme l'instrument dont la providence avait bien voulu se servir pour m'empêcher de tomber dans le précipice.

Après m'avoir conté qu'il avait obtenu du pape tout ce qu'il désirait, il me dit que je devais éviter la rencontre du fatal sbire qui m'avait prêté les deux sequins; car comme il savait que je l'avais trompé, il voulait se venger. Je lui dis de faire en sorte qu'il remît mon billet chez un marchand de sa connaissance, et que j'irais le retirer. La chose se fit ainsi; et tout fut terminé.

Le soir, je soupai à table d'hôte avec des Romains et des étrangers, observant soigneusement ce que m'avait prescrit le père Georgi. On y dit beaucoup de mal du pape et du cardinal ministre qui était cause que l'état ecclésiastique était inondé

de quatre-vingt-mille hommes, tant Allemands qu'Espagnols. Mais, ce qui me surprit, fut qu'on mangeât gras, quoique ce fût un samedi. Au reste, à Rome, on éprouve pendant quelques jours, des surprises auxquelles on s'habitue bien vite. Il n'y a point de ville catholique où l'homme soit moins gêné en matière de religion. Les Romains sont comme les employés à la ferme du tabac, auxquels il est permis d'en prendre gratis tant qu'ils veulent. On y vit avec la plus grande liberté, à cela près, que les *ordini santissimi* sont autant à craindre, que l'étaient à Paris les fameuses lettres de cachet avant la révolution qui les a détruites et qui a fait connaître au monde le caractère général de la nation.

Le lendemain, premier d'octobre 1743, je pris la résolution de me faire raser. Mon duvet était devenu barbe, et je jugeai qu'il était temps de renoncer à certains priviléges de l'adolescence. Je m'habillai complètement à la romaine, comme l'avait voulu le tailleur de mon cher cousin; et le père Georgi fut ravi de me voir costumé ainsi.

Il m'invita d'abord à prendre une tasse de chocolat avec lui; ensuite il me dit que le cardinal avait été prévenu par une lettre de D. Lelio, et que Son Éminence me recevrait vers midi à Villa Negroni où il se promènerait. Lui ayant dit alors que je devais dîner chez M. Vivaldi, il me conseilla de l'aller voir souvent.

Je me rendis à Villa Negroni; et, dès que le cardinal m'aperçut, il s'arrêta pour recevoir ma lettre, laissant aller deux personnes qui se trouvaient avec lui. Ayant mis la lettre dans sa poche, sans la lire, il passa deux minutes à m'observer, puis il me demanda si je me sentais du goût pour les affaires politiques. Je lui répondis que jusqu'à ce moment je ne m'étais connu que des goûts frivoles; que pourtant je n'oserais lui répondre que de mon grand empressement à exécuter tous les ordres qu'il plairait à Son Éminence de vouloir me donner, s'il me jugeait digne d'entrer à son service. Venez, me dit-il, demain à mon bureau parler à l'abbé Gama auquel je communiquerai mes intentions. Il faut, ajouta-t-il, que vous vous appliquiez bien vite à apprendre le français : c'est une langue indispensable. Ensuite m'ayant demandé des nouvelles de la santé de D. Lelio, il me donna sa main à baiser et me congédia.

Je me rendis sans perdre de temps chez M. Gaspar où je dînai en compagnie choisie. Il n'était point marié, et n'avait d'autre passion que la littérature. Il aimait la poésie latine, plus encore que l'italienne, et Horace, que je savais par cœur, était son auteur favori. Après le dîner, nous passâmes dans son cabinet, où il me remit cent écus romains de la part de D. Antonio, et m'assura que je lui ferais un vrai plaisir toutes les fois que je

voudrais aller prendre le chocolat dans sa bibliothèque.

Dès que j'eus quitté D. Gaspar, je me dirigeai vers la Minerve, car il me tardait de voir la surprise de ma Lucrezia et d'Angélique sa sœur : je demandai Donna Cecilia Monti, leur mère, et je vis avec étonnement une jeune veuve qui paraissait sœur de ses charmantes filles. Je n'eus pas besoin de me nommer; j'étais annoncé et elle m'attendait. Ses filles vinrent, et leur abord me causa un agréable moment, car je ne leur paraissais pas le même. Donna Lucrezia me présenta à sa sœur cadette, qui n'avait que onze ans, et à son frère, abbé de quinze ans et tout à fait joli. J'eus soin d'observer un maintien qui plut à la mère : modestie, respect, démonstrations du plus vif intérêt que tout ce que je voyais devait m'inspirer. Le bon avocat arriva et, surpris de me trouver tout nouveau, il fut flatté que je n'eusse pas oublié le nom de père. Il entama des propos pour rire, et je les suivis, soigneux de ne point leur donner le vernis de gaîté qui nous faisait tant rire en voiture; de sorte que, pour me faire compliment, il me dit qu'en me faisant couper la barbe, je l'avais donnée à mon esprit. D. Lucrezia ne savait que penser de mon changement d'humeur.

Sur la brune, je vis successivement arriver cinq ou six dames ni belles ni laides, et autant d'abbés qui me parurent être des volumes par lesquels je

devais commencer mon étude romaine. Tous ces messieurs écoutèrent attentivement mes moindres propos, et j'eus soin de pouvoir les laisser maîtres de leurs conjectures. Donna Cecilia dit à l'avocat qu'il était bon peintre, mais que ses portraits n'étaient pas ressemblans; il répondit qu'elle ne voyait le portrait qu'en masque, et je fis semblant d'être mortifié de la réponse. D. Lucrezia dit qu'elle me trouvait absolument le même, et sa sœur soutint que l'air de Rome donnait aux étrangers une apparence particulière. Tout le monde applaudit, et Angélique rougit de satisfaction. Au bout de quatre heures, je m'évadais, lorsque l'avocat, me suivant, vint me dire que sa belle-mère désirait que je devinsse l'ami de la maison, maître d'y aller sans étiquette à toutes les heures : je remerciai affectueusement et me retirai, désirant avoir plu à cette charmante société, autant que j'en avais été enchanté.

Le lendemain je me présentai à l'abbé Gama. C'était un Portugais d'environ quarante ans, d'une jolie figure qui affichait la candeur, la gaîté et l'esprit. Son affabilité voulait inspirer la confiance. Ses manières et son langage pouvaient le faire passer pour Romain. Il me dit, avec des paroles sucrées, que Son Éminence elle-même avait donné des ordres à mon égard à son maître d'hôtel, que j'aurais mon logement dans le palais même de monseigneur, que je mangerais à la table de la secré-

tairerie, et qu'en attendant que j'eusse appris le français, je m'exercerais, sans me gêner, à faire des extraits de lettres qu'il me donnerait. Il me donna ensuite l'adresse du maître de langue auquel il avait déjà parlé, et qui était un avocat romain nommé Dalacqua, qui demeurait précisément en face du palais d'Espagne.

Après cette courte instruction, et m'ayant assuré que je pouvais compter sur son amitié, il me fit conduire chez le maître d'hôtel, qui me fit signer mon nom au bas d'une feuille d'un grand livre, remplie d'autres noms; après quoi il me compta soixante écus romains pour trois mois d'appointemens payés d'avance. Ensuite, suivi d'un staffier, il m'accompagna au troisième, à l'appartement qui m'était destiné, et qui était fort proprement meublé. En sortant, le domestique me remit la clé en me disant qu'il viendrait tous les matins pour me servir, et le maître d'hôtel m'accompagna jusqu'à la porte pour me faire connaître au portier. De là, m'étant rendu à mon auberge, je fis porter mon petit bagage à l'hôtel d'Espagne, et je me trouvai installé dans une maison où, sans aucun doute, j'aurais fait une brillante fortune, si j'avais pu tenir une conduite trop opposée à mon caractère. *Volentem ducit, nolentem trahit* (1).

(1) Il conduit celui qui veut suivre, il traîne celui qui ne le veut pas.

On sent que mon premier mouvement me porta vers mon mentor, le père Georgi, auquel je fis un récit exact. Il me dit que je pouvais me considérer en bon chemin, et, qu'étant supérieurement bien installé, ma fortune ne pouvait dépendre que de ma conduite. Songez, me dit cet homme sage, que, pour la rendre irréprochable, vous devez vous gêner; et que tout ce qui pourra vous arriver de désagréable, ne sera regardé par personne comme un malheur, ni attribué à la fatalité; ces mots sont vides de sens: on vous en attribuera toute la faute.

Je prévois avec peine, mon révérend père, que ma jeunesse et mon défaut d'expérience m'obligeront souvent à vous importuner. Je crains de finir par vous être à charge; mais vous me trouverez docile et obéissant.

Vous me trouverez souvent trop sévère, mais je prévois que vous ne me direz pas tout.

Tout, absolument tout.

Permettez-moi de rire: vous ne me dites pas où vous avez passé hier quatre heures.

Ce n'est d'aucune conséquence. J'ai fait cette connaissance en voyage, et je crois que c'est une maison honnête que je pourrai fréquenter, à moins que vous ne me disiez le contraire.

Dieu m'en préserve! C'est une très honnête maison, fréquentée par des gens de probité. On s'y félicite d'avoir fait votre connaissance. Vous avez

plu à toute la compagnie, et on espère vous captiver. J'ai tout su ce matin; mais vous ne devez pas fréquenter cette maison.

Dois-je la quitter de but en blanc?

Non, ce serait malhonnête de votre part. Allez-y une ou deux fois par semaine, mais point d'assiduité. Vous soupirez, mon enfant!

Non, en vérité: je vous obéirai.

Je désire que ce ne soit point à titre d'obéissance, et que votre cœur n'en souffre pas; mais, en tout cas, il faut le vaincre. Souvenez-vous que la raison n'a pas de plus grand ennemi que le cœur.

On peut cependant les mettre d'accord.

On s'en flatte; mais défiez-vous de l'*animum* (1) de votre cher Horace. Vous savez qu'il n'a pas de milieu, *nisi paret, imperat.* (2)

Je le sais; mais, dans cette maison, mon cœur ne court nul danger.

Tant mieux pour vous: car alors vous vous abstiendrez sans peine de la fréquenter. Souvenez-vous que mon obligation est de vous croire.

La mienne d'écouter vos sages avis et de les suivre. Je n'irai chez Donna Cecile que de temps en temps.

La mort dans le cœur, je lui pris la main pour la lui baiser, mais il me pressa paternellement con-

(1) Le cœur.

(2) S'il n'obéit pas, il commande.

tre son sein, en se détournant pour me cacher ses larmes.

Je dînai à l'hôtel à côté de l'abbé Gama, à une table d'une douzaine de couverts occupés par autant d'abbés; car, à Rome, tout le monde est abbé, ou veut le paraître; et, comme il n'est défendu à personne d'en porter l'habit, quiconque veut être respecté, le porte; la noblesse excepté, qui n'est pas dans la carrière des dignités ecclésiastiques.

Le chagrin que j'éprouvais ne me permit pas d'ouvrir la bouche durant tout le dîner; et ce silence fut pris pour une preuve de ma sagacité. En sortant de table, l'abbé Gama m'invita à passer la journée avec lui; je m'en dispensai, sous prétexte que j'avais des lettres à écrire; ce que je fis effectivement pendant sept heures de suite. J'écrivis à Don Lelio, à Don Antonio, à mon jeune ami Paul, ainsi qu'au bon évêque de Martorano, qui me répondit de bonne foi qu'il aurait bien voulu être à ma place.

Épris de Lucrèce, et heureux, la quitter me paraissait une action barbare. Pour faire le bonheur de ma vie à venir, je commençais par être le bourreau du présent, et l'ennemi de mon cœur. Je me soulevais contre cette nécessité qui me semblait factice, et que je ne pouvais avouer qu'en m'avilissant au tribunal de ma propre raison. Il me semblait que le père Georgi, en me défendant cette mai-

son, n'aurait pas dû me dire qu'elle était honnête : ma douleur aurait été moindre. Ma journée, et une partie de la nuit, se passèrent en pareilles réflexions.

Le matin, l'abbé Gama m'apporta un grand livre rempli de lettres ministérielles que, pour m'amuser, je devais compiler. Après avoir pris un air de besogne, je sortis pour aller prendre ma première leçon de français. Dès que je l'eus prise, je me dirigeais vers la Strada condotta, dans l'intention d'aller me promener, quand je m'entendis appeler. C'était l'abbé Gama sur la porte d'un café. Je lui dis, à l'oreille, que Minerve m'avait défendu les cafés de Rome. Minerve, me répondit-il, vous ordonne d'en prendre une idée. Asseyez-vous auprès de moi.

J'entends un jeune abbé qui conte à haute voix un fait, vrai ou controuvé, qui attaquait directement la justice du Saint Père; mais sans aigreur. Tout le monde riait et faisait écho. Un autre, auquel on demandait pourquoi il avait quitté le service du cardinal B., répondit que c'était parce que l'éminence prétendait n'être pas obligée de lui payer à part certains services; et chacun de rire à volonté. Enfin, un autre vint dire à l'abbé Gama que s'il voulait passer l'après-dînée à Villa Médicis, il le trouverait avec deux petites Romaines qui se contentaient du *quartino*. C'est une monnaie d'or qui vaut le quart d'un sequin. Un autre abbé lut un sonnet incendiaire contre le gouvernement,

et plusieurs en prirent copie. Un autre lut une satire de sa propre composition, et dans laquelle il déchirait l'honneur d'une famille. Au milieu de tout cela, je vois entrer un abbé d'une figure attrayante. A l'aspect de ses hanches je le pris pour une fille déguisée, et je le dis à l'abbé Gama; mais celui-ci me dit que c'était Bepino della Mamana, fameux castrato. L'abbé l'appele, et lui dit en riant, que je l'avais pris pour une fille. L'impudent, me regardant fixement, me dit que si je voulais, il me prouverait que j'avais tort ou que j'avais raison.

A dîner, tous les convives me parlèrent, et je pensais avoir convenablement répondu. En sortant de table, l'abbé Gama m'invita à prendre le café chez lui, et j'acceptai. Dès que nous fûmes tête à tête, il me dit que toutes les personnes qui composaient notre table étaient d'honnêtes gens, ensuite il me demanda si je croyais avoir généralement plu.

J'ose l'espérer, lui dis-je.

Vous auriez tort, me répondit l'abbé, ne vous en flattez pas. Vous avez éludé si évidemment les questions qu'on vous a faites, que tout le monde s'est aperçu de votre réserve. On ne vous questionnera plus à l'avenir.

J'en serais fâché; mais aurait-il fallu publier mes affaires?

Non, il y a partout un juste milieu.

C'est celui d'Horace; mais il est souvent fort difficile.

Il faut savoir à-la-fois se faire aimer et estimer.

Je ne vise qu'à cela.

Vous avez, aujourd'hui, plus visé à l'estime qu'à l'amour. C'est beau sans doute; mais disposez-vous à combattre l'envie, et sa fille la calomnie: si ces deux monstres ne parviennent pas à vous abîmer, vous vaincrez. Vous avez, par exemple, pulvérisé Salicetti, physicien, et qui plus est Corse. Il doit vous en vouloir.

Devais-je lui accorder que les envies des femmes ne peuvent jamais avoir la moindre influence sur la peau du fœtus? j'ai l'expérience du contraire. Êtes-vous de mon avis?

Je ne suis ni du votre ni du sien, car j'ai bien vu des enfans avec des marques qu'on appelle envies; mais je ne puis décider pertinemment si ces taches proviennent d'envies que les mères peuvent avoir dans leur grossesse.

Moi je puis le jurer.

Tant mieux pour vous, si vous savez la chose avec tant d'évidence, et tant pis pour Salicetti, s'il en nie la possibilité. Laissez-le dans son erreur. Cela vaut mieux que le contraire en vous faisant un ennemi.

J'allai le soir chez Lucrèce. On savait tout, et on m'en fit compliment. Elle me dit que je lui pa-

raissais triste, et je lui répondis que je faisais les obsèques de mon temps, dont je n'étais plus le maître. Son mari, toujours plaisant, lui dit que j'étais amoureux d'elle, et sa belle-mère lui conseilla de ne point tant faire l'intrépide. Après avoir passé une seule heure au milieu de cette charmante famille, je me retirai, enflammant l'air de l'ardeur du feu qui m'embrasait. En rentrant, je me mis à écrire, et je passai la nuit à composer une ode que le lendemain j'envoyai à l'avocat, certain qu'il la donnerait à sa femme qui aimait beaucoup la poésie, et qui ne savait pas que c'était ma passion. Je m'abstins ensuite d'aller la voir pendant trois jours. J'apprenais le français et je compilais des lettres ministérielles.

Il y avait chez Son Éminence, réunion tous les soirs, et la première noblesse de Rome de l'un et de l'autre sexe s'y trouvait : je n'y allais pas. Gama me dit que je devais y aller sans prétention comme lui. J'y fus : personne ne me parla, mais ma personne, étant inconnue, chacun me regarda et chacun voulut savoir qui j'étais. L'abbé Gama, étant venu me demander qu'elle était la dame de la société qui me paraissait la plus aimable, je la lui indiquai ; mais j'en fus fâché, car le courtisan s'étant approché d'elle, n'eut rien de plus pressé que de le lui dire. Bientôt je la vis me lorgner et puis me sourir. C'était la marquise G., dont le serviteur était le cardinal S. C.

Le matin du jour où j'avais décidé de passer la soirée chez Donna Lucrezia, je vois entrer dans ma chambre l'honnête avocat, qui, après m'avoir dit que je me trompais si, en n'allant plus les voir, je pensais lui prouver que je n'étais pas amoureux de sa femme, m'invita pour le jeudi suivant à aller goûter, à Testaccio, avec toute la famille. Ma femme, ajouta-t-il, sait votre ode par cœur; elle l'a récitée au futur d'Angélique qui, depuis, se meurt de désir de vous connaître. Il est poète aussi, et il sera des nôtres à Testaccio. Je lui promis de me rendre chez lui, le jour indiqué, avec une voiture à deux places.

Dans ce temps-là, les jeudis du mois d'octobre étaient, à Rome, des jours de gaîté. Je fus le soir chez l'avocat : on ne s'y entretint que de la partie projetée, et je crus m'apercevoir que Lucrèce y comptait autant que moi. Nous n'avions, ni ne pouvions avoir de plan arrêté; mais nous comptions sur l'amour, et nous nous confiions tacitement à sa protection.

J'eus soin que le bon père Georgi ne pût apprendre cette partie de plaisir de personne, avant d'en être instruit par moi, et j'allai positivement lui demander la permission d'y aller. J'avoue que, pour qu'il n'eût rien à y opposer, j'affectai la plus complète indifférence. Aussi, ce brave homme me dit-il qu'il fallait absolument que j'en fusse; que c'était une partie en famille; et que, d'ailleurs,

rien ne devait m'empêcher d'apprendre à connaître les environs de Rome, et de me divertir honnêtement.

Je me rendis chez Donna Cécile dans un carosse coupé, que je louai à un Avignonais nommé Roland, que je nomme ici, parce que j'aurai à parler de cette homme dix-huit ans plus tard; sa connaissance ayant eu des suites importantes. La charmante veuve me présenta Don Francesco, son futur beau-fils, comme grand ami des gens de lettres, et comme très érudit lui-même. Je pris cette annonce pour de l'argent comptant, et je le traitai en conséquence; malgré cela, je lui trouvai l'air engourdi, et le maintien bien différent de celui qu'aurait dû avoir un jeune homme à la veille d'épouser une aussi jolie personne qu'Angélique. Mais il était honnête et riche, ce qui vaut beaucoup mieux que l'air galant et l'érudition.

Lorsque nous fûmes prêts de monter en voiture, l'avocat me dit qu'il serait mon compagnon dans la mienne, et que les trois dames iraient avec D. Francesco, dans l'autre. Je me hâtai de lui répondre qu'il devait aller avec D. Francesco, et que Donna Cecilia devait être mon lot; que je serais déshonoré si les choses s'arrangeaient autrement. En disant cela, j'offris le bras à la belle veuve, qui trouva mon arrangement dans les convenances de la bonne société; et un regard approbateur de ma Lucrèce, me causa le plus agréable sentiment.

Cependant, la proposition de l'avocat me laissa une sensation pénible, car elle était en contradiction avec sa conduite antérieure, et surtout avec les discours qu'il m'avait tenus chez moi. Serait-il devenu jaloux, me disais-je? cela m'aurait presque donné de l'humeur ; mais, l'espoir de le ramener, à Testaccio, dissipa le brouillard, et je fus aimable avec Donna Cécile.

La promenade et le goûter, aux dépens de l'avocat, nous traînèrent facilement jusqu'à la fin du jour : je fis les frais de la gaîté, et mon amour pour Lucrèce ne fut pas mis une seule fois sur le tapis ; toutes mes attentions furent pour la mère. Je dis quelques mots en passant à Lucrèce, je ne parlai pas du tout à l'avocat ; il me semblait que c'était le meilleur moyen de lui faire comprendre qu'il m'avait manqué.

Au moment du départ, l'avocat m'enleva Donna Cécile, et courut se mettre en voiture avec elle ; Angélique et D. Francesco s'y trouvaient déjà. Contenant à peine le plaisir que j'éprouvais, je présentai mon bras à Donna Lucrezia, en lui faisant un compliment qui n'avait pas le sens commun, tandis que l'avocat, riant de tout son cœur, semblait s'applaudir du tour qu'il croyait m'avoir joué.

Combien de choses ne nous serions-nous pas dites, avant de nous livrer à notre tendresse, si les moments n'avaient pas été aussi précieux!

Mais, sachant que nous n'avions devant nous qu'une demi-heure, nous en fûmes avares. Nous étions dans l'ivresse du bonheur, quand, tout-à coup, Lucrèce s'écrie: Oh! ciel! que nous sommes malheureux!

Elle me repousse, se remet, la voiture s'arrête, et le domestique ouvre la portière.

Qu'est-il donc arrivé, lui dis-je?

Nous sommes chez nous.

Toutes les fois que je me rappelle cet évènement, il me semble fabuleux; car il n'est pas possible de réduire le temps à rien, et les chevaux étaient de véritables rosses. Mais, nous eûmes bonheur sur bonheur. La nuit était sombre, et mon ange se trouvait à la place où elle devait descendre la première; de sorte que, quoique l'avocat fût à la portière aussi vite que le laquais, tout se passa à merveille, par la lenteur que Lucrèce mit à descendre. Je restai chez Donna Cécile jusqu'à minuit.

Rentré chez moi, je me couchai: mais le moyen de dormir? J'avais en moi toute l'ardeur de cette flamme, que la trop courte distance, de Testaccio à Rome, m'avait empêché de renvoyer au foyer d'où elle émanait. J'en étais dévoré. Malheureux ceux qui croient que les plaisirs de Cythérée sont quelque chose, à moins que deux cœurs qui s'entr'aiment n'en jouissent dans un accord parfait!

Je ne me levai qu'à l'heure où je devais prendre ma leçon de français. Mon maître de langue avait une jolie fille qui s'appelait Barbara, et qui, pendant les premiers temps, était toujours présente à mes leçons, et qui même me les donnait quelquefois elle-même avec plus d'exactitude que son père. Un joli garçon qui venait également prendre leçon, lui faisait la cour et en était aimé : je n'eus pas de peine à m'en apercevoir. Ce jeune homme venait souvent me voir, et je l'aimais, surtout à cause de sa discrétion; car l'ayant fait convenir de son amour, chaque fois que je le mettais sur ce ce chapitre, il détournait adroitement la conversation.

J'avais fini par respecter son secret, je ne lui en parlais plus depuis quelques jours. Tout à coup je remarquai que je ne le voyais plus ni chez moi ni chez mon maître, et observant de même que la jeune personne ne venait plus assister à mes leçons, je me sentis curieux de savoir ce qui pouvait être arrivé, bien qu'au fait cela m'intéressât fort peu.

Un jour, en sortant de la messe, j'aperçois mon jeune homme, et je l'aborde en lui faisant des reproches de ce qu'il ne se laissait plus voir. Il me dit qu'un chagrin qui le dévorait lui avait fait perdre la tête, et qu'il était désespéré. Ses yeux étaient gros de larmes; je veux le quitter, il me retient : je lui dis qu'il ne devait plus me comp-

ter au nombre de ses amis, s'il ne m'ouvrait pas son cœur. Il me mena dans un cloître où il me parla ainsi :

Il y a six mois que j'aime Barbe, il y en a trois qu'elle m'a donné des preuves incontestables de son amour. Il y a cinq jours que, trahis par la servante, le père nous surprit ensemble dans une situation délicate. Il sortit en silence, et je pensai pouvoir m'aller jeter à ses pieds ; mais au moment où je parus, il me prit, me mena rudement à la porte et me défendit de jamais reparaître dans sa maison.

Je ne puis pas la demander en mariage, car j'ai un frère marié et mon père n'est pas riche : je n'ai point d'état, et mon amante n'a rien. Hélas! puisque je vous ai tout confié, dites-moi, de grâce, en quel état elle est. Elle doit être aussi malheureuse que moi. Il est impossible que je lui fasse parvenir une lettre, car elle ne sort pas même pour aller à la messe. Malheureux! que ferai-je?

Je ne pouvais que le plaindre, car en tout honneur je ne pouvais point me mêler de cette affaire. Je lui dis que depuis cinq jours je ne l'avais point vue, et ne sachant que lui dire, je lui donnai le conseil qu'en pareil cas donnent tous les sots, c'est-à-dire de l'oublier.

Nous étions alors sur le quai de Ripetta, et m'apercevant qu'il fixait les eaux du Tibre d'un air égaré, je craignis quelque acte de désespoir, et

lui dis pour le tranquilliser, que je m'informerais de son amie à son père, et que je lui en donnerais des nouvelles. Plus tranquille en effet après cette promesse, il me pria de ne pas l'oublier.

Malgré le feu que la partie de Testaccio avait répandu dans tous mes sens, il y avait quatre jours que je n'avais vu ma Lucrèce. Je redoutais la douceur du père Georgi et plus encore le parti qu'il aurait pris de ne plus me donner des conseils. Cédant au désir qui me dominait, je fus la voir dès que j'eus pris ma leçon de français, et je la trouvai seule et l'air triste et abattu. Ah! me dit-elle en soupirant, dès que je fus auprès d'elle, il n'est pas possible que vous ne puissiez trouver le temps de venir me voir.

Ma tendre amie, ce n'est pas le temps qui me manque. Je suis jaloux de mon amour au point de préférer la mort plutôt que de le découvrir. J'ai pensé à vous inviter tous à dîner à Frascati. Je vous enverrai un phaéton, et j'espère que là quelque heureux hasard favorisera notre amour!

Oh! oui, mon ami, faites; je suis sûre qu'on ne vous refusera pas.

Un quart d'heure après, tout le monde rentra, et je fis la proposition à mes frais pour le dimanche prochain. C'était précisément le jour de Ste.-Ursule, et la fête de la jeune sœur de Lucrèce. Je priai donna Cécile de la mener avec nous ainsi que son fils. Ma proposition étant ac-

ceptée, je leur dis que le phaéton serait à leur porte à sept heures, ainsi que moi, dans une voiture à deux places.

Je fus le lendemain chez M. Dalacqua, et quand j'eus pris ma leçon, je vis en sortant Barbaruccia qui, passant d'une chambre à l'autre, laissa tomber un papier en me regardant. Je crus devoir le ramasser, parce qu'une servante qui descendait aurait pu l'apercevoir et le prendre. C'était une lettre qui en contenait une seconde pour son amant. La mienne était ainsi conçue : « Si vous craignez de commettre une faute en remettant cette lettre à votre ami, brûlez-là. Plaignez une fille malheureuse et soyez discret. »

L'incluse contenait ces mots; elle n'était point cachetée. « Si votre amour est égal au mien, vous n'espérez pas de pouvoir vivre heureux sans moi. Nous ne pouvons ni nous parler ni nous écrire par aucun autre moyen que par celui que j'ose employer. Je suis prête à faire, sans restriction, tout ce qui peut unir nos destinées jusqu'à la mort. Pensez et décidez. »

La cruelle situation de cette pauvre fille m'émut jusqu'au fond de l'ame. Cependant, je me déterminai à lui remettre sa lettre le lendemain, et je l'enfermai dans un billet où je m'excusais de ne pouvoir lui rendre le service qu'elle attendait de moi. Je mis cette lettre dans ma poche.

Le lendemain, j'allai prendre ma leçon, comme

de coutume, mais, n'ayant point vu Barbe, je ne pus lui remettre sa lettre, et je pensai que je la lui remettrais le jour suivant. Mais comme je venais de rentrer chez moi, voilà le pauvre amant qui vient. Son œil était enflammé, sa voix altérée; il me peignit si vivement son désespoir, que, craignant quelque action de démence, je crus ne pas devoir lui refuser le soulagement que je pouvais lui accorder. Voilà ma première faute dans cette fatale affaire: je fus victime de la sensibilité de mon cœur.

Ce pauvre malheureux lut et relut la lettre; il la baisa avec transport; il pleura, me sauta au cou, me remercia de lui avoir sauvé la vie, et finit par me supplier de me charger d'une réponse, parce que son amie devait avoir besoin d'une consolation pareille à la sienne; m'assurant que sa lettre ne me compromettrait en rien, et que d'ailleurs je pourrais la lire.

Effectivement, sa lettre, quoique fort longue, ne contenait que les espérances d'une amitié éternelle et des espérances chimériques; malgré cela je n'aurais pas dû me constituer le Mercure galant de ces jeunes jens. Pour m'en défendre, je n'aurais eu qu'à réfléchir que l'abbé Georgi n'aurait assurément point donné son consentement à ma complaisance.

Le lendemain, ayant trouvé le père Dalacqua malade, je fus charmé de voir sa fille au chevet de son lit, et je jugeai qu'il pouvait lui avoir pardon-

né. Ce fut elle qui, sans s'éloigner du lit de son père, me donna ma leçon. Je trouvai facilement moyen de lui remettre la missive de son amant, qu'elle mit dans sa poche; mais le feu qui lui monta au visage aurait trahi le sentiment qu'elle éprouvait. Ma leçon finie, je les prévins qu'ils ne me verraient pas le lendemain, parce que c'était la Ste-Ursule, l'une des mille vierges martyres et princesses royales.

Le soir, à la réunion de S. E., où j'allais régulièrement, quoiqu'il m'arrivât rarement que quelque personne de distinction m'adressât la parole, le cardinal me fit signe d'approcher. Il parlait à la belle marquise G., à laquelle Gama avait dit que je l'avais trouvée la plus jolie.

Madame, me dit le cardinal, désire savoir si vous faites bien des progrès dans la langue française, qu'elle parle à merveille.

Je lui répondis, en italien, que j'avais beaucoup appris, mais que je n'osais pas encore me hasarder à parler.

Il faut oser, me dit la marquise, mais sans prétention. On se met ainsi à l'abri de la critique.

Mon esprit, ayant, à mon insu, donné au mot oser une acception à laquelle vraisemblablement la marquise n'avait pas pensé, le rouge me monta au visage; et, cette belle femme s'en étant aperçue, changea de conversation; je m'éloignai.

Le lendemain, à sept heures, j'étais chez donna

Cécile. Mon phaéton était à la porte, ainsi que ma voiture à deux places, qui, cette fois, était un élégant vis-à-vis, doux, et si bien suspendu, que donna Cécile en fit l'éloge. J'aurai mon tour en retournant à Rome, dit Lucrèce. Je lui fis une révérence comme pour la prendre au mot. C'est ainsi que pour dissiper le soupçon, elle le défiait. Sûr d'être heureux, je me livrai à toute ma gaîté naturelle. Après avoir ordonné un dîner choisi, nous sortîmes pour aller à la Villa Ludovisi, et, comme il pouvait arriver que nous nous égarassions, nous nous donnâmes rendez-vous à une heure à l'auberge. La discrète veuve prit le bras de son gendre, Angélique celui de son futur, et Lucrèce fut mon délicieux partage Ursule et son frère s'en allèrent courir ensemble, et, en moins d'un quart d'heure, ma belle se trouva seule avec moi.

As-tu entendu, me dit-elle, avec quelle candeur je me suis assuré deux heures d'un doux vis-à-vis avec toi? Aussi est-ce un vis-à-vis. Que l'amour est savant!

Oui, mon adorable amie, l'amour a confondu nos esprits pour n'en faire qu'un seul. Je t'adore, et je ne passe tant de longs jours sans te voir, que pour mieux m'assurer la jouissance d'un seul.

Je ne croyais pas la chose possible. C'est toi qui as tout fait, mon ami : tu en sais trop pour ton âge.

Il y a un mois, mon adorable amie, que je n'é-

tais qu'un ignorant, et tu es la première femme qui m'aies initié aux véritables mystères de l'amour. Ton départ, Lucrèce, me rendra malheureux, car l'Italie ne peut posséder une autre femme qui t'égale.

Comment! je suis ton premier amour? Ah! malheureux! tu n'en guériras pas. Que ne suis-je à toi! Tu es aussi le premier amour de mon cœur, et tu seras certainement le dernier. Heureuse celle que tu aimeras après moi! Je n'en serai pas jalouse, mais je souffrirai de ne pas lui connaître un cœur tel que le mien.

Lucrèce voyant alors mes yeux humides de larmes, donna un libre cours aux siennes, et nous étant assis sur le gazon, nos lèvres savourèrent leur nectar au milieu des plus doux baisers. Quelles sont douces les larmes de l'amour savourées dans les élans d'une tendresse réciproque! Je les ai goûtées dans toute leur suavité ces larmes délicieuses, et je puis dire avec connaissance de cause que les anciens physiciens avaient raison, et que les modernes ont tort.

Dans un instant de calme, contemplant le plus ravissant des désordres, je lui dis que nous pourrions être surpris.

Ne crains pas cela, mon ami, nous sommes sous la garde de nos génies.

Nous nous reposions en puisant dans nos regards amoureux des forces nouvelles, quand Lu-

crèce, regardant à sa droite, s'écria : Tiens, mon cœur, ne te l'ai-je pas dit! oui, nos génies nous gardent! Ah! comme il nous observe! Son regard cherche à nous rassurer. Vois ce petit démon. C'est tout ce que la nature a de plus occulte. Admire-le. C'est certainement ton génie ou le mien.

Je la crus dans le délire.

Que dis-tu, mon cœur? je ne te comprends pas. Que faut-il que j'admire?

Tu ne vois pas ce beau serpent à dépouille flamboyante et qui, la tête levée, semble nous adorer?

Je regarde alors du côté qu'elle m'indiquait, et je vois un serpent à couleurs changeantes, long d'une aune, et qui réellement nous regardait. Cette vue ne m'amusait pas, mais je ne voulus point me montrer moins intrépide qu'elle. Est-il possible, lui dis-je, mon adorable amie, que son aspect ne t'effraie point?

Son aspect me ravit, te dis-je et je suis sûre que cette idole n'a de serpent que la forme, ou plutôt que l'apparence.

Et si, sillonnant le gazon, il venait en sifflant jusqu'à toi?

Je te serrerais plus étroitement contre mon sein, et je le défierais de me faire du mal. Lucrèce entre tes bras n'est susceptible d'aucune crainte. Tiens, il s'en va. Vite, vite! Il nous annonce par sa fuite

l'approche de quelque profane, et nous dit que nous devons aller chercher une autre retraite pour y renouveler nos plaisirs. Allons!

A peine debout, nous nous avançons, à pas lents, et nous voyons sortir d'une allée voisine donna Cecilia avec l'avocat. Sans les éviter et sans nous presser, comme s'il était très naturel de se rencontrer, je demande à donna Cecilia si sa fille craint les serpens. Malgré tout son esprit, dit-elle, elle craint le tonnerre jusqu'à s'évanouir, et elle jette les hauts cris à l'aspect du plus petit serpent. Il y en a ici, mais elle aurait tort d'en avoir peur, car ils ne sont point venimeux.

Mes cheveux se dressèrent sur ma tête d'étonnement, car ces paroles me prouvaient que je venais d'être témoin d'un vrai miracle d'amour. Dans cet instant, les enfans survinrent, et, sans façon, nous nous séparâmes de nouveau.

Dis-moi, être étonnant, femme ravissante, qu'aurais-tu fait si, au lieu de ton joli serpent, tu avais vu apparaître ton mari et ta mère?

Rien. Ne sais-tu pas qu'en des momens si solennels les amans ne sont qu'amoureux? Douterais-tu de m'avoir possédée tout entière?

Lucrèce, en me parlant ainsi, ne composait pas une ode : point de fiction : la vérité était tout à la fois dans ses regards et dans le son de sa voix! Crois-tu, lui dis-je, que personne ne nous soupçonne?

Mon mari, ou ne nous croit pas amoureux, ou n'ajoute aucun prix à certaines bagatelles que la jeunesse se permet ordinairement. Ma mère a de l'esprit, et peut-être imagine-t-elle la vérité; mais elle sait que ce ne sont plus ses affaires. Quant à ma sœur, elle doit tout savoir, car aurait-elle pu oublier le lit enfoncé; mais elle est prudente, et outre cela, elle s'avise de me plaindre. Elle n'a pas une idée de la nature de mes sentimens pour toi. Sans toi, mon ami, j'aurais probablement traversé la vie sans avoir de ce sentiment une idée exacte; car ce que j'éprouve pour mon époux.... j'ai pour lui la complaisance que mon état m'impose.

Il est pourtant bien heureux, et j'envie son bonheur! Il peut, quand il le désire, presser tout ton être dans ses bras; nul voile importun ne s'interpose pour lui ravir le moindre de tes charmes.

Où es-tu, mon cher serpent? Accours, viens me mettre à l'abri des regards profanes, et à l'instant je comble les vœux de celui que j'adore.

Nous passâmes toute la matinée à nous dire que nous nous aimions et à nous en donner des preuves réitérées.

Nous eûmes un dîner délicat, et pendant tout le repas je comblai d'attentions l'aimable Cecilia. Ma jolie tabatière d'écaille, remplie d'excellent tabac, fit souvent le tour de la table. Dans un moment où elle se trouvait entre les mains de Lucrèce

qui était à ma gauche, son mari lui dit qu'elle pourrait me donner sa bague, et garder la boîte en échange. Croyant que la bague valait moins que la tabatière, je m'empressai de dire que je le prenais au mot; mais elle valait plus. D. Lucrezia ne voulut pas entendre raison, elle mit la boîte dans sa poche, et force me fut d'accepter la bague.

A la fin du dessert, quand la conversation s'animait, voilà le prétendu d'Angélique qui nous force au silence, pour nous lire un sonnet de sa façon, et qu'il avait fait pour moi. Je dus naturellement l'en remercier, et, prenant le sonnet que je mis dans ma poche, je lui en promis un de ma façon. Ce n'était pourtant pas répondre à son désir : il s'attendait que, piqué d'émulation, j'allais demander de l'encre et du papier, et sacrifier à Apollon des heures que je voulais consacrer à un dieu que son flegme ne connaissait que de nom. Nous prîmes le café, je payai l'hôte, et nous allâmes nous enfoncer dans les labyrinthes de la Villa Aldobrandini.

Que ces lieux m'ont laissé de doux souvenirs! Il me semblait que je voyais ma divine Lucrèce pour la première fois. Nos regards étaient brûlans, nos cœurs palpitaient à l'unisson de la plus tendre impatience, et l'instinct nous guidait vers l'asile le plus solitaire, et que la main de l'amour semblait avoir créé pour y consommer les mystères

de son culte secret. Là, au milieu d'une longue allée, et sous une touffe de verdure, s'élevait un large siége de gazon adossé à un fourré très épais; devant nous, nos yeux plongeaient sur une plaine immense, et nos regards parcouraient l'allée, à droite et à gauche, dans une étendue qui nous mettait à l'abri de toute surprise. Nous n'eûmes pas besoin de nous parler; nos cœurs s'entendirent.

Sans nous rien dire, debout l'un devant l'autre, nos mains adroites eurent bientôt écarté tous les obstacles, et rendu à la nature tous les charmes que lui dérobent les voiles importuns. Deux heures entières se passèrent dans les plus doux transports. A la fin, charmés et satisfaits l'un de l'autre, nous regardant de l'air le plus tendre, nous nous écriâmes ensemble: Amour, je te remercie!

Nous nous acheminâmes à pas lents vers nos voitures, et nous égayâmes le chemin par les plus tendres confidences. Ma Lucrèce me dit que le prétendu d'Angélique était riche, qu'il avait une belle maison à Tivoli, et que, probablement, il nous inviterait à y faire une partie, et à y passer la nuit. Je conjure l'amour, ajouta-telle, pour qu'il m'inspire le moyen de la passer sans obstacle, comme j'ai passé cette heureuse journée. Ensuite, prenant un ton triste, elle dit: Mais, hélas! l'affaire ecclésiastique, qui a amené ici mon mari, s'arrange si heureusement, que je crains mortellement qu'il n'obtienne trop tôt la sentence.

Nous fûmes deux heures en route, et, dans mon vis-à-vis, excédant pour ainsi dire la nature, et lui demandant plus qu'elle ne pouvait donner. En arrivant à Rome, nous fûmes obligés de baisser a toile avant le dénouement du drame que nous avions joué, à la grande satisfaction des acteurs. Je rentrai chez moi un peu fatigué; mais, un sommeil comme on en a à cet âge me rendit toute ma vigueur, et, le matin, j'allai, à l'heure accoutumée, prendre ma leçon de français.

CHAPITRE X.

Benoit XIV. — Partie à Tivoli. — Départ de donna Lucrezia. — La marquise G. —Barbe Dalacqua. —Mon malheur et mon départ de Rome.

Monsieur Dalacqua étant fort malade, ce fut sa fille Barbe qui me donna ma leçon. Dès que nous eûmes fini, elle saisit un moment de me mettre adroitement une lettre dans la poche, et, pour ne pas me laisser le temps de lui refuser cette nouvelle complaisance, elle disparut comme un éclair. Au reste, sa lettre n'était pas de nature à devoir être refusée. Elle m'était personnellement adressée, et n'exprimait que des sentimens de la plus pure reconnaissance. Elle me priait seulement de faire savoir à son amant que son père lui parlait, et qu'elle espérait, qu'à sa guérison, il prendrait

une autre servante. Sa lettre finissait par les plus fortes assurances qu'elle ne me compromettrait jamais.

Le père, ayant été obligé de garder le lit pendant une quinzaine de jours, ce fut toujours Barbaruccia qui me donna mes leçons. Elle m'intéressa par un sentiment nouveau pour moi envers une jeune et jolie fille. C'était un sentiment de pitié, et je me sentais comme flatté d'être son appui et son consolateur. Jamais ses yeux ne s'arrêtaient sur les miens ; jamais sa main ne rencontrait la mienne ; jamais je ne voyais dans sa parure le désir de me paraître agréable. Elle était jolie, et je savais qu'elle était tendre ; mais ces notions ne diminuaient en rien le respect ou les égards qu'ils me semblait devoir à l'honneur et à la bonne foi, et je me sentais flatté qu'elle ne me crût pas capable de me prévaloir de la connaissance que j'avais de sa faiblesse.

Aussitôt que son père fut guéri, il chassa sa servante et en prit une autre. Barbe me pria d'en prévenir son ami et de lui dire qu'elle espérait se la rendre propice au moins pour pouvoir lui écrire. je lui promis de m'acquitter de la commission, et, pour m'en témoigner sa reconnaissance, elle me prit la main qu'elle porta à ses lèvres ; mais l'ayant retirée à temps pour l'en empêcher, je voulus l'embrasser : elle détourna modestement la tête en rougisssant, et cela me fit plaisir.

Barbe, ayant réussi à mettre la nouvelle fille dans ses intérêts, je cessai de me mêler de cette intrigue, sentant bien toutes les conséquences fâcheuses que cela pouvait avoir pour moi; malheureusement le mal était déjà fait.

J'allais rarement chez don Gaspar; car l'étude de la langue française me prenait mes matinées, seul temps où je pouvais le voir; mais j'allais tous les soirs chez l'abbé Georgi; et, quoique je ne figurasse chez lui qu'en qualité de cher audit abbé, cela me donnait cependant de la réputation. Je n'y parlais pas; mais je n'y éprouvais point de l'ennui. Dans sa réunion, on critiquait sans médire, on parlait politique sans entêtement, littérature sans passion, et je m'instruisais. En sortant de chez ce sage moine, j'allais à la grande réunion du cardinal mon maître, par la raison que je devais y aller. Presque chaque fois, la belle marquise, quand elle me voyait à la table où elle jouait, m'adressait quelques paroles obligeantes en français, auxquelles je répondais en italien, ne voulant pas la faire rire en si grande compagnie. C'est un sentiment singulier que j'abandonne à la sagacité du lecteur. Je trouvais cette femme charmante, et je la fuyais: non que je craignisse d'en devenir amoureux, car j'aimais Lucrèce, et il me semblait que cet amour devait me servir d'égide contre tout autre; mais bien de crainte qu'elle ne le devînt de moi, ou au moins curieuse de me connaître. Etait-ce fa-

tuité ou modestie? vice ou vertu? Ce n'était peut-être rien de tout cela.

Un soir, elle me fit appeler par l'abbé Gama; elle était debout auprès du cardinal mon patron, et dès que je fus auprès d'elle, elle me surprit étrangement par une interrogation en italien, à laquelle j'étais loin de m'attendre : *Vi ha piacciuto molto Frascati?* (1)

Beaucoup, madame; je n'ai jamais rien vu de si beau.

Ma la compagnia con laquale eravate era ancor più bella, ed assai galante era il vostro vis-à-vis (2).

Je ne réponds que par une révérence. Une minute après, le cardinal Acquaviva me dit avec bonté : Êtes-vous étonné qu'on le sache?

Non, monseigneur, mais je le suis qu'on en parle. Je ne croyais pas Rome si petite.

Plus vous y resterez, me dit Son Éminence, et plus vous la trouverez petite. N'êtes-vous pas encore allé baiser le pied du Saint-Père?

Pas encore, monseigneur.

Vous devez y aller.

Je répondis par une révérence.

En sortant, l'abbé Gama me dit que je devais

(1) Frascati vous a-t-il beaucoup plu?

(2) Mais la société était plus belle encore, et votre vis-à-vis était très galant.

aller chez le pape le lendemain ; ensuite il ajouta : Vous vous montrez sans doute chez la marquise G.?

Non, je n'y ai jamais été.

Vous m'étonnez. Elle vous fait appeler, elle vous parle!

J'irai avec vous.

Je n'y vais jamais.

Mais elle vous parle aussi.

Oui, Mais... Vous ne connaissez pas Rome, Allez-y seul, vous le devez.

Elle me recevra donc?

Vous badinez, je crois. Il ne s'agit pas de vous faire annoncer. Vous irez la voir quand les deux battans de sa chambre seront ouverts. Vous y verrez tous ceux qui lui font hommage.

Me verra-t-elle?

N'en doutez pas.

Le lendemain, je me rends à Monte-Cavallo, et je vais droit à la chambre où était le pape, dès qu'on m'eut dit que je pouvais entrer. Il était seul, je me prosterne et je baise la sainte croix sur sa très-sainte mule. Le Saint-Père me demande qui je suis, je le lui dis, et il me répond qu'il me connaît, me félicitant d'appartenir à un cardinal d'une aussi grande importance. Il me demanda ensuite comment j'avais fait pour entrer chez lui. Je lui contai tout, en commençant de mon arrivée à Martorano. Après qu'il eut bien ri de tout ce que je lui dis du pauvre bon évêque, il me dit que, sans

me gêner à lui parler toscan, je pouvais lui parler vénitien, de même qu'il me parlait le dialecte de Bologne. Me trouvant à mon aise avec lui, je lui dis tant de choses, je l'amusai si bien, qu'il me dit que je lui ferais plaisir toutes les fois que j'irais le voir. Je lui demandai la permission de lire tous les livres défendus, et il me la donna par une bénédiction, me disant qu'il me la ferait délivrer par écrit : ce qu'il oublia.

Benoit XIV était savant, fort aimable, et aimant le mot pour rire. Je le vis, pour la seconde fois, à la Villa Medicis. Il m'appela, et, tout en marchant, il me parla de bagatelles. Il était accompagné du cardinal Albani, et de l'ambassadeur de Venise. Un homme, à l'air modeste, s'approche; le pontife lui demande ce qu'il veut; l'homme lui parle bas, et le pape, après l'avoir écouté, lui dit : Vous avez raison, recommandez-vous à Dieu. En disant ces mots, il lui donne sa bénédiction. Le pauvre homme s'éloigne tristement, et le Saint-Père continue sa promenade. Cet homme, dis-je, Très-Saint-Père, n'a pas été content de la réponse de Votre Sainteté.

Pourquoi?

Parce qu'il y a apparence qu'il s'était déjà recommandé à Dieu, avant de vous avoir parlé; et, quand votre Sainteté l'y renvoie de nouveau, il se trouve renvoyé, comme dit le proverbe, de Hérode à Pilate.

Le pape éclate de rire, ainsi que les deux suivans; je garde mon sérieux.

Je ne puis, reprit le pape, faire rien qui vaille sans l'aide de Dieu.

C'est vrai, Saint Père; mais, cet homme sait aussi que Votre Sainteté est son premier ministre: il est donc facile de s'imaginer l'embarras où il se trouve, actuellement qu'il se voit renvoyé au maître. Il ne lui reste d'autre ressource, que d'aller donner de l'argent aux gueux de Rome, qui, pour un baïoque qu'il leur donnera, prieront tous pour lui. Ils vantent leur crédit; mais, moi, qui ne crois qu'à celui de Votre Sainteté, je vous supplie de me délivrer de cette chaleur qui m'enflamme les yeux, en me dispensant de faire maigre.

Mangez gras, mon enfant.

Très-Saint-Père, votre bénédiction.

Il me la donna, en me disant qu'il ne me dispensait pas du jeûne.

Le même soir, je trouvai à la réunion du cardinal la nouvelle de tout mon dialogue avec le pape. Tout le monde, alors, se montra jaloux de vouloir me parler. Cela me flatta; mais, ce qui me flattait bien plus encore, c'était la joie que le cardinal Acquaviva cherchait en vain à dissimuler.

Ne voulant point négliger l'avis de l'abbé Gama, j'eus soin d'aller chez la belle marquise à l'heure où tout le monde avait, chez elle, un libre accès. Je la vis, je vis le cardinal, et beaucoup d'autres

abbés; mais, je crus être invisible, car, madame ne m'ayant pas honoré d'un regard, personne ne m'adressa le mot. Je partis après avoir, pendant une demi-heure, joué ce rôle muet. Cinq ou six jours après, la belle me dit, d'un air noble et gracieux, qu'elle m'avait aperçu, dans sa salle de compagnie.

J'y ai été, effectivement; mais, je ne soupçonnais pas que j'eusse eu l'honneur d'être vu de Madame.

Oh! je vois tout le monde. On m'a dit que vous avez de l'esprit.

Si ceux qui vous l'ont dit, Madame, ne se sont point trompés, vous m'apprenez là une fort bonne nouvelle.

Oh! ils s'y connaissent.

Il faut, Madame, que ces personnes m'aient fait l'honneur de me parler; sans cela, il est probable qu'elles n'auraient jamais pu faire cette remarque.

C'est certain; mais, laissez-vous voir chez moi.

Nous avions cercle. S. C. me dit que, lorsque madame la marquise me parlait français, tête à tête, bien ou mal, je devais lui répondre dans la même langue. Le politique Gama, m'ayant pris à part, me dit que mes réparties étaient trop tranchantes, et que je finirais par déplaire, à la longue. J'avais fait d'assez rapides progrès dans le français; je ne prenais plus de leçon, et l'exercice seul m'était

nécessaire pour me perfectionner. J'allais chez Lucrèce quelquefois, le matin, et, le soir, j'allais habituellement chez M. l'abbé Georgi, qui connaissait ma partie de Frascati, et qui ne l'avait pas désapprouvée.

Deux jours après l'espèce d'ordre de la marquise, je me rendis à son audience. Dès qu'elle me vit, elle m'accueillit d'un sourire, que je crus devoir reconnaître par une profonde révérence; ce fut là tout. Un quart-d'heure après, je sortis. La marquise était belle, elle était puissante; mais, je ne pouvais me déterminer à ramper; les mœurs de Rome, sous ce rapport, m'excédaient.

Nous étions vers la fin de novembre, lorsqu'un matin, le prétendu d'Angélique vint me faire visite, avec l'avocat, et il m'invita à vouloir aller passer vingt-quatre heures à Tivoli, avec toute la société que j'avais traitée à Frascati. J'acceptai avec plaisir, car, depuis la Sainte-Ursule, je ne m'étais jamais trouvé seul avec Lucrèce. Je lui promis de me rendre chez donna Cecilia à la pointe du jour, dans ma même voiture. Il fallait partir de très-bonne heure, parce que Tivoli est à seize milles de Rome et que la quantité de belles choses qu'il y avait à voir, demandaient beaucoup de temps. Devant découcher, j'en demandai la permission au cardinal lui-même, qui, ayant entendu avec qui je ferais cette partie, me dit que je faisais fort bien

de saisir l'occasion de voir ce bel endroit, ou si belle compagnie.

Au point du jour, je me trouvai dans mon vis-à-vis à quatre chevaux, à la porte de D. Cecilia qui, comme les autres fois, fut mon partage. Cette charmante veuve, malgré la pureté de ses mœurs, était ravie que j'aimasse sa fille. Toute la famille était dans un phaéton à six places que D. Francesco avait loué.

A sept heures et demie, nous fîmes halte dans un endroit, où D. Francesco nous fit trouver un délicieux déjeuner qui, devant nous tenir lieu de dîner, fut parfaitement fêté par chacun. A Tivoli, nous ne pouvions avoir que le temps de souper. Après déjeuner, nous remontâmes en voiture, et à dix heures nous arrivâmes chez lui. J'avais au doigt la belle bague que Lucrèce m'avait donnée. J'avais fait faire derrière le chaton un champ d'émail portant un caducée avec un seul serpent. Il était entre les deux lettres grecques *Alpha* et *Omega*. Cette bague fut le sujet du discours tout le long du déjeuner, et l'avocat et D. Francesco s'évertuèrent à deviner l'hiéroglype, ce qui divertit beaucoup ma Lucrèce qui était à part du secret.

Nous visitâmes d'abord, avec attention, la demeure du futur d'Angélique ; c'était un vrai bijou; ensuite nous allâmes tous ensemble passer six heures à voir les antiquités de Tivoli. Lucrèce ayant

dit quelque chose en secret à D. Francesco, je saisis cet instant pour dire à Angelique, que lorsqu'elle serait mariée, j'irais passer quelques jours de la belle saison avec elle.

Monsieur, me dit-elle, je vous préviens que dès que je serai maîtresse ici, la première personne à qui je ferai fermer ma porte, ce sera vous.

Je vous suis fort obligé, Mademoiselle, de m'avoir averti.

Ce qu'il y a de plaisant en ceci, c'est que je pris cette incartade pour une simple déclaration d'amour. J'étais pétrifié. Lucrèce s'apercevant de mon état, me tira par le bras en me demandant ce que j'avais. Je le lui dis, et voici ce qu'elle me dit à son tour. Mon ami, mon bonheur ne saurait durer long-temps; je touche au moment cruel où il faudra que je me sépare de toi. Dès que je serai partie, impose toi la tâche de la réduire à reconnaître son erreur. Elle me plaint, venge moi.

J'ai oublié de dire, que pendant que nous visitions la maison de D. Francesco, il m'arriva de louer une petite chambre charmante qui donnait sur l'orangerie. Le galant propriétaire m'ayant entendu, vint obligeamment me dire que je l'occuperais. Lucrèce ne fit pas semblant de l'entendre, mais ce fut pour elle le fil d'Ariane; car, devant visiter ensemble les beautés de Tivoli, nous ne pouvions pas nous promettre de nous trouver un instant tête à tête pendant la journée.

J'ai dit que nous fûmes six heures à parcourir les beautés de Tivoli, mais je dois avouer ici que pour ma part j'y vis fort peu de choses; et ce ne fut que vingt-huit ans plus tard que je connus ce beau lieu dans tous ses détails.

Nous rentrâmes vers le soir rendus de fatigue et mourant de faim; mais une heure de repos avant souper, un repas de deux heures, les mets les plus succulens, les vins les plus exquis, surtout l'excellent vin de Tivoli, nous remirent si bien, que chacun ne sentit plus que le besoin d'un bon lit pour en jouir selon ses goûts.

Personne ne voulant coucher seul, Lucrèce dit qu'elle coucherait avec Angélique dans la chambre qui donnait sur l'orangerie, que son mari coucherait avec son frère le jeune abbé, et sa mère avec sa petite sœur.

L'arrangement fut trouvé délicieux, et D. Francesco prenant une bougie, vint me conduire dans ma jolie petite chambre contigue à celle que devaient occuper les deux sœurs; et après m'avoir indiqué comment je pouvais m'enfermer, il me souhaita une bonne nuit et me laissa seul.

Angélique ignorait que je dusse être son voisin; mais sans nous être dit un mot, Lucrèce et moi nous nous étions entendus.

L'œil fixé sur le trou de la serrure, je vois entrer les deux aimables sœurs, précédées de l'hôte officieux portant un flambeau, et qui, après leur

avoir allumé une lampe de nuit, leur souhaita le bonsoir et s'en alla. Alors mes deux belles, après s'être enfermées, s'assirent sur un sopha et procédèrent à leur toilette de nuit, qui dans ce climat heureux est semblable à celle de notre première mère. Lucrècre, sachant que je l'entendais, dit à sa sœur d'aller se coucher du côté de la fenêtre. Alors la vierge ne croyant pas exposer ses charmes à mon œil profane, traversa la chambre toute nue. Lucrèce éteint la lampe et les bougies, et va se mettre à côté de sa chaste sœur.

Momens heureux que je sais ne plus pouvoir espérer, mais dont la seule mort peut me faire perdre le délicieux souvenir! Je crois que je ne me suis jamais déshabillé plus rapidement que ce soir là. J'ouvre la porte, et je tombe dans les bras de Lucrèce, qui dit à sa sœur : C'est mon ange : tais toi et dors.

Quel tableau ravissant j'offrirais ici à mes lecteurs, s'il m'était possible de peindre la volupté dans tout ce qu'elle a d'enchanteur! Quels transports amoureux dès le premier instant! quelles douces extases se succèdèrent jusqu'à ce qu'un délicieux épuisememt nous fit céder au pouvoir de Morphée.

Les premiers rayons du jour, pénétrant à travers les fentes des jalousies, vinrent nous arracher à ce sommeil réparateur; et, semblables à deux guerriers valeureux qui n'ont suspendu leurs coups

que pour recommencer le combat avec plus d'ardeur, nous nous livrâmes de nouveau à toute l'activité de la flamme dont nos sens étaient embrasés. Oh! ma Lucrèce, que ton amant est heureux! mais, tendre amie, prends garde à ta sœur, elle pourrait se tourner et nous voir.

Ne crains rien, ame de ma vie; ma sœur est charmante; elle m'aime, elle me plaint: n'est-ce pas, ma chère Angélique, tu m'aimes? Oh! tourne-toi, vois ta sœur heureuse, connais le bonheur qui t'attend quand l'amour t'aura soumise à son doux empire.

Angélique, jeune vierge de dix-sept ans, et qui devait avoir passé une nuit de Tantale, ne demandant pas mieux que d'avoir un prétexte de montrer à sa sœur qu'elle lui avait pardonné, se tourna, et, en lui donnant cent baisers, elle lui avoua qu'elle n'avait point fermé l'œil. Pardonne aussi, ma tendre Angélique, pardonne à l'objet qui m'aime et que j'adore, lui dit alors Lucrèce. Pouvoir incompréhensible du Dieu qui soumet tous les êtres! Angélique me hait, dis-je; je n'ose...

Non, je ne vous hais pas! me dit cette charmante fille.

Embrasse-la, mon ami, me dit Lucrèce, en me poussant vers elle; et, jouissant de la voir entre mes bras, languissante et sans mouvement. Mais, le sentiment, plus encore que l'amour, me défend de ravir à Lucrèce le témoignage de reconnais-

sance que je lui devais, et je vole vers elle avec toute l'ardeur d'un premier mouvement, sentant mes feux s'accroître par l'extase dans laquelle je voyais Angélique qui, pour la première fois, fut spectatrice de la lutte la plus amoureuse. Lucrèce, mourante, me pria de finir; mais me trouvant inexorable, elle trompa mon ardeur, et la douce Angélique fit le premier sacrifice à la mère des amours. C'est ainsi, sans doute, que lorsque les dieux habitaient le séjour des mortels, la voluptueuse Arcadie, amoureuse du souffle doux et gracieux du vent d'occident, lui ouvrit un jour ses bras, et devint féconde. C'était le doux Zéphire.

Lucrèce, étonnée et ravie, nous couvrait tour-à-tour de ses baisers. Angélique, heureuse autant que sa sœur, expira délicieusement entre mes bras, pour la troisième fois, et avec tant de feu et de tendresse, que je crus savourer le bonheur pour la première fois.

Le blond Phœbus avait quitté la couche nuptiale, et déjà ses rayons répandaient la lumière sur l'univers; la clarté, qui pénétrait à travers les fentes des jalousies, me fit sentir que je devais abandonner la place; et, après les plus tendres adieux, je laissai mes deux divinités et me retirai dans mon cabinet. Peu d'instans après, la voix joviale du bon avocat se fit entendre chez mes voisines: il reprochait à sa femme et à sa belle-sœur de se livrer trop long-temps au repos! Il vint en-

suite frapper à ma porte, me menaçant de faire entrer ces dames, puis il partit pour m'envoyer un coiffeur.

Après de nombreuses ablutions et une toilette soignée, je trouvais ma figure présentable et je me présentai stoïquement dans le salon. J'y trouvai les deux aimables sœurs au milieu de la société réunie, et le vermeil de leurs joues m'enchanta. Lucrèce était gaie et libre, son visage exprimait le bonheur; Angélique, fraîche comme la rose du matin, plus radieuse que de coutume, mais mobile et soigneuse de ne pas me regarder une seule fois en face. M'étant aperçu qu'elle souriait de ce que je ne parvenais pas à la voir en face, je dis malicieusement à sa mère, qu'il était dommage qu'elle mît du blanc. Dupe de ce stratagème calomnieux, Angélique m'obligea à lui passer un mouchoir sur le visage : alors, elle fut bien forcée de me regarder. Je lui fis mes excuses, et D. Francesco se montra enchanté que la blancheur de sa future eût obtenu un si beau triomphe.

Après le déjeuner, nous allâmes nous promener dans le jardin, et, me trouvant avec ma Lucrèce, je lui fis de tendres reproches. Ne me reproche rien, me dit-elle, quand je ne mérite que des éloges. J'ai porté la lumière dans l'ame de ma charmante sœur; je l'ai initiée aux plus doux des mystères; et maintenant, au lieu de me plaindre, elle doit m'envier; elle doit t'aimer au lieu de te

haïr; et assez malheureuse pour devoir bientôt te quitter, mon ami, je te la laisse; qu'elle me remplace.

Ah! Lucrèce, comment l'aimer?

N'est-elle pas charmante?

Sans aucun doute; mais mon amour pour toi me met à l'abri de tout autre amour. D'ailleurs D. Francesco doit désormais l'occuper tout entière; et je ne voudrais pas être la cause d'un refroidissement entre eux, ni troubler la paix de leur ménage. Au reste, je suis sûr que ta sœur est entièrement différente de toi; et je parierais qu'elle se reproche déjà de s'être laissé séduire par son tempérament.

Tout cela peut être, mon ami, mais ce qui me désole, c'est que mon mari compte obtenir la sentence dans le courant de la semaine, et qu'alors les instans du bonheur sont passés pour moi.

Cette nouvelle m'attrista, et pour y faire diversion, je m'occupai beaucoup à table du généreux D. Francesco, auquel je promis un épithalame pour ses noces, qui devaient se faire au mois de janvier.

Nous retournâmes à Rome, et Lucrèce fut pendant trois heures dans mon vis-à-vis, sans qu'elle pût s'apercevoir d'aucune altération dans la vivacité de mes sentimens pour elle. A notre arrivée, me sentant fatigué, j'allai descendre à l'hôtel d'Espagne.

Comme Lucrèce me l'avait dit, son mari obtint la sentence trois ou quatre jours après, et il vint m'annoncer son départ pour le surlendemain, en me témoignant beaucoup d'amitié. Je passai les deux soirées avec Lucrèce, toujours au milieu de la famille, et le jour du départ, voulant lui causer une surprise agréable, je pris les devans et et me rendis pour les attendre à l'endroit où je croyais qu'ils devaient coucher; mais l'avocat ayant été retenu par divers contre temps, et n'ayant pu partir que quatre heures plus tard qu'il ne se l'était proposé, ils n'arrivèrent que le lendemain pour dîner. Après ce repas, nous nous fîmes de pénible adieux; ils continuèrent leur chemin, et je retournai à Rome.

Après le départ de cette femme rare, je me trouvai dans une sorte de vide assez naturel à un jeune homme, dont le cœur n'est point occupé de l'espérance. Je passais les journées entières dans ma chambre à faire des sommaires de lettres françaises du cardinal lui-même, et Son Éminence eut la bonté de me dire qu'il trouvait mes extraits très judicieux, mais qu'il fallait absolument que je travaillasse moins. La belle marquise était présente lorsque je reçus ce compliment flatteur. Depuis la seconde fois que je lui avais fait visite, je ne m'étais plus représenté chez elle; aussi elle me boudait, et ne voulant pas laisser passer l'occasion de me le faire sentir, elle s'empressa de dire à

Son Éminence qu'il fallait bien que je travaillasse pour dissiper l'ennui que devait me causer le départ de Lucrèce.

Je ne dissimulerai pas, Madame, que j'y ai été sensible. Elle était bonne et généreuse; elle me pardonnait surtout de ne pas l'aller voir souvent. Mon amitié d'ailleurs était innocente.

Je n'en doute pas, quoique votre ode prouve un poète amoureux.

Il n'est pas possible, ajouta le bienveillant cardinal, qu'un poète écrive sans faire semblant d'être amoureux.

Mais, répliqua la marquise, s'il l'est réellement, il n'a pas besoin de feindre un sentiment qu'il possède.

Tout en disant cela, la marquise tira de sa poche un papier qu'elle présenta à Son Éminence, en lui disant : Voilà cette ode; elle fait honneur au poète et à l'écrivain, car c'est un petit chef-d'œuvre avoué de tous les beaux esprits de Rome, et que donna Lucrezia sait par cœur. Le cardinal la parcourut et la lui rendit en souriant, lui disant qu'il ne goûtait pas la poésie italienne; que pour qu'il la trouvât belle, il fallait qu'elle se donnât le plaisir de la mettre en français.

Je n'écris le français qu'en prose, dit la marquise, et toute traduction en prose fait perdre aux vers les trois quarts de leur mérite. Je ne me mêle, ajouta-t-elle, en me regardant significativement,

que de faire parfois des vers italiens sans prétention.

Je me croirais heureux, Madame, si je pouvais me procurer le bonheur d'en admirer quelques-uns.

Voici, me dit le cardinal S. C., un sonnet de Madame. Je le prends respectueusement, et j'allais le lire, lorsque l'aimable marquise me dit de le mettre dans ma poche, que je pourrais le rendre le lendemain au cardinal, quoique son sonnet ne valût pas grand chose. Si vous sortez le matin, me dit le cardinal, vous pourrez me le rendre en venant dîner chez moi. Le cardinal Acquaviva prenant la parole, dit : Dans ce cas, il sortira exprès.

Après une profonde révérence qui disait tout, je m'éloigne peu à peu et je monte à ma chambre, impatient de lire le sonnet. Cependant, avant de satisfaire cette impatience, je m'avisai de jeter un coup d'œil sur moi-même. Ma situation présente me parut mériter quelque attention après le pas de géant qu'il me semblait que j'avais fait ce soir là dans l'assemblée. La marquise de G., qui me déclare de la manière la moins équivoque l'intérêt qu'elle me porte, et qui, se donnant un air de grandeur, ne craint pas de se compromettre en me faisant en public les avances les plus flatteuses! Mais qui se serait avisé d'y trouver à redire? Un jeune abbé tel que moi, parfaitement sans consé-

quence, et pouvant à peine prétendre à sa haute protection; et elle était faite précisément pour l'accorder à ceux qui, s'en croyant indignes, n'avaient garde de montrer l'intention d'y prétendre. Sur un pareil article, ma modestie sautait aux yeux de tout le monde, et la marquise m'aurait sans doute insulté, si elle m'avait cru capable d'oser me figurer qu'elle eût le moindre goût pour moi. Non, assurément une pareille fatuité n'est pas dans ma nature. Tout cela était si vrai, que son cardinal même m'invitait à dîner. L'aurait-il fait s'il eût pu penser qu'il fût possible que je pusse plaire à sa belle marquise? Non, sans doute; et il ne m'a invité à dîner avec lui qu'après avoir relevé des paroles mêmes de sa belle, que j'étais la personne qu'il leur fallait pour passer quelques heures à causer sans rien risquer, rien absolument. — A d'autres!

Pourquoi me déguiser aux yeux de mes lecteurs? Qu'ils me croient fat, je le leur pardonne; mais, le fait est que je me sentis sûr d'avoir plu à la marquise. Je me félicitai de ce qu'elle avait fait ce premier pas, si important et si difficile. Sans cela, jamais, non-seulement, je n'aurais osé l'attaquer par les moyens convenables, mais je n'aurais pas même hasardé de jeter un dévolu sur elle. Je ne la crus enfin faite, pour remplacer Lucrèce, que de ce soir là. Elle était belle, jeune, remplie d'esprit, et d'instruction; elle était lettrée, et, de plus,

puissante dans Rome ; que fallait-il de plus ! Je crus cependant devoir faire semblant d'ignorer son inclination, et de commencer le lendemain à lui donner motif de croire que je l'aimais, sans oser rien espérer. Je savais ce moyen infaillible, en ménageant son amour-propre. Cette entreprise me parut être de nature à obliger le père Georgi, lui-même, à faire semblant d'y applaudir. Au reste, j'avais vu, avec une vive satisfaction, que le cardinal Acquaviva avait témoigné un grand plaisir que le cardinal S. C. m'eût invité ; honneur qu'il ne m'avait jamais fait lui-même. Cela pouvait aller loin.

Je lus le sonnet de l'aimable marquise ; je le trouvai bon, coulant, facile et parfaitement écrit. Elle y faisait l'éloge du roi de Prusse, qui venait de s'emparer de la Silésie, par une espèce de coup de main. Il me vint dans l'idée, en le copiant, de personnifier la Silésie, et de la faire répondre au sonnet, en se plaignant que l'amour, que je feignais en être l'auteur, osât applaudir celui qui l'avait conquise, puisque ce conquérant était ennemi déclaré de l'amour.

Il est impossible que celui qui est habitué à faire des vers s'en abstienne, dès qu'une idée heureuse vient sourire à son imagination charmée. Le feu poétique, qui circule alors dans ses veines, le consumerait, s'il voulait arrêter son essor. Je fis mon

sonnet, en observant les mêmes rimes ; et, satisfait de mon Apollon, j'allai me coucher.

Le lendemain matin, comme j'achevais de copier mon sonnet, l'abbé Gama vint me demander à déjeuner ; c'était pour me faire compliment de l'honneur que le cardinal S. C. m'avait fait, en m'invitant à dîner, devant tout le monde : mais, ajouta-t-il, soyez prudent, car Son Éminence passe pour être jaloux. Je le remerciai de l'avis amical, ayant soin de lui certifier que je n'avais rien à craindre, car je ne me sentais aucun penchant pour sa belle marquise.

Le cardinal S. C. me reçut avec beaucoup de bonté, mais mêlée d'un certain air de dignité, faite pour me faire sentir toute la grâce qu'il me faisait. Avez-vous, me dit-il, trouvé le sonnet de la marquise bien fait ?

Monseigneur, je l'ai trouvé parfait, et, qui plus est, charmant : le voilà.

Elle a beaucoup de talent. Je veux vous faire voir dix stances de sa façon, abbé, mais, sous le sceau du plus grand secret.

Votre Éminence peut en être très sûre.

Il tira de son secrétaire les stances dont il était le sujet. Je les lus, elles étaient bien faites, mais je n'y trouvai point de feu ; c'était l'œuvre d'un poète : c'était de l'amour dans un style passionné, mais où l'on ne trouvait point de ce sentiment qui en fait si bien discerner la vérité. Le bon cardinal

commettait sans doute une grande indiscrétion ; mais, l'amour-propre en fait tant commettre ! Je demandai à Son Éminence s'il y avait répondu. Non, me dit-il ; mais voudriez-vous, ajouta-il en riant, me prêter votre plume, toujours sous la condition d'un inviolable secret ? Quant à la condition du secret, Monseigneur, j'en réponds sur ma tête ; mais, je crains que madame ne remarque la différence du style.

Elle n'a rien de moi, me dit-il ; d'ailleurs, je ne pense pas qu'elle me croie bon poète, et, pour cette raison, il faut que vos stances soient faites de manière qu'elle ne puisse pas les trouver trop au-dessus de ma capacité.

Je les ferai, Monseigneur, et Votre Éminence en sera le juge ; et, si vous ne croyez pas pouvoir les donner comme votre propre ouvrage, vous ne les lui remettrez pas.

C'est bien dit. Voulez-vous les faire de suite ?

De suite, Monseigneur ? Ce n'est pas de la prose.

Eh bien ! tâchez de me les donner demain.

Nous dînâmes tête à tête, et Son Ém. me fit compliment sur mon appétit, en me disant qu'il voyait avec plaisir que je m'en acquittais aussi bien que lui. Je commençais à connaître mon original, et, pour le flatter, je lui dis qu'il me faisait trop d'honneur, que je lui cédais. Ce singulier compliment lui plut, et je vis tout le parti que je pouvais tirer de cette éminence.

Vers la fin du repas, comme nous discourions, voilà la marquise qui entre, comme de raison, sans se faire annoncer. Son aspect me ravit : je la trouvai beauté parfaite. Sans laisser au cardinal le temps d'aller à sa rencontre, elle vint s'asseoir auprès de lui ; je restai debout : c'était dans l'ordre.

La marquise, sans faire semblant de m'apercevoir, parla avec esprit de différentes choses jusqu'au moment où l'on apporta le café. Alors, m'adressant la parole, elle me dit de m'asseoir, mais comme si elle m'avait fait l'aumône. A propos, abbé, dit-elle un instant après, avez-vous lu mon sonnet?

Oui, Madame, et j'ai eu l'honneur de le remettre à monseigneur. Je l'ai trouvé si heureux, que je suis sûr qu'il vous a coûté du temps.

Du temps, dit le cardinal, vous ne la connaissez pas.

Monseigeur, repris-je, sans du temps, on ne fait rien qui vaille; et c'est pour cette raison que je n'ai pas osé montrer à Votre Eminence, une réponse que j'y ai faite en une demi-heure.

Voyons-la, abbé, dit la marquise, je veux la lire.

Réponse de la Silésie à l'amour. Ce titre lui causa la plus aimable rougeur. Il n'est pas question d'amour, s'écria le cardinal. Attendez, dit la marquise; il faut respecter l'idée du poète.

Elle lut et relut le sonnet, et trouva très-justes

les reproches que la Silésie adressait à l'amour. Alors elle expliqua mon idée au cardinal, lui faisant sentir pourquoi la Silésie était offensée que ce fût le roi de Prusse qui eût fait sa conquête.

Ah! oui, oui, dit le cardinal tout joyeux! c'est que la Silésie est une femme..... c'est que le roi de Prusse..... oh! oh! la pensée est divine! Et le cardinal de rire à gorge déployée pendant plus d'un quart d'heure. Je veux copier ce sonnet, dit-il, je veux absolument l'avoir.

L'abbé, dit obligeamment la marquise, vous en épargnera la peine. Je vais le lui dicter.

Je me mets en devoir d'écrire; mais Son Éminence de s'écrier: marquise, c'est admirable, il l'a fait sur vos mêmes rimes : l'avez-vous bien remarqué?

La belle marquise me donna alors un coup-d'œil si expressif, qu'elle acheva de me subjuguer. Je compris qu'elle voulait que je connusse le cardinal comme elle le connaissait, et que nous fussions de moitié. Je me sentais parfaitement disposé à la seconder.

Dès que j'eus écrit le sonnet sous la dictée de cette charmante femme, je me préparai à sortir; mais le cardinal, enchanté, me dit qu'il m'attendait à dîner le lendemain.

J'avais de la besogne, car les dix stances que j'avais à faire étaient de l'espèce la plus singulière : aussi, n'eus-je rien de plus pressé que de me reti-

rer pour aller y réfléchir à mon aise. J'avais besoin de me maintenir en équilibre entre deux selles, et je sentais qu'il me fallait toute l'adresse dont j'étais susceptible. Je devais mettre la marquise en état de faire semblant de croire que le cardinal était l'auteur de ces stances, en même temps qu'elle serait obligée de me les attribuer et de ne pouvoir pas douter que je le savais. Je devais user d'assez de ménagemens pour qu'elle ne pût point soupçonner que j'eusse des espérances, et cependant, répandre dans mes vers tout le feu du sentiment, sous le voile transparent du poète. Quant au cardinal, je savais que plus il trouverait les stances jolies, et plus il serait disposé à se les approprier. Il ne s'agissait que de clarté, chose si difficile en poésie; tandis que l'obscurité aurait passé pour du sublime aux yeux de mon nouveau Midas. Mais, quoiqu'il m'importât beaucoup de lui plaire, l'Éminence n'était ici que l'accessoire, et la belle marquise l'objet principal.

Si la marquise, dans ses vers, faisait une énumération pompeuse des qualités physiques et morales du cardinal, je ne devais pas négliger de lui rendre la pareille; et d'autant mieux que j'avais beau jeu. Enfin, pénétré de mon sujet, je me mis en besogne, et, donnant carrière à mon imagination, et au double sentiment qui me possédait, je finis mes dix stances par ces deux beaux vers de l'Arioste :

Le angeliche bellezze nate al cielo
Non si ponno celar sotto cuni velo (1).

Assez content de mon petit ouvrage, j'allai, le lendemain, le présenter à l'Éminence, en lui disant que je doutais qu'il voulût se déclarer auteur d'une production aussi médiocre. Il les lut et relut fort mal, et finit par me dire qu'effectivement elles étaient peu de chose; mais que c'était précisément ce qu'il fallait. Il me remercia surtout des deux vers de l'Arioste, en me disant que cela contribuerait à le faire croire auteur des stances, en prouvant à celle qui en était l'objet, qu'il en avait eu besoin. Enfin, et comme pour me consoler, il me dit qu'en les copiant, il aurait soin de fausser quelques vers, ce qui complèterait l'illusion.

Nous dînâmes de meilleure heure que la veille, et j'eus soin de me retirer de suite après le dîner, pour lui laisser le temps de faire la copie avant l'arrivée de sa dame.

Le lendemain soir, l'ayant rencontrée à la porte de l'hôtel, je lui donnai le bras pour l'aider à descendre de voiture. Dès qu'elle fut à terre, elle me dit: Si l'on parvient, dans Rome, à connaître vos stances et les miennes, vous pouvez compter sur mon inimitié.

(1) Les beautés angéliques que le ciel a créées
Ne peuvent être cachées sous aucun voile

Madame, j'ignore ce que vous voulez me dire.

Je m'attendais à cette réponse, reprit la marquise; mais que cela vous suffise.

Je la laissai à la porte de la salle, et, la croyant réellement fâchée, je me retirai, le désespoir dans le cœur. Mes stances, me disais-je, ont trop de feu, elles compromettent sa gloire, et son orgueil aura été offensé de me voir si avant dans le secret de son intrigue. Cependant, je suis sûr que la crainte qu'elle témoigne de mon indiscrétion n'est, de sa part, qu'une feinte: c'est un prétexte pour me disgrâcier. Elle n'a pas compris ma réserve! qu'aurait-elle donc fait, si je l'avais peinte dans la parure de l'âge d'or, libre de tous les voiles que la pudeur impose au sexe! J'étais fâché de ne l'avoir pas fait. Je me déshabille, et me couche. Je rêvais encore sur mon chevet, lorsque l'abbé Gama vint frapper à ma porte. Je tire le cordon, il entre. Mon cher, me dit-il, le cardinal demande à vous voir: la belle marquise et le cardinal S. C., désirent que vous descendiez.

J'en suis fâché, mais je ne le puis; dites-leur la vérité, que je suis couché et malade.

L'abbé ne revenant pas, je jugeai qu'il s'était bien acquitté de sa commission, et je passai la nuit assez tranquillement. Je n'étais pas encore habillé, le lendemain matin, que je reçus un billet du cardinal S. C., où il m'invitait à dîner, me disant qu'il s'était fait saigner, et qu'il avait besoin de

me parler : il finissait par m'inviter à me rendre chez lui, de bonne heure, quand bien même je serais malade.

C'était pressant ; je ne pouvais rien deviner ; mais ce billet ne me paraissait pas annoncer quelque chose de désagréable. Je sors, et je vais à la messe, sûr d'être remarqué par le cardinal Acquaviva, ce qui ne manqua pas. Après la messe, monseigneur m'ayant fait signe d'approcher : Êtes-vous vraiment malade ? me dit-il.

Non, Monseigneur, je n'avais qu'envie de dormir.

J'en suis charmé, mais vous avez tort, car on vous aime. Le cardinal se fait saigner.

Je le sais, Monseigneur, il me l'apprend par ce billet, dans lequel il me prie d'aller dîner chez lui, si Votre Éminence le permet.

Très volontiers. Mais c'est plaisant ! Je ne croyais pas qu'il eût besoin d'un tiers.

Y aura-t-il donc un tiers ?

Je n'en sais rien, et je n'en suis pas curieux.

Le cardinal me quitta là-dessus, et tout le monde crut que Son Eminence m'avait entretenu d'affaires d'État.

J'allai chez mon nouveau Mécène, que je trouvai dans son lit. Je suis obligé de faire diète, me dit-il, vous dînerez seul, mais vous n'y perdrez rien : mon cuisinier n'en est point prévenu. Ce que j'ai à vous dire, c'est que je crains que

vos stances ne soient trop jolies, car la marquise en est folle. Si vous me les aviez lues, comme elle l'a fait, je ne me serais pas décidé à les admettre.

Mais, elle les croit de Votre Éminence?

Certainement.

Voilà l'essentiel, Monseigneur.

Oui; mais, que ferais-je, s'il allait lui prendre envie de m'en faire d'autres?

Vous lui répondriez par le même moyen, car, vous pouvez disposer de moi de jour et de nuit, et être parfaitement sûr du plus inviolable secret.

Je vous prie d'accepter ce petit présent; c'est du Negrillo de la Havane, que le cardinal Acquaviva m'a donné.

Le tabac était bon, mais l'accessoire était meilleur: c'était une superbe tabatière d'or émaillée. Je la reçus avec respect, et l'expression d'une tendre reconnaissance.

Si Son Éminence ne savait pas faire des vers, elle savait au moins donner, et donner convenablement; et cette science, dans un grand seigneur, est infiniment au-dessus de l'autre.

Vers midi, à ma grande surprise, je vois la belle marquise paraître, dans le plus élégant déshabillé. Si j'avais su, lui dit-elle, que vous aviez bonne compagnie, je ne serais pas venue.

Je suis sûre, chère marquise, que vous ne trouverez pas de trop notre abbé.

Non, car je le crois honnête.

Je me tenais à une distance respectueuse, prêt à partir, avec ma belle tabatière, au premier lardon qu'elle m'aurait lancé. Le cardinal, lui ayant demandé si elle dînerait: oui, dit-elle, mais mal, car je n'aime pas à manger seule.

Si vous voulez lui faire cet honneur, l'abbé vous tiendra compagnie.

Elle me regarda alors d'un air gracieux, mais sans ajouter une syllabe.

C'était la première fois que j'avais affaire à une femme du grand ton, et cet air de protection, de quelque air de bienveillance qu'il fût accompagné, me démontait; car il ne peut avoir rien de commun avec l'amour. Cependant, comme elle était en présence du cardinal, je compris qu'il était probablement convenable qu'elle en agît ainsi.

On mit la table auprès du lit du cardinal, et la marquise, qui ne mangeait presque rien, encourageait mon heureux appétit.

Je vous ai dit que l'abbé ne me cède pas, dit S. C.

Je crois, dit la marquise, qu'il s'en faut peu qu'il ne vous égale; mais ajouta-t-elle flatteusement, vous êtes plus friand.

Madame la marquise, oserais-je vous prier de me dire en quoi je vous parais gourmand; car en toutes choses je n'aime que les morceaux fins et exquis.

Explication en toutes choses, dit le cardinal.

Me permettant alors de rire, je dis en vers improvisés tout ce qu'il me vint dans la tête d'appeler fin et exquis. La marquise, en m'applaudissant, me dit qu'elle admirait mon courage.

Mon courage, Madame, est votre ouvrage, car je suis timide comme un lapin quand on ne m'encourage pas : vous êtes l'auteur de mon impromptu.

Je vous admire. Pour moi, quand même celui qui m'encouragerait, serait le Dieu du Pinde, je ne saurais prononcer quatre vers sans les écrire.

Osez, Madame, vous abandonner à votre génie, et vous direz des choses divines.

Je le crois aussi, dit le cardinal. Permettez, de grâce, que je montre à l'abbé vos dix stances.

Elles sont négligées; mais je le veux bien, pourvu que cela reste entre nous.

Alors le cardinal me donna les stances de la marquise, et je les lus en leur donnant tout le relief d'une lecture bien faite.

Comme vous avez lu cela, dit la marquise! il ne me semble plus en être l'auteur. Je vous remercie. Mais ayez la bonté de lire sur le même ton celles que Son Éminence m'a faites en réponse. Elles les surpassent de beaucoup.

Ne croyez pas cela, abbé, dit le cardinal en me les donnant; cependant tâchez de ne rien leur faire perdre à la lecture.

Son Ém. n'avait certes pas besoin de me faire une pareille recommandation, car c'étaient mes vers, il m'aurait été impossible de ne pas les lire de mon mieux, surtout lorsque j'avais sous mes yeux l'objet qui me les avait inspirés, et qu'en outre Bacchus réchauffait mon Apollon, autant que les beaux yeux de la marquise augmentaient le feu qui circulait dans tous mes sens.

Je lus ces stances de manière à ravir le cardinal; mais je fis monter le rouge sur le front de la charmante marquise, quand j'en fus à la description de ces bautés qu'il est permis à l'imagination poétique de deviner, mais que je ne pouvais pas avoir vues. Elle m'arracha le papier des mains avec un air de dépit, en disant que j'y substituais des vers, ce qui était vrai, mais ce que je me gardai bien d'avouer. J'étais tout de flamme, et elle ne brûlait pas moins que moi.

Le cardinal s'étant endormi, elle se leva pour aller s'asseoir sur le Belvéder : je l'y suivis. Elle était assise à hauteur d'appui, j'étais en face d'elle, de manière que son genou touchait ma montre. Quel poste! Prenant avec douceur une de ses mains, je lui dis qu'elle avait porté dans mon ame une flamme dévorante, que je l'adorais, et que si je ne pouvais pas espérer de la trouver sensible à ma peine, j'étais décidé à la fuir pour jamais. Daignez, belle marquise, prononcer ma sentence.

Je vous crois libertin et inconstant.

Je ne suis ni l'un ni l'autre. En disant ces mots, je la pressai contre mon sein, et je déposai sur ses belles lèvres de rose un baiser délicieux qu'elle reçut de la meilleure grace. Ce baiser, avant-coureur des plus doux plaisirs, ayant donné à mes mains la hardiesse la plus prononcée, j'allais.... mais la marquise, changeant de position, me pria avec tant de douceur de la respecter, que, trouvant une nouvelle volupté à lui obéir, je cessai, non seulement de poursuivre une victoire possible, mais j'allai même jusqu'à lui demander un pardon qu'il me fut facile de lire dans le regard le plus suave. Elle me parla ensuite de Lucrèce, et elle dut être enchantée de ma discrétion. De là elle fit tomber la conversation sur le cardinal, tâchant de m'induire à croire qu'il n'existait entre elle et lui qu'un lien de pure amitié. Je savais à quoi m'en tenir, mais j'étais intéressé à faire semblant de la croire sans restriction. Nous en vînmes à nous réciter les vers de nos meilleurs poètes, et pendant ce temps, elle était assise et moi debout devant elle, libre de dévorer de mes regards des charmes auxquels je restais insensible en apparence, décidé à ne point chercher ce jour là une plus belle victoire que celle que j'avais obtenue.

Le cardinal ayant achevé son long et paisible somme, vint nous rejoindre en bonnet de nuit, et nous demanda bénignement si nous ne nous étions pas impatientés à l'attendre. Je restai avec eux

jusqu'à la brune, après quoi je me retirai très content de ma journée, mais déterminé à tenir mon ardeur en bride jusqu'à ce que le moment d'une victoire complète vînt s'offrir de lui-même.

Depuis ce jour, la charmante marquise ne cessa de me donner des marques d'une estime particulière, sans affecter la moindre gêne. Je comptais sur le carnaval qui s'approchait, persuadé que plus je ménagerais sa délicatesse, plus elle serait soigneuse à faire naître l'occasion de récompenser ma fidélité, et de couronner ma tendresse et ma constance. Mais le sort en avait décidé autrement; car la fortune vint me tourner le dos au moment même où le pape et mon cardinal pensaient sérieusement à la fixer sur des bases solides.

Le souverain pontife m'avait félicité de la magnifique tabatière que le cardinal S. C. m'avait donnée, mais il avait observé de ne jamais me nommer sa marquise. Le cardinal Acquaviva ne dissimula pas le plaisir qu'il éprouvait, que son confrère m'eût fait goûter de son Negrillo, dans une enveloppe si belle; et l'abbé Gama, me voyant en si beau chemin, n'osait plus me donner des conseils : le bon et vertueux abbé Georgi bornait les siens à me dire de m'en tenir à la belle marquise, et de me donner bien de garde de faire d'autres connaissances.

Telle était ma position, vraiment brillante, quand, le jour de Noël, je vis l'amant de Barbe

Dalacqua entrer dans ma chambre, fermer la porte, se jeter sur mon canapé, en s'écriant que je le voyais pour la dernière fois.

Je ne viens vous demander qu'un bon conseil.

Quel conseil puis-je vous donner ?

Tenez, lisez ; vous saurez tout.

C'était une lettre de sa maîtresse ; en voici le contenu :

« Je porte dans mon sein un gage de notre mutuel amour ; je ne puis plus en douter, mon cher ami, et je vous préviens que je suis déterminée à partir de Rome toute seule, et d'aller mourir où Dieu voudra, si vous n'avez pas soin de moi. Je souffrirai tout, plutôt que de me découvrir à mon père. »

Si vous êtes honnête homme, lui dis-je, vous ne pouvez pas l'abandonner. Épousez-la malgré votre père et malgré le sien, et vivez en bons époux ensemble. La providence éternelle veillera sur vous. Il me sembla plus calme après ce conseil, et il partit.

Au commencement de janvier 1744, je le vois paraître de nouveau, ayant l'air très content. J'ai loué, me dit-il, le haut étage de la maison contiguë à celle de Barbe ; elle le sait, et cette nuit je sortirai par la lucarne du grenier pour m'introduire auprès d'elle, et nous fixerons l'heure où je l'enlèverai. Mon parti est pris ; je suis décidé à la conduire à Naples, et, comme la servante qui cou-

che au grenier, ne pourrait pas ignorer son évasion, je l'emmènerai avec nous.

Que Dieu vous conduise.

Huit jours après, vers les onze heures du soir, je le vois entrer dans ma chambre, accompagné d'un abbé.

Que me voulez-vous à cette heure?

Je viens vous présenter ce bel abbé.

Je le regarde, et je vois avec effroi que c'est sa maîtresse. Vous a-t-on vus entrer? lui dis-je.

Non, et quand même, c'est un abbé. Nous passons ensemble toutes les nuits.

Je vous en félicite.

La servante est dans nos intérêts, elle consent à nous suivre; tous nos arrangemens sont pris.

Je vous souhaite du bonheur. Adieu. Je vous prie de vous en aller.

A peu de jours de là, me promenant avec l'abbé Gama à la Villa Medici, il me dit, de propos délibéré, que dans la nuit il y aurait une exécution dans la place d'Espagne.

Et quelle exécution?

Le bargello, ou son lieutenant, viendra exécuter quelque *ordine santissimo,* ou visiter quelque maison suspecte pour enlever quelqu'un qui ne s'y attend pas.

Comment sait-on cela?

Son Éminence doit le savoir, car le pape n'o-

serait empiéter sur sa juridiction, sans lui en demander la permission.

Il la lui a donc donnée?

Oui; un auditeur du St.-Père est venu la lui demander ce matin.

Mais notre cardinal aurait pu la refuser?

Certainement; mais cela ne se refuse jamais.

Et si la personne qu'on recherche est sous sa protection, que fait-on?

Alors Son Éminence la fait avertir.

Nous changeâmes d'entretien, mais cette nouvelle me causa de l'inquiétude. Je me figurai que cet ordre pouvait regarder Barbara ou son amant, car la maison de son père était sous la juridiction d'Espagne. Je cherchai vainement le jeune homme, je ne pus le rencontrer; et je craignis de me compromettre en allant chez lui ou chez sa belle. Il est cependant certain que je ne fus arrêté par cette considération, que parce que je n'avais aucune certitude que cela les regardât; car si je l'avais su positivement, j'aurais bravé tous les yeux.

Vers minuit, comme j'allais me coucher, ayant ouvert ma porte pour en ôter la clé, je me trouve surpris par un abbé qui se précipite dans ma chambre, hors d'haleine, et qui se jette sur un fauteuil. Reconnaissant Barbara, je devine tout, et prévoyant toutes les conséquences que cela pouvait avoir pour moi, troublé, confondu, je lui repro-

che de s'être sauvée chez moi, et je la prie de s'en aller de suite.

Malheureux! sentant que je me perdais avec elle, sans pouvoir la secourir efficacement, j'aurais dû la forcer à sortir, et même appeler du monde, si elle avait fait résistance. Je n'en eus pas le courage, ou plutôt je cédai involontairement à ma destinée.

Aussitôt que je lui eus signifié de sortir, fondant en pleurs, elle se jette à genoux et me supplie d'avoir pitié d'elle.

Quel est le cœur d'acier que n'amollissent point les pleurs et les prières d'une femme, jolie et malheureuse! Je cédai, en la prévenant qu'elle nous perdait tous deux.

Personne, me dit-elle, ne m'a vue ni entrer dans l'hôtel, ni monter chez vous; j'en suis sûre; et je m'estime heureuse d'être venue ici il y a huit jours, car, sans cela, je n'aurais jamais su trouver votre chambre.

Hélas! il vaudrait mieux que vous n'y fussiez jamais venue. Qu'est devenu le docteur, votre amant?

Les sbires l'ont enlevé, avec la servante, je vais tout vous conter. Prévenue, par mon amant, que cette nuit, une voiture se trouverait au pied du perron de la Trinité-des-Monts, et qu'il y serait pour m'y attendre, je suis sortie, il y a une heure, par la lucarne de notre maison, pour pénétrer chez

lui, où je me suis habillée comme vous voyez, et, précédée par la servante, je suis sortie pour l'aller joindre. La servante était à quelque distance devant moi, avec ma pacotille. Au coin de la rue, sentant qu'une boucle de mon soulier s'était défaite, je m'arrête pour l'assujettir, tandis qu'elle continue son chemin, croyant que je la suivais. Étant arrivée auprès de la voiture, elle y est montée, et moi, comme j'en approchais, j'ai aperçu, à la lueur d'une lanterne, une trentaine de sbires, en même temps que l'un d'eux prenait la place du cocher: il est aussitôt parti à toute bride, enlevant la servante, qu'ils ont prise pour moi, et mon amant, qui, sans doute, y était pour m'attendre. Que pouvais-je faire dans ce terrible moment? Ne pouvant rentrer chez mon père, j'ai suivi le premier mouvement de mon ame, qui m'a conduite ici. M'y voilà. Vous me dites que, par cette démarche, je vous perds: si vous le croyez, dites ce que je dois faire; je me sens mourir; trouvez un expédient, je suis prête à tout, même à périr, plutôt que de vous perdre.

Mais, en prononçant ces mots, ses larmes redoublèrent avec une force incroyable.

Sa situation était si triste, que je la jugeai bien plus malheureuse que la mienne, quoique je me visse à la veille de tomber dans le précipice, tout innocent que j'étais.

Laissez-moi, lui dis-je, vous conduire chez vo-

tre père; je me sens assez fort pour vous obtenir son pardon. Mais, à cette proposition, son effroi redouble. Je suis perdue, me dit-elle; je connais mon père. Ah! Monsieur l'abbé, mettez-moi plutôt dans la rue, et abandonnez-y-moi à mon malheureux sort.

Je l'aurais dû sans doute, si mon intérêt avait pu l'emporter sur la pitié. Mais ses larmes! Je l'ai dit souvent, et le lecteur, qui l'a éprouvé, sera de mon avis: rien n'est plus irrésistible que les larmes de deux beaux yeux, quand celle qui les répand est belle, honnête et malheureuse. Je me trouvai dans l'impuissance physique de chercher à la contraindre de sortir.

Ma pauvre fille, lui dis-je enfin, quand le jour viendra, et il ne tardera guère, car il est minuit, que vous proposez-vous de faire?

Je sortirai de l'hôtel, dit-elle en sanglotant. Sous cet habit, personne ne me reconnaîtra; je sortirai de Rome, et je marcherai devant moi jusqu'à ce que je tombe morte de fatigue et de douleur. En achevant ces mots, elle tomba sur le parquet: elle étouffait; je la voyais devenir bleue: j'étais dans le plus affreux embarras.

Après avoir défait son collet, et l'avoir délacée, je lui jetai de l'eau sur le visage, et je parvins à la rappeler à la vie.

La nuit était des plus froides, je n'avais point

de feu, je lui conseillai de se mettre dans mon lit, lui promettant de la respecter.

Hélas ! Monsieur l'abbé, le seul sentiment que je puisse exciter, c'est la pitié. J'étais effectivement trop ému, et en même temps trop tourmenté pour éprouver aucun désir. L'ayant persuadée à se mettre au lit, et son extrême faiblesse l'empêchant de s'aider, je la déshabillai et je la couchai, faisant sur moi une nouvelle épreuve, que la pitié faisait taire le plus impérieux des besoins, malgré l'aspect de tous les charmes qui peuvent le porter au plus haut degré d'irritation. Je me couchai tout habillé auprès d'elle, et, à la première lueur du jour, je l'éveillai. Ayant repris des forces, elle s'habilla toute seule, et je sortis, en lui disant de se tenir tranquille jusqu'à mon retour. Mon intention était de me rendre chez son père, et de solliciter son pardon par tous les moyens possibles ; mais, ayant aperçu des gens suspects, autour de l'hôtel, je crus devoir changer d'avis, et je me dirigeai vers un café.

Je m'aperçus qu'un mouchard me suivait de loin, mais je ne fis pas semblant de le savoir, et après avoir pris mon chocolat, et m'étant muni de quelques biscuits, je rentrai chez moi avec la plus grande tranquillité apparente, toujours suivi du même individu. Je jugeai, alors, que le bargello, ayant manqué sa capture, devait bâtir sur des soupçons ; et ce qui me confirma dans cette idée, c'est

que, sans que je l'interrogeasse, le portier me dit, en entrant, que dans la nuit, on avait voulu faire une exécution, mais qu'on l'avait manquée. Au même instant, un auditeur du cardinal vicaire vint demander au portier, à quelle heure il pourrait parler à l'abbé Gama. Je vis qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et je montai dans ma chambre pour prendre un parti.

Je commençai, d'abord, par obliger cette pauvre fille à manger une couple de biscuits trempés dans du vin des Canaries; ensuite, je la menai dans le haut de la maison, dans un lieu peu décent, mais où personne n'allait, et je lui dis de m'y attendre.

Mon laquais étant venu peu après, je lui ordonnai, dès qu'il aurait fait ma chambre, d'en fermer la porte et de m'en apporter la clé chez Gama, où je me rendis. Je trouvai cet abbé en pourparlers avec l'auditeur du cardinal vicaire. Dès qu'il l'eut renvoyé, il vint à moi, et ordonna à son domestique d'apporter du chocolat. Quand nous fûmes seuls, il me rendit compte de son entretien avec l'individu qui venait de sortir. Il s'agissait de prier Son Ém., notre cardinal, de faire sortir de son hôtel, une personne qui devait s'y être réfugiée vers minuit. Il faut attendre, ajouta l'abbé, que le cardinal soit visible; mais il est certain que si quelqu'un s'est introduit ici à son insu, il le fera sortir. Nous parlâmes ensuite du froid et du chaud jusqu'à ce que mon domestique vînt m'apporter

ma clé. Jugeant que j'avais au moins une heure devant moi, je pensai à un expédient qui seul pouvait sauver Barbara de l'opprobre.

Certain de n'être vu de personne, je vais trouver la pauvre récluse, et je lui fais écrire au crayon, et en bon français ce qui suit : « Je suis une honnête fille, monseigneur, mais déguisée en abbé. Je supplie Votre Ém. de me permettre de lui dire mon nom en personne. J'espère dans la grandeur de votre ame que vous sauverez mon honneur. »

Je lui donnai les instructions nécessaires pour faire parvenir ce billet à Son Ém., l'assurant qu'aussitôt que le cardinal l'aurait lu, il la ferait introduire auprès de lui. Dès que vous serez auprès de lui, mettez-vous à genoux, contez-lui votre histoire sans rien déguiser, si ce n'est que vous avez passé la nuit dans ma chambre, chose dont vous ne devez rien dire, car le cardinal doit ignorer absolument que j'ai été instruit de la moindre particularité de votre intrigue. Dites lui qu'ayant vu votre amant enlevé, vous êtes entrée dans son palais, et que vous êtes monté aussi haut que vous l'avez pu, et qu'après avoir passé une nuit douloureuse, vous vous êtes sentie inspirée à lui écrire pour implorer sa pitié. Je suis certain que Son Em., d'une façon quelconque, vous sauvera de l'opprobre. C'est enfin le seul moyen par lequel vous puissiez espérer d'être unie à l'homme que vous chérissez.

Dès qu'elle m'eut promis de faire exactement tout ce que je lui avais dit, j'allai me faire coiffer; et m'étant habillé, j'allai à la messe, où le cardidal me vit; puis je sortis pour ne rentrer qu'à l'heure du dîner, pendant lequel on ne fit que parler de cette affaire. Le seul Gama ne disait rien, et j'imitais son silence; mais je relevai de toutes les jaseries, que le cardinal avait pris ma pauvre Barbara sous sa protection. C'était tout ce que je désirais, et, pensant n'avoir plus rien à craindre, je jouissais en silence de mon stratagème, qui me semblait un petit chef-d'œuvre. Après dîner, me trouvant seul avec Gama, je lui demandai ce que c'était que cette intrigue, et voici ce qu'il me répondit :

Un père de famille, dont je ne sais pas encore le nom, ayant fait instance auprès du cardinal vicaire, pour qu'il empêchât son fils d'enlever une fille avec laquelle il voulait sortir des états du St-Père, et l'enlèvement devant avoir lieu à minuit sur cette place, le vicaire, après avoir obtenu le consentement de notre cardinal, comme je vous le contai hier, a donné ordre au bargello d'aposter des sbires pour prendre les jeunes gens sur le fait, et les capturer. L'ordre a été exécuté; mais les gens de la police, en arrivant chez le bargello, ont reconnu n'avoir fait leur capture qu'à-demi, puisque la femme qu'ils ont vu descendre de la voiture, avec le jeune homme, n'était pas de l'espèce de celles qu'on enlève. Quelques minutes après,

le bargello a été informé, par un espion, qu'au moment même de l'enlèvement, un jeune abbé, courant à toutes jambes, s'était réfugié dans ce palais ; et il en a conçu le soupçon que ce pouvait être la fille manquée sous cet habit emprunté. Le bargello est allé rendre compte au vicaire de l'incident et du rapport de l'espion, et ce cardinal, partageant les soupçons de ces agens de police, a fait prier Son Éminence, notre maître, d'ordonner qu'on fît sortir la personne en question, fille ou garçon, à moins qu'elle ne soit connue par Son Éminence, pour être à l'abri du soupçon. Le cardinal Acquaviva a su tout cela ce matin, à neuf heures par l'auditeur du vicaire que vous avez vu chez moi ce matin, et il a promis de faire renvoyer la dite personne, à moins qu'elle ne fût de sa maison.

Notre cardinal, conformément à sa promesse, a effectivement donné l'ordre de faire des perquisitions dans tout le palais ; mais, un quart d'heure après, le maître d'hôtel a reçu l'ordre contraire de cesser ; et il ne peut y avoir d'autre raison que celle-ci.

Le maître de chambre m'a dit qu'à neuf heures précises un abbé très joli, et qu'il a pris pour une jeune fille déguisée, est venu le prier de remettre un billet à Son Éminence ; que le cardinal, après l'avoir lu, a fait entrer ledit abbé dans son appartement, d'où il n'est plus sorti depuis. Comme

l'ordre de suspendre les perquisitions a été donné immédiatement après l'introduction de l'abbé, on peut croire que cet abbé n'est autre que la fille que les sbires ont manqué, et qui s'est refugiée dans l'hôtel, où elle doit avoir passé toute la nuit.

Son Éminence, lui dis-je, la remettra sans doute aujourd'hui, non pas entre les mains des sbires, mais entre celles du cardinal?

Non, pas même entre celles du pape, répondit Gama. Vous n'avez pas encore une juste idée de la protection de notre cardinal; et cette protection est déjà déclarée, puisque la jeune personne est, non-seulement dans le palais de monseigneur, mais même dans sa propre chambre et sous sa garde.

L'histoire étant intéressante, mon attention ne put paraître suspecte à Gama, quelque spéculatif qu'il fût; et certainement il ne m'aurait rien dit, s'il avait pu deviner la part que j'avais à cette affaire, et tout l'intérêt que je devais y prendre.

Le lendemain, mon abbé Gama entre tout rayonnant dans ma chambre, en me disant que le cardinal vicaire savait que le ravisseur était mon ami, et qu'il supposait que je devais l'être aussi de la fille, puisque le père était mon maître de langue. On est sûr, ajouta-t-il, que vous saviez toute l'histoire, et il est naturel qu'on suppose que la pauvre petite a passé la nuit dans votre chambre. J'admire votre prudence dans votre maintien

d'hier vis-à-vis de moi. Vous vous tîntes si bien sur vos gardes, que j'aurais juré que vous n'en saviez rien.

Et c'est la vérité, lui répondis-je d'un air sérieux; je ne le sais que de ce moment. Je connais la fille que je n'ai pas vue, cependant, depuis six semaines que j'ai cessé de prendre des leçons; je connais beaucoup plus le jeune docteur, qui pourtant ne m'a jamais communiqué son projet. Néanmoins, chacun est maître de croire ce qu'il veut. Il est naturel, dites-vous, que cette fille ait passé la nuit dans ma chambre; mais permettez-moi de rire de ceux qui prennent leurs conjectures pour des réalités.

C'est, me répliqua l'abbé, le vice des Romains, mon cher ami; heureux ceux qui peuvent en rire; mais cette calomnie peut vous faire du tort, même dans l'esprit de notre cardinal.

Comme ce même soir il y avait relâche à l'Opéra, j'allai à l'assemblée, et je ne remarquai aucun changement à mon égard, ni dans le ton du cardinal, ni dans celui d'aucune autre personne; et la marquise se montra pour moi aussi gracieuse et même plus que de coutume.

Le lendemain, après dîner, Gama me dit que le cardinal avait fait passer la jeune fille dans un couvent, où elle serait fort bien traitée aux frais de Son Éminence, et qu'il était sûr qu'elle n'en sortirait que pour devenir l'épouse du jeune docteur.

J'en serais très content, lui dis-je, car ils sont l'un et l'autre très honnêtes et dignes de l'estime de tout le monde.

Deux jours après, étant allé voir le bon père Georgi, il me dit, d'un air affecté, que la nouvelle du jour, à Rome, était l'enlèvement manqué de la fille de Dalacqua, et qu'on me faisait honneur de toute cette intrigue, ce qui, ajouta-t-il, lui déplaisait fort. Je lui parlai comme j'avais parlé à Gama, et il parut me croire; mais il m'objecta que Rome ne voulait pas savoir les choses comme elles étaient, mais bien comme il lui plaisait de les faire. On sait, mon ami, que vous alliez tous les matins chez Dalacqua; on sait que le jeune homme allait souvent chez vous : cela suffit. On ne veut pas savoir ce qui détruirait la calomnie, mais au contraire ce qui la fortifie; car on l'aime dans cette sainte cité. Votre innocence n'empêchera pas que cette histoire ne soit mise sur votre compte, si dans quarante ans d'ici, dans un conclave, il était question de vous élire pape.

Les jours suivans, cette fatale histoire commença à m'ennuyer au-delà de toute expression, car tout le monde m'en parlait, et je vis bien qu'on ne faisait semblant de croire ce que je disais, que parce qu'on n'osait pas faire autrement. La marquise me dit d'un air fin, que la demoiselle Dalacqua m'avait des obligations essentielles; mais ce qui mit le comble à ma peine, ce fut de voir que,

dans les derniers jours du carnaval, le cardinal Acquaviva n'avait plus avec moi l'air libre qu'il avait eu jusqu'alors; quoique personne que moi ne pût s'apercevoir de ce changement.

Ces bruits commençaient à se calmer, lorsqu'au commencement du carême, le cardinal me fit entrer dans son cabinet, et me dit : l'affaire de la fille Dalacqua est finie, on n'en parle plus; mais on a décidé que ceux qui ont profité de la maladresse du jeune homme qui voulait l'enlever, sont vous et moi Ce qu'on dit m'importe peu au fond, car, en pareil cas, je ne me comporterais pas autrement que je l'ai fait; et je ne me soucie pas de savoir ce que personne ne peut vous obliger à dire, et ce que vous devez taire comme honnête homme. Si vous n'en saviez rien d'avance, en chassant la fille de chez vous, supposé qu'elle y ait été, vous auriez commis une action barbare et même lâche, puisque vous l'auriez rendue malheureuse pour le reste de ses jours; ce qui ne vous aurait pas garanti du soupçon de complicité en vous donnant tous les dehors d'une lâche trahison.

Malgré tout cela, vous pouvez vous figurer que, malgré mon mépris pour tous les caquets, je ne puis paraître les braver ouvertement. Je me vois donc contraint de vous prier, non-seulement de me quitter, mais même de vous en aller de Rome. Je vous fournirai un prétexte honorable pour vous assurer la continuation de la considération que

peut vous valoir les marques d'estime que je vous ai données. Je vous promets de confier à l'oreille de qui vous voudrez, et même de dire à tout le monde que vous allez faire un voyage pour une commission importante que je vous ai confiée. Pensez seulement au pays où vous voulez aller : j'ai des amis partout, je vous recommanderai de manière que vous aurez de l'emploi. Mes recommandations seront de ma main, et il ne tiendra qu'à vous que personne ne sache où vous allez. Venez demain me trouver à Villa Negroni, et vous me direz où vous désirez que s'adressent mes lettres. Vous vous disposerez à partir dans huit jours. Croyez que je suis fâché de vous perdre ; mais c'est un sacrifice que m'impose le plus absurde des préjugés. Allez, et ne me rendez pas témoin de votre affliction.

Il me dit ces dernières paroles, en voyant que mes yeux se remplissaient de larmes, et il ne me donna pas le temps de lui répondre, pour ne pas m'en voir répandre davantage. Avant de sortir de son cabinet, j'eus la force de me remettre et de ne montrer que de la gaîté, au point que l'abbé Gama, qui me donna le café chez lui, me fit compliment sur mon air de satisfaction. Je suis sûr, me dit-il, que cela vient de la conversation que vous avez eue ce matin avec Son Éminence.

C'est vrai ; mais vous ignorez l'affliction que j'ai dans le cœur et que je dissimule.

De l'affliction?

J'ai peur d'échouer dans une commission difficile que le cardinal m'a donnée ce matin. Je suis forcé de cacher le peu de confiance que j'ai en moi-même, pour ne point diminuer celle que Son Éminence veut bien me témoigner.

Si mes conseils peuvent vous être bons à quelque chose, disposez de moi; cependant vous faites bien de vous montrer serein et tranquille. Est-ce une commission dans Rome?

Non; il s'agit d'un voyage que je dois entreprendre dans huit ou dix jours.

De quel côté?

Au couchant.

Je n'en suis pas curieux

Je sortis seul, et j'allai me promener à la Villa Borghese, où je passai deux heures dans un sombre désespoir. J'aimais Rome, je m'étais vu sur le chemin de la fortune, et, tout-à-coup, je me voyais précipité dans l'abîme, ne sachant où aller, et déchu des plus belles espérances. J examinais ma conduite, je me jugeais avec sévérité je ne pouvais me trouver coupable que de trop de complaisance; mais, je voyais combien l'honnête abbé Georgi avait eu raison. J'aurais dû, non pas me mêler de l'intrigue des deux amans, mais changer de maître de langue, dès que j'en eus connaissance; mais, après la mort, le médecin. D'ailleurs, jeune comme je l'étais, et, ne connaissant pas encore

assez le malheur, ni surtout la méchanceté du monde, il était difficile que j'eusse cette prudence que donne seul l'usage de la vie.

Où irais-je? Cette question me paraissait insoluble. J'y pensai toute la nuit et toute la matinée, mais, vainement: après Rome, tout me semblait égal.

Le soir, ne me sentant aucune envie de souper, je m'étais retiré dans ma chambre; l'abbé Gama vint m'y trouver, pour me dire que Son Ém. me faisait prévenir de ne m'engager à dîner le lendemain chez personne, car il avait à me parler.

J'allai le trouver le lendemain, selon ses ordres, à Villa Negroni: il était à se promener avec son secrétaire, qu'il quitta dès qu'il m'aperçut. Dès que je me vis seul, je lui racontai, dans les moindres détails, toute l'intrigue des deux amans; ensuite, je lui peignis, avec les plus vives couleurs, l'affliction que j'éprouvais de devoir me séparer de lui. Je me vois, lui dis-je, frustré de toute fortune, puisque je sens que je ne puis la faire qu'au service de Votre Éminence. Je passai ainsi près d'une heure à lui débiter mon chapelet, en versant d'abondantes larmes, mais sans que je parvinsse à ébranler sa résolution. Il m'encouragea avec bonté, mais d'une manière pressante, à lui dire en quel lieu de l'Europe je voulais aller, et, le désespoir, autant que le dépit, me firent prononcer Constantinople.

Constantinople ? me dit-il, en reculant de deux pas?

Oui, Monseigneur, Constantinople, répétai-je en essuyant mes larmes.

Ce prélat, rempli d'esprit, mais Espagnol dans l'ame, après quelques instans de silence, me dit, avec un sourire : Je vous remercie de ne m'avoir pas nommé Ispahan, car vous m'auriez embarrassé. Quand voulez-vous partir ?

D'aujourd'hui en huit, comme Votre Éminence me l'a ordonné.

Irez-vous vous embarquer à Naples, ou à Venise?

A Venise.

Je vous donnerai un ample passeport, car vous trouverez, dans la Romagne, deux armées en quartier d'hiver. Il me semble que vous pouvez dire à tout le monde que je vous envoie à Constantinople, car personne ne vous croira.

Cette ruse politique me fit presque rire. Il me dit que je dînerais avec lui, et il me quitta pour aller rejoindre son secrétaire.

Dès que je fus rentré à l'hôtel, réfléchissant au choix que j'avais fait, je me dis : ou je suis fou, ou je cède à la force d'un génie occulte pour agir dans ce lieu au gré de ma destinée. La seule chose dont je ne pouvais me rendre compte était que le cardinal y eût consenti sans opposition. Sans doute, me dis-je, il n'aura pas voulu que je puisse croire qu'il s'est vanté au-delà de ses forces, en me di-

sant qu'il avait des amis partout. A qui pourra-t-il me recommander à Constantinople, et que ferai-je dans cette ville? Certes je n'en sais rien; mais c'est à Constantinople que je dois aller.

Je dînai tête à tête avec Son Éminence : elle affecta une bonté toute particulière, et moi, beaucoup de satisfaction ; car mon amour-propre, plus fort que mon chagrin, me défendait de laisser deviner aux spectateurs, que je puisse être disgracié. Du reste, mon plus grand chagrin était de quitter la marquise, dont j'étais amoureux, et dont je n'avais rien obtenu d'essentiel.

Le surlendemain, le cardinal me donna un passeport pour Venise, et une lettre cachetée, adressée à Osman Bonneval, Pacha de Caramanie, à Constantinople. Je pouvais n'en rien dire à personne; mais Son Éminence ne me l'ayant point défendu, je montrai l'adresse de la lettre à toutes mes connaissances.

Le chevalier de Lezze, ambassadeur de Venise, me donna une lettre pour un riche Turc, fort aimable, qui avait été son ami; don Gaspar et l'abbé Georgi me prièrent de leur écrire; mais l'abbé Gama me dit positivement, en riant, qu'il savait que je n'allais pas à Constantinople.

J'allai prendre congé de donna Cecilia, qui venait de recevoir une lettre de Lucrèce, dans laquelle elle lui annonçait qu'elle aurait bientôt le bonheur d'être mère. J'allai aussi prendre congé

d'Angélique et de don Francesco, qui étaient mariés depuis peu, et qui ne m'avaient pas invité à la noce.

Lorsque j'allai prendre les derniers ordres du cardinal Acquaviva, il me remit une bourse contenant cent onces ou quadruples d'or, qui équivalaient à sept-cents sequins. J'en avais trois-cents, ce qui me faisait mille : j'en gardai deux-cents, et je pris une lettre de change, pour le reste, sur un Raguséen qui avait maison à Ancône. Ensuite, je m'embarquai dans une berline, avec une dame qui allait à Notre-Dame de Lorette, pour y remplir un vœu qu'elle avait fait pendant une maladie de sa fille qui se trouvait avec elle. La fille étant laide, je fis un voyage assez ennuyeux.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME Ier.

Pages.

Préface. 1

CHAPITRE I. Notices sur ma famille. —Mon enfance. . . 21

CHAPITRE II. Ma grand'mère vient me mettre en pension chez le docteur Gozzi. — Ma première tendre connaissance. 38

CHAPITRE III. Bettine crue folle — Le père Mancia. — La petite vérole. — Mon départ de Padoue. 72

CHAPITRE IV. Le patriarche de Venise me donne les ordres mineurs. —Ma connaissance avec le sénateur Malipiero, avec Thérèse Imer, avec la nièce du curé, avec madame Orio, avec Nanette et Marton, et avec la Cavamachie. — Je deviens prédicateur. — Mon aventure à Paséan avec Lucie. — Rendez-vous au troisième. 103

CHAPITRE V. Nuit fâcheuse. — Je deviens amoureux des deux sœurs, et j'oublie Angela.—Bal chez moi; Juliette humiliée. —Mon retour à Paséan. Lucie malheureuse. — Orage favorable. 154

CHAPITRE VI. Mort de ma grand'mère et ses conséquences. — Je perds les bonnes grâces de M. de Malipiero. — Je n'ai plus de maison. — La Tintoretta. — On me met dans un séminaire. — On me chasse. — On me

Pages.

met dans un fort. 192

Chapitre VII. Mon court séjour dans le fort Saint-André. Mon premier repentir galant. —Plaisir d'une vengeance et belle preuve d'un alibi. —Arrêt du comte Boniface. — Mon élargissement. Arrivée de l'évêque. —Je quitte Venise. 223

Chapitre VIII. Mes malheurs à Chiozza. —Le père Stéphano récolet. — Lazaret d'Ancône. — L'esclave grecque. — Mon pélerinage à Notre-Dame de Lorrette. — Je vais à Rome à pied, et de là à Naples pour trouver l'evêque que je ne trouve pas. —La fortune m'offre les moyens d'aller à Martorano, d'où je repars bien vite pour retourner à Naples. 257

Chapitre IX. Je fais à Naples un court mais heureux séjour, —Don Antonio Casanova. — Don Lelio Caraffa. Je vais à Rome en charmante compagnie, et j'y entre au service du cardinal Acquaviva. — Barbaruccia. — Testaccio. — Frascati. 314

Chapitre X. Benoit XIV. —Partie à Tivoli. — Départ de donna Lucrezia. — La marquise G. — Barbe Dalacqua. — Mon malheur et mon départ de Rome. . . . 371

316750
A.R
Author Casanova de Seingalt, Giovanni Jacopo
G.UpperVII
Title Mémoires, écrits par lui même. Vol.1.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED